



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[P - R]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

R

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60240](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60240)

filz, né en 1624, & mort en 1669, pasteur & professeur à Rostock, publia divers ouvrages théologiques, pleins de savoir & de fiel.

QUOD - VULT - DEUS, (S.) étoit évêque de Carthage, dans le tems que cette ville fut prise par Genseric, roi des Vandales, l'an 439. Ces

barbares le mirent, lui & la plupart de ses clercs, dans de vieux navires qui faisoient eau de toutes parts, & qui étoient sans aucune provision. Dieu fut leur pilote, & les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus comme de glorieux confesseurs de J. C. *Voy. DEO GRATIAS.*

R

RABACHE, (Etienne) docteur de Sorbonne, de l'ordre des Augustins, naquit à Vauves, dans le diocèse de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des Religieux de son ordre, & l'établissement de la congrégation de S. Guillaume, en 1594. Ce pieux réformateur finit sa vie à Angers, en 1616, à 60 ans.

RABAN - MAUR, (Magnence) naquit à Fulde en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parens l'offrirent, à l'âge de dix ans, au monastère de Fulde, où il fut instruit dans la vertu & dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. De retour à Fulde, il en fut élu abbé, & réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfans. Raban écrivit une lettre pour consoler ce prince, que l'on avoit déposé injustement, & publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfans envers leur pere, & les sujets envers leur prince. Il est dans le *Concordia* de Marca, édition de Baluze. Devenu archevêque de Mayence en 847, il fit paroître beaucoup de zèle & de charité dans le gouverne-

ment de son Eglise. Après avoir examiné la doctrine de Gotescalc dans un concile tenu dans sa ville épiscopale en 848, il la condamna & envoya Gotescalc à Hincmar archevêque de Rheims, dans le diocèse duquel il avoit été ordonné (*voyez GOTESCALC*). Raban mourut dans sa terre de Winfel, en 856, à 68 ans. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde & de S. Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages, recueillis à Cologne en 1627, 6 tomes in-fol. qui se relient en 3 vol. Ils contiennent : I. Des *Commentaires sur l'Ecriture*, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des Peres : c'étoit la maniere des théologiens de son tems. II. Un *Traité de l'Institution des Clercs & des Cérémonies de l'Eglise ou des Offices Divins*, divisé en 3 livres. C'est un de ses plus importans ouvrages. III. Un *Traité du Calendrier Ecclésiastique*. Il y enseigne la maniere de discerner les années bissextiles & de marquer les indictions. IV. Un *Livre sur la vue de Dieu, la pureté du cœur, & la maniere de faire pénitence*. Ce sont des

extraits que l'auteur avoit faits en lisant les Peres. V. *De Universo, sive Etymologiarum opus*. Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Écriture-Sainte. VI. *Des Homélies*. VII. *Un Martyrologe*. Le Prologue de ce Martyrologe a été publié par D. Mabillon, *Analect.* p. 419, d'après un manuscrit de la bibliothèque de S. Gal. VIII. *Le Livre de la Grammaire*; ce n'est qu'un extrait de Priscien, le grammairien. IX. *Traité des Ordres Sacrés, des Sacremens & des Habits Sacerdotaux*. X. *Traité de la Discipline Ecclésiastique*. XI. *Un Pénitentiel*. XII. *Un Traité de l'Invention des Langues*. XIII. *Le Traité des Vices & des Vertus*, qu'on lui attribue, est d'Halitgarius, évêque d'Orléans. On trouve dans le *Thesaurus* de Martenne, dans les *Miscellanea* de Baluze, & dans les *Œuvres* du P. Sirmond, quelques *Traités* qui ne sont point dans le *Recueil* de ses *Œuvres*. Raban cultivoit aussi la poésie: témoin son *Poème* en l'honneur de la Ste.-Croix, qui est dans le *Recueil* de ses ouvrages, & dont il y a une assez belle édition particulière à Ausbourg, 1605, in-fol. Le P. Brouwer a publié ses *Poésies* à la suite de celles de Fortunat. Quoique le style de Raban soit en général simple, clair & concis; cependant il y a des endroits qui ont besoin d'explication; il écrit moins bien en vers qu'en prose; il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui dans ces siècles n'a rien d'étonnant.

RABARDEAU, (Michel) Jésuite, mort en 1649, à 77

ans, est connu par son *Optatus Gallus benignâ manu sectus*, Paris, 1641, in-4°. Rabardeau prétendant réfuter le livre intitulé: *Optati Galli de cavendo Schismate* de Charles Herfant, qui paroissoit craindre un schisme dans l'Eglise de France, à l'occasion du patriarcat dont le cardinal de Richelieu sembloit vouloir se revêtir, donna aussi-bien que son adversaire dans diverses erreurs. Il avança que la création d'un patriarche en France n'avoit rien de schismatique, & que le consentement de Rome n'étoit pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avoit été pour établir les patriarches de Jérusalem & de Constantinople. Ce dernier article en particulier montre combien l'auteur avoit peu réfléchi. Les termes seuls de sa comparaison auroient dû lui ouvrir les yeux. Le pape, successeur du prince des Apôtres, & chef de l'Eglise universelle, est en même tems patriarche de l'Occident; mais il ne l'est pas de l'Orient. Ainsi l'érection des patriarchats de Jérusalem & de Constantinople n'avoit rien pris sur sa juridiction patriarchale; au-lieu que la création d'un patriarche en France lui en ravissoit une partie des plus considérables. Elle ne pouvoit donc pas se faire malgré lui, sans une injustice palpable.

» Qu'elle pût absolument avoir
 » lieu sans schisme, dit un au-
 » teur fort modéré, c'est là
 » une de ces spéculations qui
 » égarent toujours dans la pra-
 » tique, qui au moins dans les
 » circonstances où on les agite
 » communément, & où l'on
 » agitoit celle-ci, c'est-à-dire,

» dans la chaleur du ressentiment, & l'aveuglement du dépit, conduisent inévitablement au précipice, qu'on n'en sépare que par des prévisions idéales ». Son ouvrage fut condamné à Rome en 1643; l'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1645, & le fit enregistrer dans son procès-verbal.

RABELAIS, (François) né à Chinon en Touraine, d'un aubergiste ou d'un apothicaire, entra chez les Cordeliers de Fontenai-le-Comte dans le bas Poitou, & fut élevé aux ordres sacrés. Né avec une imagination vive & une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, & y réussit. Son couvent étoit dépourvu de livres; il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliothèque. Sa réputation commençoit à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique, d'où il trouva moyen de s'échapper. Des personnes de la première qualité, à qui son esprit enjoué avoit plu, seconderent le penchant qui le portoit à sortir de son cloître. Clément VII lui accorda, à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de S. Benoît, au monastere de Maillezais. Rabelais, ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux, & alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur & obtint une chaire dans cette faculté en 1531. Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque tems la médecine; mais Jean

du Bellai l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies amusèrent beaucoup le pape & les cardinaux, & il obtint une autre bulle de translation dans l'abbaye de St-Maur-des-Fossés, dont on alloit faire un chapitre. De Cordelier devenu Bénédictin, de Bénédictin chanoine, de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545; mais il ne parut pas plus appelé à cet état qu'aux autres qu'il avoit abandonnés. Ce fut vers ce tems-là qu'il mit la dernière main à son *Pentagruel*: satyre atroce contre les moines, qui fut censurée par la Sorbonne & condamnée par le parlement. Dans cet extravagant livre, il répandit une gaieté bouffonne, l'obscénité & l'ennui. S'il avoit voulu par-là se venger de ses supérieurs qui l'avoient mis en prison, il n'a pas rempli son but, car rien ne prouve mieux combien il la méritoit. Il mourut en 1553, à 70 ans. On raconte que prêt à mourir, il demanda son *domino*, & comme on paroissoit étonné de cette demande, il répondit: *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Mais cette anecdote où la sottise marche à côté de l'impie, n'est probablement pas plus vraie que tant d'autres qu'on raconte de lui, aussi extravagantes que son histoire de *Gargantua*. On prétend, par exemple, que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets: « Poison pour faire mourir le roi: Poison pour

» faire mourir la reine », &c. Il usa, dit-on, de ce stratagème, pour être conduit & nourri jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien, & pour faire rire le roi ; mais une telle turlupinade, loin de faire rire, auroit pu faire pleurer celui qui en étoit l'auteur. Les Œuvres de Rabelais, dont les Elzevirs donnerent une édition sans notes en 1663, en 2 vol. in-12, furent recueillies en Hollande en 5 vol. in-8°, 1715, avec des figures & un commentaire par le Duchat. En 1741, Bernard, libraire à Amsterdam, en donna une édition in-4°, 3 vol. avec des figures gravées par le fameux Bernard Picart. On a encore de Rabelais, des *Lettres* in-8°, sur lesquelles M. de Sainte-Marthe a fait des notes : & quelques *Ecrits de Médecine*. On a gravé 120 estampes en bois, sous le titre de *Songes drolatiques de Pentagruel*, 1565, in-8°. On donna en 1752, sous le titre d'*Œuvres choisies de M. François Rabelais, Gargantua, le Pentagruel, &c.*, dont on a retranché les endroits licencieux & les impiétés. On trouve à la fin une *Vie* de Rabelais. Cette édition, en 3 petits vol. in-12, est due aux soins de l'abbé Perau. Jean Bernier avoit déjà publié : *Jugement & Observations sur les Œuvres de Rabelais, ou Le véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12. Rabelais a fait imprimer à Lyon en 1532 : *Testamentum Lucii Cupidii* ; item *Contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus initus, cum præfatione Francisci Rabelasii*. Il croyoit que ces deux pièces n'avoient jamais paru & qu'el-

les étoient anciennes ; mais il se trompoit sur l'un & sur l'autre article. Ce Testament & ce Contrat de vente avoient été imprimés, & c'étoient deux pièces modernes. Un curé de Meudon qui a publié tout ce qu'il a pu trouver à la louange de Rabelais, auroit pu employer son tems plus utilement. M. Astruc parle fort au long de ce médecin dans son *Histoire de la Faculté de Montpellier*.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivoit sous l'empire de Domitien : prince cruel, qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs, que par sa passion extraordinaire pour les bâtimens. Ce fut Rabirius qui construisit le palais de cet empereur dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice étoit d'une architecture excellente. — Il est différent du poète Caius RABIRIUS, qui fit sous Auguste un Poème sur la guerre qui éclata entre cet empereur & Marc-Antoine. Maittaire en rapporte quelques fragmens dans son *Corpus Poëtarum*.

RABUSSON, (Dom Paul) né en 1634 à Ganat, ville du Bourbonnois, entra dans l'ordre de Cluni en 1655, & y occupa différentes places. Les deux chapitres de 1676 & 1678, le chargerent de composer le fameux *Bréviaire* de son ordre, qui a servi de modele à tant d'autres. On lui associa Claude de Vert, de l'ancienne obéissance, qui ne se chargea que des rubriques. D. Rabusson engagea Santenil de St-Victor à consacrer à des Poésies plus dignes d'un Chrétien, le talent qu'il avoit pour ce genre d'é-

crire ; & le poëte fit , à sa sollicitation , ces belles *Hymnes* , dont le Tourneux & Rabuffon lui fournissoient les pensées. Dom Rabuffon fut élu , en 1693 , supérieur-général de la réforme ; & pendant près de 18 ans qu'il gouverna de suite , il fit régner dans Cluni la paix & toutes les vertus religieuses. Les cardinaux de Bouillon & de Noailles faisoient beaucoup de cas de son mérite. Il mourut en 1717 , à 83 ans.

RABUTIN , (François de Buffi) gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers , d'une des plus anciennes & des plus illustres familles de Bourgogne , est célèbre par ses *Mémoires Militaires* , qu'il fit imprimer à Paris en 1574 , sous ce titre : *Commentaires sur le fait des Guerres en la Gaule Belgique, entre Henri II & Charles-Quint* , in-8°. Le style en est simple , ainsi que la narration , & il y regne un grand air de sincérité. Il vivoit sous les regnes de Henri II & de Charles IX , qui eurent en lui un sujet fidele & un guerrier habile.

RABUTIN , (Roger, comte de Buffi) né à Epiry en Nivernois l'an 1618 , petit-fils du précédent , servit dès l'âge de 12 ans , dans le régiment de son pere. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs sieges & batailles. Elle lui mérita les places de mestre-de-camp de la cavalerie légère , de lieutenant-général des armées du roi , de lieutenant-général du Nivernois. Etant devenu veuf en 1648 , il conçut une violente passion pour madame de Miramion ; il l'enleva , mais inutilement (voyez MIRAMION). Reçu à

l'académie françoise en 1665 , il y prononça une harangue pleine d'esprit & de fanfaronnades. Il couroit alors sous son nom une Histoire manuscrite des amours de deux dames puissantes à la cour (d'Olonne & de Châtillon). Ce manuscrit , intitulé : *Histoire amoureuse des Gaules* , faisoit beaucoup de bruit. Aux graces du style , à la délicatesse des pensées , à la vivacité des saillies , l'auteur avoit su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité , de plusieurs personnes de la cour , & un ton de dépravation qui n'étoit pas ce qui plaisoit le moins. Les personnes intéressées porterent leurs plaintes au roi , qui , déjà mécontent de Buffi , le fit mettre à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention. Buffi avoit déjà mérité cette punition par une chanson indécente contre le roi , & un livre en forme d'*Heures* , où il substituoit aux images des Saints quelques hommes de la cour , dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Une maladie occasionnée par sa prison , lui procura la liberté ; mais avant que de l'obtenir , il fallut qu'il donnât la démission de sa charge , & qu'il écrivit une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté. Il ne sortit de la Bastille , que pour aller en exil dans une de ses terres. Il fatigua pendant tout ce tems-là Louis XIV par une foule de *Lettres* , qui décelent , si ce n'est une ame fausse , une ame au moins petite & foible. Il protestoit au roi une tendresse qu'il n'avoit pas , & il se donnoit des éloges qu'on croyoit

beaucoup plus sinceres, que les protestations d'attachement dont il excédoit le monarque. Après 17 ans de sollicitations, il obtint enfin la permission de retourner à la cour; mais le roi, évitant de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son tems entre les plaisirs de la campagne & ceux de la littérature (voyez RIVIERE Henri-François). Il mourut à Autun en 1693, à 75 ans. Il faut avouer qu'il avoit de l'esprit, mais plus d'amour-propre encore; & il ne se servit guere de son esprit que pour se faire des ennemis. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyoit n'avoir point d'égal. On a de lui: I. *Discours à ses Enfans, sur le bon usage des adversités, & sur les divers événemens de sa vie*; Paris, 1694, in-12. On y trouve des réflexions utiles, mais communes. II. *Ses Mémoires*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1693, réimprimés à Amsterdam en 3 vol. in-4°, avec plusieurs pieces curieuses. Pour quelques faits vrais & intéressans, on y trouve cent particularités dont on ne se soucie pas; le style en fait le principal mérite: il est léger, pur & élégant. III. *Des Lettres*, en 7 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur tems beaucoup de réputation; mais on y sent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; & quoiqu'écrites avec noblesse & avec correction, elles ne plaisent guere aux personnes d'un goût véritablement délicat, qui préfèrent le naturel à toutes ces graces contrainçes. IV. *Histoire*

abrégée de Louis le Grand, Paris, 1699, in-12. Ce n'est presque qu'un panégyrique, & il révolte d'autant plus, que l'auteur écrivoit contre sa pensée. V. *Des Poésies*, répandues dans ses Lettres & dans différens recueils; elles sont plutôt d'un bel esprit que d'un poëte. On n'estime guere que les *Maximes d'amour*, & les *Epigrammes* imitées de Martial. Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres historiottes du tems, en 2 vol. in-12; & à Paris, sous le titre de Hollande, en 5 petits vol. in-12.

RACAN, (Honorat de Bueil, marquis de) né en Touraine à la Roche-Racan, l'an 1589, fut l'un des premiers membres de l'académie françoise. A l'âge de 16 ans, il entra page de la chambre du roi, sous Bellegarde, qui avoit pris Malherbe dans sa maison par l'ordre de Henri IV. Racan, cousin-germain de madame de Bellegarde, eut occasion de voir ce grand maître en poésie, & il se forma sous lui. Le jeune Racan quitta la cour pour porter les armes, mais il ne fit que 2 ou 3 campagnes, & il revint à Paris après le siege de Calais. Ce fut alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. Le poëte, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *Fable du Meunier, de son fils & de l'Ane*: fable ingénieuse, inventée par le Pogge & imitée par la Fontaine. Le marquis de Racan se décida pour le mariage. Quoiqu'il n'eût point étudié, & qu'il eût une si grande incapacité pour la langue latine,

qu'il ne put jamais apprendre par cœur le *Confiteor*, la nature suppléa en lui à l'étude. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral. Celle qui commence ainsi : *Paissez, cheres brebis, jouissez de la joie, &c.*, passe pour son chef-d'œuvre. On a loué aussi des Stances sur la fausseté des grandeurs humaines (voyez LOUISE DE FRANCE). Sa traduction de la fameuse strophe d'Horace, *Pallida mors*, a été souvent comparée à celle de Malherbe. Voici la traduction de Racan :

Les loix de la mort sont fatales,
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Par-
ques;
Ceux des bergers & des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Malherbe avoit dit :

Le pauvre, en sa cabane où le
chaume le couvre,
Est sujet à ses loix;
Et la garde qui veille aux barrières
du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Le mérite de Racan étoit d'exprimer d'une manière ingénue & touchante toutes sortes d'objets, ceux mêmes qui appartiennent à la poésie sublime; mais il réussissoit mieux dans ceux qui étoient proprement du ressort de la poésie simple & naturelle. Il mourut à la Roche-Racan en 1670, à 81 ans. Ses *Œuvres & Poésies* ont été recueillies, Paris, 1660, in-8°, 1724, 2 vol. in-12.

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 avant J. C. Elle en eut Joseph & Benjamin. Rachel mourut en accouchant de celui-ci, Elle fut enterrée

sur le chemin qui conduit à Ephrara, où Jacob lui éleva un monument qui a subsisté pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui une espèce de dôme soutenu sur 4 piliers quarrés qui forment autant d'arcades, & l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob. Mais comme ce monument est encore tout entier, il est difficile de croire que ce soit le même que le patriarche consacra à la mémoire de son épouse.

RACHEL, (Joachim) né en Basse-Saxe, poète Allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particulièrement à la poésie satyrique dans le 17^e. siècle. Il n'a point écrit avec la même pureté & la même délicatesse que Despréaux; mais il est plus véhément, & par-tout il se montre l'ennemi implacable du vice & des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de *Lucilius Allemand*.

RACINE, (Jean) né à la Ferté-Milon en 1639, d'une famille noble, fut élevé à Port-Royal-des-Champs. Marie des Moulins, sa grand'mère, s'étoit retirée dans cette solitude si célèbre par l'étude & les factions. Son goût dominant étoit pour les poètes tragiques. Il alloit souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main: il cherchoit dès-lors à l'imiter. Il cachoit des livres, pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain Claude Lancelot, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène & de Chariclée*, roman grec d'une dégoûtante lubri-

cité, qu'il apprit par cœur à la 3e. lecture. Après avoir fait ses humanités à Port-Royal, & sa philosophie au college d'Harcourt, il débuta dans le monde par une *Ode* sur le mariage du roi de France. Cette piece, intitulée *La Nymphé de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis & une pension de 600 livres. Le ministre Colbert obtint pour lui l'une & l'autre de ces graces. Ce succès le détermina à la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine-régulier & vicaire-général d'Uzès, l'appella dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice; la voix du talent l'appelloit à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa premiere piece de théâtre, qui fut la *Thébaïde ou les Freres ennemis*, suivie d'*Alexandre* en 1666. Car Racine, quoiqu'élevé dans les maximes séveres de Port-Royal, & portant alors l'habit ecclésiastique, n'en travailloit pas moins au profit des histrions; & ce n'est pas la premiere fois que l'on vit un partisan du rigorisme s'occuper des choses que les plus lâches probabilistes eussent cru ne s'accorder pas avec l'esprit du Christianisme. Ce fut à-peu-près vers ce tems-là qu'il obtint le prieuré d'Epignay; mais il n'en jouit pas long-tems. Ce bénéfice lui fut disputé; il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais: aussi abandonna-t-il & le bénéfice & le procès. Il eut bientôt un autre procès qui fit plus de bruit. Des Marêts de St.-Sorlin écrivit contre Nicole, qui, dans la 1re. de ses

Lettres, traita les poètes dramatiques d'empoisonneurs, non des corps, mais des ames. Racine prit ce trait pour lui; il lança d'abord une Lettre contre ses anciens maîtres. Nicole négligea de répondre; mais Barbier d'Aucour & Dubois le firent pour lui. Racine leur répliqua par une Lettre qui sentoit l'homme piqué, & qui à tout prix vouloit avoir raison. Boileau, à qui il la montra avant que de la rendre publique, l'engagea à la supprimer. *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668. La comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, eut du succès, à raison des allusions où l'on reconnut divers personages, & des anecdotes qui avoient été l'objet de la conversation des Parisiens. Ce n'étoit du reste qu'une imitation des *Guêpes* d'Aristophane d'un très-foible effet, & qui dans le fond n'est qu'une farce. *Britannicus* parut en 1670. *Bérénice*, jouée l'année d'après, n'est qu'une Pastorale héroïque; elle manque de ce sublime & de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Racine prit un essor plus élevé en 1672, dans *Bajazet*. *Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand Corneille, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cet épithalame, & que cet amour y fasse faire des choses assez petites. *Mithridate* s'y sert d'un artifice de comédie, pour surprendre une jeune personne & lui faire dire son secret. Cette fureur de mettre de l'amour par-tout, a dégradé presque tous les héros de Racine. Voltaire a eu raison de dire:

dire : « Les connoisseurs qui » se plaisent plus à la douceur » élégante de Racine qu'à la » force de Corneille, me pa- » roissent ressembler à ceux » qui préfèrent les nudités du » Corregge, au chaste & noble » pinceau de Raphaël ». *Iphigénie* ne parut que 2 ans après *Mithridate*, en 1675, & mérita le même reproche que les précédentes. *Phedre* fut jouée en 1677, deux jours avant la représentation du même sujet traité par Pradon. La différence du plan de chaque pièce est peut-être à l'avantage de la *Phedre* de Pradon ; mais la versification ne l'est pas. Racine, dégoûté de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire Chartreux. Son directeur, qui connoissoit l'inconstance de son caractère, lui conseilla de s'arracher au monde & au théâtre, plutôt par un mariage chrétien, que par une entière retraite. Il épousa, quelques mois après, la fille d'un trésorier de France d'Amiens. La même année de son mariage, en 1677, Racine fut chargé d'écrire l'histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Cette histoire n'a jamais paru ; le manuscrit en a péri dans l'incendie de la bibliothèque de M. Vallincour. Il en a échappé, dit-on, un fragment, qui a été publié en 1784 (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 décembre 1784, p. 502). Ce fragment ne donne pas une grande idée de l'ouvrage, & n'offre dans le fait qu'un *Eloge historique*, titre sous lequel il a paru. On y admire tout, on y exalte tout. « Tant » il est vrai, dit un critique, »

Tome VII.

» qu'on ne peut jamais écrire » l'histoire pendant la vie des » rois, sur-tout lorsqu'ils sont » venus à bout de subjuguier » les esprits, comme avoit fait » Louis XIV. On doit se bor- » ner alors à recueillir les faits » par ordre chronologique, & » l'on n'est pas en droit d'en » attendre davantage des histo- » riographes contemporains ». La Religion avoit enlevé Racine à la poésie ; la Religion l'y ramena. Madame de Maintenon le pria de faire une pièce sainte, qui pût être jouée à Saint-Cyr : il en fit deux, *Esther* & *Athalie* ; mais ces tragédies, quoique d'une grande beauté, & vrais chef-d'œuvres de la scène françoise, ne furent pas reçues avec le même enthousiasme que les précédentes : nouvelle preuve des vrais motifs qui produisent l'attachement aux spectacles, toujours foible, lorsque la corruption du cœur ne le fortifie pas. On disoit que « c'étoit un » sujet de dévotion, propre à » amuser des enfans »... Racine jouissoit alors de tous les agrémens que peut avoir un bel esprit à la cour. Il étoit gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitoit en favori, & qui le faisoit coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimoit à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animoit dans sa bouche, tout prenoit une ame, une vie. Sa faveur ne dura pas, & sa disgrâce hâta sa mort. Madame de Maintenon, touchée de la misère du peuple, demanda à Racine un *Mémoire* sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, & fâché

L I

de ce que son historien se méloit de son administration, il lui défendit de le revoir, en lui disant: *Parce qu'il est poëte, veut-il être ministre?* Des idées tristes, une fièvre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. Racine mourut en 1699, à 60 ans, d'un petit abcès dans le foie. Tant il y a de distance entre les ornemens de l'esprit & la force de l'ame; entre la culture des lettres & les sentimens de la véritable grandeur, qui sent si vivement son indépendance des cours & des rois, & qui en jouit si bien! Racine étoit d'une taille médiocre; sa figure étoit agréable, son air ouvert, sa physionomie douce & vive. Il avoit la politesse d'un courtisan & les faillies d'un bel esprit. Son caractère étoit aimable, mais il passoit pour faux; & avec une douceur apparente, il étoit naturellement très-caustique. Plusieurs *Epigrammes*, un grand nombre de *Couplets* & de *Vers satyriques* qu'on brûla à sa mort, prouvent la vérité de ce que répondit Despréaux à ceux qui le trouvoient trop malin: *Racine*, disoit-il, *l'est bien plus que moi*. Les défauts de ce poëte furent effacés en partie par de grandes qualités. La Religion reprima souvent ses penchans. « La raison, disoit » Boileau à ce sujet, conduit » ordinairement les autres à » la foi; mais c'est la foi qui a » conduit Racine à la raison ». Avec cela on remarquoit un air de fluctuation dans sa conduite, & comme un état de dispute entre Dieu & le monde, entre sa conscience & les

choses qu'elle réprouvoit. Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austère; il condamna l'usage qu'il avoit fait de ses talens en faveur d'un genre où les vertus chrétiennes ont si peu à gagner. Outre les *Tragédies* de Racine, nous avons de lui: I. Des *Cantiques*, qu'il fit à l'usage de St-Cyr. Ils sont pleins d'onction & de douceur. On en exécuta un devant le roi, qui, à ces vers: Mon Dieu, quelle guerre cruelle
Je trouve deux hommes en moi;
L'un veut que, plein d'amour pour

toi,
Je te sois sans cesse fidelle:
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me souleve contre ta loi:

dit à madame de Maintenon: » Ah! madame, voilà deux » hommes que je connois » bien ». II. *L'Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties in-12. Le style de cet ouvrage est coulant & historique, mais souvent négligé; on sent assez que l'historien est dans le cas de faire quelquefois l'apologiste & quelquefois le panégyriste. CLEMENCET nous a donné aussi une *Histoire* de cette maison chérie du parti. Il en a paru une nouvelle en 1786, Paris, 4 vol. in-12, réunis en 2 vol. Outre cela, nous avons encore les *Mémoires Hist. & Chron.* de Guilbert. Tant d'histoires d'une maison religieuse, semblent dire qu'elle avoit grand besoin de gens qui en contassent du bien (voyez CLEMENCET). III. Une *Idylle sur la Paix*, pleine de grandes images & de peintures riantes. IV. Quelques *Epigrammes*; genre qui n'étoit que trop son caractère, & auquel il se fit livré peut-être davantage, &

les remords n'en avoient affoibli le goût. V. Des *Lettres* & quelques *Opuscules*, publiés par son fils dans ses *Mémoires de la Vie de Jean Racine*, 1747, 2 vol. in-12. On trouve les différens ouvrages de Racine dans l'édition de ses *Œuvres*, publiée en 1768, en 7 vol. in-8°, par M. Luneau de Boisjermain qui l'a ornée de remarques. L'abbé d'Olivet donna des *Remarques de Grammaire sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la Rims*, adressée à M. le président Bouhier, in-12, Paris, 1738. L'année suivante, l'abbé des Fontaines opposa à cet écrit : *Racine vengé, ou Examen des Remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, Avignon (Paris), in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé d'Olivet a été réimprimé en 1766. Voy. CORNEILLE.

RACINE, (Louis) fils du précédent, naquit à Paris en 1692. Ayant perdu son pere de bonne heure, il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie; mais son penchant pour les Muses l'entraîna. Il donna, en 1720, le *Poème de la Grace*, écrit avec assez de pureté, & dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les Peres de l'Oratoire de N. D. des Vertus, où il s'étoit retiré après avoir pris l'habit ecclésiastique; les chagrins que son pere avoit essuyés à la cour, lui faisoient redouter ce séjour; mais le chancelier d'Aguesseau réussit pendant son exil à Fresnes, à le réconcilier avec le monde qu'il avoit quitté. Il se fit des protec-

teurs, qui contribuerent à sa fortune. Le cardinal de Fleury, qui avoit connu son pere, lui procura un emploi dans les finances; & il coula dès-lors des jours tranquilles & fortunés, avec une épouse qui faisoit son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnoit de grandes espérances, périt malheureusement dans le tremblement de terre & l'inondation qui ravagerent Cadix en 1755. Son pere, vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, & mourut dans de grands sentimens de religion, en 1763, à 71 ans. L'académie des inscriptions le comptoit parmi ses membres. Ce poète faisoit honneur à l'humanité; bon citoyen, bon époux, pere tendre, fidele à l'amitié, reconnoissant envers ses bienfaiteurs. La candeur régnoit dans son caractère, & la politesse dans ses manieres, malgré les distractions auxquelles il étoit sujet. Pénétré de la vérité du Christianisme, il en remplissoit les devoirs avec exactitude. On a de lui des *Œuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : I. Son *Poème sur la Religion*, imprimé séparément in-8° & in-12, avec d'excellentes notes: cet ouvrage offre les graces de la vérité & de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellens & un grand nombre de vers admirables; mais il ne se soutient pas, & il y regne une monotonie qui le rend quelquefois languissant. Dans les dernières éditions on trouve des changemens que l'auteur a cru devoir faire, sur-tout dans les notes, par déférence

pour certaines critiques qui n'avoient pas la solidité qu'il leur supposoit, & cette docilité mal entendue prend quelquefois un air de foiblesse & d'inconséquence. II. Son *Poëme* sur la *Grace*, qu'on trouve à la suite du précédent. Il en a paru une critique, où l'on examine 1^o, la marche & la versification; 2^o, la doctrine. Cette critique parut sous le titre d'*Examen*, &c., en 1723; elle est quelquefois un peu sévère, mais il y a des observations raisonnables. Voltaire a adressé à l'auteur de ce poëme les vers suivans:

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers
didactiques,
 De ton Jansénius les dogmes fana-
tiques,
 Quelquefois je t'admire & ne te crois
en rien;
 Si ton style me plaît, ton Dieu n'est
pas le mien;
 Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il
soit mon pere.
 Si ton culte est sacré, le mien est
volontaire;
 De son sang, mieux que toi, je
reconnois le prix:
 Tu le fers en esclave, & je le fers
en fils.
 Crois-moi, n'affecte point une inu-
tile audace,
 Il faut comprendre Dieu, pour
comprendre la grace.
 Soumettons nos esprits, présentons-
lui nos cœurs,
 Et soyons des Chrétiens & non pas
des docteurs.

III. Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées & la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiteroit d'y rencontrer plus souvent le feu de Rousseau. IV. Des *Epîtres* qui renferment quelques réflexions

judicieuses. Sa poésie est élégante; mais il n'y a aucun trait bien frappant, & elle manque en général de chaleur & de coloris. V. Des *Réflexions sur la Poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf & de bien profond. VI. Des *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux & intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son pere, & d'un pere si célèbre. « Malheur à
 » l'ame froide, dit un critique
 » équitable, qui ne sera pas
 » attendrie en assistant à cette
 » procession, où l'auteur d'*A-*
 » *thalie* porte la croix, dont
 » ses filles composent le clergé,
 » & que termine le jeune Lion-
 » val (nom de Louis Racine
 » dans sa jeunesse), faisant
 » gravement les fonctions res-
 » pectables de pasteur! Il faut
 » l'avouer: nos mœurs sont si
 » corrompues, notre goût si
 » frelaté, qu'en lisant ces *Mé-*
 » *moires*, nous nous croyons
 » transportés, je ne dirai pas
 » dans un autre siècle, mais
 » dans un autre monde; cepen-
 » dant il est encore des ames
 » honnêtes, qui sentent tout
 » le prix d'un hommage rendu
 » à l'amour paternel par la
 » piété filiale; & jamais, non
 » jamais notre fastueuse philan-
 » tropie ne vaudra cette tou-
 » chante naïveté. Nous avons
 » encore de cet auteur deux ou-
 » vrages médiocres: I. *Remarques*
 » *sur les Tragédies de Jean Racine*,
 » en 3 vol. in-12. C'est une criti-
 » que volumineuse; on a reproché
 » à l'auteur de manquer d'éleva-

tion, d'usage du théâtre, & de connoissance du cœur humain. Il y a pourtant de bonnes réflexions. II. Une *Traduction du Paradis perdu de Milton*, en 3 vol. in-8°, chargée de notes. Elle est plus fidelle que celle de M. Dupré de St-Maur; mais on n'y sent point comme dans celle-ci l'enthousiasme de l'Homere Anglois. On y rencontre quelquefois des alliances de mots qui choquent, un style heurté, des anglicismes; & c'est par-là qu'elle a obtenu, en Angleterre, des suffrages qu'on lui refuse en France, car on fait que les Anglois se servent communément de cette traduction pour étudier la langue françoise. Les *Pieces fugitives* publiées sous son nom en 1784, ont été hautement désavouées par sa veuve & ses amis; & il est certain que c'est une imposture typographique, aujourd'hui si commune en fait d'ouvrages posthumes. *Voyez la fin de l'article* BROTIER.

RACINE, (Bonaventure) né à Chauny en 1708, vint achever ses études à Paris, au college Mazarin, & s'y rendit habile dans les langues latine & grecque. La Croix-Castries, archevêque d'Alby, l'appella en 1729, pour rétablir le college de Rabastens, dont les habitans demandoient la restauration. Mais son zele pour les nouvelles opinions l'obligerent de se retirer à Montpellier auprès de Colbert, qui le chargea de la direction du college de Lunel. Il en sortit secrètement peu de tems après, pour éviter des ordres rigoureux. Il passa à la Chaise-Dieu, afin d'y voir l'évêque de Senez; puis à Clermont, où il

s'entretint avec la niece de Pascal; & vint à Paris. Il s'y chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au college d'Har-court. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre du cardinal de Fleury. Caylus, évêque d'Auxerre, attaché ainsi que lui aux intérêts du parti, le nomma à un canonicat de sa cathédrale, & lui conféra les ordres sacrés. Il mourut à Paris en 1755, à 47 ans. L'abbé Racine fut recommandable par ses connoissances, par la bonté de son caractère; & dans son parti, par la vivacité de son zele. Ardent & inflexible dans ce qu'il croyoit vrai, ou ce qu'il s'étoit engagé de défendre comme tel, il le soutenoit avec une espece de fanatisme. On a de lui: I. Quatre Ecrits sur la dispute qui s'étoit élevée touchant la Crainte & la Confiance. II. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclesiastique*, en 13 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès auprès des disciples de l'Augustin d'Ypres; mais ceux qui distinguent l'Eglise Catholique des factions diverses, qui de tout tems se sont élevées dans son sein, n'en ont pas porté le même jugement. « Ce n'est » réellement, dit un critique, » qu'un libelle diffamatoire de » tous les hommes illustres dont » les noms ne se trouvent pas » dans les dyptiques du parti; » & un recueil d'éloges de tous » les fanatiques qui en ont » porté les intérêts jusqu'à la » démence » (*voyez* VINCENT DE PAUL). L'auteur se proposoit de pousser cet *Abrégé* au moins jusqu'en 1750; mais la mort ne lui en a pas donné le tems, & les 2 vol. qu'on a pu-

bliés depuis, formant les 14^e. & 15^e. vol. de l'édition in-12, ne font pas de lui. Les 9 premiers volumes ont moins de partialité & d'esprit de parti, que les 4 suivans, où l'auteur prend un ton d'enthousiasme, indigne de l'histoire. De simples Religieux appellans ou apostats occupent 50 pages, tandis que des Saints reconnus par l'Eglise, & les martyrs, les évêques, les solitaires, qui ont illustré la Religion Chrétienne dans les premiers tems, sont traités légèrement & avec une sorte d'indifférence. *L'Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Bérault, a entièrement effacé celle de Racine dans l'esprit des gens, dont le jugement n'est asservi à aucun parti. Nous ne dirons rien des *Siecles Chrétiens* de l'abbé du Creux, autre abrégé de l'histoire Ecclésiastique, ouvrage moitié chrétien, moitié philosophique, & qui, dans sa totalité, ne peut être envisagé que comme le fruit de la foiblesse & de l'inconséquence.

RACONIS, (Charles-François d'Abra de) né en 1580, au château de Raconis, dans le diocèse de Chartres, professa la philosophie au college du Plessis, & la théologie à celui de Navarre. La régularité de ses mœurs, jointe au succès de ses sermons & de ses ouvrages de controverse, lui méritèrent l'évêché de Lavour en 1637. Il mourut en 1646, après avoir publié plusieurs écrits: I. *Traité pour se trouver en conférence avec les Hérétiques*, in-12, Paris, 1618. II. *Théologie latine*, en plusieurs vol. in-8°. III. *La Vie & la Mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, in-12,

Paris, 1625. IV. *Réponse à la Tradition de l'Eglise sur la pénitence & la communion d'Arnould*, &c.

RADBERT, voyez PASCCHASE-RATBERT.

RADBOD II, évêque de Noyon & de Tournay, mort l'an 1082, a écrit la *Vie de S. Médard*, publiée par les Bollandistes.

RADEGONDE, (Ste.) fille de Berthaire, roi de Thuringe, naquit en 519. Elle fut élevée dans le Paganisme jusqu'à l'âge de 10 ans, que le roi Clotaire I. l'emmena & la fit instruire dans la Religion Chrétienne. Radeconde joignoit aux charmes de la vertu ceux de la figure. Clotaire l'épousa, & lui permit, 6 ans après, de se faire Religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de S. Médard. Elle fixa ensuite sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement le 13 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Ste-Croix qu'elle avoit fait bâtir. Nous avons son *Testament* dans le Recueil des Conciles; & sa *Vie*, Poitiers, 1527, in-4°, traduite du latin par Jean Bouchet: il y en a une plus moderne, par le P. de Monteil, Rodez, 1627, in-12.

RADEMAKER, (Abraham) peintre Hollandois, né à Amsterdam, excella dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très-piquant, rares, & des plus précieux. Il mourut à Harlem en 1735, âgé de 60 ans.

RADERUS, (Matthieu) Jésuite, du Tirol, mort en 1634, à 74 ans, se signala par son savoir, ses vertus & ses ouvrages. C'est lui qui publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, in-4°.

On a encore de lui : I. *Viridarium Sanctorum*, en 5 vol. in-8°, où l'on desireroit plus de critique. II. Des *Notes* sur plusieurs auteurs classiques, entre autres sur *Quinte-Curce*, Cologne, 1628, in-fol., & sur *Martial*; elles sont estimées. III. Une bonne Edition de *S. Jean Climaque*, in-fol. IV. *Bavaria sancta & Bavaria pia*, 4 vol. in-fol.

RADONVILLIERS, (Claude-François Lizarde de) mort à Paris le 20 avril 1789, a joui de la confiance de Louis XV & de la famille royale; il fut sous-précepteur des enfans de France, conseiller-d'état, &c., & donna dans ces différens emplois des preuves de ses talens & de sa vertu. On a de lui une *Idylle sur la convalescence du roi*; & une comédie en un acte, intitulée les *Talens inutiles*, pièce ingénieuse & si sagement composée, qu'on ne fit pas difficulté de la représenter au college de Louis le Grand, en 1740. L'abbé de Radonvilliers avoit été Jésuite, & conserva toujours les maximes qui honorent l'état religieux : ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût élu membre de l'académie françoise; mais il eut plus d'une fois lieu de s'appercevoir du mécontentement de ses confreres; particulièrement en 1779, lorsque, comme directeur de l'académie, dans sa réponse à M. Ducis, lors de la réception de celui-ci, il s'exprima ainsi sur le compte de Voltaire :
 » Heureux, si tenant dans le
 » siècle de Louis XV la place
 » des beaux génies qui ont illusté
 » tré le siècle de Louis XIV,
 » M. de V. eût conservé leurs

» principes & imité leur exemple! Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de l'honneur légitime que procurent les talens, dédaignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert malheureusement par l'audace & par la licence : ils abandonnoient aux écrivains sans génie, ces ressources déplorables. Pourquoi M. de Voltaire a-t-il paru ne pas les croire indignes de lui ?

RADOSSANYI, (Ladislas) né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa l'ordre des Camaldules, & y remplit plusieurs charges. On a de lui une *Histoire des Ermites Camaldules*, en latin, Neustadt, 1736, in-4°. Elle est pleine de recherches, & renferme plusieurs vies, entre autres celles de S. Romuald, de Paul Justinien, fondateur de la congrégation du Mont-Couronné, de S. Dominique l'Encuirassé, &c.

RADZIWIŁ, (Nicolas) 4e. du nom, Palatin de Wilna, grand-maréchal & chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. Les graces de son esprit & ses talens lui acquirent à son retour l'estime & l'amitié de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il commanda 3 fois les armées Polonoises dans la Livonie, & soumit cette province à la Pologne, après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands. L'archevêque de Riga & le grand-maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque tems après, ayant embrassé publiquement la reli-

gion protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans Wilna, & les chargea de traduire la Bible en langue polonoise. Radziwil fit imprimer cette traduction à ses dépens en 1563, in-folio : elle est très-rare. En vain le nonce du pape & tout ce qu'il y avoit d'hommes respectables dans le royaume, lui reprocherent son apostasie; le Palatin mourut opiniâtre dans la nouvelle hérésie en 1567, laissant 4 fils, qui rentrèrent dans le sein de l'Eglise Catholique.

RÆVARDUS, (Jacques) jurisconsulte, né à Lisseweghe, près de Bruges, en 1534, professa le droit avec distinction à Douay, & mourut dans sa patrie en 1568, dans un âge peu avancé. La connoissance qu'il avoit des belles-lettres, des antiquités grecques & romaines, fait que ce qu'il a écrit sur la jurisprudence est lu avec plus de goût & de fruit par les antiquaires que par les jurisconsultes. Ses Œuvres ont été réunies en 2 vol. in-8°, Lyon, 1623.

RAGOTZKI, (François) fils de George II, prince de Transylvanie, & de Sophie de Bathori, fut élevé par sa mere dans la Religion Catholique, passa sa vie dans les exercices de piété, mourut à Makovitz l'an 1676, & fut enterré à Cassovie dans l'église des Jésuites, qu'il avoit fait bâtir avec sa mere. C'est ce prince qui est le véritable auteur du livre à prieres, intitulé : *Officium Ragotzianum*, dont on fait grand usage en Hongrie.

RAGOTZKI, (François-Léopold) prince de Transylvanie, fut mis en prison à

Neustadt en avril 1701, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur. Il trouva le moyen de se sauver, déguisé en dragon, le 7 novembre de la même année, à 2 heures après-midi. Il passa en Pologne, & alla joindre à Varsovie le comte de Bercheni, l'un des mécontents de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince étoit proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreroient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, & de six mille à ceux qui apporteroient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontents de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna en 1703 à avoir la tête tranchée, le dégrada de ses titres, & le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, & passa au fil de l'épée les Impériaux, qui n'avoient point fait de quartier aux Hongrois. Ayant fait la guerre avec succès, les Etats de Hongrie le déclarerent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, & le proclamerent prince de Transylvanie, en août 1704. Les affaires ayant changé de face en 1713, & la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, Ragotzki vint en France & passa de là à Constantinople. Il y demeura toujours depuis, estimé de la cour Ottomane, & aimé de tous ceux qui connoissoient ses grandes qualités. Il étoit retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles & Constantinople, à 25 lieues

de cette ville, lorsqu'il mourut le 8 avril 1735, âgé d'environ 56 ans. Si on excepte sa révolte, c'étoit un homme de bien, sage, réglé dans ses mœurs, & fort pieux; il s'étoit imaginé que les torts vrais ou prétendus, faits à sa patrie, lui donnoient le droit de la venger (voyez ses *Mémoires dans les Révolutions de Hongrie, La Haye, 1739, 2 vol. in-4°.*, ou 6 vol. in-12). On a encore donné sous son nom en 1751, un ouvrage intitulé : *Testament politique & moral du prince Ragotzki*; mais on doute avec raison qu'il soit de lui. Lorsqu'il fut arrêté en 1701, il avoit dans sa chambre un tigre qui le défendoit longtemps contre les soldats.

RAGUEAU, (François) professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les *Coutumes du Berry*, 1615, in-fol. Lauriere fit réimprimer en 1704, en 2 vol. in-4°, un autre livre du même auteur, intitulé : *Indice des Droits Royaux*. Ragueau mourut en 1605.

RAGUEL, pere de Sara, voyez TOBIE.

RAGUENET, (François) natif de Rouen, embrassa l'état ecclésiastique, & s'appliqua à l'étude des belles-lettres & de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie françoise, en 1689. Son *Discours* rouloit sur le mérite & la dignité du martyr. Ce petit succès l'encouragea, & il commença à jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna, en 1704, un *Parallele des Italiens & des François*, en ce qui regarde la musique & les opéra,

qui occasionna une guerre littéraire. La musique des Italiens est, suivant lui, fort supérieure à la françoise à tous égards : 1°. Par rapport à la langue, dont tous les mots, toutes les syllabes se prononcent distinctement : 2°. Par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à l'invention des machines. Frenuse, écrivain agréable & facile, réfuta ce Parallele, que l'abbé Ragueuet défendit. Frenuse écrivit de nouveau, & cette querelle finit comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligéranes & l'indifférence du public. L'abbé Ragueuet mourut en 1722, après avoir publié plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Les Monumens de Rome, ou Description des plus beaux Ouvrages de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de Rome, avec des observations*; Paris, 1700 & 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de *Citoyen Romain*, dont il prit le titre depuis ce tems-là. II. *L'Histoire d'Olivier Cromwel*, in-4°, 1671, très-supérieure pour le fond au roman de Gregorio Leti; elle est bien écrite; il seroit seulement à souhaiter que quelques faits que l'on y trouve, fussent mieux avérés, & que les autres fussent à leur place. III. *Histoire de l'Ancien Testament*, in-12. IV. *Histoire du Vicomte de Turenne*, in-12. C'est une assez froide relation des actions militaires de ce général. On lui attribue le *Voyage romanesque de Jacques Sadeur dans la Terre Australe*; mais il n'en est tout au plus que le traducteur. Ce livre est de Gabriel

Frogny, Cordelier apostat.

RAGUET, (Gilles) né à Namur vers 1666, se rendit fort jeune à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique, & fut nommé directeur spirituel de la compagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône dite le Petit-Citeaux, & l'année suivante au prieuré d'Argenteuil. Il fut du nombre des gens-de-lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du *Gallia Christiana* le désignent sous le titre de *Regis Antescholanus*. Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui : I. *Histoire des Contestations sur la Diplomatique de Dom Mabillon*, Paris, 1708. Il s'y décide en faveur des observations du P. Germon contre le savant Bénédictin. II. *Traduction de la nouvelle Atlantide de Bacon, avec des augmentations*, 1702, &c.

RAGUSE, voyez JEAN DE RAGUSE.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut chez elle & cacha les espions que Josué envoyoit pour reconnoître la ville. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre cette ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut pere d'Obéd, & celui-ci d'Isaï, de qui naquit David. Ainsi J. C. a voulu descendre de cette Cananéenne. Le texte hébreu la nomme *Zonah*, qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix*; ou hôtelière, *hospita*. Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interpretes, de justifier Rahab, & de la regarder simplement comme une femme qui

logoit chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs, qu'il n'est guere probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infame; ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane, dont les liaisons auroient dû leur inspirer de la défiance. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur S. Paul & S. Jacques, & sur la plupart des Peres, soutiennent que le mot hébreu doit se prendre ici pour une femme débauchée. Du reste, il n'y a pas lieu de douter que si Rahab a été dans ce cas, elle s'en est relevée pour mener une vie honnête; & cette résipiscence date vraisemblablement de l'acte d'hospitalité qu'elle exerça envers les Israélites par la foi qu'elle eut en leur Dieu : *Fide Rahab meretrix non perit cum incredulis, excipiens exploratores cum pace.* Heb. xi.

RAIMOND VI, comte de Toulouse, dit *le Vieux*, fils de Raimond V, d'une famille illustre par son ancienneté & par sa valeur, fut dépouillé de ses états dans la croisade contre les Albigeois. Ce prince favorisoit ouvertement ces hérétiques. Le légat du Saint-Siege, Pierre de Castelnau, l'excommunia en 1207; Raimond parut alors vouloir changer de conduite. Il fit prier le légat de venir à S. Gilles, promettant d'accepter les conditions qu'il lui proposeroit. Le légat s'y rendit avec joie, mais Raimond le plus fourbe & le plus cruel des hommes, le fit assas-

finer par ses gens. Les Croisés s'avancèrent alors contre lui; craignant leur ressentiment, il fit tout ce qu'il put pour obtenir l'absolution des censures. Mais lorsqu'il fut échappé au danger, il recommença ses liaisons avec les Albigeois, & fut excommunié de nouveau. Pierre II, roi d'Aragon, prit sa défense, mais ils furent vaincus l'un & l'autre à la bataille de Muret en 1213. L'année d'après, il signala de nouveau sa cruauté & son irrégion, en faisant pendre son frere Baudouin, comte de Toulouse, sans lui laisser la liberté de recevoir les Sacremens de l'Eglise, quoiqu'il ne demandât que cette grace. Le concile de Latran de l'an 1215, joignit, en vertu du concours de la puissance temporelle, aux censures ecclésiastiques contre Raimond, la privation des domaines qu'il possédoit. Philippe-Auguste, de qui relevoit le comté de Toulouse, avoit renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal: ses ambassadeurs furent présens à ce jugement, & le prince le ratifia lui-même, par l'investiture qu'il donna du comté de Toulouse, à Simon de Montfort. Raimond ayant recouvré une partie de ses états, mourut en 1222, dans la 66e. année de son âge. Comme il n'avoit point été absous de l'excommunication, son corps resta sans sépulture. Raimond n'avoit rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses mauvaises qualités. Il avoit l'ame noble, le génie aisé; l'adversité ne l'abattoit point. Les sieges des villes qu'il soutint, les conquêtes qu'il fit, sont des

preuves de son courage & de son habileté dans l'art de la guerre: mais ses défauts l'emportèrent sur ses bonnes qualités. Il poussa l'amour du plaisir jusqu'à l'inceste, & la colere, comme nous venons de le dire, jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'un de ses freres & d'un légat du Saint-Siege. Il comptoit pour rien la parole qu'il avoit donnée. On le vit au pied de l'autel, ordonner à ses bouffons de contrefaire les prêtres disant la Messe. C'étoit lui faire sa cour que d'embrasser l'hérésie; & quelle hérésie! on sait que toutes les abominations se trouvoient réunies dans celle des Albigeois. Il ruina les monasteres, changea les églises en citadelles, chassa les évêques de leurs sieges, &c. Tel est le portrait que les historiens contemporains font de Raimond. Guillaume Catel en a rassemblé les témoignages dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, & le P. Langlois dans l'*Histoire des Croisades contre les Albigeois*. On sait que Voltaire a fait ses efforts pour disculper ce prince, & pour noircir Simon de Montfort, mais cela ne doit nullement surprendre; l'un a constamment soutenu les droits de la Religion, & l'autre s'en est déclaré l'ennemi irréconciliable. L'abbé Millot, en fidele disciple, a copié ce patriarche de la philosophie.

RAIMOND VII, comte de Toulouse, fils du précédent, succéda à ses états & à ses querelles. Il combattit vivement Amauri de Montfort, fils du célèbre Simon, & le força à se retirer en France. Cependant la croisade subsistoit con-

tre lui, & il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les Catholiques, & parut rentrer de bonne foi dans le sein de l'Eglise. En 1247, S. Louis l'engagea à se croiser pour la Terre-Sainte; mais le pape Innocent IV, qui vouloit l'opposer aux partisans de l'empereur Frédéric II, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après en 1249, à Milhau en Rouergue, âgé de 52 ans. Alfonse, comte de Poitou, frere de S. Louis, ayant épousé la fille & l'héritiere de ce prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de Raimond VII furent réunis à la couronne de France en 1361, par Philippe III.

RAIMOND DE PEGNAFORT, (S.) naquit au château de Pegnafort en Catalogne, l'an 1175. Après avoir fait ses études à Barcelone, il alla les perfectionner dans l'université de Bologne, & y enseigna le droit canon avec réputation. De chanoine de Barcelone, il entra dans l'ordre de S. Dominique, qu'il illustra par ses vertus & son savoir. Le pape Grégoire IX l'employa l'an 1228 à la collection des *Décrétales*, & voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone, qu'il refusa. Ce pontife vouloit le retenir à sa cour; mais le saint homme préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisoit espérer. Il s'occupoit, dans le silence & dans la retraite, à l'étude & à la priere, lorsqu'il fut élu général de son ordre en 1238: dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup, par son zele & par

ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Mercy. Ce fut aussi par son crédit que l'Inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon & dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, & il le fit avec beaucoup de sagesse. Raimond mourut à Barcelone, en 1275, dans la 100e. année de son âge. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On peut voir le tableau de ses vertus dans l'*Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique*, par le P. Tournon, qui a donné une vie très-exacte & très-circonstanciée de ce Saint. On a de lui: I. *La Collection des Décrétales*, qui forme le second volume du *Droit Canon*. Ce recueil est en cinq livres. L'auteur a joint divers décrets des conciles aux Constitutions des papes. II. *Une Somme des Cas de Conscience*, autrefois très-consultée. La meilleure édition est celle du P. Laget, in-fol., Lyon, 1728, avec de savantes notes. On estime aussi celle de Vérone, 1744, in-fol.

RAIMOND, (Pierre) *Lon Prou*, c'est-à-dire, *le Preux & le Vaillant*, né à Toulouse, suivit l'empereur Frédéric dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux & par ses exploits. Ce poète mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les Albigeois: guerre qui servit à faire briller son courage. Il avoit fait un Poème contre les erreurs des Ariens; & un autre où il blâmoit les rois & les empereurs, d'avoir laissé prendre trop de pouvoir aux ecclésiastiques. ¶

ne songeoit pas que dans les siècles barbares ce pouvoir avoit infiniment servi à adoucir les mœurs, à réprimer la violence des grands & des petits, & à tempérer le despotisme. Tout ce qui a suivi le déchet de leur considération au 18^e. siècle, justifie cette observation.

RAIMOND-LULLE, voy. LULLE.

RAIMOND-MARTIN, voyez MARTIN.

RAIMONDI, graveur, voy. MARC-ANTOINE RAIMONDI.

RAINALDI, (Oderic) vivoit dans le 17^e. siècle. Il entra chez les Philippiens ou prêtres de l'Oratoire, & s'appliqua au même genre d'étude que son confrere Baronius; mais il s'en faut bien que sa *Continuation des Annales* de ce cardinal soit aussi estimée. Il y a beaucoup de recherches & d'érudition, une maniere de voir sage, équitable & parfaitement orthodoxe; mais sa critique n'est pas assez sévère & éclairée; sa narration n'est pas toujours exacte, ni en général fort intéressante. On en a cependant imprimé un *Abrégé* en 1667, in-fol. Rainaldi mourut vers 1670. Sa *Continuation*, imprimée à Rome in-fol., 1646-1677, en 9 vol., s'étend depuis 1199 jusqu'à l'an 1567.

RAINOLDS, voyez RAYNAULD.

RAINIE, (Gabriel de la) voyez NICOLAS (Gabriel).

RAINIER, Dominicain de Pise, vice-chancelier de l'Eglise Romaine, & évêque de Maguelone, mort en 1249, est auteur d'un *Dictionnaire Théologique*, qu'il a intitulé: *Pantheologia*. La meilleure édition de

cet ouvrage est celle de Lyon, 1655, 3 vol. in-fol., avec les additions du P. Nicolai, Dominicain.

RAINSSANT, (Pierre) né à Rheims, fut médecin, antiquaire & garde du cabinet des médailles de Louis XIV. On le trouva noyé dans le parc de Versailles le 7 juin 1689. On a de lui: *Dissertation sur douze Médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4^o.

RALEIGH, voy. RAWLEGH.

RAMAZZINI, (Bernardin) né à Carpi en 1633. Après avoir exercé la médecine avec succès à Rome & à Carpi, il alla la pratiquer & la professer à Modene, puis à Padoue, où il mourut en 1714, à 81 ans. Son humeur étoit douce; & quoique sérieux & réservé avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit fort gai avec ses amis. Ses grandes lectures rendoient sa conversation fort utile. On a de lui: I. Une *Dissertation latine sur les Maladies des Artisans*. II. Un *Traité latin de la Conservation de la santé des Princes*; & plusieurs autres ouvrages de médecine & de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres en 1716, in-4^o, & à Naples en 1739, 2 vol. in-4^o. Un de ses principes étoit, que pour conserver la santé, il falloit varier ses occupations & ses exercices. Sa Vie est à la tête de ses Œuvres.

RAMBAM, voyez MAIMONIDE.

RAMBOUILLET, (Catherine de Vivonne, femme de Charles d'Angennes, marquis de) qu'elle avoit épousé en 1609, fut une dame aussi distin-

guée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gens-de-lettres fréquentoient son hôtel, qui devint une petite académie. On y jugeoit la prose & les vers, & ce n'étoit pas toujours le goût qui présidoit à ces jugemens. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Rambouillet, ayant voulu être les émules des plus grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal, d'ailleurs respectable par les qualités personnelles de celle qui y présidoit, & à qui l'on ne pouvoit rien reprocher que ce tribunal même. Elle mourut en 1665, laissant 3 filles Religieuses, & une 4^e. Julie-Lucie d'Angennes, mariée au duc de Montausier, & qui fut dame-d'honneur de la reine Marie-Thérèse, & gouvernante du grand Dauphin. Elle mourut en 1671, à 64 ans, & eut la vertu & l'esprit de sa mere. Le marquis de Rambouillet étoit mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller-d'état & maréchal-de-camp. Il avoit été envoyé l'an 1627 en ambassade à Turin, pour moyenner la paix entre le roi d'Espagne & le duc de Savoie. *Voyez SAINTE-MAURE.*

RAMBOUILLET, *voyez* ANGENNES.

RAMBOUTS, (Théodore) peintre d'Anvers, mort en 1642, excelloit dans le perit. On admire dans ses ouvrages, la légèreté & la finesse de la touche. Ses figures sont bien dessinées & plaisantes. Il a représenté des *preneurs de tabac, des buveurs, &c.*

RAMBURES, (David, sire de) chambellan du roi, &

grand-maître des arbalétriers de France en 1411, de l'illustre & ancienne maison de Rambures en Picardie, rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V & à Charles VI. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU, (Jean-Philippe) naquit à Dijon le 25 septembre 1683. Après avoir appris les premiers élémens de la musique, il suivit les opéra ambulans de province. A l'âge de 17 ou 18 ans, il commença ses essais en musique; & comme ils étoient déjà au-dessus de la portée de son siècle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon, qui étoit alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville; & après avoir parcouru une partie de l'Italie & de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument, le rendit habile dans son jeu, & presque le rival du célèbre Marchand. Il s'arrêta quelque tems à Dijon sa patrie, & y toucha l'orgue de la Ste-Chapelle. Il demeura beaucoup plus long-tems à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y étoit faite, y entraîna Marchand, qui voulut l'entendre. » Rameau, dit ce célèbre musicien, a plus de main que moi, mais j'ai plus de tête que lui ». Ce discours rapporté à Rameau, l'engagea à rendre la pareille à Marchand. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, & n'eut pas de peine à reconnoître la supé-

riorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les principes les plus importans de l'harmonie, & presque toute la magie de son art. Quelque tems après, il concourut pour l'orgue de S. Paul, & fut vaincu par le fameux Daquin. Dès ce moment, il abandonna un genre dans lequel il ne pouvoit pas primer, pour s'ouvrir une carrière nouvelle en musique. C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'Harmonie*, vol. in-4^o : ouvrage universellement estimé, qui porte sur un principe simple & unique, mais très-lumineux, la basse fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *Code de la Musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de Rameau. Dès que sa théorie lui eut fait un nom, il s'attacha à la pratique, & devint compositeur de la musique du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1764. Il étoit désigné pour être décoré de l'ordre de S. Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. Quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis & à ses rivaux, que par ses talens. Quinault avoit dit " qu'il falloit que le musicien fût le très-humble serviteur du poète. — Qu'on me donne la Gazette d'Hollande, dit Rameau, & je la mettrai en musique ». Il disoit vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poèmes qu'il a mis au

théâtre de l'opéra, qui ont eu le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carrière que Lulli, il y a beaucoup de différence entr'eux. Rameau a moins de ces beautés lâches & molles qui sont si fatales aux bonnes mœurs, & est en général plus noble, majestueux & sublime; quoiqu'il ne soit pas exempt de reproche d'avoir aussi sacrifié à la licence & à la volupté. Outre la *Démonstration* dont nous avons parlé, on a de lui : *Code de Musique*, 1760, 2 vol. in-4^o.; plusieurs recueils de pièces de clavecin admirées pour l'harmonie, & des Opéra. On sait quel ridicule d'Alembert s'est donné en raisonnant froidement & gauchement sur les principes & les talens de Rameau. On peut voir là-dessus *Les bévues, erreurs & méprises de différens auteurs célèbres en matière musicale*, par M. le Febvre, Paris, 1789. Il résulte des preuves de l'auteur; que M. d'Alembert n'étoit pas en état de distinguer une tierce majeure d'une tierce mineure; d'où il est aisé de conclure quel cas l'on doit faire de tout ce qu'il a écrit sur la musique; & il ne faut pas regarder comme outré le jugement d'un critique, qui a dit à cette occasion :
 » Bien des personnes ont ap-
 » précié l'immortel secrétaire
 » de l'académie françoise, en
 » le considérant comme bel-
 » esprit, comme écrivain, com-
 » me philosophe; mais ce que
 » bien des gens ignorent, c'est
 » que dans cette volumineuse
 » compilation de toutes les
 » connoissances humaines, dans
 » ce fameux *Dictionnaire En-*

» cyclopédique, où les arts &
 » les sciences dorment pêle-
 » mêle comme au fond d'un
 » vaste tombeau, la musique
 » se trouve ensevelie de sa
 » propre main.

RAMELLI, (Augustin) ingénieur & machiniste Italien du 16^e. siècle, allia l'étude des beaux-arts avec le bruit des armes. Il vint en France, & fut pensionné par Henri III. On admire quelques-unes de ses machines, & on s'en est servi quelquefois avec utilité. Le recueil où il les a rassemblées, fut imprimé à Paris, en italien & en françois, in-fol., 1588, sous ce titre: *Le diverse ed artificieuse Machine del Augustino Ramelli*. Plusieurs croient que tout n'est pas de lui, & qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les curieux des inventions de mécanique recherchent beaucoup cet ouvrage rare, qui est enrichi de 195 figures.

RAMESSÈS, roi de la Basse Egypte, quand Jacob y alla avec sa famille. Plusieurs critiques le confondent avec Sésostris, qui est lui-même un objet de beaucoup de conjectures. On trouve dans les anciens auteurs, plusieurs autres rois d'Egypte nommés *Rameses*. C'est à l'un d'eux que l'on attribue (peut-être mal à propos) le magnifique obélisque de 115 pieds de haut, que l'empereur Constantin fit transporter à Alexandrie en 334, & que Constance son fils fit élever à Rome 18 ans après. Les Goths saccageant cette ville l'an 409, renversèrent cet obélisque, qui fut rompu en 3 morceaux, & demeura enfoncé sous terre

jusqu'au tems de Sixte V: ce pape fit redresser ce bel ouvrage dans la place de St. Jean de Latran. Il est chargé de quantité d'hiéroglyphes.

RAMPALLE, voy. PIERRE DE ST-ANDRÉ.

RAMPEN, (Henri) docteur en théologie, né à Huy dans la principauté de Liege, vers 1572, enseigna le grec & la philosophie à Louvain, & y donna pendant plusieurs années des leçons de l'Ecriture-Sainte. Il fut président du college Ste. Anne & du grand college. Il termina sa vie qui avoit toujours été édifiante, le 4 mars 1641. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Evangiles*, qui contient d'excellentes remarques, Louvain, 1631, - 33, - 34, 3 vol. in-4^o.

RAMSAY, (Charles-Louis) gentilhomme Ecoissois. Il est auteur d'un ouvrage latin, intitulé: *Tacheographia, ou l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, dédié à Louis XIV. Il a été traduit en françois, & publié dans ces deux langues à Paris en 1681, in-12. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. Voyez TIRON.

RAMSAY, (André-Michel de) chevalier-baronet en Ecoisse, & chevalier de St. Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Daire en Ecoisse en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay. Il eut dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences, surtout pour les mathématiques & pour la théologie. Il aperçut bientôt la fausseté de la religion anglicane. Après avoir long-tems

tems flotté sur la vaste mer des opinions philosophiques, il consulta les théologiens d'Angleterre & de Hollande, & ne fut pas moins embarrassé. Il ne trouva la vérité que dans les lumieres de l'illustre Fénelon, archevêque de Cambrai, qui le fixa dans la Religion catholique en 1709. Ramsay ne tarda pas à se faire connoître en France & dans les pays étrangers, par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annoncoient d'heureuses dispositions. Le roi d'Angleterre, Jacques III, l'appella à Rome en 1724, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfans; mais des brouilleries de cour l'obligerent de revenir en France. On lui confia l'éducation du duc de Château-Thierry, & ensuite celle du prince de Turenne. Il s'en acquitta avec succès, & mourut à St-Germain-en-Laye en 1743, à 57 ans. Ramsay étoit un homme estimable; mais il prêtoit beaucoup à la plaisanterie, par ses airs empestés, par son affectation à faire parade de science & d'esprit dans la société. Ses ouvrages sont : I. *L'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. de Fénelon, archevêque de Cambrai*, in-12. Elle fait aimer ce digne évêque. II. *Essai sur le Gouvernement Civil*, in-12. III. *Le Psychometre, ou Réflexions sur les différens caracteres de l'esprit*. IV. *Les Voyages de Cyrus*, 1730, in-4°, & 2 vol. in-12: écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition & de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénelon & d'autres écrivains, sans les citer. Il y a à la fin un

Tome VII,

Discours sur la Mythologie des Anciens, savant & estimé. V. *Plan d'Education*, par l'auteur des Voyages de Cyrus, en anglois. VI. Plusieurs petites Pièces de Poésie, en anglois. VII. *L'Histoire du maréchal de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4°, & Hollande, 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage: on y voit des portraits bien dessinés & des parallèles ingénieux; mais ses réflexions ont un air affecté & sont assez mal enchâssées. VIII. Un ouvrage posthume, imprimé en anglois à Glasgow, sous ce titre: *Principes philosophiques de la Religion naturelle & révélée, développés & expliqués dans l'ordre géométrique*, 1749, 2 vol. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très-singulieres, telles que la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, &c.; ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Ramsay prétend qu'en tout cela il est parfaitement d'accord avec la croyance de Fénelon, & même avec les décisions de l'Eglise: par le second de ces accords on peut juger du premier; il est de plus très-naturel de croire qu'un homme qui a la confiance de préconiser de telles opinions comme de grandes & importantes vérités, peut avoir celle de les attribuer à un homme célèbre; s'il les a trouvées dans la doctrine de l'Eglise, rien n'empêche qu'il ne les ait découvertes dans celle de Fénelon. Du reste, il n'est pas inutile d'observer que quelques critiques regardent cet

ouvrage comme fausement attribué à Ramsay, ou du moins comme essentiellement altéré. La qualité de *posthume* autorise ce sentiment. On sait que ces ouvrages servent souvent à déchirer la mémoire des gens de bien, qui n'ont plus de voix pour réclamer contre l'imposture. C'est un des artifices favoris de l'hérésie & de la philosophie (voyez BROTIER, RACINE). IX. Un *Discours sur le Poème Epique*, dans lequel l'auteur adopte le système de la Motte sur la versification. On le trouve à la tête du *Télémaque*.

RAMUS ou LA RAMÉE, (Pierre) naquit à Cuth, village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres étoient nobles; mais les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul à faire & à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, Ramus fut attaqué deux fois de la peste. A l'âge de 8 ans il vint à Paris, d'où la misère le chassa. Il y revint une seconde fois, & ce second voyage ne fut pas plus heureux. Enfin, dans le 3^e. il fut reçu domestique au collège de Navarre. Il employoit le jour aux devoirs de son état, & la nuit à l'étude. Il acquit assez de connoissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il prit pour sujet de sa these, que » tout ce qu'Aristote avoit enseigné, n'étoit que faussetés » & chimeres ». Assertion ridicule & plus extravagante dans sa généralité, que toutes les erreurs qui se trouvent dans les écrits d'Aristote. L'université intenta contre Ramus un procès, & l'accusa d'éner-

ver la philosophie, en décréditant le philosophe Grec. L'affaire fut portée au grand-conseil, qui lui défendit d'enseigner. L'arrêt fut rendu en 1543, & peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât aux galères. Il fut bafoué, joué sur les théâtres, & il souffrit tout sans murmurer. Cependant Ramus profita l'année d'après de l'occasion de la peste qui ravageoit Paris, pour recommencer ses leçons. Les collèges étoient fermés; les écoliers allèrent l'entendre par désœuvrement. La faculté de théologie présenta requête au parlement, pour l'exclure du collège de Presle; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence & de philosophie ayant vaqué au collège-royal, Ramus les obtint en 1551, par la protection du cardinal de Lorraine. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, & composa une *Grammaire* pour les langues latine & françoise. On prononçoit alors en latin le Q comme le K, de façon qu'on disoit *Kiskis*, *Kankan*, pour *Quisquis*, *Quamquam*, il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre Q, disoit un mauvais plaisant à ce sujet, » fait plus de *Kankan* que » toutes les autres lettres ensemble ». Ramus étoit protestant, & l'étoit jusqu'au fanatisme. Après l'enregistrement de l'édit qui permettoit le libre exercice de la religion, il brisa les images du collège de Presle, disant qu'il n'avoit pas besoin d'auditeurs sourds & muets. Action contraire à l'ordre public & aux droits de la religion éta-

blie. Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, & désavoua le recteur. Tous ces excès le rendirent odieux. La guerre civile l'obligea de quitter Paris; l'université le destitua & déclara sa place vacante. Henri III lui donna un asyle à Fontainebleau; tandis qu'il s'y tenoit, les Catholiques pilloient sa bibliothèque à Paris, & dévastoiert son college. Ils le poursuivirent dans son asyle, où il ne cessoit d'intriguer en faveur de sa secte. Il fut obligé de se sauver, & ne fut rétabli dans sa charge de principal du college de Presle & dans sa chaire, qu'après la mort du duc de Guise, en 1563. Ayant pris ouvertement les armes contre l'état, il se trouva en 1567 à la bataille de S. Denys, où il manqua de périr. Cependant à la paix il fut encore rétabli dans ses fonctions. Il s'absenta pendant quelque tems pour aller visiter les universités d'Allemagne, & ses honoraires lui furent continués. Il avoit demandé la chaire de théologie de Geneve; Théodore de Beze écrivit contre lui, & l'empêcha de l'obtenir: Ramus, d'un esprit toujours inquiet & tracassier, aussi mécontent des Protestans que des Catholiques, avoit projeté une réforme dans le Calvinisme. De retour à Paris, en 1571, il fut compris dans le massacre de la St-Barthélemi en 1572. Les écoliers de l'université répandirent ses entrailles dans les rues, traînerent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, & le jeterent dans la riviere. Il étoit âgé de 69 ans,

fans avoir été marié. On a de lui: I. Deux livres d'*Arithmétique*, & 27 de *Géométrie*, fort au-dessous de sa réputation. II. Un *Traité De militiâ Cesaris*, 1559, in-8°. III. Un autre *De moribus veterum Gallorum*, 1559 & 1562, in-8°. IV. *Grammaire Grecque*, 1560, in-8°. V. *Grammaire Latine*, 1559 & 1564, in-8°. VI. *Grammaire Française*, 1571, in-8°, & un grand nombre d'autres ouvrages. Voyez OSSAT (d').

RAMUS, (Jean) né à Ter-Goes en Zélande, en 1535, enseigna la rhétorique & la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain & à Douay, & mourut le 25 novembre 1578 à Dole, où il étoit allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avoit offerte. On a de lui: I. Une Traduction du grec en latin du *Bouclier d'Hercule*, poëme attribué à Hésiode; cette traduction est insérée dans l'édition de ce poëte faite à Bâle. II. *Commentarii ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1641, in-4°, & quelques autres ouvrages de littérature & de jurisprudence. Ramus étoit éloquent & méthodique. En désapprouvant l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, & en parlant avantageusement de la *Pacification de Gand*, il a fait naître des soupçons sur sa religion.

RAMUSIO ou RANNUSIO, (Jean-Baptiste) secrétaire du conseil des Dix de la république de Venise, sa patrie, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, est auteur: I. D'un *Traité De Nilâ incremento*. II. D'un *Recueil de Voyages maritimes*, en 3 vol. in-folio, enrichis de préfaces,

de dissertations & de notes. Cette collection est en italien. Pour l'avoir complete, il faut que le 1er. volume soit de 1574, le 2e. de 1565, & le 3e. de 1554, à Venise. Ramusio servit sa république avec autant de zèle que d'intelligence pendant 43 ans.

RANCÉ, (Dom Armand-Jean le Bouthillier de) né à Paris en 1626, étoit neveu de Claude le Bouthillier de Chavigni, secrétaire-d'état, & surintendant des finances. Il fit paroître, dès son enfance, de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que, dès l'âge de 12 à 13 ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des Poésies d'Anacréon, en grec, avec des notes, 1639, in-8°. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, & obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, & prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, & s'y livra à toutes ses passions, & sur-tout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, & qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat : on l'avoit séparée du corps, parce que le cercueil de plomb, qu'on avoit fait faire, étoit trop petit (Voyez les *Véritables Motifs de la conversion de l'abbé de Rancé*, par Daniel de la Roque, Cologne, 1685. in-12). D'autres prétendent, que son aversion

pour le monde fut causée par la mort ou par les disgrâces de quelques-uns de ses amis, ou bien par le bonheur d'être sorti sans aucun mal de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil, qui devoient naturellement le percer, donnerent dans le fer de sa gibecière. Du moment qu'il projeta son changement de vie, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers & de Comminges. Leurs avis furent différens ; celui du dernier fut d'embrasser l'état monastique. Le cloître ne lui plaisoit point alors ; mais après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300 mille livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris ; & ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne de l'ordre de Grammont, & son abbaye de la Trappe de l'ordre de Cîteaux. Les Religieux de ce monastère n'y vivoient pas selon leur règle primitive. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demanda au roi & obtint un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1663, & fait profession l'année d'après, âgé de 38 ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir la règle dans son abbaye, il prêcha si vivement ses Religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle réforme. L'abbé de Rancé eût bien voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux, ce qu'il avoit fait dans le sien ; mais ses soins furent inu-

elles. N'ayant pas pu étendre sa réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastere reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la priere & aux pratiques les plus austeres, les Religieux retracerent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Le réformateur les priva des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Écriture-Sainte & de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disoit leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté & des devoirs de l'Etat Monastique*: ouvrage qui causa une dispute entre l'austere réformateur, & le doux & savant Mabillon (*voyez l'article de celui-ci*). Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutint une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit, sur la mort de cet homme fameux, une lettre à l'abbé Nicaise, dans laquelle il s'exprimoit de cette sorte. « Enfin, » voilà M. Arnauld mort; » après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a » fallu qu'elle se soit terminée. » Quoi qu'on dise, voilà bien » des questions finies. Son érudition & son autorité étoient » d'un grand poids pour le » parti. Heureux qui n'en a » point d'autre que celui de » J. C. »! Ces quatre lignes produisirent vingt brochures contre lui, & les Jansénistes ne les lui pardonnerent jamais. La part qu'il prit aux démêlés théologiques entre Bossuet & Fénelon, & qui se réduit à deux Lettres très-courtes adres-

sées à l'évêque de Meaux, publiées contre le gré de celui qui les avoit écrites, lui attirerent des vers très-piquans de la part du duc de Nevers (*voyez ce mot*). L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, & il nomma dom Zozime, qui mourut peu de tems après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspiroit aux Religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui ayant trouvé le moyen d'obtenir une démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris & irrité, courut à la cour, noircit l'abbé de Rancé, l'accusa de Jansénisme, de caprice, de hauteur; mais malgré toutes ses manœuvres, dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1700. Il expira couché sur la cendre & sur la paille, en présence de l'évêque de Séz & de toute sa communauté. L'abbé de Rancé possédoit de grandes qualités, un zele ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer & à écrire. Son style est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend souvent que la fleur des sujets, & ne s'arrête pas à les approfondir. » Sans rien ôter à sa piété, dit » un écrivain très-impartial, » ni à ses vrais talens, on peut » dire que c'est le feu, l'imagination, la facilité & l'élegance qui dominant dans ses » écrits; & que si personne

» ne s'exprime avec plus de
 » grace, & ne tourne une
 » pensée en plus de manieres
 » intéressantes, il ne pense pas
 » toujours aussi parfaitement
 » qu'il s'exprime, il ne mé-
 » dite pas assez les choses, &
 » ne fait souvent qu'effleurer
 » les matieres ». Dans le tems
 qu'il étoit lié avec les Jansé-
 nistes, il adopta plusieurs de
 leurs opinions sur parole, &
 avança des choses qui ne peu-
 vent avoir été le résultat de
 son jugement propre. C'est
 ainsi qu'il attribuoit aux déci-
 sions des Casuistes les désor-
 dres de la plupart des pécheurs
 qui venoient se jeter entre ses
 bras. « Comme si les conscien-
 ces cautérisées, dit l'abbé
 » Bérault, qui alloient cher-
 » cher leur dernier remede à
 » la Trappe, s'étoient fort oc-
 » cupées auparavant de la lec-
 » ture des moralistes ». Il y a
 toute apparence que l'abbé s'en
 étoit peu occupé lui-même,
 ou du moins n'avoit pas étudié
 leurs sentimens dans les sources
 (voyez BUSEMBAUM, ESCO-
 BAR, PASCAL). L'ambition
 avoit été sa grande passion
 avant son changement de vie :
 il tourna ce feu qui le dévo-
 roit, du côté de Dieu; mais il
 ne put pas se détacher entiè-
 rement de ses anciens amis. Il
 dirigeoit un grand nombre de
 personnes de qualité, & les
 lettres qu'il écrivoit continuel-
 lement en réponse aux leurs,
 occuperent une partie de sa vie.
 Voltaire a dit « qu'il s'étoit
 » dispensé, comme législateur,
 » de la loi, qui force ceux qui
 » vivent dans le tombeau de
 » la Trappe, d'ignorer ce qui
 » se passe sur la terre » : mais

on peut dire, pour l'excuser,
 que sa place l'obligeoit à ces
 relations, & qu'il s'en servit
 souvent pour ramener les per-
 sonnes du monde dans la voie
 du salut. On ne peut cepen-
 dant s'empêcher de reconnoître
 dans ses démarches les plus
 louables, un air d'éclat & d'os-
 tentation, que la sainteté chré-
 tienne évite pour l'ordinaire
 avec tant de soin. On a de lui :
 I. Une Traduction françoise des
 Œuvres attribuées à S. Doro-
 thée. II. Explication sur la
 Regle de S. Benoît, in-12. III.
 Abrégé des obligations des Chré-
 tiens. IV. Réflexions morales
 sur les quatre Évangiles, 4 vol.
 in-12; & des Conférences sur le
 même sujet, aussi en 4 vol. V.
 Instructions & Maximes, in-12.
 VI. Conduite Chrétienne, com-
 posée pour madame de Guise,
 in-12. VII. Un grand nombre
 de Lettres spirituelles, en 2 vol.
 in-12. VIII. Plusieurs Ecrits
 au sujet des études monasti-
 ques. IX. Relations de la vie &
 de la mort de quelques Reli-
 gieux de la Trappe, en 4 vol.
 in-12, auxquelles on en a en-
 suite ajouté deux. X. Les Consti-
 tutions & les Réglemens de l'Ab-
 baye de la Trappe, 1701, 2
 vol. in-12. XI. De la sainteté
 des devoirs de l'Etat Monasti-
 que, 1683, 2 vol. in-4°; avec
 des Eclaircissemens sur ce li-
 vre, 1685, in-4°... Voyez les
 Vies de l'abbé de Rancé, com-
 posées par Maupeou, par Mar-
 follier, & par dom le Nain, &
 le Genuinus caractere P. Ar-
 mandi Joannis Rancæ, par M.
 Inguimberti. On peut consulter
 aussi l'Apologie de Rancé par
 dom Gervaise, contre ce qu'en
 dit dom Vincent Thuillier, dans

son *Histoire* de la contestation excitée au sujet des études monastiques, au tome 1er. des *Œuvres posthumes* des Peres Thierrî Ruinart & Jean-Mabilion. Il y a d'excellentes réflexions dans cette Apologie, mais trop de hauteur & de vivacité. A ce que Marsollier écrit dans la *Vie* de Rancé, Liv. 4, pag. 44-60, édit. de Paris, 1703, in-4°, pour le disculper du soupçon de Jansénisme, & à la Lettre écrite à l'abbé Nicaise, dont nous avons parlé, il faut ajouter deux *Lettres* à madame de S. Loup, publiées sur les originaux par le cardinal de Bissy, à la fin de sa Réponse aux Jansénistes qui avoient attaqué son Mandement Pastoral de l'an 1710. Rancé avoit été favorable au parti, & avoit contribué à répandre, avant sa conversion, les *Lettres Provinciales*; mais dès qu'il connut la secte, il s'en détacha. Cependant quelques hommes sévères eussent voulu qu'ayant connu l'erreur, il s'appliquât à la démasquer, & que non content de la repousser lui-même, il eût averti avec plus d'activité & d'éclat ceux qui pouvoient s'y être engagés à la faveur de son nom. « Sa » réserve, dit un historien très- » orthodoxe, ne plut à aucun » des partis, ou plutôt elle » les choqua l'un & l'autre, & » les lui mit presque également » à dos. Tant la neutralité en » matière de foi, ne fût-elle » qu'apparente, fait de fa- » cheuses impressions dans les » esprits. Toujours elle ré- » pand sur les vertus même » les plus éclatantes, des om- » bres, que les meilleurs apo-

logistes ensuite ne réussissent pas toujours à dissiper ». RANCHIN, (Etienne) né vers 1500, mort en 1583 à Montpellier, où il professoit le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son tems, par ses ouvrages sur la jurisprudence. Le principal est *Miscellanea decisionum Juris*, traduits en françois, à Geneve, 1709, in-folio.

RANCHIN, (Guillaume) parent du précédent, étoit avocat du roi à la cour des aides de Toulouse. On a de lui : *Revision du Concile de Trente*, in-8°. Ce livre, imprimé en 1600, a fait jeter des soupçons sur sa catholicité; plusieurs ont même assuré que Ranchin étoit réellement protestant. Il est certain que l'auteur a donné lieu à cette assertion, & que dans les prétendues nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce tems-là. — Il ne faut pas le confondre avec Henri RANCHIN, conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédens, auteur d'une assez mauvaise *Traduction des Psaumes* en vers françois, 1697, in-12. — Un autre RANCHIN, conseiller à la chambre de l'édit, & originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un style foible, mais facile. RANCONET, (Aimar de) fils d'un avocat de Bourdeaux, se rendit très-habile dans le droit romain, dans les mathématiques & dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bourdeaux, & ensuite président à celui de Paris. Le

président de Ranconet écrivoit bien en grec & en latin; &, si l'on en croit Pithou, ce fut lui qui composa le *Dictionnaire* qui porte le nom de *Charles Etienne*. Pithou ajoute que le cardinal de Lorraine, ayant fait assembler le parlement de Paris pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Ranconet y porta les *Œuvres* de Sulpice Sévere, & y lut l'endroit où il est parlé de Priscillien dans la *Vie* de S. Martin de Tours. L'application n'étoit pas juste; si les Priscillianistes avoient porté comme les Protestans, le fer & le feu dans le sein de l'état, S. Martin en eût porté un jugement différent. Cette démarche ayant déplu au cardinal, qui connoissoit mieux que lui les nouvelles sectes, Ranconet fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avoient assailli & avoient rempli ses jours d'amertume: la misere le réduisit à être simple correcteur des Etienne; il vit mourir sa fille sur le fumier, exécuter son fils, & sa femme fut écrasée par le tonnerre. On a de lui le *Treſor de la Langue Françoisse*, tant ancienne que moderne, qui servit beaucoup à Nicot & à Monet pour la composition de leurs Dictionnaires.

RANDAN, voyez ROCHEFOUCAULD & FOIX.

RANDOLPH, (Thomas) poëte Anglois, natif de la province de Northampton, mort en 1645, est auteur de diverses Poésies, qui lui ont mérité la seconde ou troisieme place sur le Parnasse Britannique.

RANNEQUIN SUALEME ou RENKIN, (N.) célèbre machiniste, né à Liege en 1648, s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. Il s'agissoit de donner de l'eau à Marly & à Versailles, & il falloit pour cela faire monter l'eau au sommet d'une montagne élevée de 502 pieds au-dessus du lit de la riviere. C'est à quoi parvint Rannequin, par une machine composée de 14 roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5258 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de 8 millions. Elle commença à agir en 1682. L'abbé de Lille l'a célébrée dans une Epître poétique (voyez MARLY dans le *Dict. Géog.*). Avant d'exécuter en grand cet ouvrage, il l'avoit exécuté en petit au château de Modave dans le pays de Liege, où l'on en apperçoit encore des traces. Ce château appartenoit à M. de Ville, gentilhomme Liégeois. On a gravé le portrait de ce seigneur, avec une inscription qui lui attribue l'invention de la machine de Marly; mais on sait, à n'en point douter, qu'il n'en fut que l'entrepreneur, & qu'il se servit pour l'exécuter de Rannequin, dont il avoit essayé les connoissances dans la mécanique à Modave. Rannequin mourut en 1708.

RANS, (Bertrand de) imposteur célèbre, étoit un hermite natif de la ville de Rheims. Il vécut long-tems fort religieusement dans la forêt de

Parthenai, & dans celle de Glacon, près de Tournay. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour Baudouin I, empereur de Constantinople, comte de Flandre & de Hainaut. C'étoit environ 20 ans après la mort de ce prince, que le roi des Bulgares avoit pris dans une bataille l'an 1205, & qu'il avoit fait mourir en prison l'année suivante. Bertrand de Rans parut en Flandre pour jouer son personnage. Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, comtesse de Flandre & de Hainaut, ne voulant rien précipiter, envoya deux personnes de confiance en Grece, & s'assura pleinement de la mort de l'empereur Baudouin. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain pour son comte, & pour l'empereur d'Orient. Jeanne fut obligée d'implorer le secours de Louis VIII, roi de France, contre cet usurpateur, qui fut pendu publiquement à Lille.

RANTZAW, (Josias, comte de) maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant-général des armées du roi en Flandre, étoit de l'illustre maison de Rantzaw dans le duché de Holstein. Il porta les armes avec distinction dans l'armée Suédoise, vint ensuite en France avec Oxenstiern, chancelier de Suede, & fut retenu par le roi Louis XIII, qui le fit maréchal-de-camp, & colonel de deux régimens. Il alla servir l'an 1636 au siege de Dole, où il perdit un œil d'un coup de mousquet; & il défendit vaillamment St. Jean-

de Lône en Bourgogne, contre le général Galas, qu'il obligea de lever le siege. En 1640, il servit à celui d'Arras; y perdit une jambe & fut estropié d'une main. L'année suivante, il se trouva au siege d'Aire, & fut fait prisonnier au combat d'Honnecourt en 1642. Sa valeur se signala encore au siege de Gravelines en 1645, & il reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet, par la faveur du cardinal Mazarin. L'assurance qu'il avoit donnée d'abjurer le Luthéranisme, contribua beaucoup à son élévation: il se fit catholique la même année. Il servit les années suivantes en Flandre, & fut arrêté le 27 février 1649, sous quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité. Mais s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650, & mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfans. Sa valeur étoit admirable dans les grandes actions; mais elle dédaignoit, pour ainsi dire, les petits périls; & il paroïssoit nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimoit le vin à l'excès, & cette passion déshonorante lui fit manquer quelques projets, & le livra à des emportemens qui auroient pu lui être funestes. On dit qu'à sa mort, il n'avoit qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double, par les ravages que la guerre avoit faits sur son corps. Ce qui donna lieu de lui faire cette épitaphe:

Du corps du grand RANTZAW tu n'as qu'une des parts;

L'autre moitié resta dans les plaines
de Mars.

Il dispersa par-tout ses membres
& sa gloire.

Tout abattu qu'il fut, il demeura
vainqueur ;

Son sang fut en cent lieux le prix de
sa victoire,

Et Mars ne lui laissa rien d'entier
que le cœur.

RAOUL I, duc de Normandie, voyez ROLLON.

RAOUL L'ARDENT, prêtre du diocèse de Poitiers, ainsi surnommé, à cause de la vivacité de son esprit & de l'ardeur de son zèle, suivit Guillaume IX, comte de Poitiers, à la croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1586, in-8°. ; traduites en françois, 1575, en 2 vol. in-8°. On croit qu'il mourut dans la Palestine.

RAOUL DE CAEN, surnom qu'il tient du lieu de sa naissance en Normandie, est célèbre par son *Histoire de Tancrede*, l'un des chefs de la 1re. croisade. Il traite de supercherie & d'imposture, la découverte de la sainte Lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. Raoul mourut vers 1115.

RAOUX, (Jean) peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, fut reçu à l'académie en 1717. Bon Boullogne lui donna les premières instructions de son art, & son séjour en Italie le perfectionna. Il trouva, à son retour en France, un mécène dans le grand-prieur de Vendôme, qui le logea dans son palais du Temple, où l'on voit quelques ouvrages de ce maître. Raoux

étoit bon coloriste ; il a peint avec succès le portrait, l'histoire, & souvent des morceaux de caprice.

RAPHAEL-SANZIO, né à Urbain l'an 1483, le jour du Vendredi-Saint, est, de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties. Son pere, peintre fort médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïance, & le mit ensuite chez le Perugin. L'élève devint bientôt égal au maître ; il puisa la beauté & les richesses de son art, dans les chef-d'œuvres des grands peintres. A Florence, il étudia les fameux cartons de Léonard de Vinci & de Michel-Ange, & à Rome, il fut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignoit. Cette étude lui fit quitter la manière qu'il tenoit du Perugin, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican, sur la recommandation de Bramante, célèbre architecte, & son parent. Son premier ouvrage pour le pape fut l'*Ecole d'Athenes*. Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, ou que ses disciples firent sur ses dessins. Enfin il se surpassa lui-même dans son tableau de la *Transfiguration*, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, j'ai presque dit de la peinture. On le voit à Rome dans l'église de S. Pierre in Montorio. Ce grand artiste mourut en 1520, à 37 ans, le même jour qu'il étoit né, épuisé par la passion qu'il avoit pour les femmes, & mal gouverné par les médecins à qui il avoit celé

la cause de son mal. Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grace & de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel & d'expression dans les attitudes; tels sont les traits auxquels on peut reconnoître la plupart de ses ouvrages. Michel-Ange avoit plus d'imagination & de génie que Raphaël, mais celui-ci avoit plus de goût & d'esprit. Raphaël surpassoit Michel-Ange en beauté, Michel-Ange surpassoit Raphaël en énergie. Les productions de Michel-Ange ont un caractère fort, vaste & singulier; elles semblent comme jetées en fonte dans ce génie riche & inépuisable, qui n'avoit pas besoin ou avoit honte d'emprunter aucun secours étranger: Raphaël au contraire tiroit parti de tous les matériaux qu'il employoit, sa main y mettoit de l'ordre & de la convenance. Les dessins de ce grand maître, qu'il faisoit la plupart au crayon rouge, sont très-recherchés pour la hardiesse de ses traits & les contours coulans de ses figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ses disciples, Jules Romain, Jean-François Penni, qu'il fit ses héritiers; Pellegrin de modene, Perrin del Vaga, Polydore de Caravage, &c. On lui a fait cette épitaphe, attribuée au cardinal Bembo:

*Hic situs est Raphaël, metuit quo
sospite vinci
Magna parans rerum, quo
moriante mori.*

RAPHAEL - D'AREZZO

ou DE REGGIO, mort en 1580, étoit fils d'un paysan qui l'occupoit à garder des oies; mais sa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il se mit sous la discipline de Frédéric Zuccharo. On fait cas de plusieurs morceaux de lui, qui sont dans le Vatican, à Ste-Marie-Majeure, & dans plusieurs autres lieux de Rome.

RAPHELENGIUS ou RAU-LENGHIEN, (François) né à Lanoy près de Lille en 1539, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec & l'hébreu. Les guerres civiles l'obligerent ensuite de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épousa, en 1565, la fille du célèbre imprimeur Christophe Plantin. Il le servit pour la correction de ses livres, qu'il enrichissoit de notes & de préfaces, & travailla surtout à la *Bible Polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1569-1572, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Raphelengius alla s'établir en 1585 à Leyde, où Plantin avoit une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, & mérita par son érudition, d'être élu professeur en hébreu & en arabe dans l'université de cette ville. Ce savant mourut d'une maladie de langueur, causée par la perte de sa femme, en 1597, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Des Observations & des Corrections sur la Paraphrase Chaldaïque*. II. *Une Grammaire Hébraïque*. III. *Un Lexicon Arabe*, 1613, in-4°. IV. *Un Dictionnaire Chaldaïque*, qu'on trouve dans l'*Apparat de la Polyglotte d'Anvers*, &

d'autres ouvrages. Un de ses fils, de même nom que lui, a aussi publié : I. Des *Notes* sur les *Tragédies* de Sénèque. II. Des *Eloges* en vers de 50 savans avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-fol. Il étoit digne de son pere par son érudition.

RAPICIUS, voyez JOVITA.

RAPIN, (Nicolas) né vers 1540 à Fontenai-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette ville, & vint ensuite à Paris, où le roi Henri III lui donna la charge de grand-prévôt de la connétablie. Rapin ne voulant point entrer dans la ligue des Catholiques contre celle des Protestans, fut chassé de Paris. Henri IV le rétablit dans sa charge. Il mourut à Poitiers en 1608, à 68 ans. Rapin a tenté de bannir la rime des vers françois, & de les construire à la maniere des Grecs & des Latins sur la seule mesure des pieds; mais cette singularité, contraire au génie de cette langue, n'a point été autorisée. Ses *Œuvres Latines* furent imprimées en 1610, in-4°. Ce sont des *Epigrammes*, des *Odes*, des *Élégies*, &c. Ses vers ont de l'élégance, & l'on en trouve une bonne partie dans le 3e. tome des *Délices des Poètes Latins* de France. On estime particulièrement ses *Epigrammes*, à cause de leur sel, & du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses vers françois, il y en a très-peu qui méritent d'être cités. Rapin travailla à la *Satyre Ménippée*, & quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette piece; d'autres disent qu'il fut aidé par Passerat: on ne comprend pas

comment des écrivains, se disant catholiques, s'amuserent à ridiculiser & à calomnier la ligue catholique, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote, qui depuis long-tems portoit le feu & le fer dans toute la France, qui tendoit ouvertement à renverser du même coup le trône & l'autel (voyez DUCHAT, le FEVRE Antoine, GILLOT, MONTGAILLARD, PITHOU). Il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les Catholiques comme un huguenot déguisé.

RAPIN, (René) Jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, est célèbre par son talent pour la poésie latine. Il s'y étoit consacré de bonne heure, & il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. A un génie heureux, à un goût sûr, il joignoit une probité exacte, un cœur droit, un caractère aimable & des mœurs douces. Parmi ses différentes Poésies latines, l'on distingue le *Poème des Jardins*. C'est son chef-d'œuvre. » Il est digne du siècle d'Au- » guste, dit l'abbé des Fon- » taines, pour l'élégance & la » pureté du langage, pour » l'esprit & les graces qui y » regnent. L'agrément des des- » criptions y fait disparaître la » sécheresse des préceptes, & » l'imagination du poète fait dé- » laisser le lecteur par des fables, » qui, quoique trop fréquen- » tes, sont presque toujours » riantes & bien choisies ». Plusieurs critiques ont prétendu que le P. Rapin n'étoit que le pere adoptif de cet ouvrage charmant, & qu'on le trouvoit

dans un ancien manuscrit lom-
 bard, qu'un prince de Naples
 conservoit dans sa bibliothèque.
 Mais quels garans donne-t-on
 d'une anecdote aussi singulière ?
 Des oui-dire sans fondement,
 & qui sont démentis par la fa-
 cilité qu'il y auroit de vérifier
 le fait s'il étoit vrai... En 1782,
 M. de Lille a donné un Poëme
 françois sur les *Jardins*, à l'oc-
 casion duquel il critique for-
 tement celui du P. Rapin. Mais
 l'année suivante l'on vit pa-
 roître un *Parallele raisonné en-
 tre les deux Poëmes*, &c. On y
 fait voir que « le plan du P.
 » Rapin est grand, quoique
 » simple; la marche en est ai-
 » sée, quoiqu'on s'arrête un
 » peu trop souvent pour cueil-
 » lir des fleurs; heureux dé-
 » faut! Le style est élégant,
 » les détails pleins de délica-
 » tesse & de sensibilité; enfin,
 » les épisodes très-heureux,
 » quoiqu'un peu trop fréquens.
 » Le Poëme de M. l'abbé de
 » Lille n'a aucun plan. Tout y
 » est dans le désordre & la
 » confusion; on est inondé de
 » préceptes froids & senten-
 » cieux que rien n'égaie; le
 » cœur y est d'une sécheresse
 » qui l'attriste; il n'y regne
 » point d'ensemble; on n'y
 » trouve que deux épisodes
 » bien faits & qui appartièn-
 » nent au poëte; & par-dessus
 » tout cela, on voit, en lisant
 » le P. Rapin le premier, que
 » M. de Lille s'est approprié
 » les tournures les plus heu-
 » reuses, les expressions les
 » plus poétiques de son rival;
 » qu'il a imité les plus beaux
 » morceaux en les amaigrissant
 » par la fureur de créer un
 » jargon précieux, un style

» maniéré qui ne soit qu'à lui ». Cette critique est terminée par un Dialogue en vers, intitulé: *Le Chou & le Navet*, dans lequel on trouve des vers fort heureux, & des détails d'une gaieté piquante & naturelle. On ne fait pas moins de cas des *Eglogues sacrées* du P. Rapin, que de son Poëme. Si celui-ci est digne des *Georgiques* de Virgile, celles-là méritent un rang distingué auprès des *Bucoliques*. Quoique le P. Rapin fût bon poëte, il n'étoit pas entêté de la poésie. Du Perrier & Santeuil parierent un jour à qui feroit mieux des vers latins. Ménage n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent de s'en rapporter au P. Rapin. Ils le trouverent qui sortoit de l'église. Ce Jésuite, après leur avoir reproché vivement leur vanité, leur dit que les vers ne valoient rien; rentra dans l'église d'où il sortoit, & jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui avoient conigné. On a encore du P. Rapin des *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12. On y trouve: I. *Des Réflexions sur l'Eloquence, sur la Poésie, sur l'Histoire & sur la Philosophie*. II. *Les Comparaisons de Virgile & d'Homere; de Demosthenes & de Cicéron; de Platon & d'Aristote; de Thucydide & de Tite-Live*: celle-ci & la pénultième sont moins estimées que les premières. III. Plusieurs ouvrages de piété, entr'autres *La Perfection du Christianisme; l'Importance du salut; la Vie des Prédestinés*, &c. On trouve dans ces Œuvres des réflexions judicieuses, des jugemens sains, des idées & des vues: le style

ne manque ni d'élégance, ni de précision; mais on y souhaiteroit plus de variété, plus de douceur, plus de grace. Ces qualités se font sur-tout desirer dans les *Paralleles* des auteurs anciens. Le P. Rapin publioit alternativement des ouvrages de littérature & de piété: cette variation fit dire à l'abbé de la Chambre, que *ce Jésuite servoit Dieu & le monde par semestre*. La meilleure édition de ses *Poésies Latines*, est celle de Cramoisy en 3 vol. in-12, 1681. On y trouve les Eglogues, les IV livres des Jardins, & les Poésies diverses. Les *Jardins* ont été traduits en françois par Gazon d'Ourxigné, Paris, 1772, mais cette traduction prolixie & très-infidelle, est semée de termes indécents qui ne se trouvent pas dans le poète latin; toujours fidele aux bienséances de son état, jamais il ne chanta l'amour & ses transports, comme la traduction pourroit le faire soupçonner. On a donné une meilleure traduction avec le texte à côté, Paris, 1782, in-8°; elle auroit cependant été plus exacte & plus complète, si les traducteurs avoient eu sous les yeux, la belle édition de l'original donnée par le P. Brotier, avec des additions, des notes lumineuses, & la Dissertation du P. Rapin: *De disciplina hortensis cultura*, Paris, 1780.

RAPIN DE THOYRAS, (Paul) né à Castres en 1661, d'une ancienne famille originaire de Savoie, se fit recevoir avocat. La profession qu'il faisoit du Calvinisme, étant un obstacle à son avancement dans la magistrature, il résolut de suivre le

métier des armes; mais sa famille n'y voulut point consentir. La révocation de l'édit de Nantes en 1685, & la mort de son pere, arrivée deux mois auparavant, le déterminerent à passer en Angleterre, où il arriva en 1686. Peu de tems après il repassa en Hollande, & entra dans une compagnie de cadets François, qui étoit à Utrecht. Il suivit le prince d'Orange en Angleterre en 1688; & l'année suivante, milord Kingston lui donna l'enseigne colonelle de son régiment, avec lequel il alla en Irlande. Il fut ensuite lieutenant, puis capitaine dans le même régiment, & se trouva à plusieurs sieges & combats, où il ne fut pas un spectateur oisif. Rapin céda sa compagnie, en 1693, à l'un de ses freres, pour être gouverneur de milord Portland. Il suivit ce jeune seigneur en Hollande, en France, en Allemagne, en Italie & ailleurs. Lorsqu'il eut fini l'éducation du duc de Portland, il se retira à La Haye, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications & de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille, à Wesel. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angleterre*. L'ouvrage qu'il publia sous ce nom, a eu un grand succès, & il le mérite à bien des égards; mais il est rempli de faits faux ou hazarés. On voit d'ailleurs clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur & la haine qui lui ont mis la plume à la main. Tout ce qui tient, de quelque maniere que ce soit, à la Religion Catholique, est barbouillé de toutes les couleurs dont le

fanatisme de secte a coutume de peindre l'antique mere des Chrétiens. A ces défauts, fruit de la prévention ou de la passion, il en a ajouté d'autres. Il a avancé un grand nombre de faits sans les vérifier. Son style est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa narration est vive; ses portraits ont du coloris & de la force, mais ils sont peu réfléchis. Cet historien mourut à Wesel en 1725. Ses ouvrages sont : I. *Histoire d'Angleterre*, imprimée à La Haye en 1725 & --26, en 9 vol. in-4°; & réimprimée à Trévoux en 1728, en 10 aussi in-4°. On ajouta à cette édition des Extraits de Rymer. On y joint ordinairement une Continuation en 3 vol. in-4°, & les Remarques de Tindall en 2. On en fit un *Abrégé* en 10 vol. in-12, à La Haye, 1730. La meilleure édition de la grande Histoire, est celle de M. le Fèvre de St-Marc, en 16 vol. in-4°, 1749. II. Une bonne *Dissertation sur les Wighs & les Thoris*, imprimée à La Haye en 1717, in-8°. Rapin de Thoyras étoit arriere-petit-fils de Philibert RAPIN, maître d'hôtel du prince de Condé, qui ayant été envoyé au parlement de Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de pacification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette cour, qui lui fit son procès en 3 jours, & le fit décapiter le 13 avril de cette année, comme un des principaux auteurs de la conjuration de Toulouse, malgré l'amnistie que le roi lui avoit accordée.

RAPINE, (Claude) Céléstin, né au diocèse d'Auxerre, & conventuel à Paris, fut en-

voyé en Italie pour réformer quelques monasteres de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission, le fit choisir par le chapitre général pour corriger les Constitutions de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédens. Ses principaux ouvrages sont : I. *De studiis Philosophia*, II. *De studiis Monachorum*. Le P. Mabillon en a fait usage dans son *Traité des Etudes Monastiques*. Ce pieux & savant Religieux mourut en 1493.

RASARIO, (Jean-Baptiste) médecin, natif de Valdugia dans le Novarois, enseigna avec réputation à Venise la rhétorique & la langue grecque pendant 22 ans, fut de l'académie de *gli Affidati* de Padoue, & mourut d'une fièvre maligne en 1578, à Pavie, à 61 ans. Quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le célibat, il ne fut jamais soupçonné d'avoir manqué aux bonnes mœurs. Naturellement généreux, il traitoit les malades gratuitement & nourrissoit les nécessiteux comme s'il eût été leur pere. On a de lui des *Traductions* latines de *Parchimere*, d'*Ammonius*, de *Xénocrate*; des *Commentaires* de Galien sur quelques livres d'Hippocrate; *Sarragoffe*, 1567, in-4°; d'*Oribase*, 1557, in-8°, publiée de nouveau à Leyde, 1735, in-4°.

RASCHI, voyez JARCHI.

RASCHID, voyez ARON-RASCHID.

RASIS ou RHASÈS, fameux médecin arabe au 10e. siècle, connu aussi sous le nom d'*Almansor* ou *le Grand*. C'étoit le Galien des Arabes. Il opéroit avec fermeté, & il jugeoit avec

circonspection. Il ne cessa jamais de lire ou d'écrire, jusqu'à un âge avancé qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de tems après, vers l'an 935. Ses *Traitéz sur les maladies des Enfans* sont encore estimés. Rasis est le premier qui ait écrit de la petite vérole, qui peut-être n'est pas beaucoup plus ancienne que lui. Il est certain que les Romains ne la connoissoient pas, & qu'il n'existe pas de nom latin pour la désigner; comme il est certain aussi, que sans la charlatanerie de l'inoculation elle seroit réduite à rien, comme la lepre & le mal des ardens (*voyez CONDAMINE*). Robert Etienne donna en 1548, en grec, le traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres une édition en arabe & en latin, 1767, in-8°. Ses autres ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548, in-fol. Il tira son nom de *Rhasès* ou *Araf*, de la ville de Ray en Perse, célèbre par son académie, où il naquit vers l'an 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de divers hôpitaux, & la place de médecin du calife Moklader Billah.

RASTIGNAC, *voy. CHAT* ou **CHAPT DE RASTIGNAC**. Ce nom illustre s'est trouvé avec tant d'autres, dans le catalogue des victimes de la révolution de France. L'abbé Chapt de Rastignac, aussi respecté pour ses vertus que son profond savoir, constamment employé à la défense de la vérité & de la Religion, fut massacré avec 160, tant évêques que prêtres, dans l'église des Carmes à Paris, le 2 septembre

1792. On trouve quelques détails sur cette exécution horrible dans le *Journ. histor. & littér.*, 1 octobre 1792, pag. 217. Il étoit âgé de 80 ans. Peu avant sa mort il avoit publié la *Lettre Synodale de Nicolas Patriarche de Constantinople*, traduite du grec, avec de savantes notes. *Ibid.*, 1 avril 1792, pag. 492.

RATALLER, (George) né d'une famille noble à Leuvarde en 1528, fut fait conseiller au grand-conseil de Malines en 1565, & président du conseil d'Utrecht en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux & integre, & d'un savant littérateur. Nous avons de lui : I. *Sophoclis tragediæ latino carmine reddita*, Anvers, 1570, in-12. II. *Euripidis tragediæ*, 1581, in-12, en vers latins. III. *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, &c.

RATBERT, *voyez PASCHE* **RATBERT**.

RATHERÉ ou **RATHIER**, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie Hilduin qui avoit été dépouillé de l'évêché de Liege. Rathere y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque tems après. Il remonta sur son siege épiscopal, mais il en fut encore chassé par Manassès, archevêque de Milan, qui contre toutes les loix avoit été ordonné évêque de Vérone. S. Brunon, archevêque de Cologne, dont Rathere avoit été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liege après la mort de Hilduin: mais il essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence, contre les vices dominans, un parti

parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, & fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur Othon sur le siege de Vérone : mais s'étant livré comme à Liege à toute l'ardeur de son zele contre les désordres qui y régnoient, il en fut chassé une troisième fois : ce qui donna lieu à ce vers :
Veronæ presul, sed ter Rathe-
rius exul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, & obtint les abbayes de S. Amand, d'Aumont & d'Alne. Selon plusieurs auteurs, il mourut à Alne dans l'Entre-Sambre- & -Meuse, l'an 974, & son corps fut transporté à Lobbes. On a de lui : I. *Des Apologies*, des *Ordonnances Synodales*, des *Lettres* & des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome 2. du *Spicilege de Dom Luc d'Achery*. II. Six livres de *Discours (Præloquiorum)* dans le tome IX de l'*Amplissima Collectio* des Peres Martenne & Durand. Pierre & Jérôme Ballerini, freres, ont donné une édition des *Œuvres* de Rathere, à Vérone, en 1765, in-fol.

RATHSAMHAUSEN, (Casimir - Frédéric de) né à Strasbourg le 17 janvier 1698 dans le sein d'une famille noble qui venoit de rentrer au giron de l'Eglise, fit profession de l'Ordre monastique de S. Benoît le 24 avril 1718, dans la célèbre abbaye princiere de Murbach. D'abord grand-prieur de Lure, puis élu coadjuteur de Murbach le 26 août 1737, il succéda le 26 juin 1756, dans la dignité abbatiale, au cardinal François-Armand de Rohan-Soubise. Son abbaye,

Tome VII,

transférée en 1759 à Gebwiler, fut sécularisée & changée en chapitre équestre le 11 août 1764, par le pape Clément XIII. C'est aux soins de ce vertueux prélat que l'église de Gebwiler, un des plus beaux édifices de l'Alsace, doit particulièrement son existence ; elle justifie aux yeux de tous les connoisseurs l'inscription placée au haut du frontispice : *Opus namque grande est : neque enim homini preparatur habitatio, sed Deo* (1 Par. 29).

RATKAI, (George) né en 1613 en Hongrie d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait chanoine de l'église de Zagrab. Il y mérita la confiance du vice-roi de la Croatie, Jean Draskovits, qui l'engagea à écrire l'histoire de cette province, & lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans *Memoria regum & Banorum regnorum Dalmatiæ, Croatia, Slavoniæ, inchoata ab origine sua usque ad annum 1652*, Vienne, 1652, in-folio : ouvrage qui a fixé les suffrages de ses compatriotes & des savans.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie en Picardie, florissoit dans le 9. siecle. Il étoit contemporain d'Hincmar, contre lequel il publia 2 *Livres sur la Prédestination*, dans lesquels il montre que la doctrine de S. Augustin sur la grace est la seule doctrine catholique. Ce qui doit s'entendre des assertions opposées aux erreurs des Pélagiens ; & point de diverses questions incidentes, que l'Eglise, comme

N^o

Célestin I & Innocent XII l'ont déclaré, n'a pas prétendu décider. On les trouve dans les *Vindiciae predestinationis* de Gilbert Mauguin, 1650, 2 vol. in-4°. On a encore de lui plusieurs autres Traités: I. *De l'ensauvement de Jesus-Christ* dans le *Spicilege* de D. d'Achery. II. *De l'Ame*. III. *Un Traité contre les Grecs*, en 4 livres, dans lequel il justifie les Latins. Il se trouve dans le *Spicilege*. IV. *Un Traité du Corps & du Sang de Jesus-Christ, contre Paschase Ratbert*. Le docteur Boileau le publia en 1686, in-12, avec une traduction françoise & des notes. Le traducteur l'orna en même tems d'une Préface, dans laquelle il démontre contre les Calvinistes, que le Traité de Ratramne n'est nullement favorable à leurs opinions, comme ils le prétendent ordinairement. L'auteur de la *Perpétuité de la Foi* a démontré également que cet ouvrage obscur est bien plus favorable aux Catholiques qu'aux Sacramentaires; mais Mabillon a porté cette preuve jusqu'à l'évidence dans la préface au 14e. *Siecle des Bénédictins*. Ratramne entreprend d'y prouver deux choses: la 1re., que le corps & le sang de Jesus-Christ qui sont reçus dans l'Eglise par la bouche des fideles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible & extérieure du pain & du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps & le sang de Jesus-Christ par la puissance du Verbe Divin: la 2e., que le corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie est différent, non en soi & quant à la substance, mais quant à la maniere d'être, du

corps de J. C. tel qu'il étoit sur la terre, & tel qu'il est dans le ciel, sans voile & sans figure. Le *Traité du Corps & du Sang de J. C.*, fut imprimé en latin avec une *Défense*, en 1712, in-12. On trouve dans les *Ecrivains Ecclesiastiques* d'Oudin, article RATRAMNE, une *Lettre curieuse* de celui-ci sur les *Cynocéphales*, ou sur les hommes qui ont une tête de chien. Il y a toute apparence que ces prétendus hommes étoient des singes; quoiqu'il soit possible que la partie inférieure du visage devenue trop saillante, ait donné à quelques familles une espece de physionomie canine, sans altérer essentiellement la figure de l'homme, ineffaçable dans ses grands traits, comme le remarque Buffon, la même sous tous les climats, & l'influence de toutes les causes locales. Les monstruosités qu'elle essuie quelquefois, ne sont qu'individuelles, & tiennent aux regles mêmes qui maintiennent l'uniformité générale. RAVAILLAC, (François) fils d'un praticien d'Angoulême, conçut l'exécrable dessein d'assassiner Henri IV, & il l'exécuta le 14 mai 1610. Un embarras de charrettes avoit arrêté le carrosse du roi au milieu de la rue de la Feronnerie, qui étoit alors fort étroite. Ravailac monte sur une des roues de derriere, & avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince étoit tourné vers le duc d'Eperrnon assis à son côté, pour lui parler à l'oreille, il lui donne dans la poitrine deux coups de poignard. Le monstre eût pu se sauver sans être reconnu; mais

étant demeuré à la même place, tenant à la main le couteau encore dégouttant de sang, le duc d'Epéron le fit arrêter. Son procès ayant été dressé, il fut tiré à quatre chevaux & écartelé à la place de Greve, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir constamment persisté à dire dans tous ses interrogatoires, qu'il n'avoit point de complices. Les deux docteurs de Sorbonne qui l'assistèrent à la mort, Filezac & Gamache, ne purent rien arracher de lui, peut-être parce qu'il n'avoit rien à dire. On n'entrera point dans des détails & dans un amas de circonstances que personne n'ignore, sur le caractère des personnes auxquelles on a attribué ce détestable parricide : on dira seulement qu'il est très-difficile de décider si, parmi ces personnes, il y en eut quelqu'une qui trempa dans cet horrible forfait. Le duc de Sully assure que le cri public désigne assez ceux qui ont armé le bras du monstre. Mais on répond, que les *Mémoires* de ce ministre furent composés par ses secrétaires, dans le tems qu'il étoit disgracié par Marie de Médicis. Il n'est pas étrange qu'on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse, que la mort de Henri IV rendoit maîtresse du royaume, & sur le duc d'Epéron qui avoit servi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuses que les autres historiens ont recueillies, ne sont pas plus fondées.

RAVANEL, chef des Camisards, sachant que sa tête étoit mise à prix, eut la hardiesse de venir trouver le ma-

réchal de Villars, & lui demanda les mille écus de récompense en se découvrant. Le maréchal lui pardonna, & lui fit compter la somme. Mais l'année suivante ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration en Languedoc, & convaincu d'excès atroces, il fut brûlé vif en juin 1705. « Ravanel & Catinat (dit M. de Berwick dans ses excellens & véridiques *Mémoires*) « qui avoient été grenadiers dans les troupes, furent brûlés vifs, à cause des sacrilèges horribles qu'ils avoient commis. Billar & Jonquet furent roués, le premier s'étoit chargé d'exécuter le projet formé contre M. Bafville & moi; il l'avoua & sembloit s'en faire gloire... Le même jour que j'entrai dans la province, l'on prit un nommé Castanet, prédicant, lequel fut roué à Montpellier, convaincu de toutes sortes de crimes énormes & non pour fait de religion, comme on a affecté de le publier... Je sais qu'en beaucoup de pays on a voulu noircir ce que nous avons fait contre ces gens-là; mais je puis protester en homme d'honneur, qu'il n'y a sorte de crimes dont les Camisards ne fussent coupables. Ils joignoient à la révolte, aux sacrilèges, aux meurtres, aux vols & aux débordemens, des cruautés inouïes, jusqu'à faire griller des prêtres, éventrer des femmes grosses & rôtir les enfans ». Voilà les objets des apologies philosophiques, & des déclamations les plus forcées contre les Catholiques!

RAVAUD, voyez REMI.

RAVESTEIN, (Joffe) ou *Judocus Tiletanus*, né à Tielt en Flandre vers 1506, professeur en théologie & chanoine de S. Pierre à Louvain, assista au concile de Trente, député par Charles-Quint, & au colloque de Wors en 1557. Il mourut à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur étoit habile controversiste, grand adversaire des erreurs de Baius, qu'il dénonça à plusieurs évêques & universités, &c. Nous avons de lui: I. Une *Résutation de la Confession d'Anvers* en latin, Louvain, 1567. II. *Apologie de cette Résutation*, 1568. III. *Apologie des Décrets du Concile de Trente touchant les Sacremens*, Cologne, 1607, in-12.

RAUFFING, (Elizabeth de) veuve d'un gouverneur d'Arches, nommé du Bois, s'étant retirée avec ses trois filles en Lorraine où elle étoit née, y fit l'objet de l'édification publique, & devint l'institutrice des Religieuses de *Notre-Dame du Refuge*. Dans l'immense variété des ordres & des congrégations établis pour assortir les moyens du salut à tous les caractères & à toutes les dispositions, on avoit oublié jusques-là, comme perdues sans ressource, les femmes qui avoient trahi l'honneur propre & le plus irréparable de leur sexe: la pieuse dame s'occupa de cet objet, & établit un institut que le pape Urbain VIII approuva le 20 mars 1654. Jean de Porceler, évêque de Toul, Erric de Lorraine, évêque de Verdun, le cardinal de Berulle, & à leur exemple quantité d'ecclésiastiques & de laïcs

distingués, s'employèrent vivement pour consommer & cimenter cet établissement. Dès l'année 1627, le duc de Lorraine, Charles IV, donna les lettres-patentes pour le refuge de Nancy. Deux ans après, le cardinal Nicolas-François de Lorraine, alors évêque de Toul dont Nancy dépendoit, établit cette maison en forme de monastère, lui donna la règle de S. Augustin, & fit dresser les constitutions, qui, approuvées d'abord par Urbain VIII, furent confirmées dans la suite par Alexandre VII. La fondatrice fut ensuite appelée en différentes villes de France, pour y établir des maisons de son institut. De retour à la maison de Nancy & épuisée d'austérités, plus encore que de travaux, elle y mourut en odeur de sainteté.

RAVISIUS TEXTOR, voy. TIXIER.

RAVIUS ou RAVE, (Chrétien) né à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane & arabe, & d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht, d'abord sans appointemens, & ensuite avec une pension de 600 florins que la ville lui décerna. Ravius fut un des savans de la cour de la reine Christine de Suede. Enfin il professa les langues orientales à Kiell, puis à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1677, à 64 ans. On a de lui: I. Un *Plan d'Orthographe & d'Étymologies Hébraïques*. II. Une *Grammaire Hébraïque, Chaldaïque, Syriaque, Arabe, Samaritaine & An-*

gloise; Londres, 1640, in-8°. III. Une Traduction latine de l'arabe d'Apollonius de Perge. — Il ne faut pas le confondre avec Jean RAVIUS son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des *Commentaires sur Cornélius Népos*, des *Aphorismes militaires*, & d'autres écrits latins.

RAULENGHIEN, voyez RAPHELEN.

RAULIN, (Jean) naquit à Touloufe. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il étoit entré dans l'ordre de Cluni en 1497, & il mourut en 1514, à 71 ans. En 1541, on recueillit ses *Sermons*, in-8°. Il se rendit autant recommandable par sa régularité, que par les ouvrages ascétiques qu'il donna au public. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4°, peu communes. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4°.

RAULIN, (Jean-Façond) Espagnol de nation, a donné dans le cours du 18e. siècle, une *Histoire Ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, in-4°. Elle est pleine de particularités qui semblent n'avoir d'existence que dans l'imagination de l'auteur.

RAUWOLF, (Léonard) médecin, natif d'Ausbourg, avoit une forte passion pour la botanique, qui fit qu'il se rendit en Syrie en 1573; il parcourut la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, &c., amassa un grand nombre de plantes & de curiosités naturelles, & fit des observations sur les mœurs des peuples de

ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576; mais les troubles qui l'agitoient, l'obligèrent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1606 avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4°. Nicolas Staphroft l'a traduite en anglois, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant, a été donné en latin par Jean-Frédéric Gronovius, sous le titre de *Flora Orientalis*, Leyde, 1755, in-8°. On voit encore dans la bibliothèque de Leyde les plantes seches que Rauwolf a rapportées en Europe.

RAWLEGH, (Walter) né à Budley en Devonshire, d'une famille noble & ancienne, eut beaucoup de part aux expéditions maritimes du regne de la reine Elizabeth, dont il avoit gagné les bonnes grâces en étendant un beau manteau sous ses pieds dans un chemin boueux. C'étoit un génie audacieux & romanesque. Il alla dans l'Amérique septentrionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosá, & y introduisit la première colonie Angloise. Pour faire sa cour à Elizabeth, il donna à ce pays le nom de *Virginie*. Cette princesse le choisit en 1592, pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. Rawlegh se mit en mer avec 15 vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, & leur enleva une caraque estimée deux millions de livres sterling. La reine le reçut à

son retour comme un homme distingué; elle le nomma capitaine de sa garde, & lui fit épouser une de ses dames-d'honneur. Rawlegh se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'isle de la Trinité, brûla la ville de St-Joseph, & fit prisonnier le gouverneur. Il s'avança ensuite sur la riviere d'Orenoque; mais n'ayant pu aborder dans la Guyane, il réduisit en cendres la ville de Comana, & se conduisit, comme en toute occasion, avec autant de cruauté que de courage. Sous le regne de Jacques I, il fut accusé d'avoir voulu mettre sur le trône Arabelle Stuart, dame du sang royal, & condamné à perdre la tête; mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 13 ans. Rawlegh profita de cette retraite pour composer une *Histoire du Monde*. Il fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or & sur les côtes de la Guyane. Mais son expédition n'ayant pas été heureuse, il eut la tête tranchée à Westminster l'an 1618, en exécution de l'ancien arrêt qui n'avoit pas été annullé, & à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne qui se plaignit de diverses atrocités exercées par Rawlegh sur les sujets de son maître. Le fanatisme de secte qui entroit pour beaucoup dans sa bravoure, le rendoit sanguinaire & cruel: l'auteur du *Plutarque anglois* s'est vainement efforcé d'en faire un homme de bien. On a de lui: I. Son *Histoire du Monde*, en anglois, in-8°, 1614. L'auteur ne publia que la 1^{re}. partie; elle ne fut pas re-

cherchée d'abord, & il jeta au feu la seconde. Cet ouvrage est confus & peu exact; l'auteur n'avoit pas la tête assez calme pour écrire avec clarté, ordre & vérité. II. Une *Relation* de son premier voyage à l'Amérique, ou la *Découverte de la Guyane*, en latin, Nuremberg, 1599, in-4°. Il y a des choses curieuses, mais toutes ne sont pas vraies.

RAY, (Jean) né dans le comté d'Essex en 1628, étudia à Cambridge, & fut membre du college de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'église anglicane; mais son opposition aux sentimens des évêques, l'empêcha d'obtenir des bénéfices. L'étude de la nature le consola de la privation des biens ecclésiastiques. Il avoit tout ce qu'il falloit pour l'approfondir: un esprit actif, un zele ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France & plusieurs autres pays, dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La société royale de Londres s'empressa de le posséder en 1667, & le perdit en 1706. Il étoit âgé pour lors de 78 ans. Ray passa sa vie en philosophe, & la finit de même. Sa modestie, son affabilité lui firent des amis illustres. Il n'étoit point, comme certains savans, avare de ses recherches; il les communiquoit avec un plaisir infini. Il joignoit aux connoissances d'un naturaliste, celles d'un littérateur & d'un théologien. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup de solidité,

gloise; Londres, 1640, in-8°. III. Une Traduction latine de l'arabe d'Apollonius de Perge. — Il ne faut pas le confondre avec Jean RAVIUS son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des *Commentaires sur Cornélius Népos*, des *Aphorismes militaires*, & d'autres écrits latins.

RAULENGHIEN, voyez RAPHELEN.

RAULIN, (Jean) naquit à Touloufe. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il étoit entré dans l'ordre de Cluni en 1497, & il mourut en 1514, à 71 ans. En 1541, on recueillit ses *Sermons*, in-8°. Il se rendit autant recommandable par sa régularité, que par les ouvrages ascétiques qu'il donna au public. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4°, peu communes. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4°.

RAULIN, (Jean-Façond) Espagnol de nation, a donné dans le cours du 18^e. siècle, une *Histoire Ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, in-4°. Elle est pleine de particularités qui semblent n'avoir d'existence que dans l'imagination de l'auteur.

RAUWOLF, (Léonard) médecin, natif d'Ausbourg, avoit une forte passion pour la botanique, qui fit qu'il se rendit en Syrie en 1573; il parcourut la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, &c., amassa un grand nombre de plantes & de curiosités naturelles, & fit des observations sur les mœurs des peuples de

ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576; mais les troubles qui l'agitoient, l'obligèrent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1606 avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4°. Nicolas Staphroist l'a traduite en anglois, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant, a été donné en latin par Jean-Frédéric Gronovius, sous le titre de *Flora Orientalis*, Leyde, 1755, in-8°. On voit encore dans la bibliothèque de Leyde les plantes seches que Rauwolf a rapportées en Europe.

RAWLEGH, (Walter) né à Budley en Devonshire, d'une famille noble & ancienne, eut beaucoup de part aux expéditions maritimes du regne de la reine Elizabeth, dont il avoit gagné les bonnes grâces en étendant un beau manteau sous ses pieds dans un chemin boueux. C'étoit un génie audacieux & romanesque. Il alla dans l'Amérique septentrionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosá, & y introduisit la première colonie Angloise. Pour faire sa cour à Elizabeth, il donna à ce pays le nom de *Virginie*. Cette princesse le choisit en 1592, pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. Rawlegh se mit en mer avec 15 vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, & leur enleva une caraque estimée deux millions de livres sterling. La reine le reçut à

son retour comme un homme distingué; elle le nomma capitaine de sa garde, & lui fit épouser une de ses dames-d'honneur. Rawlegh se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'isle de la Trinité, brûla la ville de St-Joseph, & fit prisonnier le gouverneur. Il s'avança ensuite sur la riviere d'Orenoque; mais n'ayant pu aborder dans la Guyane, il réduisit en cendres la ville de Comana, & se conduisit, comme en toute occasion, avec autant de cruauté que de courage. Sous le regne de Jacques I, il fut accusé d'avoir voulu mettre sur le trône Arabelle Stuart, dame du sang royal, & condamné à perdre la tête; mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 13 ans. Rawlegh profita de cette retraite pour composer une *Histoire du Monde*. Il fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or & sur les côtes de la Guyane. Mais son expédition n'ayant pas été heureuse, il eut la tête tranchée à Westminster l'an 1618, en exécution de l'ancien arrêt qui n'avoit pas été annullé, & à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne qui se plaignit de diverses atrocités exercées par Rawlegh sur les sujets de son maître. Le fanatisme de secte qui entroit pour beaucoup dans sa bravoure, le rendoit sanguinaire & cruel: l'auteur du *Plutarque anglois* s'est vainement efforcé d'en faire un homme de bien. On a de lui: I. Son *Histoire du Monde*, en anglois, in-8°, 1614. L'auteur ne publia que la 1^{re}. partie; elle ne fut pas re-

cherchée d'abord, & il jeta au feu la seconde. Cet ouvrage est confus & peu exact; l'auteur n'avoit pas la tête assez calme pour écrire avec clarté, ordre & vérité. II. Une *Relation* de son premier voyage à l'Amérique, ou la *Découverte de la Guyane*, en latin, Nuremberg, 1599, in-4°. Il y a des choses curieuses, mais toutes ne sont pas vraies.

RAY, (Jean) né dans le comté d'Essex en 1628, étudia à Cambridge, & fut membre du college de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'église anglicane; mais son opposition aux sentimens des évêques, l'empêcha d'obtenir des bénéfices. L'étude de la nature le consola de la privation des biens ecclésiastiques. Il avoit tout ce qu'il falloit pour l'approfondir: un esprit actif, un zele ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France & plusieurs autres pays, dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La société royale de Londres s'empressa de le posséder en 1667, & le perdit en 1706. Il étoit âgé pour lors de 78 ans. Ray passa sa vie en philosophe, & la finit de même. Sa modestie, son affabilité lui firent des amis illustres. Il n'étoit point, comme certains savans, avare de ses recherches; il les communiquoit avec un plaisir infini. Il joignoit aux connoissances d'un naturaliste, celles d'un littérateur & d'un théologien. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup de solidité,

de sagacité & d'érudition, sont:
 I. Une *Histoire des Plantes*, en 3 vol. in-fol., 1686-1688 1704; & les trois tomes ensemble, 1716, in-fol. II. Une *Nouvelle Méthode des Plantes*, Londres, 1682, in-8°. III. Un *Catalogue des Plantes d'Angleterre & des Isles adjacentes*, Londres, 1677, in-8°, avec un Supplément en 1688; & divers autres ouvrages de botanique. Son système diffère de celui de Tournefort. Celui-ci ne distribue les plantes qu'en 22 genres, au-lieu que Ray en compte 28: cependant d'habiles physiciens ont cru que cette multiplication des genres n'avoit point formé une classification plus plausible que celle de Tournefort & de Linné; & que les difficultés se compensoient réciproquement dans ces systèmes divers (voyez TOURNEFORT). IV. Un *Catalogue des Plantes* des environs de Cambridge, 1660, in-8°, avec un Appendix de 1663, & un de 1685. V. *Stirpium Europæarum extra Britanniam nascentium Sylloge*, Londres, 1694, in-8°. VI. *Synopsis methodica Animalium quadrupedum & Serpenti generis*, Londres, 1724, in-8°. VII. *Synopsis methodica Avium & Piscium*, Londres, 1613, in-8°. VIII. *Historia Insectorum cum Appendice Martini Listeri de Scarabæis Britannicis*, 1710, in-4°. IX. *Dictionariolum trilingue secundum locos communes*. X. *De variis plantarum methodis Dissertatio*, 1696, in-8°. C'est une apologie de son système. Tous les ouvrages précédens sont en latin. Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglois, sont: I. *L'Existence &*

la Sagesse de Dieu, manifestées dans les œuvres de la Création. Ce livre a été traduit en françois, Utrecht, 1714, in-8°. Il y a beaucoup de solidité & d'érudition. II. *Trois Dissertations sur le chaos & la création du Monde, le déluge & l'embrasement futur du Monde*, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8°. III. Une *Exhortation à la Piété, le seul fondement du bonheur présent ou futur*. Ce discours est contre Bayle, qui nioit qu'une république composée de Chrétiens qui observeroient exactement les préceptes de J. C., pût se soutenir. IV. *Divers Discours sur différentes matières théologiques*, imprimés à Londres en 1692, in-8°. V. Un *Recueil de Lettres philosophiques*, 1718, in-8°, qui ne sont pas dans leur totalité un recueil précieux. VI. *Observations topographiques, morales, physiques*, sur les pays qu'il a parcourus, 1673 & 1746, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Augustin-Fidèle RAY, dont on a une *Zoologie universelle, ou Histoire universelle de tous les quadrupèdes, cétacées, & oiseaux connus*, &c., Paris, 1788, in-4°; ouvrage savant & sagement écrit. Voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 octobre 1789, pag. 243.

RAYGER, (Charles) né à Presbourg en 1641, étudia en médecine à Strasbourg, à Leyde & à Montpellier, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa patrie, communiqua un grand nombre d'*Observations* à l'académie impériale de Vienne, qui lui mé-

ritèrent en 1694 une place dans cette société, & mourut à Presbourg le 14 janvier 1707. Ses *Observations* sur une infinité d'objets curieux & intéressans, qui ont rapport à la médecine & à l'histoire naturelle, ont trouvé place dans les *Miscellanea* de l'académie dont il étoit membre. On a encore de lui des *Observations* jointes à celles de Paul Sprindler avec des notes, Francfort, 1691, in-4^o.

RAYMOND, voyez RAIMOND.

RAYNAUD, (Théophile) né à Sospello, au comté de Nice, en 1583, entra dans la société des Jésuites en 1602, & y passa toute sa vie, quoique traversé par ses confreres, & sollicité d'en sortir par les étrangers. Quelques auteurs l'ont cru François, parce qu'il a toujours vécu en France. Après avoir enseigné les belles-lettres & la théologie dans différentes maisons de sa compagnie, il mourut dans celle de Lyon en 1663, à 80 ans. Cet auteur avoit l'esprit pénétrant, une imagination vive & une mémoire prodigieuse. Il avoit embrassé tous les genres; mais on reconnoît à sa façon d'écrire, qu'il avoit trop négligé les auteurs de la belle latinité. Imitateur de différens styles, lorsqu'il a voulu s'en faire un propre, c'est celui de Tacite qu'il a rencontré. Il paroît très-souvent obscur, parce qu'il affecte de se servir de termes recherchés & de mots tirés du grec. Il vouloit être original dans sa diction comme dans ses pensées. Ayant fait un chapitre sur la bonté de Jésus-Christ, il l'inti-

tula: *Christus bonus, bona, bonum*. Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans le commerce de la vie, il étoit très-mordant la plume à la main. Malgré ses défauts, son-érudition immense, & une sorte de singularité dans les sujets qu'il a choisis, ainsi que dans la maniere de les traiter, feront toujours rechercher ses ouvrages. On distingue entr'autres: *Erothemata de bonis & malis Libris*, c'est-à-dire, Questions sur les bons & sur les mauvais Livres; *Symbola Antoniana*, Rome, 1648, in-8^o, relatif au Feu-St-Antoine; les *Heteroclyta Spiritualia*, où il traite des dévotions singulieres & exotiques, que le goût de la solide piété semble ne pas comporter. On trouve dans les autres plusieurs questions qui sont d'une originalité sans exemple. Parmi les satyres qui sont sorties de sa plume, il n'y en a point de plus vive que celle qu'il publia contre les Dominicains, sous le nom de *Petrus à Valle clausa*. Les parlemens d'Aix & de Toulouse condamnerent cet ouvrage au feu; jugement où il y avoit autant d'humeur que de rigueur. Il avoit fait un livre en faveur du Scapulaire, Paris, 1653, in-8^o; mais il désavoua ensuite ce traité, comme ayant été altéré par une main étrangere depuis le commencement jusqu'à la fin. Les Carmes ne laisserent pas de lui rendre des honneurs funebres dans tous les couvens de l'ordre. Toutes ses *Ouvres*, imprimées à Lyon, 1665, en 20 vol. in-folio, n'eurent pas d'abord beaucoup de débit, & Boissat, son imprimeur, mourut à l'hôpital. La

plupart des livres du P. Raynaud avoient déjà été imprimés séparément, & il avoit eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'Index. Ceux-ci sont presque tous dans le tome 20e., intitulé : *Apopompæus*, & imprimés avec la souscription malquée de Cracovie. Voyez HURTADO Thomas.

RAYNAULD ou RAYNOLD, (Jean) professeur en grec à Oxford, principal du college de Christ dans cette université, & doyen de Lincoln, mort le 21 mai 1607, est principalement connu par son livre intitulé : *Censura librorum apocryphorum Veteris Testamenti adversus Bellarminum*, 1611, 2 vol. in-4^o : ouvrage où l'on trouve quelques bonnes & beaucoup de mauvaises critiques, à travers un tas d'inutilités, selon Simon (*Bibliot. Crit.* tom. IV, p. 78-93). Il a fait encore plusieurs autres ouvrages contre les Catholiques ; ce ne sont que des déclamations pleines de fanatisme, & d'attributions odieuses & absurdes qu'il ne croyoit pas lui-même.

RAZIAS, un des principaux d'entre les Juifs, qu'on appelloit même le *Pere du peuple*, à cause de l'affection qu'il lui portoit, fut sollicité par Nicanor (voyez ce mot) d'adorer les idoles. Ce général fit entourer la maison de Razias de cinq cents soldats. Celui-ci voyant que la porte alloit être enfoncée, se donna un coup d'épée pour ne point tomber entre les mains des idolâtres, & être l'occasion de leurs blasphêmes contre le Seigneur ; mais parce qu'il n'étoit point blessé à mort, il se

précipita du haut d'une muraille, & tomba la tête la première ; il se releva, monta sur une pierre escarpée, prit ses entrailles à pleines mains de son corps entr'ouvert, & les jeta sur le peuple, priant Dieu de le venger & de le ressusciter un jour (II. Mach. 14). Cette action a été diversement interprétée. Quelques Peres, entr'autres S. Augustin, la condamnent ; d'autres la regardent comme inspirée par le Maître de la vie & de la mort, pour qui toutes les manières de disposer de nos jours sont saintes & légitimes. Ce qu'il y a de certain, c'est que sans approuver l'action, on peut louer l'intention du courageux Israélite, qui crut y voir un moyen d'affermir la foi & la constance de ses compatriotes. Un judicieux théologien remarque qu'il ne faut pas juger sur les regles communes de la morale chrétienne, certaines actions extraordinaires auxquelles les Saints se sont portés dans les transports d'une foi vive, d'une charité ardente, ou d'une douleur profonde à la vue de grands crimes & d'outrages faits à Dieu. *Omnia Sanctorum dicta vel facta ad accuratam normam exigenda non sunt.* Voyez APOLLINE.

RAZILLY, (Marie de) morte à Paris en 1707, âgée de 83 ans, étoit d'une famille ancienne & noble de la province de Touraine. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composoit presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de *Calliope*. Parmi ses poésies répandues dans différents Recueils, on distingue son *Placet au Roi*, de plus de

120 vers, en 1667. Louis XIV lui accorda une pension de 2000 livres.

RÉAL, (César Vichard de St.-) fi's d'un conseiller au sénat de Chambéri, sa patrie, vint à Paris de bonne heure & s'y fit tonsurer. Varillas, auprès duquel il vécut quelque tems, l'accusa de lui avoir enlevé quelques papiers, & cette accusation ne fut jamais bien éclaircie. De retour dans sa patrie en 1675, Charles-Emmanuel II le chargea d'écrire l'histoire d'Emmanuel I, son aïeul; mais on ignore s'il exécuta ce projet. La duchesse de Mazarin s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé de St-Réal, & l'emmena avec elle en Angleterre. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint à Paris, & y demeura jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéri, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avoit une imagination vive, une mémoire ornée; mais son goût n'étoit pas toujours sûr. On lui reproche d'avoir été d'une sensibilité puérile pour la critique, vif & impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent en 1745, Paris, Nyon, 3 vol. in-4°, & 6 vol. in-12. Les principaux sont: I. *Sept Discours sur l'usage de l'Histoire*; pleins de réflexions judicieuses, mais écrites sans précision. II. *Histoire de la Conjuratation que les Espagnols formerent en 1618 contre la République de Venise*. Ce morceau est certainement romanesque à plusieurs égards; & il est très-vraisemblable que le fonds même manque de vérité (voyez CUEVA). Il y regne un sens admirable dans les ré-

flexions, un coloris vigoureux dans les portraits, & un choix heureux dans les faits; c'est dommage que tout cela ne soit qu'un tableau d'imagination. III. *Don Carlos*, nouvelle historique, purement romanesque. (voyez CARLOS DON). IV. *La Vie de Jesus-Christ*, Paris, 1689. Il y a à la fin des Remarques qui sont estimées. V. *Discours de Remerciement*, prononcé le 13 mai 1680, à l'académie de Turin, dont il avoit été reçu membre dans un voyage qu'il fit cette année en cette ville. VI. *Relation de l'Apostasie de Geneve*. Cet ouvrage, curieux & intéressant, est une nouvelle édition du livre, intitulé: *Levain du Calvinisme*, composé par Jeanne de Justie, Religieuse de Ste.-Claire à Geneve. L'abbé de St.-Réal en retoucha le style, & le publia sous un autre titre. VII. *Césarion, ou divers Entretiens curieux*. VIII. *Discours sur la Valeur*, adressé à l'électeur de Baviere en 1688. C'est une des meilleures pieces de St.-Réal. IX. *Traité de la Critique*. X. *Traduction des Lettres de Cicéron à Atticus*, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que les 2 premiers livres des Epîtres à Atticus, avec la 2e. lettre du 1er. livre à Quintus. XI. *Plusieurs Lettres*. Son style est plus dur que fort, & plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Perau donna une nouvelle & jolie édition de toutes les Œuvres de cet auteur, en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avoit donnée en 1745. M. de Neuville a donné l'*Esprit de St.-Réal*, in-12.

RÉAL, (Gaspar de) sei-

gneur de Curban & grand-sénéchal de Forcalquier, né à Sifsteron en 1632, & mort à Paris en 1752, se distingua par ses talens pour la politique. On a de lui un *Traité de la Science du Gouvernement : ouvrage de morale, de droit & de politique*, Paris, 1762, -63, -64, 8 vol. in-4°. Il contient les principes du commandement & de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matieres du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties; & où l'on explique les droits & les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque situation qu'ils se trouvent. On n'y trouve pas les paradoxes ni la morgue des philosophes du tems.

RÉAUMUR, (René-Antoine Ferchault, sieur de) né à la Rochelle en 1683, d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer à la physique. Il se rendit à Paris en 1703, & en 1708 il fut agrégé à l'académie des sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Ses Mémoires sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filieres, les moules, les puces marines, &c., lui firent un nom distingué. Mais il se rendit sur-tout utile par un ouvrage, intitulé : *L'Art de convertir le Fer forgé en Acier, & l'Art d'adoucir le Fer fondu, & de faire des Ouvrages de Fer fondu aussi finis que le Fer forgé*, un vol. in-4°, 1722. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état, par une pension de 12000 liv.; Réaumur voulant la rendre perpétuelle,

ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'académie, qui en jouiroit après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer blanc établies en France; on le tiroit autrefois de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, & transporta par ce moyen dans le royaume un art utile & une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique, est la construction d'un nouveau thermometre, au moyen duquel on peut conserver toujours & dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud ou de froid. Ce thermometre porte son nom, & a fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de de la Hire, &c. Celui de Fahrenheit, que les Allemands ont voulu lui substituer, n'en a ni la simplicité ni la sûreté (*voyez FAHRENHEIT*): de maniere qu'on lui doit la perfection d'une découverte beaucoup plus utile & plus importante, que tant d'autres dont on a fait beaucoup plus de bruit. « Car » avant l'usage du thermometre, dit un physicien célèbre, » comment pouvoit-on juger » des différentes températures » de l'air, de celle des lieux où » il nous importe qu'elle soit » d'un degré déterminé, de » l'état d'un certain mélange, » de certaines compositions » dont le succès n'est sûr qu'autant qu'on y entretient telle » ou telle chaleur? Connoissoit-on d'autres refroidissemens » que ceux dont on s'aperce-

» voit par le toucher, signe
 » tout-à-fait équivoque? Sa-
 » voit-on que dans les caves
 » profondes & dans les autres
 » souterrains, il ne fait ni plus
 » chaud en hiver ni plus froid
 » en été que dans toutes les
 » autres saisons de l'année, ou
 » que s'il y a des différences,
 » elles sont très-peu confidé-
 » rables? Savoit-on que l'eau
 » qui bout long-tems, ne de-
 » vient pas plus chaude qu'a-
 » près les premiers bouillons?
 » Enfin sans les thermometres,
 » se feroit-on jamais douté que
 » dans les pays les plus chauds,
 » sous la ligne équinoxiale, la
 » plus grande chaleur n'excede
 » pas celle que nous éprouvons
 » quelquefois dans nos climats
 » tempérés? Auroit-on su &
 » l'auroit-on pu croire qu'il y
 » eût un pays habité par des
 » hommes, où le froid devient
 » en certaines années deux fois
 » aussi grand, & même davan-
 » tage, que celui qui causa tant
 » de désordre en 1709 en Fran-
 » ce, & dans plusieurs autres
 » parties de l'Europe? Le phy-
 » sicien guidé par le thermo-
 » metre, travailla avec plus de
 » certitude & de succès; le bon
 » citoyen est mieux éclairé sur
 » les variations qui intéressent
 » la santé des hommes & les
 » productions de la terre; &
 » le particulier qui cherche à se
 » procurer les commodités de
 » la vie, est averti de ce qu'il
 » doit faire pour habiter pen-
 » dant toute l'année dans une
 » température à-peu-près éga-
 » le, & éviter d'échauffer trop
 » des appartemens, afin de ne
 » pas s'exposer à des tempéra-
 » tures trop contraires, subites
 » & dangereuses. C'est en l'ob-

» servant qu'on donne à la
 » chambre d'un malade, ou
 » à une serre, la tempéra-
 » ture convenable ». L'illustre
 » observateur composa ensuite
 » l'*Histoire des Rivieres Auriferes*
 » de France, & donna le détail de
 » cet art si simple qu'on emploie
 » à retirer les paillettes d'or que
 » les eaux roulent dans leur sable.
 » Une tentative qu'on croyoit
 » d'abord beaucoup plus impor-
 » tante, fut de nous donner l'art
 » de faire éclore & d'élever les
 » poulets & les oiseaux, comme
 » il se pratique en Egypte, sans
 » faire couver des œufs; mais cette
 » tentative fut infructueuse, &
 » dans la pratique il n'a jamais été
 » dédommagé de ses peines ni de
 » ses dépenses. Une collection
 » d'oiseaux desséchés qu'il avoit
 » trouvé le secret de se procurer
 » & de conserver, lui donna lieu
 » de faire des expériences singu-
 » lieres sur la maniere dont les
 » oiseaux font la digestion de leur
 » nourriture. Dans le cours de
 » ses observations, il fit des re-
 » marques sur l'art avec lequel les
 » différentes especes d'oiseaux
 » savent construire leurs nids. Il
 » en fit part à l'Académie en 1756,
 » & c'a été le dernier ouvrage
 » qu'il lui a communiqué. Il mou-
 » rut en sa terre de la Bermon-
 » diere dans le Maine, où il étoit
 » allé passer les vacances, le 17
 » octobre 1757, âgé d'environ
 » 75 ans, des suites d'une chute.
 » Réaumur étoit un physicien
 » plus pratique encore que spécu-
 » latif; observateur infatigable,
 » dont tout arrêtoit l'attention,
 » tout excitoit l'activité, tout
 » appliquoit l'intelligence. Ses
 » ouvrages sont assez connoître
 » l'étendue de son esprit. Il est
 » peut-être trop diffus; mais ce

défaut est une néceffité dans les ouvrages d'observation, & il a traité la matiere avec autant de foin que de clarté & d'agrément. Il est vrai encore qu'il a quelquefois trop généralisé le réfultat & les conféquences de fes observations, & qu'il a trop précipitamment conclu la fauffeté de quelques anciennes opinions, fondées fur des expériences plus vraies & plus constantes que les fiennes. Les qualités de fon cœur le rendoient encore plus eftimable que celles de fon esprit. La douceur de fon caractère, fa bonté, la pureté de fes mœurs, & fon exactitude à remplir les devoirs de la Religion, en faisoient un citoyen auffi respectable qu'aimable. Ses ouvrages font: I. Un très-grand nombre de Mémoires & d'Observations fur différens points d'histoire naturelle. Ils font imprimés dans la collection de l'académie. II. *L'Histoire naturelle des Insectes*, en 6 vol. in-4°. Tout n'y est pas exact; & quelques-unes de fes assertions ont été corrigées par des observations plus récentes; mais en général l'ouvrage est curieux, intéressant, & le fruit de beaucoup d'application.

REBECCA, fille de Bathuel, & petite-fille de Nachor, frere d'Abraham. Eliezer, intendant de la maison de ce patriarche, étant allé en Mésopotamie chercher une femme pour le fils de son maître, apperçut Rebecca, qui étant venue à la fontaine, s'en retournoit à Haran, portant sur son épaule sa cruche pleine d'eau. Le serviteur d'Abraham ayant reconnu que c'étoit celle que le Seigneur destinoit à son maître,

l'obtint de Bathuel, & l'amena à Ifaac, qui demouroit alors à Béersabée dans la terre de Chanaan. Elle demeura vingt ans avec son mari fans en avoir d'enfans, après lesquels les prieres d'Isaac lui obtinrent la vertu de concevoir, & elle devint mere de deux jumeaux, dont le premier fut surnommé Esäu & l'autre Jacob. Rebecca eut toujours plus d'inclination & de tendresse pour Jacob que pour Esäu, parce que sachant le dessein de Dieu sur Jacob, elle régloit ses sentimens sur ceux de la souveraine & éternelle justice. Comme il lui avoit été révélé que le plus jeune de ses enfans jouiroit du droit de l'ainé, sa foi la tenoit attentive à tous les événemens. L'ouvrage commença par la cession que fit de ce droit Esäu pour un plat de lentilles; mais il falloit faire confirmer cette cession par la bénédiction de son pere, & c'est ce que fit Rebecca dans le tems. Quand elle fut qu'Isaac se préparoit à bénir Esäu, elle fit couvrir Jacob des habits de ce dernier, & le substitua à son frere. Esäu, désespéré de se voir supplanté par son cadet, jura de se venger quand Isaac seroit mort; & Rebecca le craignant, engagea Isaac à envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y épouser une des filles de son oncle Laban. Depuis ce tems, l'Écriture ne nous dit plus rien de Rebecca, sinon qu'Isaac fut mis dans le tombeau avec elle. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer cette tendre & vertueuse mere d'avoir assuré à son fils les avantages de la primogéniture, que

son frere lui avoit vendue & qui dans les vues de la Providence lui étoit dévolue, l'on n'est pas obligé pour cela de justifier toutes les circonstances de cet événement & tous les moyens qu'elle y fit servir (*voyez* JEHU). Cependant S. Augustin l'excuse de mensonge, parce que son dessein ne fut pas de tromper Isaac, mais de lui faire faire ce qu'il falloit, & qu'il se fût trompé au contraire en donnant la premiere bénédiction à Jacob. Il est vrai aussi que quoiqu'aucune espece de mensonge ne soit permise dans aucun cas, cette morale pure & sévere n'a pas toujours été également connue. On a pu se persuader innocemment, quoique faussement, que dans des affaires justes & louables, il étoit permis de n'être pas toujours sincere. Si des saints Peres ont cru pouvoir adopter cette opinion, avant que l'Eglise eût paru la rejeter, il ne faut pas s'étonner que dans les tems de la premiere simplicité, on l'ait regardée comme véritable.

REBELLUS, (Ferdinand) Jésuite Portugais, né à Prato en 1547, mort en 1608, est le premier des théologiens qui a attaqué le probabilisme (*voy.* GONZALEZ Thyrsé). Il enseigna long-tems la philosophie & la théologie à Evora. On a de lui un ouvrage ample & érudit sur les obligations de justice, de religion & de charité.

REBOULET, (Simon) né à Avignon le 9 juin 1687, mort dans la même ville en 1752, fit de bonnes études chez les Jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet état,

l'embrassa, & fut obligé de le quitter par défaut de santé. Il tourna alors ses études du côté de la jurisprudence, se fit passer avocat dans l'université d'Avignon, & fréquenta assidument le barreau. Il remplissoit les fonctions d'avocat & de juge avec applaudissement, lorsque des vomissemens de sang réitérés l'obligèrent d'abandonner l'une & l'autre. Peu de tems avant sa mort, l'université dont il étoit membre, l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupa toute sa vie; celle de l'histoire lui servoit de délassement. Les ouvrages que nous avons de lui en ce genre, sont : I. *L'Histoire des Filles de l'Enfance*, 2 vol. in-12, 1734. Ses anciens confreres lui en fournirent les mémoires. Beaucoup de personnes ont dit qu'il n'étoit pas l'auteur de cette Histoire; puisque, dit-on, le manuscrit avoit été vu à Paris avant qu'il fût imprimé. La seconde partie de cette allégation peut être vraie; mais la premiere est absolument fausse. L'abbé Juliard attaqua cet ouvrage, Reboulet fit une *Réponse* pour en défendre la vérité; mais le marquis de Gardouche, neveu de madame de Mondonville, jugea que l'autorité valoit mieux que les raisons, & obtint en 1738 un arrêt au parlement de Toulouse, qui condamna cette *Réponse* & l'*Histoire* au feu : genre de réfutation qui n'affoiblit pas toujours la vogue d'un ouvrage, & qui fit rechercher davantage celui-ci, écrit avec art & d'une maniere très-intéressante. L'on ne peut ce-

pendant s'empêcher de croire qu'il n'y ait de l'exagération dans quelques récits, & de regarder les moyens employés pour dévoiler les secrets de la maison, comme peu conformes à la candeur & à la simplicité chrétiennes. En vain diroit-on qu'il est permis de combattre la fraude par la fraude, de découvrir par un mensonge utile & commandé, des impostures funestes & odieuses; ce peut bien être là un principe de politique mondaine, mais ce ne sera jamais la morale de l'Évangile (voyez JULIARD & MONDONVILLE). II. *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 vol. in-12; ils sont pleins de faits curieux, dont quelques-uns sont hazardés. III. *Histoire de Louis XIV*, en 3 vol. in-4°, & en 9 vol. in-12, écrite avec trop de sécheresse. En beaucoup d'endroits, elle ressemble à une gazette; il y en a de plus ornés, & en général cette Histoire se fait lire avec plus de plaisir que celle de Larrei & de la Martinière. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après des Mémoires peu sûrs; mais plus encore parce que l'esprit national a séduit l'impartialité de l'auteur: les succès des François sont toujours exagérés, & ceux des ennemis presque réduits à rien. IV. *Histoire de Clément XI*, 2 vol. in-4°, supprimée en France, à la prière du roi de Sardaigne, dont le pere y étoit maltraité. Ce prince avoit persécuté les Jésuites; & l'ex-Jésuite Reboulet ne pouvoit le peindre qu'avec des couleurs désagréables. Cette Histoire est écrite

d'ailleurs avec netteté & dans un assez grand détail. Lafiteau a traité le même sujet, mais d'une manière moins développée.

REBUFFE, (Pierre) né à Baillargues, à 2 lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges, & enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand-conseil, & successivement une de conseiller aux parlemens de Rouen, de Toulouse, de Bourdeaux & de Paris; mais il préféra le repos à toutes les places. Son amour pour la vertu l'ayant engagé dans l'état ecclésiastique en 1547, il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 60 ans. Cet habile homme mourut 10 ans après, à Paris, en 1557. Il possédoit le latin, le grec, l'hébreu. Sa modestie relevoit son savoir. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-fol., 1609 & années suiv. Les principaux sont: I. *Praxis Beneficiorum*. II. *Un Traité de la Bulle In cœna Domini* (voyez PIE V). III. *Des Notes sur les Regles de la Chancellerie*. IV. *Des Commentaires sur les Edits & les Ordonnances des Rois de France, sur les Pandectes, &c.* Tous ces ouvrages sont en latin, fort savans & sagement écrits, dans les bons principes de jurisprudence & de morale chrétienne.

RECAREDE I, roi des Visigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde son pere en 586.

Il remporta quelques avantages sur Gontran, près de Carcassonne, abjura l'arianisme à l'exemple d'Hermenigilde son frere, & fit embrasser la Religion Catholique à ses sujets. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit; il en fut le bienfaiteur & le pere. C'est par ses soins que fut assemblé le 3e. concile de Toledo en 589, dont il appuya les décisions de l'autorité royale. Ce bon prince mourut en 601. S. Léandre rend un beau témoignage à ses vertus & à son zele.

RECHENBERG, (Adam) théologien protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipzig, où il mourut en 1721, après avoir été marié 4 fois. On a de lui : I. Quelques Livres de Controverse. II. Des Editions d'*Athénagore*, des *Epîtres* de Roland des Marêts, de l'*Obstetrix animorum* du docteur Edmond Richer, Leipzig, 1708, in-12; & de l'*Historia nummaria Scriptorum*, ibid., 1692, 2 vol. in-4°. III. *Fundamenta Religionis prudentium*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Rotterdam, 1699, in-8°.

RECHENBERG, (Charles-Othon) fils du précédent, né à Leipzig en 1689, devint professeur en droit l'an 1711, fut décoré du titre de conseiller, & mourut en 1751. Ses ouvrages sont : I. *Institutiones Juris prudentiæ naturalis*. II. *Institutiones Juris publici*. III. *Regulæ Juris privati*.

REDI, (François) né à Arezzo en 1626 d'une famille noble, devint premier médecin

des grands-ducs de Toscane, Ferdinand II & Côme III. Il travailla beaucoup au *Dictionnaire* de la Crusca dont il étoit membre; mais il se signala sur-tout par ses recherches dans la physique & dans l'histoire naturelle. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit, le 1er. mars 1697, à 71 ans. Quoiqu'il fût sujet à plusieurs maladies, entr'autres à l'épilepsie, il ne voulut jamais abandonner l'étude. On a de lui : I. Des *Poésies* italiennes. Son *Bacco in Toscana* est un poème agréable, qu'il a accompagné de notes savantes. II. D'excellens ouvrages de philosophie & d'histoire naturelle. On imprima à Venise en 1712-1726, le *Recueil* de ses *Œuvres* en 6 vol. in-8°; & à Naples en 1741, 6 vol. in-4°: ils sont en italien. On a imprimé séparément : I. *Ses Expériences sur la génération des Animaux*, Florence, 1668, in-4°; en latin, à Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. Il y combat le faux système de la génération des insectes par la pourriture. II. *Observations sur les Vipères*, 1664, & en latin 1678. III. *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4°; en latin, Amsterdam, 1685. Il ne s'y montre guere prévenu en faveur des remèdes étrangers. Redi ne haïssoit rien tant que la multitude des médicamens dont on accable ordinairement les malades; sa méthode étoit simple.

REESENDE, voyez RESENDE.

REGA, (Henri-Joseph) docteur & professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain,

Louvain, sa patrie, s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, sur-tout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissoient pas le loisir de visiter les malades indigens, il y envoyoit d'autres médecins, & se faisoit rendre compte de l'état où ils les trouvoient. Il fut décoré deux fois du rectorat de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau l'an 1754, âgé de 64 ans. L'archiduchesse Marie-Elizabeth, gouvernante des Pays-Bas, l'avoit honoré du titre de son médecin. On a de lui : I. *De Sympathia, seu de consensu partium corporis humani*, Harlem, 1721, & Leipzig, 1762, in-12 : ouvrage savant & qui lui fit une grande réputation. II. *De Urinis, tractatus duo*, Louvain, 1732; Francfort, 1761, in-8°. III. *Accurata Methodus medendi per Aphorismos proposita*, Louvain, 1737, in-4°; Cologne, 1767, in-4°. IV. *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis*, Louvain, 1740, &c.

RÉGILIEN, (Quintus Nonius Regillianus) Dace d'origine, & parent, à ce qu'on croit, du roi Décebale vaincu par Trajan, s'éleva sous Valérien aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie sous Gallien, & remporta en 260 des victoires signalées dans la Haute-Moesie. Les peuples, mécontents de Gallien, l'éluèrent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portoit. Ce nom, qui en latin a des rapports avec celui de
Tome VII,

Roi, parut d'un augure favorable à des officiers qui soutenoient ensemble, & le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. Régilien se préparoit à marcher contre les Sarmates, lorsqu'il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie, qui craignoient d'éprouver de nouveau la cruauté de Gallien; à la fin d'août 263. Ce prince avoit du courage & de grandes qualités.

REGILLO, voyez PORDENON.

REGINALD, (Valere) Jésuite, né en 1543 dans la Franche-Comté, mort le 14 mars 1623, après avoir enseigné la philosophie à Bourdeaux, à Pont-à-Mousson & à Paris, & la théologie à Dole. On a de lui *Praxis fori*, Cologne, 1623. S. François de Sales en recommande la lecture dans son *Avertissement aux Confesseurs*.

REGINALD, (Antoine) Dominicain, mort à Toulouse en 1676, se distingua par ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Un petit Traité théologique sur la célèbre distinction du sens composé & du sens divisé*. II. *Un gros volume De mente Concilii Tridentini, circa Gratiam per se efficacem*, in-fol., 1706. Il s'y montre un des plus ardens défenseurs de la doctrine, qu'il regarde comme celle de S. Thomas & de S. Augustin.

REGINON, abbé de Prum, de l'ordre de S. Benoit, mort l'an 915 dans le monastere de S. Maximin à Treves, comme il conste par l'ouverture de son tombeau, faite l'an 1581, a mérité par son savoir que son

nom fût consacré dans les fastes de l'Eglise. On a de lui: I. Une *Chronique*, utile pour l'histoire de l'Allemagne, publiée à Mayence l'an 1521. On la trouve dans les *Historiens d'Allemagne de Pistorius*, tom. 1, édit. de Francfort, 1583. La *Chronique* de Reginon finit à l'an 907, elle a été continuée jusqu'à l'an 972. II. Un *Recueil de canons & de réglemens ecclésiastiques*, intitulé: *De Disciplinis Ecclesiasticis, & de Religione Christianâ libri duo*. Il composa cet ouvrage à la persuasion de Ratbode, archevêque de Treves, dans la ville duquel il s'étoit retiré, après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. Baluze a donné en 1671, in-8°, une excellente édition de ce *Recueil*, avec des notes pleines d'érudition. On conserve dans la bibliothèque de Breme, une *Lettre* de Reginon à Ratbode, sur l'institution du chant; à la suite de cette Lettre il y a une partie de l'Office divin avec les notes du chant de ce tems-là.

REGIO-MONTAN, voyez MULLER Jean.

RÉGIS, (Pierre-Silvain) né à la Salvetat de Blanquefort, dans le comté d'Aginois, en 1632, vint achever ses études à Paris, & fut disciple de Rohault. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la philosophie. Il parloit avec une facilité agréable, & avoit sur-tout le don de mettre les matieres abstraites à la portée de ses auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle; & les Toulousains, touchés des instructions & des lu-

mieres que Régis leur avoit apportées, lui firent une pension. Le marquis de Vardes, alors exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpellier en 1671. Régis, qui avoit en lui un disciple zélé, l'y accompagna, & y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Régis vint à Paris en 1680, & y eut les mêmes applaudissemens qu'à Montpellier & à Toulouse. Après avoir soutenu plusieurs combats pour Descartes, il entra dans l'académie des sciences en 1699, & mourut en 1707, chez le duc de Rohan, qui lui avoit donné un appartement dans son hôtel. Ses ouvrages sont: I. *Système de Philosophie, contenant la logique, la métaphysique & la morale*, 1690, 3 vol. in-4°. C'est une compilation judicieuse de différentes idées de Descartes, que l'auteur a développées & liées; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très-petit usage. II. Un livre intitulé: *Usage de la Raison & de la Foi*, in-4°. III. Une *Réponse* au livre du célèbre Huet, intitulé: *Censura Philosophiæ Cartesianæ*, in-12, (voy. HUET). IV. Une autre *Réponse* aux *Réflexions critiques* de du Hamel, 1691, in-12. V. *Des Ecrits* contre le P. Malebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet, dépend uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine. VI. Une *Dissertation* sur cette question: *Si le plaisir nous rend actuellement heureux?* 1694, in-4°.

RÉGIS, (S. Jean-François) né d'une famille noble du Lan-

R E G

guedoc en 1596, entra chez les Jésuites. Ayant demandé plusieurs fois inutilement de passer chez les sauvages du Canada, il s'attacha à convertir les hérétiques, à ramener à Dieu les pécheurs, & à diriger les âmes dans les voies du salut. Son zèle fut couronné des plus grands fruits dans le Languedoc & les provinces voisines, où il forma plusieurs établissemens de piété. Consumé de travaux & d'austérités, il mourut à la Louvesque, village du Dauphiné, en 1640. Clément XII le canonisa en 1736. Sa *Vie* a été écrite en françois par le P. d'Aubenton, 1 vol. in-8°. On y trouve à la fin la copie des témoignages authentiques, qui réfutent la fable imaginée sur sa prétendue sortie de la société des Jésuites. On peut consulter aussi *Les Saints enlevés & restitués aux Jésuites* (S. François-Xavier & S. François Régis) par Jean-Joseph Petit-Didier, Luxembourg, 1738, in-12.

RÉGIS, (Pierre) né à Montpellier en 1656, docteur en médecine dans l'université de cette ville, se rendit de bonne heure à Paris. Il s'y acquit l'estime de du Verney, de Lémery, de Pellisson, de Despréaux, de Perrault, de Ménage, &c. De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y mourut d'un abcès dans l'estomac, en 1726, à 70 ans. Ses ouvrages sont: I. Une *Edition des Œuvres posthumes* du savant Malpighi, 1698,

R E G 579

in-4°. II. *Des Observations sur la Peste de Provence*, 1721, in-12. III. Il retoucha tous les articles de *Médecine & de Botanique* du *Dictionnaire de Furetière*, de l'édition de Basnage, sieur de Beauval.

REGIUS ou LE ROY, (Urban) né à Langenargen, sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt, & y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confièrent la conduite de leurs enfans, sans en excepter le soin qui regardoit la dépense; mais ces jeunes gens s'endettaient. Comme Regius étoit leur caution, il fit une espèce de banqueroute, & fut obligé de s'enrôler. Son professeur Eckius le dégagea & le réconcilia avec les Muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur & de poète, de la main même de l'empereur Maximilien. Quelque tems après, il fut fait professeur de rhétorique & de poésie. Son penchant pour le Luthéranisme l'obligea de se retirer à Ausbourg, où il fonda une église protestante. Il fut quelque tems Zuinglien, mais ensuite il devint fougueux Luthérien. Regius s'attacha en 1530 au duc de Brunswick, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1541. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 3 vol. in-fol. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, & le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns & dans les autres, mais peu de justesse & de modération.

REGIUS ou DU ROI, (Henri) né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine, & en devint professeur

à Utrecht en 1638. Sa passion pour le Cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius & des autres adversaires de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si Regius fut l'un des premiers sectateurs du Cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentimens particuliers de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Regius finit sa carrière en 1679. Ses principaux ouvrages sont : I. *Physiologia*, Utrecht, 1641, in-4°. II. *Fundamenta Physices*, 1646, in-4°. Il en donna une nouvelle édition sous le titre de *Philosophia naturalis*, en 1661, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en françois, Utrecht, 1686. On accusa Regius d'avoir dérobé à Descartes une copie de son *Traité des Animaux*, & de l'avoir ensuite presque toute insérée dans cet ouvrage. III. *Praxis medica*, &c., 1657, in-4°. C'est le meilleur de ses écrits. IV. *Explicatio mentis humanae*, Utrecht, 1659, in-4°. V. *Hortus academicus Ultrajectinus*. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis & imprimés à Utrecht en 1668, in-4°.

REGNARD, (Jean-François) naquit à Paris d'une bonne famille en 1647. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie; à son retour s'étant embarqué à Genes, sur un bâtiment Anglois qui alloit à Marseille, ce bâtiment fut pris par deux vaisseaux Algériens, & tout l'équipage fut conduit à Alger. Regnard avoit

du talent pour la cuisine, & qu'il avoit exercé pour satisfaire son amour pour la bonne chère. Il fut fait cuisinier du maître dont il étoit devenu l'esclave. Il s'en fit aimer; mais sa bonne mine & ses manières prévenantes lui gagnèrent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert & livré à la justice. Il alloit être puni selon les loix, qui veulent « qu'un Chrétien » trouvé avec une Mahomé- » tane, expie son crime par le » feu, ou se fasse Mahométan ». Le consul de la nation Françoise, qui avoit reçu depuis peu une somme considérable, s'en servit pour l'arracher au supplice & à l'esclavage. Regnard, devenu libre, retourna en France, emportant avec lui la chaîne avec laquelle il avoit été d'abord attaché. Le 26 avril 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la Flandre & la Hollande, d'où il passa en Danemarck & ensuite en Suede. Le roi de Suede lui conseilla de voir la Laponie. Notre voyageur s'embarqua donc à Stockholm avec deux autres François, & passa jusqu'à Tornea. Il remonta le fleuve Tornea, & pénétra jusqu'à la Mer-Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre & sur une piece de bois :

*Gallia nos genuit, vidit nos
Africa; Gangem
Haustum, Europamque oculis lus-
travimus omnem:
Casibus & variis adhi terraque
marique,
Sistimus hic tandem nobis ubi do-
luit orbis.*

De retour à Stockholm, il en partit le 3 octobre 1683, pour aller en Pologne. Après avoir visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne, d'où il revint à Paris après un voyage de trois années. Enfin, lassé de ces courses, Regnard se retira dans une terre proche de Dourdan, à 11 lieues de Paris. C'est-là qu'il s'abandonna à une vie sensuelle & délicate, dans la compagnie de quelques Epicuriens choisis; & à force de rechercher le plaisir, il en trouva le plus désespérant dégoût. Ce philosophe voluptueux, cet homme en apparence si gai, mourut de chagrin en 1709, à 62 ans. On prétend même qu'il avança ses jours. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Paris, 1772, 4 vol. in-12. Le 1er. volume contient la relation de ses voyages en Flandre, en Hollande, en Suede, en Danemarck, en Laponie, en Pologne & en Allemagne. Il n'y a que la relation de son voyage en Laponie, qui mérite de l'attention; le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avoit composé ces relations que pour s'amuser; il ne comptoit pas les publier. Le second volume renferme les piéces suivantes: *La Provençale, œuvre posthume*. C'est une historiette, où Regnard fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur mer où il fut pris & mené à Alger; elle contient quelques particularités de sa vie. On trouve ensuite ses Piéces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des meilleurs poètes comiques. La plus connue de ses piéces & la plus souvent re-

présentée, est le *Joueur*. Ce poète connoissoit le caractère qu'il avoit tracé. Il étoit joueur, & joueur heureux. On prétend qu'il avoit gagné au jeu une partie de sa fortune dans un voyage d'Italie. La gaieté est le caractère dominant des Comédies de Regnard; il excelle dans le comique noble, ainsi que dans le familier; mais sa versification n'est pas toujours correcte; & ce qui fait la matière d'un reproche plus grave, quoique commun à presque tous les poètes comiques, c'est que la bonne morale y est souvent blessée. « J'aurois trop » d'avantage, dit un philoso- » phe célèbre (J. J. Rousseau), » si je voulois passer de l'exa- » men de Moliere à celui de » ses successeurs, qui n'ayant » ni son génie, ni sa probité, » n'en ont que mieux suivi » ses vues intéressées, en s'at- » tachant à flatter une jeunesse » débauchée & des femmes » sans mœurs.... Regnard plus » modeste, n'en est pas moins » dangereux. C'est une chose » incroyable qu'avec l'agrée- » ment de la police, on joue » publiquement au milieu de » Paris une comédie, où dans » l'appartement d'un oncle, » qu'on vient de voir ex- » pirer, son neveu, l'hon- » nête homme de la piéce, » s'occupe, avec son digne » cortége, de soins que les loix » paient de la corde;.... faux » acte, supposition, vol, four- » berie, mensonge, inhumani- » tés; tout y est, & tout y » est applaudi.... Belle instruc- » tion pour des jeunes gens, » *nesciis auræ fallacis*, qu'on » envoie à cette école, où

» les hommes faits ont bien
 » de la peine à se défendre de
 » la séduction du vice !... Tous
 » nos penchans y sont favo-
 » risés, & ceux qui nous do-
 » minent, y reçoivent un nou-
 » vel ascendant. Les conti-
 » nuelles émotions qu'on y
 » ressent, nous enivrent, nous
 » affoiblissent, nous rendent
 » plus incapables de résister à
 » nos passions, détruisent l'a-
 » mour du travail, découra-
 » gent l'industrie, inspirent le
 » goût de subsister sans rien
 » faire. On y apprend à ne
 » couvrir que d'un vernis de
 » procédé la laideur du vice,
 » à tourner la sagesse en ridi-
 » cule, à substituer un jargon
 » de théâtre à la pratique des
 » vertus, à mettre toute la
 » morale en métaphysique, à
 » travestir les citoyens en
 » beaux esprits, les meres de
 » famille en petites maitresses,
 » les filles en amoureuses de
 » comédies » (voy. MOLIERE).
 On a donné en 1783 un *Supplément aux Œuvres de Regnard, contenant les piéces qu'il a données à l'ancien théâtre Italien*, 2 vol. in-12. Si on avoit rejeté de ce recueil les polissonneries & les niaiseries, il eût été réduit à une quarantaine de pages.

REGNAULD N, (Thomas) sculpteur, natif de Moulins, mourut à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il étoit de l'académie royale de peinture & de sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, *l'Automne & Faustine*; & aux Thuilleries, le beau groupe représentant *l'Enlèvement de Cybelle par Saturne*, sous la figure du *Tems*.

REGNAULT, (Noël) Jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris en 1762. L'étude de la philosophie ancienne & moderne remplit ses soins & sa vie, après les devoirs de la piété. On a de lui : I. *Entretiens Physiques*, d'abord en 3 vol. in-12, ensuite en 5. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en apprend communément dans les colleges, trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire; il est écrit avec beaucoup d'ordre, de clarté, & tout l'intérêt que les matieres comportent. II. *Origine ancienne de la Physique nouvelle*, 3 vol. in-12. L'auteur dans cet ouvrage enleve à plusieurs physiciens fameux la gloire de beaucoup de découvertes physiques, fait voir qu'elles sont plus anciennes, & que par une suffisance ingrate, nous nous parons des dépouilles de nos aïeux en les déprisant. George Paschius & M. Dutens ont démontré la même chose; l'un dans son *Traité De novis inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, l'autre dans ses *Recherches sur l'origine des Découvertes attribuées aux Modernes*. III. *Entretiens Mathématiques*, in-12, 3 vol., 1747. IV. *Logique en forme d'Entretiens*, in-12, 1742. Elle n'a pas eu autant de succès que ses *Entretiens Physiques*.

REGNAUT, voyez GUISE (Dom Claude).

REGNIER, (Mathurin) poète François, né à Chartres le 21 décembre 1573, mort à Rouen le 22 octobre 1613. Il marqua dès sa jeunesse son penchant pour la faryre. Son pere

Le châta plusieurs fois pour le lui faire perdre ; punitions , prieres , tout fut inutile. Ce malheureux talent lui fit des amis illustres. Le cardinal François de Joyeuse le mena à Rome avec lui , & il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur Philippe de Béthune. Ses protecteurs lui procurerent plusieurs bénéfices , & une pension de 2000 livres sur l'abbaye de Vaux-Cernai. Il dévoluta en même tems un canonicat de l'église de Chartres , & ne se servit de tous ses biens sacrés que pour satisfaire son goût effréné pour le plaisir. Vieux à 30 ans , il mourut à 40 , entièrement usé par les débauches. On assure que sa fin fut chrétienne. On trouve dans le recueil de ses *Œuvres* 16 Satyres , 3 Epîtres , 5 Elégies , des Stances , des Odes , &c. Ses Satyres sont ce qui fixe le plus l'attention dans ce recueil. Regnier verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent , & souvent avec une licence brutale. Il a cependant quelques vers heureux & originaux , quelques faillies fines , quelques bons mots piquans , quelques expressions naïves. Son style est souvent incorrect , ses plaisanteries basses ; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit , & c'est avec raison que Boileau a dit :
 Heureux ! si ses Discours , crains
 du chaste lecteur ,
 Ne se sentoient des lieux que fré-
 quentoit l'auteur ,
 Et , si du son hardi de ses rimes
 cyniques ,
 Il n'alarmoit souvent les oreilles pu-
 diques !

REGNIER-DESMARIS
 ou plutôt DESMARETS, (Fran-

çois-Séraphin) naquit à Paris en 1632 , d'une famille noble , originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie avec distinction dans le college de Montaigu. Ce fut pendant son cours qu'il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie* d'Homere , ouvrage qui parut un prodige dans un jeune-homme de 15 ans. Le duc de Crequi , charmé de son esprit , le mena avec lui à Rome en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile ; il apprit la langue italienne , dans laquelle il fit des vers dignes de Pétrarque. L'académie de la Crusca de Florence , prit une de ses *Odes* pour une production de Pétrarque ; & lorsque cette société fut défabulée , elle ne se vengea de son erreur , qu'en accordant une place à celui qui l'avoit causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur , & 3 ans après l'académie françoise se l'associa. Mézerai , secrétaire de cette compagnie , étant mort en 1681 , sa place fut donnée à l'abbé Regnier. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre Furetiere , & composa tous les Mémoires qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé Regnier eut plusieurs bénéfices , entr'autres l'abbaye de S. Laon de Thouars. On prétend qu'il auroit été évêque , sans sa traduction d'une scene voluptueuse du *Pastor fido*. Il mourut à Paris en 1713 , à 81 ans. Ses talens étoient relevés par une probité , une droiture , & un amour du vrai , généralement reconnus. Son amitié faisoit honneur à ceux qu'il appelloit ses vrais amis , parce qu'il ne la leur donnoit , que quand il reconnoissoit en eux les

qualités qui formoient son caractère. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire Française*, imprimée en 1676, en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4°. On trouve dans cet ouvrage un peu diffus, le fond de ce qu'on a dit de mieux sur la langue. II. Une *Traduction* en vers italiens des *Odes d'Anacréon*, in-8°, qu'il dédia en 1692 à l'académie de la Crusca. La simplicité & le naturel y sont joints à l'élégance & à la noblesse. III. Des *Poésies Françaises, Latines, Italiennes & Espagnoles*, réunies en 1708, en 2 vol. in-12. Ses vers françois offrent de la variété, de la gaieté, des moralités heureusement exprimées ; mais son style est plus noble que vif, & plus pur que brillant. Les vers italiens & espagnols ont plus de coloris & plus de grace. Les Poésies françoises ont été augmentées dans les éditions de 1716 & 1750, 2 vol. in-12. IV. Une *Traduction* de la *Perfection Chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la priere des Jésuites, & plusieurs fois réimprimée en 3 vol. in-4°, & en 4 in-8°. Cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un style plus pur & plus coulant ; elle est aussi plus fidelle ; car les traducteurs de Port-Royal font dire souvent à l'auteur Espagnol tout le contraire de ce qu'il dit en effet (voyez RODRIGUEZ). V. Une *Traduction* des 2 livres de la *Divination* de Cicéron, 1710, in-12. VI. Une autre *Version* des livres de cet auteur : *De finibus honorum & malorum*, avec de bonnes remarques, in-12. VII. *L'Histoire des dé-*

mêlés de la France avec la Cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses, 1767, in-4°.

REGULUS, (Marcus Atilius) consul Romain avec Julius Libo, l'an 267 avant J. C., réduisit les Salentins, & se rendit maître de Brindes leur capitale. Consul une 2e. fois avec Manlius Vulso, ils furent vainqueurs d'Amilcar & d'Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée sur la côte de Sicile ; ils leur prirent 64 galeres, & en coulerent à fond plus de 30. Regulus, resté en Afrique après cette victoire sur mer, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de 200 places, & sur-tout de Tunis, ville à 3 ou 4 lieues de Carthage. Les Carthaginois demanderent la paix ; mais Regulus ne voulut pas la leur donner. Ebloui par ses succès, il oublia la vicissitude des choses humaines & l'issue incertaine des combats, il prescrivit aux vaincus des conditions cruelles & déraisonnables, & provoqua les ressources du désespoir. Xantippe, officier Spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes Grecques, promit de rétablir les affaires. Il y eut un combat entre lui & le consul. Il tailla en pieces 30,000 Romains, fit 15,000 prisonniers, & prit Regulus, qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. On l'envoya bientôt à Rome sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix & proposer l'échange des prisonniers ; mais loin de le solliciter, Regulus persuada au contraire au sénat de le rejeter

avec fermeté, & retourna dégager sa parole & se livra aux tortures qu'on lui préparoit. Les Carthaginois irrités, inventerent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupieres, & on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil; on l'enferma ensuite dans un tonneau garni de pointes de fer, l'an 251 avant J. C. La femme de Regulus ayant appris cet excès de cruauté, obtint du sénat les plus considérables prisonniers Carthaginois, les fit aussi mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de cloux, & les y laissa 5 jours sans nourriture; ils y périrent tous, hormis un nommé Amilcar: vengeance aussi lâche que celle que les Carthaginois avoient tirée de Regulus. Quelques auteurs n'ont vu dans le dévouement de ce Romain, que la rage d'avoir été battu, & l'envie frénétique de se venger de sa défaite sur les malheureux prisonniers, en les accusant de n'être pas morts; ce qu'on savoit d'ailleurs, & ce qui arrive constamment dans la guerre aux meilleurs soldats; & lui-même n'avoit-il pas été fait prisonnier? L'action de Regulus a été célébrée au 17^e. siècle, dans une tragédie de Pradon; & de nos jours, par Dorat: mais rien n'égale la brièveté sublime avec laquelle Horace a chanté ce général dans la belle Ode: *Calo tonantem*, &c. Valere Maxime rapporte que Regulus, faisant la guerre en Afrique, trouva sur le bord du fleuve Bagra, un serpent d'une grandeur si monstrueuse, qu'il fallut l'attaquer avec les machines de guerre comme une

citadelle: quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans ce récit, la grandeur de quelques serpens d'Amérique, lui donne de la vraisemblance.

REIDANUS, (Everard) né à Deventer vers 1550, fut bourguemestre à Arnheim, député des États-Généraux, & mourut à 51 ans. Il est auteur de *l'Origine & la Suite des Guerres des Pays-Bas*, &c, depuis 1566 jusqu'en 1601, Amsterdam, 1644, in fol., en flamand. Il y a assez d'exactitude dans les faits, mais on y souhaiteroit plus d'impartialité. Il y en a cependant plus que dans les écrits des autres Protestans qui ont écrit sur ces événemens; il s'élève lui-même contre les impostures de Meteren. Cette Histoire a été traduite en latin par Denys Vossius, Leyde, 1633, in-fol.

REIFFEMBERG, (Frédéric de) de l'illustre famille des barons de ce nom dans le pays de Treves, entra chez les Jésuites, & se fit d'abord connoître par des pieces de littérature. Il étudia la théologie à Rome, & de retour en Allemagne, il s'appliqua à former les jeunes Jésuites à la bonne latinité. On a de lui: I. La Traduction latine de l'ouvrage italien du célèbre Scipion Maffei, sur *la Grace, le Libre-Arbitre & la Prédestination*, divisé en 16 livres. Les *Réponses* de ce savant aux Réfutations que les Jansénistes ont prétendu faire de son ouvrage, & une *Dissertation* sur ces matieres, que le P. de Reiffemberg y a ajoutée, Mayence & Francfort, 1756, in-fol. On trouve au commencement de cet ou-

vrage la *Vie* de Maffei, & la *Liste* de ses ouvrages, dont les titres occupent deux pages. II. Un *Recueil* de *Poésies* latines de toute espece, avec une *Dissertation* sur le style lapidaire, 1 vol. in-8°. III. Une *Apologie* en allemand, in-8°, en faveur des Jésuites. IV. Des *Précipies* latins & grecs, & *Exemples* tirés des meilleurs auteurs anciens & modernes, pour les colleges du Bas-Rhin & de Westphalie, 5 vol. in-8°, rédigés avec beaucoup de méthode & de choix. V. L'*Histoire* de la Province des Jésuites du Bas-Rhin, depuis 1550 jusqu'en 1626, 1 vol. in-fol. On y desireroit plus de critique, un style plus précis, plus noble. La mort qui l'enleva en 1764, à l'âge de 45 ans, l'empêcha de la continuer.

REIHING, (Jacques) né à Ausbourg en 1579, entra chez les Jésuites, & enseigna les humanités, la philosophie & la théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zèle, pendant plusieurs années, les erreurs de Luther; mais ayant, par vanité ou par corruption du cœur, perdu l'esprit de son état, il perdit encore sa foi, se retira à la cour de Würtemberg, se fit luthérien & se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubinge, & la direction du college. Il mourut en 1628, méprisé des deux partis, qui ne voyoient en lui qu'un homme lâche, qui avoit abandonné sa religion pour une femme. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dont la doctrine est différente, selon les différens tems dans lesquels il les écrivit.

REINBECK, (Jean-Gustave) né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, âgé de 58 ans, fut d'abord pasteur des églises de Werder & de la Ville-neuve. Il devint ensuite premier pasteur, prévôt de St. Pierre, inspecteur du college de Coln (quartier de la ville de Berlin), conseiller du consistoire, & chapelain de la reine & de la princesse royale de Prusse. Nous avons de lui: I. *Traçatus de Redemptione*, Hall, in-8°. II. *La nature du Mariage, & la réjection du Concubinage*, in-4°, en allemand, contre Chr. Thomasius, qui avoit eu l'impudence d'écrire en faveur de ce dernier état. III. *Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Ausbourg*, en allemand, 4 vol. in-4°: ouvrage qui ne persuada pas même ceux de sa communion, car ils ont bien de la peine à croire à cette divinité de la confession d'Ausbourg, à laquelle ils ont tant de fois dérogé & dérogent encore tous les jours. IV. Plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en françois. On n'y remarque ni l'orateur éloquent, ni l'homme de goût. V. Plusieurs *Traité*s de *Métaphysique* sur l'optimisme, la nature & l'immortalité de l'ame, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINECCIUS, (Reinier) de Steinhelm, dans le diocèse de Paderborn, enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort & de Helms-tadt jusqu'à sa mort, arrivée en 1595. On a de lui: I. Un *Traité* de la méthode de lire &

d'étudier l'histoire : *Methodus legendi Historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol. Ce n'est qu'une compilation assez mal digérée. II. *Historia Julia*, 1594, 1595 & 1597, 3 vol. in-fol.; ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, & rare, sur-tout de l'édition que nous citons. III. *Chronicon Hierosolymitanum*, in-4°, peu commun. IV. *Historia Orientalis*, in-4° : livre rempli d'une érudition profonde, &c., &c. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que Reineccius, sur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS, (Thomas) né à Gotha en 1587, devint bourguemestre d'Altembourg & conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipzig, où il pratiqua la médecine, & où il mourut en 1667, à 80 ans. On a de lui : I. *Syntagma inscriptionum antiquarum* : compilation utile, en 2 vol. in-fol., Leipzig, 1682; c'est un supplément au grand Recueil de Gruter. II. Six livres de *Diverses Leçons*, 1640, in-4°. III. *Des Lettres*, 2 vol. in-4°, 1667-1670, & un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Ce fut l'un des savans qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

REINIE, (Gabriel NICOLAS, seigneur de la) né à Limoges d'une famille ancienne, fut envoyé à Bourdeaux pour faire ses études. Il s'y établit & devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1650. Le duc d'Épernon, gouverneur de la province, le présenta à Louis XIV, qui le fit maître-des-requêtes en 1661. On créa pour lui, en 1667, une

charge de lieutenant-général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce magistrat, que la France a été redevable des beaux réglemens de police qui ont subsisté long-tems dans la capitale. Louis XIV, pour le récompenser, le fit conseiller-d'état en 1680. La Reinie mourut en 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, ses soins pour la sûreté publique, & sur-tout pour son équité & son désintéressement.

REINOLD ou REINHOLD, (Erasme) astronome, de Salfeld dans la Thuringe, est auteur de quelques Ouvrages de Mathématiques. Il mourut en 1553, en prononçant le vers suivant, imité du 4e. livre de l'*Eneïde* :
*Vixi, & quem dederas cursum
mibi, Christe, peregi.*

REISK, (Jean) recteur du college de Wolfembuttel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages plus savans que méthodiques. I. Sur la *Corne d'Ammon*. II. Sur les *Oracles des Sybilles*, & les autres anciens Oracles. III. Sur l'*Assuerus d'Esther*. IV. Sur la *Maladie de Job*. V. Sur les *Images de J. C.* & sur la *Langue qu'il parloit*. VI. Sur les *Glossopetres*. VII. Une Edition du *Chronicon Sarracenicum & Turcicum* de Wolfgang Drechter, avec des *Notes & un Appendix*.

REISK, (Jean-Jacques) docteur en médecine, professeur d'arabe dans l'université de Leipzig, mourut en 1774, à 58 ans. Il a laissé d'excellentes éditions : I. *Oratores Græci*, 12

vol. in-8°. II. *Denys d'Halicarnasse*, 7 vol. in-8°. III. *Les Œuvres de Plutarque*, 7 vol. in-8°. Il a aussi traduit en latin l'*Histoire des Arabes* d'Abulfeda.

RELAND, (Adrien) né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paroître dès son enfance, des talens extraordinaires pour les belles-lettres & pour les sciences. La chaire de philosophie de Harderwick ayant vaqué, il y fut nommé, quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur en langues orientales & en antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite vérole l'emporta le 5 février 1718, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Description de la Palestine, très-savante & très-exacte. L'auteur considère cette province dans les différens états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de : *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°. Il a profité des observations que M. Lub avoit faites sur les lieux pendant dix-sept ans. II. Cinq *Dissertations sur les Médailles* des anciens Hébreux, Utrecht, 1709; & plusieurs autres *Dissertations* sur différens sujets curieux & intéressans, 1706-1708, 3 vol. in-12. Elles décelent une érudition profonde. III. Une *Introduction à la Grammaire Hébraïque*, 1710, in-8°. IV. *Antiquitates sacra veterum Hebræorum*, 1717. Cet ouvrage est écrit avec méthode, mais il est peu solide : on n'y trouve guere que les explications des Talmudistes presque toujours dénuées de fondement. V. *De*

religione Mahumetanâ, traduit en françois par Durand. La seconde édition, qui est la plus estimée, est d'Utrecht, 1717, in-12. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le 1er. contient un abrégé de la croyance des Mahométans, traduit d'un manuscrit arabe; & le 2e., les accusations & les reproches qu'on leur fait, & sur lesquels il entreprend trop légèrement de les justifier. « C'est, dit un » critique, une de ces apologies » dont il est difficile de deviner » le but; car l'auteur n'ignoroit » point qu'il ne persuaderoit » pas les savans qui connois- » soient l'alcoran & le maho- » métisme à fond : & il semble » qu'il y a de la mauvaise foi à » vouloir persuader les au- » tres. » Il demande comment, si cette religion étoit si absurde, tant de nations l'auroient embrassée : le mode de la prédication de Mahomet & la nature de sa doctrine répondent suffisamment à cette question. Reland ne faisoit sans doute pas attention que sa demande justifie tout autrement l'idolâtrie que le mahométisme. VI. *De spoliis templi Hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716. VII. Une édition d'*Epictete*, pour lequel l'éditeur est beaucoup trop prévenu. VIII. *Petri Relandi Fasti consularis*, Utrecht, 1715, in-8°. Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, composé par Pierre Reland son frere, mort vers 1714.

REMACLE, (S.) né dans l'Aquitaine, fut disciple de S. Sulpice de Bourges, puis de S. Eloi qui l'établit premier abbé du monastere qu'il fonda à So-

ignac, près de Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Cougnon. S. Amand ayant quitté le siege épiscopal de Tongres, en 650, S. Remacle fut contraint d'accepter cette dignité qui donna un nouvel éclat à ses vertus. Sigebert, roi d'Austrasie, l'honora de toute sa confiance, & le Saint en profita pour l'engager à fonder deux monasteres dans les Ardennes (Stavelot & Malmedi), où des Religieux seroient occupés à adresser des vœux au Seigneur pour la stabilité & la tranquillité du royaume. S. Remacle en fut fait abbé en 652. La crainte de s'oublier lui-même au milieu des fonctions extérieures du ministère, lui fit desirer la retraite. Il résigna son évêché à S. Théodard du consentement de son clergé & du roi Childéric II, & alla se renfermer à Stavelot en 660 ou 661 (& non pas en 653) comme le prouvent les Bollandistes. Sur le bruit de sa sainteté qui se répandit de toutes parts, un grand nombre de personnes demanderent à vivre sous sa conduite; on compte parmi ses disciples, S. Théodard, S. Lambert, S. Hubert qui occuperent successivement son siege épiscopal, S. Tron & S. Hadelin. Il mourut l'an 675, dans un âge très-avancé.

REMBRANT, (Van-Rhin) peintre & graveur, fils d'un meunier, naquit en 1606 dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage, & qu'un connoisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus

grandes villes de la Hollande. Il fut sur-tout employé dans les portraits; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettoit ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche aussi beaucoup d'incorrection. Mais ces défauts ne l'empêcherent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes. Il est égal au Titien pour la fraîcheur & la vérité de ses carnations, & possédoit à un degré éminent le clair-obscur. Ses tableaux, à les regarder de près, sont raboteux; mais ils font, de loin, un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie, sa maniere est suave, & ses figures semblent être de relief. Ses compositions sont très-expressives; ses demi-figures, & sur-tout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnoit aux parties du visage, un caractère de vie & de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les Estampes, en grand nombre, que Rembrandt a gravées, sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connoisseurs, & fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. La plus considérable est la piece de *Cent francs*, ainsi appelée, parce qu'il la vendoit ce prix-là; le sujet de cette piece est *Notre-Seigneur guérissant les malades*. On a aussi gravé d'après lui. Rembrandt a fait quelques *Paysages*, excellens pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1688.

REMI, (S.) né dans les

Gaules, d'une famille illustre, fut encore plus distingué par ses lumieres & ses vertus, que par sa naissance. Ses grandes qualités le firent mettre sur le siege pontifical de Rheims, à 24 ans. Il eut beau résister, il fallut qu'il sortit de sa solitude. Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis, qu'il instruisit des maximes du Christianisme conjointement avec S. Godard de Rouen. Rien n'est plus admirable que la dignité avec laquelle il parla à ce roi altier & victorieux, au moment qu'il courboit la tête pour recevoir les eaux sacrées du bapême : *Adorez, dit-il, ce que vous avez brûlé; brûlez ce que vous avez adoré; désignant par ce contraste étonnant les idoles & la croix.* « Le nouveau Samuel, » dit Bossuet, appelé pour » sacrer les rois, sacra ceux » de France, en la personne » de Clovis; comme il dit lui-même, pour être les perpétuels défenseurs de l'Eglise & des pauvres, qui est le plus digne objet de la royauté. Il les bénit & leurs successeurs, qu'il appelle toujours ses enfans; & prioit Dieu nuit & jour, qu'ils persévérassent dans la foi. Priere exaucée de Dieu, avec une prérogative bien particuliere; puis que la France est le seul royaume de la chrétienté, qui n'ait jamais vu sur le trône que des rois enfans de l'Eglise ». On ne fait en quel tems il mourut; mais il est certain qu'il ne vivoit plus en 535. Nous avons sous son nom quelques *Lettres* dans la Bibliothèque des Peres, & deux *Testamens*. Plusieurs savans doutent

qu'ils soient de lui. Le P. Suyskens, dans les *Acta Sanctorum*, paroît avoir démontré que le plus ample de ces deux Testamens est une piece supposée. L'abbé Bye, savant Bollandiste, a fortifié les preuves du P. Suyskens d'une Dissertation intitulée : *Réponse aux Mémoires de M. des Roches*, Bruxelles, 1780, in 8°. L'abbé Ghesquiere a démontré la même chose dans les *Acta Sanctorum Belgii selecta*. Voy. Oudin, *In Suppl. ad Bellarm.*, pag. 113.

REMI, grand-aumônier de l'empereur Lothaire, succéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 854. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette Eglise, la *Réponse aux trois Lettres d'Hincmar de Rheims, de Pardule de Laon, & de Raban de Mayence*. Il présida au concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres & à celui de Savonnières, près de Toul, en 859, & se signala dans toutes ces assemblées par un zele peu commun. Cet illustre prélat termina sa vie glorieuse en 875, après avoir fait diverses fondations. On trouve son nom parmi ceux des Saints dans le Supplément au Martyrologe Romain de Ferrari, & dans le Martyrologe de France par du Sauffay; mais il ne paroît pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Outre la *Réponse* dont nous avons parlé, & dans laquelle il soutient la doctrine de S. Augustin sur la grace & sur la prédestination, nous avons de lui : *Traité de la condamnation de tous les Hommes par Adam, & de la délivrance de quelques-uns par J. C.*

restriction qui ne doit s'entendre que de la délivrance efficace & effective. On trouve ce *Traité*, ainsi que la *Réponse*, dans la Bibliothèque des Peres & dans *Vindicia Prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4°.

REMI D'AUXERRE, ainsi appelé, parce qu'il étoit moine de S. Germain d'Auxerre, fut appelé à Rheims vers 882, par Foulques archevêque de cette ville, pour y établir des écoles. Il mourut vers l'an 908. Il eut pour maître Heric ou Henri. Ses études, suivant le bon usage de ce tems-là, embrassèrent les sciences profanes & les sciences divines: on croyoit alors ce que les gens sages pensent encore aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées, se prêtent de mutuels secours. Il enseigna dans l'université de Paris, & s'y acquit quelque réputation. On a de lui: I. Une *Exposition de la Messe*. II. Des *Commentaires sur les Petits Prophètes*, sur les *Épîtres de S. Paul*, sur les *Cantiques des Cantiques*, sur l'*Apocalypse* (ces deux derniers Commentaires ont été long-tems attribués à Haymon d'Halberstadt). Il en a aussi fait sur les *Psaumes*, Cologne, 1536, in-folio, & dans la Bibliothèque des Peres.

REMI, (Abraham) *Remius*, dont le nom étoit *Ravaud*, né en 1600, mort en 1646, professa l'éloquence au collège-royal: Remi, village du Beauvoisis sa patrie, lui donna son surnom. Il est regardé comme un des meilleurs poètes latins de son tems. Ses productions virent le jour en 1646, in-12: on y remarque de l'esprit, une imagination vive,

de l'invention, & une facilité peu commune. Il a fait un Poëme épique sur Louis XIII, divisé en quatre livres, sous le titre de *Borbonias*, 1627, in-8°. Son *Mæsonium*, ou Recueil de vers sur le château de Maisons, près Saint-Germain, est ce que cet auteur a fait de mieux.

REMI, (Joseph-Honoré) né à Remiremont en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre par l'évêque de Toul, qui voulut le fixer dans son diocèse; mais dominé par l'amour de l'indépendance, & captivé par les coriphées de la secte philosophique, il préféra le séjour de Paris, où il s'appliqua à la littérature. Ce genre d'étude ne lui fournissant point de quoi subsister, il se livra au droit & se fit recevoir avocat. Il concourut pour plusieurs prix académiques, & les maximes qu'il eut soin de parer d'une éloquence verbiageuse & antithétique, lui méritèrent les applaudissemens de bien des gens. L'*Eloge* de Fénelon fut jugé digne d'un *Accessit* en 1771, & celui de Michel l'Hôpital fut couronné en 1777; mais la faculté de théologie, offensée des paradoxes de l'auteur, flétrit ses lauriers par une censure bien motivée. Il se chargea ensuite de la rédaction de la partie de la jurisprudence dans la nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, par ordre des matières; il rédigea le premier volume, & étoit assez avancé dans le second lorsqu'il mourut le 12 juillet 1782. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui: I. *Le Cosmopolisme*, 1770. II. *Les Jours pour servir de cor-*

redif aux Nuits d'Young, 1770, où il critiqua fort mal-à-propos cet ouvrage admirable, plein de grandes idées & de sentimens profonds, chef-d'œuvre du genre sombre. III. *Le Code des François*, 1771, 2 vol. in-12. IV. Plusieurs extraits dans le *Mercur de France*, dont il a été un des rédacteurs depuis la fin de 1778. L'abbé Remi avoit des dispositions heureuses pour réussir dans la culture des belles-lettres; ses succès n'auroient pas été douteux, sans ce malheureux esprit philosophique, qui dessèche si fort l'ame, & qui éteint principalement le sentiment & l'imagination, les deux grands ressorts de l'éloquence.

REMIGIO FIORENTINO, Dominicain & littérateur Italien du 16e. siècle, se fit connoître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont des Traductions: d'*Ammien Marcellin*, de *Cornelius Népos*, & de l'*Histoire de Sicile* de Fazello. Il est aussi auteur des *Réflexions sur l'Histoire de Guichardin*, & sur quelques autres Histoires, Venise, 1582, in-4^o., assez estimées; & de *Poésies Italiennes* fort médiocres. Remigio passa presque toute sa vie à Venise; son nom de famille étoit Nanni. Il mourut à Florence, sa patrie, en 1580, à 62 ans.

REMOND DE ST.-MARD, (Toussaint) né à Paris en 1682, se fit connoître d'abord par ses *Dialogues des Dieux*. Il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages; & il faut moins y chercher la morale évangélique, que celle d'Épicure. Ses autres ouvrages

sont: I. *Lettres galantes & philosophiques*, accompagnées de l'*Histoire de mademoiselle de****, remplies de paradoxes, de maximes fausses & licencieuses. II. *Trois Lettres sur la naissance, les progrès & la décadence du Goût*; elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste; elles ont même un petit ton satyrique, qui n'est point désagréable aux esprits malins, c'est-à-dire, au plus grand nombre. III. *Différens Traités sur la poésie en général, & sur les différens genres de poésie*, remplis de faux jugemens. IV. Un petit Poème intitulé: *La Sagesse*, & qui devoit être intitulé: *La Démence*, fruit d'une philosophie très-corrompue, parut d'abord en 1712, & on le réimprima dans un Recueil en 1715, sous le nom du marquis de la Fare, qui n'en étoit point l'auteur. V. Une *Lettre sur le Goût & le Génie, & sur l'utilité dont peuvent être les regles*. Ces différens écrits ont été recueillis en 1743, à Paris, sous le titre de *La Haye*, en 3 vol. in-12; & depuis en 1750, 5 vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à Paris en 1757, à 75 ans. Sa santé avoit toujours été extrêmement délicate, & il étoit sujet à plusieurs infirmités, fruits de sa morale spéculative & pratique. Il parloit comme il écrivoit, d'une manière précieuse. Il s'étoit formé sur Fontenelle, quoiqu'il le regardât comme le corrupteur du goût, & qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres & dans sa conversation.

REMOND, voyez FLORIMOND DE REMOND.
REMOND

REMOND DE SAINTE-ALBINE, (Pierre) censeur-royal, membre de l'académie des sciences & belles-lettres de Berlin, mort à Paris, sa patrie, le 9 octobre 1778, à 84 ans, a publié: I. *Abrégé de l'Histoire du président de Thou*, avec des remarques, 1759, 10 vol. in-12: livre écrit sèchement, & qui n'a pas eu de succès. II. *Le Comédien*, 1749, in-8°, où il donne des leçons d'histrionisme.

REMUS, frere de Romulus. Quelques-uns prétendent, que ne pouvant s'accorder avec son frere, il s'exila, & passa dans les Gaules, où il fonda la ville de Rheims: d'autres disent que son frere le tua, pour se venger de ce qu'il avoit fait par mépris le fossé récemment tracé des murs de Rome, ou plutôt pour régner seul; mais tous ces faits sont fort incertains.

RENAU D'ELISAGARAY, (Bernard) né dans le Béarn en 1652, d'une famille ancienne de Navarre, fut placé, dès son enfance, auprès de Colbert du Terron, intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques; il y réussit, & devint de bonne heure l'ami intime du P. Malebranche. La marine étoit son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, du Terron le fit connoître à Seignelai, qui devint son protecteur. Il lui procura, en 1679, une place auprès du comte de Vermandois, amiral de France, qui lui donna une pension de mille écus. Louis XIV, voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit ve-

Tome VII.

nir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions, on se borna à deux méthodes; l'une de Renau, & l'autre de du Quesne, qui eut la générosité de donner la préférence à celle de son rival. Renau jouit de son triomphe en présence de Louis XIV, qui lui ordonna d'aller à Brest & dans les autres ports pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfans en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus gros vaisseaux, qui demandoient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, Louis XIV résolut de se venger d'Alger; Renau proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'étoit venu dans l'esprit de personne, que des mortiers pussent n'être pas placés à terre, & se passer d'une assiette solide. Il promit de faire des galiotes à bombes: on se moqua de lui dans le conseil; mais Louis XIV voulut qu'on essayât cette nouveauté funeste, qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral, il alla en Flandre trouver Vauban, qui le mit en état de conduire les sieges de Cadaquiers en Catalogne, de Philisbourg, de Manheim & de Franckental. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, & l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur, avec 12000 livres de pension. Cet habile homme fut demandé par le grand-ma-

P P

tre de Malte, pour défendre cette isle; mais ce siege n'ayant pas eu lieu, Renau revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine, & grand-croix de l'ordre de S. Louis. Sa mort, arrivée en 1719, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Persuadé de la Religion par sa philosophie, il regardoit son corps comme un voile qui lui cachoit la vérité éternelle, & la mort comme un passage des plus profondes ténèbres à une lumiere parfaite. La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers; toutes ces qualités étoient chez lui au plus haut degré, & elles étoient soutenues par une piété aussi tendre que constante. Il avoit été reçu honoraire de l'académie des sciences en 1699. On a de lui la *Théorie de la manœuvre des Vaisseaux*, 1689, in-8°; & plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de Huyghens & Bernoulli contre la Théorie.

RENAUD, voyez AIMON.

RENAUDIE, (Jean de Barri, sieur de la) dit de la Forest, second chef de la conjuration que les Huguenots firent, en 1560, contre le roi François II, étoit d'une ancienne famille de Périgord. Il avoit été condamné au bannissement pour le crime de faux. Il passa le tems de son exil à Geneve & à Lausanne, & s'infina dans l'esprit de plusieurs François, retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis il forma les mêmes cabales en France, où il ne fut connu d'abord que de ceux de son parti. La Renaudie avoit de l'esprit, de la hardiesse, & étoit

vindictif. Il souhaitoit effacer l'infamie de son bannissement par quelqu'action éclatante. Dans cette vue, il offrit ses services à ceux de la conjuration formée par les Protestans. Il se chargea d'aller dans les provinces, & de gagner par lui-même & par ses amis, ceux qu'il avoit déjà connus, & leur donna jour au 1er. février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint, & on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où étoit la cour; mais ce dessein ayant été découvert par un avocat, nommé Pierre Avenelles, chez qui il étoit logé, la Renaudie, qui s'avançoit avec des troupes, fut tué dans la forêt de Château-Renaud, près d'Amboise, où son corps fut porté & pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front un écriteau avec ces paroles: *Chef des Rebelles*. Un de ses domestiques nommé la Bigne, qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers mémoires écrits en chiffres, & découvrit tout le secret de la conjuration.

RENAUDOT, (Théophraste) médecin, né à Loudun en 1584, s'établit à Paris en 1623. Il fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer en France ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. Louis XIII lui donna un privilège, qui fut confirmé par Louis XIV, pour lui & pour sa famille. Ce médecin gazetier mourut à Paris, en 1653. Pour se donner une grande réputation en qualité de médecin, il s'avisa d'établir chez lui un bureau public de consultations gratuites pour les

pauvres, & obtint des lettres qui le nommoient *Commissaire général des pauvres valides & invalides dans tout le royaume*. La faculté de médecine se récria contre ce privilege qu'elle prétendit n'être qu'un manteau qui cachoit un trafic vil & usuraire. Le parlement lui défendit par arrêt du 1 mars 1644, de se servir de ce privilege. Isaac Renaudot son fils, médecin, a publié les *Pieces* de ce singulier procès, 3 vol. in-4°. On a de Renaudot, pere, outre ses *Gazettes*: I. Une Suite du *Mercur* *François*, depuis 1635 jusqu'en 1643. Comme il ne donna dans ce recueil que la seule relation des faits, sans y joindre les pieces justificatives, ainsi qu'avoient fait Jean & Etienne Richer, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a donné que les 6 derniers volumes de cet ouvrage, qui est en 25 in-8°. Les siens sont les moins estimés. II. Un *Abrégé de la vie & de la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé*, 1646, in-4°. III. *La vie & la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4°. IV. *La Vie de Michel Mazarin*, cardinal frere du premier ministre de ce nom, 1648, in-4°.

RENAUDOT, (Eusebe) petit-fils du précédent, naquit à Paris en 1646. Après avoir fait ses humanités au college des Jésuites, & sa philosophie au college d'Harcourt, il entra chez les Peres de l'Oratoire; mais il n'y demeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique; mais il ne songea jamais à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, & il en étudia ensuite plusieurs

autres. Son dessein étoit de faire servir ses connoissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la Religion. Le grand Colbert avoit conçu le dessein de rétablir en France les impressions en langues orientales. Il s'adressa à l'abbé Renaudot, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues; mais la mort de ce ministre fit abandonner ce projet. Le cardinal de Noailles le mena avec lui à Rome en 1700, & le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape Clément XI l'honora de plusieurs audiences particulieres, & lui conféra le prieuré de Frossay en Bretagne. Il l'engagea à rester encore 7 à 8 mois à Rome, après le départ du cardinal, pour jouir plus long-tems de son entretien. Le grand-duc de Florence, auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présens, & lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Il mourut en 1720, à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliotheque aux Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés. L'abbé Renaudot avoit un esprit net, un jugement solide, une mémoire prodigieuse. Homme de cabinet & homme du monde tout ensemble, il se livroit à l'étude par goût, & se prêtoit à la société par politesse. Attentif à garder les bien-seances, ami fidele & généreux, libéral envers les pauvres, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de converser avec les savans; il fut le modele

de l'honnête homme & du chrétien. Quelque lié qu'il fût avec quelques personnes de la *petite église*, il fut ne pas les imiter dans les intrigues & les mouvemens de parti, & ne fit pas de manifeste contre les décrets du Saint-Siege. Ses principaux ouvrages sont: I. Deux vol. in-4°, en 1711 & 1713, pour servir de continuation au livre de la *Perpétuité de la Foi*. II. *Historia Patriarcharum Alexandrinorum, Jacobitarum &c.*, Paris, 1713, in-4°. III. *Un Recueil d'anciennes Liturgies Orientales*, 2 vol. in-4°, Paris, 1716, avec des Dissertations très-savantes. IV. Deux anciennes *Relations des Indes & de la Chine*, avec des Observations, Paris, 1718, in-8°. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, renferme les voyages de deux Mahométans du 9e. siècle. V. *Défense de la Perpétuité de la Foi*, in-8°, contre le livre d'Aymon. VI. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. VII. *Défense de son Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, in-12. VIII. Une *Traduction latine de la Vie de S. Athanase*, écrite en arabe. Elle a été inférée dans l'édition des *Œuvres* de ce Pere par Dom de Montfaucon, &c. IX. Plusieurs *Ouvrages manuscrits*. Le style de ces diverses productions est assez noble; mais il manque de légèreté & d'agrément.

RENÉ, comte d'Anjou & de Provence, arriere-petit-fils du roi Jean, né à Angers en 1408, descendoit de la seconde branche d'Anjou, appelée au trône de Naples par la reine Jeanne I. Ayant épousé en

1420 Isabelle de Lorraine, fille & héritiere de Charles II, il ne put recueillir l'héritage de son beau-pere. Antoine, comte de Vaudemont, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de Lorraine, le fit prisonnier, & le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, dont les descendans régnerent dans cette province. Louis, roi de Naples, son frere, & la reine Jeanne II qui l'avoit fait son héritier, étant morts, il se rendit en 1435 dans le royaume de Naples; il n'y fut pas plus heureux qu'en Lorraine. Jean de Calabre, son fils, entreprit non moins inutilement la conquête du royaume d'Aragon, sur lequel René formoit des prétentions du côté de sa mere Yolande. Le comte d'Anjou n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva les arts de la paix. Il fit des vers & peignit, comme un prince pouvoit peindre dans un siècle & dans un pays alors à demi-barbare. On voit un de ses tableaux aux Célestins d'Avignon. Le sujet n'est pas riant, mais peut provoquer des réflexions salutaires. C'est le squelette de sa maîtresse à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voit les diables, mêlés avec différens personnages, représenter des scènes qui, aujourd'hui, ne paroissent que ridicules; mais qui, chez un peuple grossier, étoient des moralités mises en action. Plusieurs de ces scènes ne sont pas aisées à expliquer. On peut consulter l'abbé Papon dans

son *Voyage de Provence*, tom. 1, pag. 51, édit. de 1787. René mourut à Aix en 1480. On lui a attribué l'*Abusé en Cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes Poésies sans date, mais fort ancien, in-fol., & depuis à Vienne, 1484, in-fol. On a encore de lui : *Les Cérémonies observées à la réception d'un Chevalier* : manuscrit enrichi de belles mignatures. Jeanne de Laval, qu'il épousa en secondes noces, lui donna des enfans qui moururent avant lui. Il fut surnommé *le Bon* ; mais cette bonté tenoit beaucoup de la foiblesse & de la pusillanimité. Dans le tems qu'il étoit à Angers, il institua en 1438 l'ordre du Croissant.

RÉNÉ, duc de Lorraine, engagé par le roi de France à faire la guerre à Charles le Hardi, duc de Bourgogne, fut d'abord malheureux & perdit son duché ; mais il le recouvra par le moyen d'un grand secours que lui fournirent les Suisses. Charles étant revenu avec une puissante armée assiéger Nancy, il s'y livra une sanglante bataille le 4 janvier 1477, dans laquelle Charles fut défait & tué (selon toute apparence) par Campobasso, un de ses généraux, gagné par René avec plusieurs autres, (voyez CHARLES le Hardi). René mourut en 1508.

RENEAULME, (Paul-Alexandre de) chanoine-régulier de Ste. Genevieve de Paris, d'une famille noble, originaire de Suisse, fut d'abord prieur de Marchenoir, & ensuite de Theuvy, où il mourut d'hydropisie en 1749. C'étoit un homme plein de vertus, & sur-tout très-

charitable. Il connoissoit la botanique, & servoit de médecin aux pauvres de son canton. Il s'étoit formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier puisse se procurer. En 1740, il publia un *Projet de Bibliothèque universelle*, pour rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique & chronologique, le nom de tous les auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit ; le titre de leurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse ; le nombre des éditions, des traductions, &c. Une santé languissante dans les dernières années de sa vie, l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliothèque, ont passé à la maison des chanoines-réguliers de St. Jean à Chartres. — Il ne faut pas le confondre avec RENEAULME Paul, médecin de Blois dans le 17^e siècle, de qui on a : I. *Ex curationibus Observationes*, Paris, 1606, in-8°. Il y démontre que les remèdes chymiques sont quelquefois d'un grand secours. II. *Specimen historiae plantarum*, avec fig., 1611, in-4°. III. *La vertu de la fontaine de Médicis, près de St. Denys-lez-Blois*, 1618, in-8°.

RÉNÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, de Louis XII & de la reine Anne de Bretagne, avoit été accordée en 1515 à Charles d'Autriche, depuis empereur, & fut demandée quelques années après par Henri VIII, roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point

de suite, pour quelques raisons d'état; & la princesse fut mariée par François I, à Hercule d'Est, Ile. du nom, duc de Ferrare. C'étoit une femme d'un esprit inconstant & d'une curiosité inquiète. Calvin, ayant été obligé de quitter la France & de passer en Italie, disposa facilement l'esprit de cette princesse à suivre ses opinions; & Marot, qui lui servoit de secrétaire, la confirma dans cette disposition. Après la mort du duc son époux, en 1559, elle revint en France, & s'occupa à augmenter les troubles du royaume. Elle parla pour le prince de Condé, lorsqu'il fut mis en prison; mais leur amitié ne dura pas. Elle se brouilla avec lui, parce qu'elle désapprouva la guerre des Prétendus-Réformés. Elle mourut dans l'hérésie, en 1575, dans le château de Montargis, âgée de 65 ans.

RENNEQUIN ou RENKIN, voyez RANNEQUIN.

RENNES, (Brice de) Capucin, missionnaire en Palestine, fut un de ceux qui, par ordre de la Propagande, travaillèrent à l'édition de la Bible arabe, imprimée en 1671 pour l'usage des Eglises orientales. Ce Religieux a traduit encore dans la même langue: *l'Epitome annalium ecclesiasticorum Cardinalis Baronii*, 2 vol. in-4°, & *l'Epitome annalium veteris testamenti Jacobi Saliani ab Adamo usque ad Christum*, 2 vol. in-4°, de l'imprimerie de la Propagande, 1653.

RENOMMÉE, divinité poétique, messagere de Jupiter. Elle se plaçoit sur les plus hauts lieux, pour publier les bonnes

& mauvaises nouvelles. Les poètes la représentent sous la figure d'une jeune fille, avec des ailes remplies d'yeux & d'oreilles, autant de bouches & de langues, sonnante de la trompette, & ayant sa robe retroussée. Virgile en fait une description très-pittoresque dans le 4e. livre de l'Enéide. Une de ses qualités distinctives est de raconter les mensonges avec la même contenance que les vérités:

*Tam falsi fidiq; tenax quam
nuntia veri.*

RENTI, (Gaston-Jean-Baptiste, baron de) issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611 au diocèse de Bayeux, fit éclater dès sa tendre jeunesse une piété que son commerce avec le monde n'éteignit jamais. Il se proposa d'entrer chez les Chartreux, mais ses parens s'y opposèrent. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine, & Louis XIII l'honora de son estime. Il épousa à l'âge de 22 ans Elizabeth de Balzac, comtesse de Graville. Son occupation principale fut dès-lors de remplir tous les devoirs d'un chef de famille en vrai chrétien; il donna le spectacle de toutes les vertus que la Religion peut inspirer. Insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs & à tous les biens créés, il ne songea qu'à servir le souverain Maître, & à le faire servir par ses vassaux, & sur-tout par ses enfans. Il mourut à Paris le 24 avril 1649, & fut enterré à sa terre de Citri, diocèse de Soissons. Il eut part à l'établissement des Freres Cordonniers (voyez BUCHE).

R E Q

Le Pere de Saint-Jure, Jésuite, a donné sa *Vie*.

REQUESENS, (Louis de) d'une illustre famille d'Espagne, commandeur de l'ordre de S. Jacques, fut gouverneur-général des Pays-Bas en 1574, après le départ du duc d'Albe. Il s'empara de la ville de Zirczée en Zélande : mais en général son administration ne fut pas heureuse. Son caractère n'avoit pas l'énergie nécessaire dans les circonstances, & les mécontents en profiterent. Ce qui a fait dire que le duc d'Albe n'auroit pas dû venir aux Pays-Bas, ou qu'il n'auroit pas dû en sortir. Requesens mourut en 1576. Il avoit été auparavant gouverneur du Milanez, & s'étoit conduit d'une manière peu convenable à l'égard de S. Charles Borromée, auquel il donna de cuisans chagrins ; ce que bien des personnes ont regardé comme la cause de son peu de succès dans le gouvernement des Pays-Bas & de sa mort prématurée. Cependant il en avoit fait demander pardon au saint prélat, qui avoit promis de le demander à Dieu par ses plus ferventes prières.

RESCIUS, (Stanislas) chanoine de Warmie en Pologne, secrétaire du cardinal Hofius, fut député vers Henri duc d'Anjou, élu roi de Pologne, & envoyé ensuite par Etienne Battori, en qualité d'ambassadeur, à Rome. Ce prince lui avoit donné l'abbaye d'Androw, ordre de Cîteaux. Nous avons de lui : I. *De rebus in electione Regis Poloniae gestis ad discessum ejus*, Rome, 1573, in-4°. II. *Vita D. Stanislai Hofii, Poloni, S. R. E. Cardin.*

R E S 509

majoris penitentiarii & episcopi Warmiensis, Rome, 1587 ; Munster, 1690, in-8°. III. *Dissidium Evangelicorum Magistrorum ac Ministrorum*, Cologne, 1592, in-8°. IV. *De atheismis & phalarismis Evangelicorum*. Ce traité, qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4°, à Naples, où l'auteur mourut deux ans après, en 1598.

RESENDE ou REESEDE, *Resendus*, (André ou Louis-André de) né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de S. Dominique, & étudia avec succès à Alcalá, à Salamanque, à Paris & à Louvain. Le roi de Portugal, Jean III, lui confia l'éducation des princes ses frères, & ayant obtenu du pape la permission de lui faire quitter l'habit de Religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. Resende ne fut pas moins laborieux sous l'habit de chanoine, que sous celui de Dominicain. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique & la poésie, & prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, l'an 1600, en 2 vol. Les principaux sont : I. *De Antiquitatibus Lusitaniae*, Evora, 1593, in-fol. ; curieux & rare. II. *Deliciae Lusitano-Hispanicae*, 1613, in-8° ; bon & recherché. III. Un vol. in-4° de Poésies latines. IV. *De vitâ aulicâ*, in-4°. V. Une Grammaire, sous ce titre ; *De Verborum conjugatione*, &c. Il étoit très-versé dans les langues grecque, latine & hébraïque, & dans les antiquités sacrées & profanes. Ses

Poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition. — Il y a eu un autre RESENDE (Garcias de) auteur de l'*Histoire de Jean II*, en portugais, in-folio.

RESENIUS, (Pierre) professeur en morale & en jurisprudence à Coppenhague, devint prévôt des marchands de cette ville, & conseiller-d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire & au droit public d'Allemagne. On a de lui: I. *Jus Aulicum Norwegicum*, 1673, in-4°. II. Un *Dictionnaire Islandois*, 1683, in-4°. III. Deux *Edda des Islandois*, 1665, in-4°. M. Mallet en a donné la traduction dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*, Coppenhague, 1756, in-4°. Resenius poussa sa carrière jusqu'à 83 ans, & mourut en 1588.

RESNEL DU BELLAY, (Jean-François du) né à Rouen en 1692, fit voir dès sa jeunesse beaucoup d'esprit & de talent pour la poésie. Dès qu'il se fut montré à Paris, il trouva des amis, & il méritoit d'en avoir. On lui procura l'abbaye de Fontaine, & une place à l'académie françoise & à celle des belles-lettres. L'abbé du Resnel a un rang marqué sur le Parnasse, par ses traductions des *Essais sur la Critique & sur l'Homme* de Pope, in-12. Ces versions sont précédées d'une Préface très-bien écrite (voyez POPE). Il a prêté dans ses vers beaucoup de force & de grace à des sujets arides. On y trouve de très-beaux morceaux, quoiqu'il y ait quelques vers profaïques & languissans. On prétend que Pope étoit assez mé-

content de son traducteur; on n'en voit pas trop la raison, car le copiste a souvent embelli son original. L'abbé du Resnel s'étoit aussi adonné à la chaire, & nous avons de lui un *Panegyrique de S. Louis*. Il mourut à Paris en 1761, à 69 ans.

RESSIUS, (Rutger) professeur de la langue grecque à Louvain, naquit à Mafeyck, dans la principauté de Liege, vers la fin du 15e. siècle. Erasme rend un hommage flatteur à son érudition & à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à Jean Robin, doyen de l'église de Malines. *Doctior, dit-il, an inveniri possit nescio, certò diligentiore m ac moribus puriore m vix invenias*. La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes, mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions: I. Des *Institutions du droit des Grecs*, par Théophile, Louvain, 1536. II. Des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1533. III. Des *Loix* de Platon.

RESSONS, (Jean-Baptiste Deschiens de) né à Châlons en Champagne, d'une bonne famille, mourut à Paris en 1735. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit dans l'artillerie, & fit de si rapides progrès dans les mathématiques, qu'il fut bientôt admis dans l'académie des sciences, dont il a enrichi le recueil d'un assez bon nombre de *Mémoires*.

RESTAUT, (Pierre) né à Beauvais en 1694, d'un marchand de drap de cette ville, fut pourvu en 1740 d'une

charge d'avocat au conseil du roi, & mourut à Paris en 1764, à 70 ans. Tout le monde connoît ses *Principes généraux & raisonnés de la Grammaire Française*, in-12. Il y a eu une foule d'éditions de cette Grammaire. » Cet auteur, dit un habile critique, n'a fait que répéter ce qu'avoient dit le P. Buffier, l'abbé Regnier, M. de la Touche, & tous ceux qui avoient écrit avant lui sur cette matière qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux règles qu'il établit; on peut ajouter, par l'étalage d'une érudition spéculative aussi inutile que repoussante, pour ceux qui apprennent une langue. » Pourquoi, continue le critique, ce livre a-t-il donc eu tant de vogue? c'est que l'auteur étoit protégé par un parti qui le prônoit ». Restant a revu le *Traité de l'Orthographe en forme de Dictionnaire*, Poitiers, 1775, in-8°. On a encore de lui un *Abrégé de sa Grammaire*, in-12; & la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, avec des notes contre les Jésuites. Voyez INCHOFER.

RESTOUT, (Jean) peintre ordinaire du roi, des académies de Caen & de Rouen sa patrie, naquit en 1692. Fils, petit-fils de peintres, & neveu de Jouvenet, il hérita de ses peres & de son oncle le goût pour ce bel art, & la nature y ajouta un génie plus vaste. Il mourut à Rouen en 1768, directeur de l'académie de peinture, laissant de la fille de Hallé, un fils héritier de ses talens. Il avoit une piété éclairée & solide, des connoissances & de l'esprit. Comme

peintre, il se distingua par une composition noble & mâle. Il entendoit supérieurement ces balancemens & ces oppositions que les grands-maitres font des masses, des formes, des ombres & des lumieres. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenoit apparemment de Jouvenet, dont il avoit été le disciple.

RETZ, (Albert de Gondy, dit le maréchal de) étoit fils d'Antoine de Gondy, maitre-d'hôtel de Henri II, qui avoit suivi Catherine de Médicis en France. Sa famille établie à Florence, y brilloit depuis les premiers tems de la république. Albert fut employé dans les négociations & dans les armées. Il s'empara de Belle-Ile, qu'il fortifia; fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574; Henri III le fit duc & pair. Il mourut en 1602, regardé comme un courtisan habile & un médiocre général, qui n'avoit eu le bâton que par faveur. C'est lui qui avoit conseillé à Henri III de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la Ligue. — Son frere, Pierre de GONDY, fut évêque de Langres, puis de Paris. Le pape Sixte V l'éleva au cardinalat en 1587. Il mourut à Paris le 17 février 1616, à 84 ans. Son neveu, le cardinal Henri de Gondy, lui succéda. Il mourut à Béziers, où il avoit suivi Louis XIII qui marchoit par son conseil contre les Huguenots, le 3 août 1622, & eut pour successeur, Jean-François de Gondy son frere, 1er. archevêque de Paris, prélat

vertueux, mort en 1654, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal de Retz qui fut. La postérité du maréchal de Retz, finit en son arrière-pénite-fille, Paule-Françoise-Marguerite de Gondy, qui épousa le duc de Lesdiguières, dont elle resta veuve en 1681, & descendit au tombeau en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité en 1703.

RETZ, (Jean-François-Paul de Gondy, cardinal de) naquit à Montmirel en Brie, l'an 1614. Son pere Emmanuel de Gondy, étoit général des galeres & chevalier des ordres du roi. On lui donna pour précepteur le célèbre Vincent de Paul. Il fit ses études particulières avec succès, & ses études publiques avec distinction; prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1643, & fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêché de Paris. L'abbé de Gondy sentoit beaucoup de dégoût pour son état: son génie & son goût étoient décidés pour les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus hautes dignités de l'Eglise. Devenu coadjuteur, il se gêna pendant quelque tems pour se gagner le clergé & le peuple. Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il étoit. Il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommoit le *Régiment de Corinthe*, parce qu'il étoit archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement avec un poignard

dans sa poche, dont on appercevoit la poignée. Ce fut alors qu'un plaifant dit: *Voilà le Bréviaire de notre archevêque.* L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile; l'ambition lui fit faire la paix. Il se reconcilia secrètement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal. Louis XIV le fit nommer à la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins; il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, & de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré pendant long-tems en Italie, en Hollande, en Flandre & en Angleterre, il revint en France l'an 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, & obtint en dédommagement l'abbaye de St-Denys. Il avoit vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que 20 mille livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus d'un million, & se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Il mourut le 24 août 1679, dans de grands sentimens de piété, qu'il avoit constamment manifestés dans sa retraite, & qui prouvent que les marques qu'il en avoit données par intervalle dans le tems de ses incartades, n'étoient pas l'effet du caprice, moins encore de l'hypocrisie. Cet homme audacieux & bouillant, devint, sur la fin de sa vie, doux, paisible, sans intrigue, & fut aimé de tous les honnêtes gens; comme si toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débau-

che d'esprit, & des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge. « Il parut sentir, dit » un historien, que les hon- » neurs où il étoit parvenu, ne » valoient pas ce qu'il lui en » avoit coûté pour y parvenir. » Réduit, après tant d'agita- » tions & de troubles, à une » situation paisible, avec un pe- » tit nombre d'amis, il signala » les dernières années d'une vie » très-peu chrétienne, par tous » les procédés & la délicatesse » même de la vertu. Il demanda » au roi la permission de ren- » voyer à Rome le chapeau » de cardinal. Le souverain » pontife, à la persuasion du » roi, lui ordonna de le con- » server; mais on ne put l'em- » pêcher d'aller ensuite se ren- » fermer dans l'une de ses » abbayes, pour y méditer à » loisir les grandes vérités du » Christianisme, jusques-là si » neuves pour lui ». Il nous » reste de ce cardinal plusieurs » ouvrages: ses *Mémoires* sont » le plus agréable à lire. Ils » virent le jour pour la première » fois en 1717; on les réimprima » à Amsterdam, en 1731, en » 4 vol. in-12. Cette édition » passe pour la plus belle. « Ces » *Mémoires* sont écrits, dit » l'auteur du *Siecle de Louis » XIV*, avec un air de gran- » deur, une impétuosité de » génie & une inégalité, qui » sont l'image de sa conduite ». Il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philo- » sophe, mais d'un philosophe » qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, & il » n'y ménage pas davantage les » autres. On y trouve les por- » traits de tous ceux qui jouèrent

un rôle dans les intrigues de la Fronde. « Portraits, dit » l'abbé Maury, qui sont » autant de chef-d'œuvres, » à l'exception toutefois de » celui d'Anne d'Autriche, que » l'écrivain trace en homme » de parti, aveuglé par la » haine, & alors, selon l'u- » sage, privé par sa passion de » toutes les forces de son es- » prit ». On a encore de lui: *La Conjuration du comte de Fiesque*; ouvrage composé à l'âge de 17 ans, & traduit en partie de l'italien de Mascardi.

RETZ, (François) né à Prague en 1672, entra chez les Jésuites en 1689. Devenu général en 1730, il gouverna la Société pendant 20 ans avec beaucoup de prudence, dans un calme parfait qui sembloit annoncer des tempêtes prochaines, & mourut à Rome le 19 novembre 1750.

RETZ, voyez LAVAL Gille & André.

REUCHLIN, (Jean) connu aussi sous le nom de *Fumée* & de *Kapnion* (parce que *Reuch* ou *Rauch* en allemand, & *Kapnion* en grec, signifient *Fumée*), naquit à Pfortzheim en Suabe, l'an 1455, & étudia en Allemagne, en Hollande, en France & en Italie. Il brilla par la connoissance des langues latine, grecque & hébraïque. Lorsqu'il étoit à Rome, il connut Argyropile & étudia sous lui. Ce savant ayant prié Reuchlin d'interpréter un passage de Thucydide, il le fit d'une façon si élégante & avec une prononciation si nette, qu'Argyropile dit en soupirant: *Gracia nostra exilio transvolavis*

Alpes. Il enseigna ensuite le grec à Orléans & à Poitiers : puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Eberard, prince de Suabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la Ligue de Suabe, pour l'empereur & les électeurs; & fut envoyé quelque tems après à Inspruck, vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Pfeffercorn avoit obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des Juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de cet édit, Reuchlin fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendans de Jacob; les indifférens, qui traitent de divers sujets; & ceux qui sont composés directement contre la Religion Chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers, qui pouvoient avoir leur utilité, & qu'on supprimât les derniers; mais il mêla à cet avis bien des hors-d'œuvres & des digressions qui parurent reprehensibles. Pfeffercorn lui opposa un ouvrage qu'il intitula *Miroir manuel*; Reuchlin y répondit par le *Miroir oculaire*. Les théologiens de Cologne examinerent cette réponse, & entirerent 44 propositions, qu'ils accuserent d'erreur & d'hérésie, & qui furent publiées en latin par Arnauld de Tongres avec des notes. Les théologiens de Paris furent consultés, & 80 docteurs rendirent une décision en 1514, qui jugea le livre de Reuchlin digne du feu. Rome ne fut pas plus favorable à cet ouvrage, il fut mis dans l'*Index* du concile de Trente, Reuchlin

se retira ensuite à Ingolstadt, où ses amis lui procurerent une pension de 200 écus d'or, pour enseigner le grec & l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique, & il mourut en 1522, à 67 ans, épuisé par des études pénibles & constantes. Reuchlin avoit beaucoup d'érudition, & écrivoit avec chaleur. L'Allemagne n'avoit alors que ce seul homme, qu'elle pût opposer aux savans d'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son *Traité De arte cabalística*, 1517, in-fol., & dans *Artis cabalísticae Scriptores*, 1587, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué avec succès par le P. Hochstrat, qui publia *Destructio cabalæ seu cabalística perfidia, adversus Reuchlinum*, Anvers, 1518, in-4°. On a encore de Reuchlin: *De Verbo Mirifico libri tres*. Ces deux ouvrages ont été condamnés à Rome. On lui attribue les Lettres connues sous le titre de *Litteræ obscurorum Virorum*; satyre amere contre les théologiens scholastiques; mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de Reuchlin, & on l'attribue avec plus de raison à Ulric de Hutten; d'autres disent qu'ils y ont travaillé en société (voyez GRATIUS). La *Vie* de Reuchlin a été écrite par Jean-Henri Maius, 1687, in-8°. Voyez *Contra Dialogum de causa Reuchlini*, & *Apologia contra Reuchlinum*, par le P. Hochstrat.

REVIUS, (Jacques) né à

Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du college théologique de Leyde en 1642, & y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, & fut nommé reviseur de la Bible, qui porte le nom de cette ville. Il étoit versé dans les langues savantes, & entendoit presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui : I. *Belgicarum Ecclesiarum doctrina & ordo*, grec & latin, Leyde, 1623, in-12. II. *Épîtres françoises des Personnages illustres & doctes à Scaliger, Harderwyck*, 1624, in-12. Le principal mérite de ce recueil est sa rareté. III. *Historia Pontificum Romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas même estimée chez les Protestans. IV. *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4°. C'est la métaphysique de Suarez qu'il prétend corriger; on a beaucoup ri de cette présomption de se mesurer avec le plus profond métaphysicien de son siècle. Il lui reproche aussi des erreurs théologiques; mais elles consistent en ce que Suarez n'a pas été calviniste. V. *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4°, & quelques ouvrages de peu d'importance.

REUTER, (Jean) né dans la province de Luxembourg en 1680, se fit Jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités & la philosophie, il fut 8 ans professeur de théologie morale dans l'université de Treves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8°. Il a encore donné *Neoconfessarius practicè instruc-*

tus, livre très-propre à former les jeunes ecclésiastiques à une sage administration du Sacrement de Pénitence. Il partagea son tems entre la priere, l'étude & les œuvres de charité. C'est dans ces exercices qu'il mourut à Treves en 1762.

REY, (Jean) qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Jean Rey ou Ray (*voyez ce dernier mot*), vivoit du tems du P. Merfenne, & correspondoit avec lui. Il étoit né à Bugue, petite ville du Périgord, & donna en 1629, des *Essais*, réimprimés en 1782, avec des notes d'un M. Gobet, qui lui attribue la découverte de la gravité de l'air; objet si peu à portée de Rey, qu'il ignoroit même la nature de l'air, qu'il croyoit être un composé de terre & d'eau: sans doute que dès-lors il dut le croire pesant, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une découverte. Ce n'est sur aucun des effets de l'air que Rey en imagina la pesanteur, mais après l'absurde idée qu'il avoit de sa composition.

REYD van, *voyez REIDANUS*.

REYHER, (Samuel) né à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1635, mort en 1714 à Kiel, où il professa les mathématiques & ensuite la jurisprudence; étoit conseiller du duc de Saxe-Gotha, & membre de la société royale des sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui en latin, un livre savant, intitulé: *Mathesis Biblica*; & une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix

Alpes. Il enseigna ensuite le grec à Orléans & à Poitiers : puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Eberard, prince de Suabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la Ligue de Suabe, pour l'empereur & les électeurs; & fut envoyé quelque tems après à Inspruck, vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Pfeffercorn avoit obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des Juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de cet édit, Reuchlin fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendans de Jacob; les indifférens, qui traitent de divers sujets; & ceux qui sont composés directement contre la Religion Chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers, qui pouvoient avoir leur utilité, & qu'on supprimât les derniers; mais il mêla à cet avis bien des hors-d'œuvres & des digressions qui parurent reprehensibles. Pfeffercorn lui opposa un ouvrage qu'il intitula *Miroir manuel*; Reuchlin y répondit par le *Miroir oculaire*. Les théologiens de Cologne examinerent cette réponse, & entirerent 44 propositions, qu'ils accuserent d'erreur & d'hérésie, & qui furent publiées en latin par Arnauld de Tongres avec des notes. Les théologiens de Paris furent consultés, & 80 docteurs rendirent une décision en 1514, qui jugea le livre de Reuchlin digne du feu. Rome ne fut pas plus favorable à cet ouvrage, il fut mis dans l'*Index* du concile de Trente, Reuchlin

se retira ensuite à Ingolstadt, où ses amis lui procurerent une pension de 200 écus d'or, pour enseigner le grec & l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique, & il mourut en 1522, à 67 ans, épuisé par des études pénibles & constantes. Reuchlin avoit beaucoup d'érudition, & écrivoit avec chaleur. L'Allemagne n'avoit alors que ce seul homme, qu'elle pût opposer aux savans d'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son *Traité De arte cabalística*, 1517, in-fol., & dans *Artis cabalísticae Scriptores*, 1587, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué avec succès par le P. Hochstrat, qui publia *Destructio cabalæ seu cabalística perfidia, adversus Reuchlinum*, Anvers, 1518, in-4°. On a encore de Reuchlin: *De Verbo Mirifico libri tres*. Ces deux ouvrages ont été condamnés à Rome. On lui attribue les Lettres connues sous le titre de *Litteræ obscurorum Virorum*; satyre amere contre les théologiens scholastiques; mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de Reuchlin, & on l'attribue avec plus de raison à Ulric de Hutten; d'autres disent qu'ils y ont travaillé en société (voyez GRATIUS). La *Vie* de Reuchlin a été écrite par Jean-Henri Maius, 1687, in-8°. Voyez *Contra Dialogum de causa Reuchlini*, & *Apologia contra Reuchlinum*, par le P. Hochstrat.

REVIUS, (Jacques) né à

Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du college théologique de Leyde en 1642, & y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, & fut nommé reviseur de la Bible, qui porte le nom de cette ville. Il étoit versé dans les langues savantes, & entendoit presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui : I. *Belgicarum Ecclesiarum doctrina & ordo*, grec & latin, Leyde, 1623, in-12. II. *Épîtres françoises des Personnages illustres & doctes à Scaliger, Harderwyck*, 1624, in-12. Le principal mérite de ce recueil est sa rareté. III. *Historia Pontificum Romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas même estimée chez les Protestans. IV. *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4°. C'est la métaphysique de Suarez qu'il prétend corriger; on a beaucoup ri de cette présomption de se mesurer avec le plus profond métaphysicien de son siècle. Il lui reproche aussi des erreurs théologiques; mais elles consistent en ce que Suarez n'a pas été calviniste. V. *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4°, & quelques ouvrages de peu d'importance.

REUTER, (Jean) né dans la province de Luxembourg en 1680, se fit Jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités & la philosophie, il fut 8 ans professeur de théologie morale dans l'université de Treves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8°. Il a encore donné *Neoconfessarius practicè instruc-*

tus, livre très-propre à former les jeunes ecclésiastiques à une sage administration du Sacrement de Pénitence. Il partagea son tems entre la priere, l'étude & les œuvres de charité. C'est dans ces exercices qu'il mourut à Treves en 1762.

REY, (Jean) qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Jean Rey ou Ray (*voyez ce dernier mot*), vivoit du tems du P. Merfenne, & correspondoit avec lui. Il étoit né à Bugue, petite ville du Périgord, & donna en 1629, des *Essais*, réimprimés en 1782, avec des notes d'un M. Gobet, qui lui attribue la découverte de la gravité de l'air; objet si peu à portée de Rey, qu'il ignoroit même la nature de l'air, qu'il croyoit être un composé de terre & d'eau: sans doute que dès-lors il dut le croire pesant, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une découverte. Ce n'est sur aucun des effets de l'air que Rey en imagina la pesanteur, mais après l'absurde idée qu'il avoit de sa composition.

REYD van, *voyez REIDANUS*.

REYHER, (Samuel) né à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1635, mort en 1714 à Kiel, où il professa les mathématiques & ensuite la jurisprudence; étoit conseiller du duc de Saxe-Gotha, & membre de la société royale des sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui en latin, un livre savant, intitulé: *Mathesis Biblica*; & une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix

de J. C. & sur l'heure de son crucifiement, &c.

REYLOF, (Olivier) trésorier de la ville de Gand où il étoit né vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les muses latines, & en fit un usage fort louable. Nous avons de lui : I. *Poëmatum libri tres. Continent Effectus mirabiles divini amoris, Querelam animæ in inferis detenta, &c.* Gand, 1711, in-8°. II. *Poëmatum libri tres. Continent Eclogas sacras & profanas, Dissertationem de Piscibus & de Ranis*, Gand, 1732, in-8°. On a recueilli ces différentes productions sous le titre de *Opera Poëtica*, Gand, 1738. Il y a de la variété & de l'élégance, beaucoup de clarté.

REYNA, (Cassiodore) a traduit toute la Bible en espagnol sur les originaux. Cette traduction calviniste est devenue si rare, que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi, pour la bibliothèque du roi de France, lui fit accroire que c'étoit une ancienne Bible des Juifs. Mais outre que le Nouveau-Testament y est traduit aussi-bien que le Vieux, on connoît aisément par la figure de l'ours, qui est à la 17e. page du livre, qu'elle a été imprimée à Bâle, & que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. R. qu'on voit à la fin du discours latin qui est au commencement. Elle est intitulée : *La Biblia, que es los sacros libros del Viejo y Nuevo Testamento, trasladada en espagnol*; 1569, in-4°. Il y a à la tête un long discours en espagnol, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vul-

gaire : sentiment bien opposé à celui d'un des illustres compatriotes du traducteur (le cardinal Ximenès) « qui croyoit » (dit M. Fléchier) que dans » ces siècles si éloignés de la » foi & de la docilité des premiers Chrétiens, rien ne » convenoit moins, que de » mettre indifféremment entre » les mains de tout le monde, » ces oracles sacrés, que Dieu » fait concevoir aux ames » pures, & que les ignorans, » selon l'Apôtre S. Pierre, corrompent à leur propre perte; » qu'il étoit bon de publier » dans la langue du pays, des » catéchismes, des prières, » des explications solides & » simples de la doctrine chrétienne, des recueils d'exemples édifiants, & autres écrits propres à éclairer l'esprit des peuples, & à leur inspirer l'amour de la Religion; mais pour plusieurs endroits de l'Ancien & du Nouveau-Testament, qui demandoient beaucoup d'attention, d'intelligence & de pureté de cœur & d'esprit, il valoit mieux les laisser dans les trois langues, que Dieu avoit permis qu'on eût comme consacrees sur la tête de J. C. mourant : qu'autrement l'ignorance en abuseroit, & que ce seroit un moyen de séduire les hommes charnels, qui ne comprennent pas ce qui est de Dieu, & les présomptueux qui croient entendre ce qu'ils ignorent. On eût dit qu'il prévoyoit dès-lors l'abus que les dernières hérésies devoient faire des Ecritures». REYNEAU, (Charles-René) né à Brissac en 1656,

entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de 20 ans. Après avoir professé la philosophie à Toulon & à Pézénas, il fut appelé à Angers en 1683, pour y remplir la chaire de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'associa en 1716, & le perdit en 1728. « Sa » vie, dit Fontenelle, a été » la plus simple & la plus uni- » forme. L'étude, la priere, » deux ouvrages de mathéma- » tiques, & un de logique, en » sont tous les événemens. Il se » tenoit fort à l'écart de toute » affaire, encore plus de toute » intrigue; & il comptoit pour » beaucoup cet avantage, si » précieux & si peu recher- » ché, de n'être de rien ». Il ne recevoit guere de visite, que de ceux avec qui il ne perdoit pas son tems. Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Analyse démontrée*, 1736, 2 vol. in-4°. II. *La Science du Calcul*, avec une Suite, 1739, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages sont très-estimés. III. *La Logique, ou l'Art de raisonner juste*, in-12.

REYNIE, (La) voy. REINIE.

REYNOLDS, (Josué) un des peintres les plus célèbres du 18e. siecle, mort à Londres en 1792, dans la 69e. année de son âge, joignoit au goût le plus exquis, aux graces, à une facilité heureuse, au mérite de l'invention, une richesse & une harmonie de coloris qui l'ont rendu presque l'égal des grands maîtres d'Italie & de Flandre. Il est regardé comme le fondateur de l'école Angloise, & fut enterré avec beaucoup de pompe à Westminster, à côté du Wren.

REYRAC, (Francois-Philippe de St-Laurent de) chanoine-régulier de Chancelade, prieur-curé de St-Maclou à Orléans, né au château de Longeville en Limoufin, le 29 juillet 1734, mort à Orléans le 19 décembre 1782, s'est distingué par plusieurs ouvrages qui respirent les bons principes, les bonnes mœurs & le zele pour la Religion. Le dernier de ses ouvrages est celui qui lui a fait le plus de réputation, c'est une *Hymne au Soleil*, écrite en prose, & plusieurs fois imprimée depuis 1777. « Si cette prose, » dit un critique, sur la source » de la lumiere & du feu, est » dépourvue de verve & de » chaleur, elle ne l'est point » de clarté, de correction, ni » d'images grandes & noble- » ment exprimées, & célèbre » dignement ce bel astre, l'or- » nement & l'ame du monde » physique, appelé si juste- » ment dans l'Écriture : *Vas » admirabile opus Excelsi* ». Ce petit ouvrage est précédé d'un discours préliminaire, qui renferme d'excellens principes de morale & de goût. On a encore de lui : I. *Épître à M. le comte de Vareillas sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758. II. *Ode sur la Vertu, à M. le duc de Mortemar*, 1758. III. *Lettre sur l'éloquence de la Chaire*. IV. *Les charmes de la vie privée*. V. *La philosophie champêtre*, Ode, traduite de l'italien, avec des Réflexions sur la poésie, 1762, in-8°. VI. *Discours prononcé dans l'église de Pompignan*. VII. *Manuale clericorum*. VIII. *Odes sacrées*, 1757, in-12. La poésie de cet auteur est en général assez froide; le langage sublime &

figuré dès Prophetes, n'a que foiblement échauffé sa verve. L'abbé de Reyrac possédoit toutes les qualités qui pouvoient le rendre cher ; une aménité de mœurs, une politesse, une honnêteté qu'il auroit été difficile de trouver réunies dans un degré plus éminent. Livré par devoir & par zele aux fonctions importantes de son ministère, il faisoit aimer, par l'innocence de ses mœurs & la douceur de ses paroles, la Religion sainte, qui seule peut donner cette sérénité du juste, empreinte sur son front. Sa présence apportoit le courage aux pauvres, la consolation aux affligés, la concorde aux familles désunies ; & l'on ne pouvoit l'approcher, sans partager, en quelque sorte, ce calme heureux, cette paix inaltérable, qui formoient comme l'essence de son caractère.

REYS, (Antoine dos) littérateur Portugais, né à Pernes, à 3 lieues de Santaren, en 1690, se fit Oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, & devint ensuite historiographe de sa congrégation, qualificateur du Saint-Office, consultant de la Bulle de la croisade, examinateur-synodal du patriarche de Lisbonne, & des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur & académicien de l'académie d'histoire portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, & mourut à Lisbonne en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés & manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont: I. Des *Poésies Latines*, élégantes, On

estime sur-tout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état. II. *La Vie de Ferdinand de Menezes*, en latin. III. Une *Introduction au Recueil des meilleurs Poètes Portugais*, in-8°. IV. Une Edition du *Corpus Illustrium Poëtarum Lusitanorum qui latinè scripserunt*, en 7 vol. in-4°, &c. Reys avoit des connoissances très-étendues. Il savoit les langues anciennes & modernes, & sa critique étoit assez exacte.

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son pere, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille, appelée Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate ; l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni ; car ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (voyez ZÉNOBIE) l'an 52 de J.C. Son pere Pharasmanes le fit ensuite mourir comme un traître.

RHASES, voyez RASIS.

RHAY, (Théodore) né à Rées, dans le duché de Cleves, en 1603, se fit Jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers & de Neubourg, ensuite recteur du college de Duren, où il mourut le 10 mars 1671, fort regretté. On a de lui des ouvrages estimés: I. *Descriptio regni Thibet*, Paderborn, 1658, in-4°. II. *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4°. III. *Anima illustres Julia*, Clivia, &c., à monumentis rediviva, Neubourg,

Neubourg, 1663, in-4°. IV. Deux Ouvrages de controverse en allemand.

RHEA-SYLVIA ou ILIA, reine d'Albe, & fille de Numitor, fut enfermée avec les Vestales, par Amulius son oncle, qui ne vouloit point de concurrens au trône. Mais un jour étant allée puiser de l'eau dans le Tibre, dont un bras passoit alors à travers le jardin des Vestales, elle eut, dit-on, une aventure avec Mars, & fut mere de Remus & de Romulus : c'est du moins ce que nous en raconte Virgile :

Marte gravis geminam partu dabit Ilia prolem.

RHEITA, (Antoine-Marie de) entra dans l'ordre des Capucins au commencement du 17^e. siecle, & s'appliqua particulièrement aux mathématiques & à l'astronomie ; il donna quelques ouvrages sur cette dernière science, où il a mêlé avec la théorie des astres, des vues ascétiques & morales, entr'autres : *Oculus Enoch & Elia, sive radius siderico-mysticus*, &c. Cet ouvrage fut imprimé à Anvers en 1645, en 2 vol. A la tête du 2^e. on trouve cet autre titre : *Theo-Astronomia, quâ, consideratione visibilium, per novos & jucundos conceptus predicabiles ab astris desumptos, mens humana in invisibilia Dei introducitur*. Ouvrage qui a quelque rapport avec la *Théologie Astronomique* de Derham, quoique d'un style très-différent : l'auteur s'étend sur les réflexions & les sentimens qui naissent naturellement dans l'homme à l'aspect du ciel étoilé. Il a fait plusieurs observations astrono-

Tome VII.

miques, qui ont fait du bruit dans le tems. Il prétendit avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter; ce qui ne peut avoir été qu'une illusion de catoptrique ou de dioptrique. On a encore de lui un petit *Traité sur les Indulgences*. Il a vécu long-tems à Cologne; nous ignorons l'année de sa mort.

RHENANUS, (Beatus) naquit à Schlestat en 1485, d'où il vint à Paris; ensuite à Strasbourg, puis à Bâle, où il contracta une étroite amitié avec Erasme, & où il fut correcteur de l'imprimerie de Froben. On lui a reproché d'avoir été luthérien dans l'ame; mais il est constant qu'il ne professa jamais ouvertement le Luthéranisme. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'*Histoire de Velleius Paterculus*. On a encore de lui : I. La *Préface* qui est à la tête des *Œuvres* d'Erasme. II. *Des Notes* sur Tertullien, sur Pline le Naturaliste, sur Tite-Live & sur Corneille Tacite. III. Une *Histoire* d'Allemagne, sous le titre de *Res Germanicæ*, 1693, in-4°. qui passe pour son chef-d'œuvre. IV. *Illyrici Provinciarum, utriusque imperio, cum Romano, tum Constantinopolitano, servientis Descriptio* : dans la *Notitia dignitatum imperii Romani*, Paris, 1602, in-8°. : ouvrage savant, ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. Rhenanus mourut à Strasbourg, le 20 mai 1542, à 57 ans.

RHENFERD, (Jacques) né à Mulheim en 1654, professa avec réputation pendant près de 30 ans, les langues orientales & la philosophie à

Q 9

Franeker. Il mourut dans cette ville en 1712, à 58 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* curieuses, imprimées à Utrecht en 1712, 1 vol. in-4°. Les principales sont : I. *De antiquitate characteris hodierni Judaici*. II. *De stylo Novi Testamenti*. III. *Observationes ad loca Novi Testamenti*. IV. *Ebraea Rudimenta Grammaticae harmonica linguarum orientali-um*. V. *Periculum criticum in loca depravata, deperdita Eusebii Casarii*, &c.

RHODES, (Alexandre de) né à Avignon en 1591, entra dans la société des Jésuites à Rome en 1612, dans le dessein de se consacrer entièrement à l'instruction des infidèles. Il partit en 1618 pour Macao, où s'étant appliqué à l'étude des langues, en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin, pour y répandre la foi chrétienne : ce qu'il fit avec les plus grands succès, & y baptisa plus de 5000 habitans, dont plusieurs mandarins, envoyés en exil. Il cultiva si bien cette chrétienté naissante par ses catéchistes, qu'en peu de tems le nombre des fideles s'accrut jusqu'à 30 mille. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication produisit les mêmes fruits, & ayant été emprisonné, puis chassé du royaume, il eut la consolation d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avoit scellé ses instructions de son sang, & mérité le nom de protomartyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse ; & l'ayant obtenue, il se rendit

dans ce vaste royaume, où après des travaux incroyables, il mourut en 1660. On a de lui un *Dictionnaire Annamitique*, langue en usage dans le Tonquin & provinces voisines, imprimé à Rome en 1651 ; un *Catéchisme*, en tonquinois & en latin, Rome, 1652 ; *Relation des progrès de l'Évangile dans le royaume de Tonquin*, en italien, Rome, 1650, in-4° ; en françois & en latin, Lyon, 1651 & 1652. Son *Itinéraire*, in-4° ; & d'autres ouvrages où la piété, ainsi qu'une sage curiosité, trouvent à se satisfaire. — Il ne faut pas le confondre avec George de RHODES, dont on a une *Théologie*, 2 vol. in-fol., également Jésuite, né à Avignon en 1597, & mort à Lyon en 1661. Il étoit vraisemblablement frere ou parent du précédent.

RHODIGINUS, (*Ludovicus-Cælius*) né à Rovigo, dans l'état de Venise, en 1450, se rendit habile dans le latin & dans le grec. Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est *Antiqua lectiones*, Bâle, 1566 ; & Francfort, 1666, in-fol. Jules-César Scaliger lui donne des louanges, qui paroissent moins suspectes, si Rhodiginus n'avoit pas été son maître. Son nom de famille étoit *Ricchieri*.

RHODIUS, (Ambroise) né à Kemberg, près de Wittenberg, l'an 1577, alla en Danemarck, & s'acquit l'estime de Ticho-Brahé & de Kepler. Il exerça ensuite la médecine à Anflo en Norwege, & devint professeur de physique & de

mathématiques dans le college de cette ville, mais s'étant mêlé des affaires publiques très-mal à-propos, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut en 1633. Ses ouvrages sont : I. *Disputationes de Scorbuto*. II. Une *Optique*, avec un *Traité des Crépuscules*, en latin, Wittemberg, 1611, in-8°. III. *De transmigracione animarum Pythagoricâ, quomodo eadem concipi & defendi possit*. Cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

RHODIUS, (Jean) célèbre médecin, né à Coppenhague vers l'an 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement, qu'il s'y fixa. Uniquement jaloux de sa liberté, il lui sacrifia toutes les places. Il refusa en 1631 une chaire de professeur en botanique à Padoue, avec la direction du jardin des plantes, & une autre de physique à Coppenhague en 1640. Il étoit boiteux; mais ce défaut corporel étoit compensé par les lumieres & la sagacité de son esprit. On a de Rhodius : I. *Nota & Lexicon in Scribionium Largum, de compositione Medicamentorum*, Padoue, 1655, in-4°. II. *Trois Centuries d'Observations médicales*, Padoue, 1657, in-8°. III. *Un Traité des Bains artificiels*, 1659, in-8°; & un grand nombre d'autres ouvrages en latin, remplis d'érudition. Il mourut à Padoue en 1659, à 72 ans.

RHOË, (Thomas) né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord; chancelier de l'ordre de la Jarretiere,

& conseiller du conseil-privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme & ses lumieres. On a de lui : I. *Un Voyage au Mogol dans Purchas & Thevenot*. II. *Relation de la mort du Sultan Osman*, en anglois, 1622, in-4°.

RHOTENAMER, (Jean) peintre, né à Munich en 1564. Le séjour qu'il fit en Italie, développa son goût. Il se fixa quelque tems à Venise, où il dessina d'après le Tintoret. Rhotenamer s'étoit fait une maniere, qui tenoit du goût flamand & du goût vénitien. Il est gracieux dans ses airs de tête, son coloris est brillant, ses ouvrages sont très-finis. On lui reproche de manquer quelquefois de correction. On voit à Ausbourg plusieurs grands morceaux de ce peintre; on y admire entr'autres son tableau de *Tous les Saints*. Nous ignorons l'année de sa mort.

RIBADENEIRA, (Pierre) Jésuite, né à Toledé en 1517, fut reçu par S. Ignace au nombre de ses disciples en 1540, avant même que sa Compagnie eût été confirmée par le Saint-Siege. Il vint étudier à Paris en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, & se fit par-tout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France & en Espagne, il mourut à Madrid en 1611, à 84 ans. C'étoit un homme d'un zele infatigable, savant, mais détitué des lumieres de la critique. Il est principalement connu par ses *Fleurs des Vies des Saints*, imprimées à Madrid

en 1616, in-fol., & traduites en françois par différens écrivains. Il y adopte sans discernement une infinité de choses douteuses, fausses, & quelquefois révoltantes. L'ouvrage est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont: I. *Les Vies de S. Ignace, de S. François de Borgia, des Peres Lainez & Salmeron.* Comme il avoit connu beaucoup ces hommes célèbres, & vécu long-tems avec eux, ce qu'il en rapporte, mérite toute la confiance que l'on peut donner à un auteur contemporain, si l'on excepte certaines choses extraordinaires qu'il rapporte sur des oui-dire. II. *Un Traité du Schisme d'Angleterre*, in-8°, 1594. III. Un autre, intitulé: *Le Prince*, où il traite des vertus du prince chrétien. Il y a quelques propositions qui ont prêté à la critique. On le traduisit d'espagnol en latin, Anvers, 1603, in-fol. IV. *La Bibliothèque des Ecrivains Jésuites*, in-8°, Lyon, 1609. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres & des savans de la Société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs (voyez OUDIN François). V. *Un Traité de la Tribulation.*

RIBAS, (Jean de la) prédicateur de l'ordre de S. Dominique, naquit à Cordoue, & y mourut en 1687, à 75 ans, après avoir enseigné long-tems la philosophie & la théologie. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé: *Theatro Jesuitico*, Coimbre, 1654, in-4°, & non pas Dom Ildefonse de S. Thomas, Dominicain &

évêque de Malaga, auquel on l'avoit d'abord attribué. C'est un recueil intéressant pour les ennemis des Jésuites. On a encore du P. de Ribas plusieurs autres écrits contre la Société.

RIBEIRA, voyez ESPAGNOLET.

RIBEIRO, (Jean-Pinto) jurisconsulte Portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit. Ses *Œuvres* ont été recueillies & imprimées, in-fol. à Lisbonne en 1729. Elles sont précieuses aux Portugais, qui croient y voir une ample justification de la fameuse révolution de 1640.

RIBERA, (François de) pieux & savant Jésuite, né à Villacastin, dans le territoire de Ségovie en Espagne, en 1514, étudia dans l'université de Salamanque, & y apprit les langues & la théologie. Il entra prêtre chez les Jésuites, à l'âge de 33 ans. Il enseigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, aimé & estimé. On a de lui: I. *De bons Commentaires sur les XII Petits Prophetes*, Cologne, 1599, in-fol. II. — sur l'*Évangile de S. Jean*, Lyon, 1623, in-fol. III. — sur l'*Épître aux Hébreux*, Cologne, 1600, in-8°. IV. — sur l'*Apocalypse*, Anvers, 1603, in-8°. V. *Un Traité du Temple de Salomon*, avec le précédent. VI. *La Vie de Ste. Thérèse*, Cologne, 1620, in-8°. Il avoit été pendant quelque tems son directeur.

RIBERA, (Anastase-Pantaleon de) poète Espagnol du 17. siècle, naquit à Madrid. L'enjouement de son caractère, & ses saillies ingénieuses, le

firent aimer à la cour du roi Philippe IV. Ses *Poésies*, imprimées à Sarragosse en 1640, & à Madrid, 1648, sont dans un genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable, & de bonnes plaisanteries.

RIBIER, (Guillaume) président du bailliage de Blois, député aux Etats en 1614, fut fait conseiller d'état, & mourut à Blois en 1663. Il a paru sous son nom : *Lettres & Mémoires d'Etat sur les regnes de François I, Henri II & François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol. Comme cette compilation n'a paru qu'après sa mort, il s'y est glissée plusieurs fautes; elle est cependant encore assez recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques RIBIER, conseiller au parlement de Paris en 1591, qui a publié : *Mémoires des Chanceliers & Gardes-des-Sceaux*, Paris, 1629, in-4°; & un *Discours sur le gouvernement des Monarchies*, 1630, in-4°.

RICARD, (Jean-Marie) avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, étoit un des premiers du palais pour la consultation & pour les arbitrages. Il fut choisi pour conseil par les premières maisons du royaume, & mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui : I. Un *Traité des Substitutions*. II. Un *Commentaire sur la Coutume de Senlis*. III. Un excellent *Traité des Donations*, dont la meilleure édition est celle de 1754, en 2 vol. in-fol. avec le précédent. Denys Simon, conseiller au présidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de

ceux qui ont le mieux écrit & qui ont le plus mal plaidé.

RICAUT, (Paul) chevalier Anglois, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan Mahomet IV. Il fut ensuite consul de la nation Angloise à Smyrne, pendant 11 ans; & dans ces postes différens, il fut très-utile aux négocians de sa nation établis en Turquie. De retour en Angleterre, le comte de Clarendon le nomma en 1685 son premier secrétaire, pour les provinces de Leinster & de Connaught en Irlande. Le roi Jacques II l'honora du titre de conseiller-privé pour l'Irlande, & de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à Guillaume III, & obtint le caractère de résident d'Angleterre dans les villes anseatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, &c. Il retourna en Angleterre en 1700, & y mourut la même année. Nous avons de lui :

I. *Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman*, en Anglois, Londres; un des ouvrages qui nous fait le mieux connoître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en François par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1750, in-4° & in-12. Cette version est bonne: l'in-4°, qui est rare & magnifique, est orné de belles figures gravées par le Clerc. Béspier traduisit depuis le même ouvrage en 2 vol. in-12, & accompagna sa version de remarques curieuses qui le font rechercher. II. Une *Histoire des Turcs* dans le 17e. siècle, in-12, 3 vol., traduite par Briot: ouvrage exact. III.

L'Etat présent des Eglises de la Grece & de l'Arménie, &c., en 1678, in-12, traduit par Rozamond.

RICCATI, (Vincent) Jésuite, né à Castel-Franco, dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. A cette époque il se retira dans sa patrie, où il mourut d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques : le plus recherché est son *Traité du Calcul intégral*, 3 vol. in-4°. Il travailla long-tems sur le cours des fleuves. La république de Venise fit frapper en son honneur une médaille d'or en 1774, de la valeur de mille livres.

RICCI, (Matthieu) Jésuite, né à Macerata en 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, & y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays, & ne négligea point les mathématiques, qu'il avoit étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses, il arriva à Pékin, & y fut reçu avec distinction par l'empereur Vanli, qui régnoit alors. Ricci n'oublia rien pour le rendre favorable à la prédication de l'Évangile. Parmi diverses curiosités d'Europe que le Pere lui présenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur & de la Ste. Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y être honorés. L'empereur lui ayant demandé une *Carte* géographique, il évita de choquer les idées d'un peuple ignorant & vain, qui croit que la Chine

est au milieu du monde, & disposa la *Carte* de façon que la Chine se trouva réellement placée au milieu. Après des peines infinies & une longue patience, il parvint à bâtir une église, & à jeter les fondemens d'une chrétienté devenue depuis si florissante. Cet homme illustre mourut à Pékin en 1610, à 58 ans. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine, dont le P. Trigault s'est servi pour écrire son ouvrage : *De Christiana expeditione apud Sinas*, Cologne, 1684, in-8°. Le P. d'Orléans, Jésuite, qui a donné en 1693 la *Vie de Ricci*, rapporte que ce Pere composa d'abord pour les Chinois un petit *Catéchisme*, " où il ne mit " presque, dit-il, que les points " de la morale & de la religion " naturelle les plus conformes " à la Religion Chrétienne ». Les esprits étant ainsi favorablement disposés, il eut moins de peine à leur faire adopter la croyance des mystères. C'est ainsi que de tout tems le zèle des hommes, vraiment apostoliques, a toujours été réuni à la prudence & à une sainte industrie.

RICCI, (Barthélemi) célèbre littérateur de Lugo, dans le Ferrarois, vivoit dans le 16e. siècle. On a de lui des *Harangues*, des *Épîtres*, des *Comédies*, &c., imprimées séparément. On en a donné une édition complète à Padoue en 1748, 3 vol. in-8°.

RICCI, (Joseph) natif de Bresse, & clerc-régulier de Sommasque, est connu par deux ouvrages médiocres, écrits en latin, & imprimés à Venise en 1649, in-4°, 2 vol. L'un est

Histoire de la Guerre d'Allemagne, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de 30 ans*. Le second est *Histoire des Guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces Histoires sont des compilations, écrites d'une manière languissante; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchemens des traits satyriques qu'on obligea l'auteur de faire dans la seconde, la rendirent moins agréable aux esprits malins.

RICCI, (Michel-Ange) cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques & y fit de grands progrès, comme le prouve son *Traité de Maximis & Minimis*. Innocent XI lui donna le chapeau en 1681; mais il ne jouit pas long-tems de sa dignité, étant mort le 21 mai 1682. Ses vertus, ses lumieres, son amour pour la vérité & son zèle, le rendirent digne des éloges & de l'estime des souverains pontifes.

RICCI, (Sébastien) peintre, né à Belluno, dans les états de Venise, en 1659, mourut à Venise en 1734. Les princes de l'Europe ont presque tous occupé son pinceau. Ricci fut appelé en Angleterre par la reine; il passa par Paris, y séjourna quelque tems, & se fit recevoir à l'académie de peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeoit de lui, il revint à Venise & s'y fixa. Ce peintre avoit des idées nobles & élevées; son imagination étoit vive & abondante; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes, sa touche est facile. Il y a plusieurs

morceaux gravés d'après lui.

RICCI, (Laurent) Jésuite, né à Florence le 2 août 1703, d'une famille distinguée, fut élu général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat, fut la destruction de son ordre. Les Jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, le furent quelques années après de France, d'Espagne & de Naples. Les ministres des cours de Bourbon se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape Clément XIV. Ce pontife signa le bref qui supprimoit la Compagnie de Jesus, en date du 21 juillet 1773 (voyez CLÉMENT XIV). On transféra l'ex-général Ricci, accompagné de ses assistans & de plusieurs autres Jésuites, au château St-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. L'explication de ces événemens, de leurs causes, & des effets qui en résulterent, n'appartient pas à ce siècle; la postérité verra tout cela d'une manière plus calme & plus sûre. Cependant un voyageur philosophe qui juge avec beaucoup d'impartialité, a cru pouvoir se permettre les réflexions suivantes. « De ces siècles où la » cour de Rome parut souvent » abuser de son autorité, je » passe à des tems où elle n'est » plus occupée qu'à parer les » traits qu'on lui lance. Elle ne » commande plus; elle ne fait » qu'obéir. Les demandes des » souverains sont des ordres » pour elle. Les sollicitations » la font plier, les menaces » l'intimident & l'effraient; » elle recule à pas de géant,

» tandis que son intérêt lui con-
 » seille, le devoir même lui
 » ordonne de se roidir contre
 » les obstacles, & d'avancer.
 » Si elle paroît de tems en tems
 » reprendre son ancienne vi-
 » gueur, ce n'est ordinaire-
 » ment que pour montrer bien-
 » tôt plus de foiblesse, & tom-
 » ber avec plus d'éclat dans une
 » situation qui excite la pitié:
 » elle n'entend autour d'elle
 » que le frémissement des pas-
 » sions les plus violentes. Fa-
 » tiguée, elle prend des réso-
 » lutions extrêmes, & qui sem-
 » blent inspirées par le déses-
 » poir. Privée d'une partie de
 » ses ressources, elle n'ose faire
 » usage de l'autre, & se range
 » quelquefois du côté de ceux
 » qui la détestent & la com-
 » battent, tandis qu'en même
 » tems elle repousse ceux qui
 » l'aiment & qui la soutiennent.
 » Armée du glaive, elle s'a-
 » vance avec une contenance
 » fière pour consumer un sa-
 » crifice qui étonne l'univers.
 » Sur un autel élevé par des
 » mains ennemies, elle immole
 » des victimes dont elle n'i-
 » gnore pas le prix, & qui n'au-
 » roient jamais dû tomber sous
 » ses coups ». *Discours sur
 l'histoire, &c., par le C. d'Albon.*
 Ricci mourut dans sa prison le
 24 novembre 1775. Il signa,
 peu de tems avant sa mort, une
 espece de *Mémoire* qu'on rendit
 public suivant ses intentions. Il
 y protestoit: 1°. Que la Com-
 pagnie de Jesus n'avoit donné
 aucun lieu à sa suppression,
 & qu'il le déclaroit, en qualité
 de supérieur bien informé de ce
 qui se passe dans son corps: 2°.
 Qu'en son particulier, il ne
 croyoit pas avoir mérité l'em-

prisonnement & les duretés
 qui avoient suivi l'extinction
 de son ordre: 3°. Enfin qu'il
 pardonnoit sincèrement à tous
 ceux qui l'avoient tourmenté &
 affligé, d'abord par les affronts
 faits à ses confreres, & ensuite
 par les atteintes portées à sa
 propre réputation. Un grand
 évêque, le plus éloquent pré-
 dicateur qu'eût alors la France,
 en prêchant peu de tems après
 la suppression de cet ordre, de-
 vant une des plus illustres as-
 semblées du monde, n'a pas
 fait difficulté de s'exprimer en
 ces termes: « Si une Société
 » fameuse par le crédit & la
 » confiance dont elle avoit joui
 » si long-tems auprès des pon-
 » tifes & des rois, & par les
 » services qu'elle avoit rendus
 » à la Religion & aux lettres
 » (car quelle considération
 » pourroit empêcher les ames
 » sensibles de rendre ce témoi-
 » gnage à des hommes malheu-
 » reux)? si cette Société a
 » été la victime, &c. ». *Orai-
 son funebre de Louis XV, par
 M. de Beauvais, évêque de Sen-
 nez. M. de Caraccioli, auteur
 souverainement fécond en bro-
 chures de tous les genres, a
 donné la Vie du P. Ricci: froids & incohérente compila-
 tion de gazettes.*

RICCIARELLI, peintre,
voyez VOLTERRE.

RICCIO, voyez RIZZO &
CRINITUS.

RICCIOLI, (Jean-Baptiste)
Jésuite, né à Ferrare en 1598,
professa avec succès la théolo-
gie à Parme & à Bologne. Il
se fit un nom par ses connois-
sances astronomiques & mathé-
matiques. Ses principaux ou-
vrages sont: I. *Geographia* &

Hydrographia libri XII, Bologne, 1661, & Venise, 1672. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie; mais il faut prendre garde, en le lisant, aux inexactitudes, qui dans le tems où écrivoit l'auteur, étoient inévitables. II. *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, in-folio: livre où l'on trouve des choses communes, avec d'autres utiles & savantes. III. *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens, tribus tomis distinctum*, Bologne, 1651, in-fol. Fruit d'une vaste érudition, d'une étude profonde de l'astronomie, & un des traités les plus complets que nous ayons sur cette science: ceux qui ont eu le plus de succès dans ce siècle, ne l'ont pas fait oublier. Il y a des fautes & des erreurs, mais peut-être en plus petit nombre que dans les ouvrages des astronomes les plus modernes. C'est la grande réputation de Riccioli & la considération qu'avoient pour lui les savans, qui a fait adopter généralement les dénominations qu'il donna aux taches de la lune, & rejeter celles qu'Hevelius a imaginées. Le P. Riccioli fit aussi des expériences curieuses sur la chute des corps, de concert avec le P. Grimaldi son confrere, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671.

RICCOBONI, (Louis) né à Modene, se consacra au théâtre, sous le nom de *Lelio*. Après avoir joué en Italie, il vint en France, où il se distingua comme auteur & comme comédien. Il passa pour le meilleur acteur du théâtre italien de Paris,

qu'il abandonna ensuite par principe de religion. Sa mort, arrivée en 1753, à 79 ans, excita les regrets des gens de bien. Ses mœurs n'étoient point celles de la profession qu'il avoit embrassée, & son caractère étoit aimable. On a de lui le *Recueil des Comédies* qu'il avoit composées pour le théâtre italien. Il y en a quelques-unes qui réussirent dans le tems. Mais on fait beaucoup plus de cas de ses *Pensées sur la Déclamation*, in-8°, & de son *Discours sur la réformation du Théâtre*, 1743, in-12; ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévère, & peut-être ne l'étoit-il pas encore assez. Nous avons aussi de lui de bonnes *Observations sur la Comédie & sur le génie de Moliere*, 1736, in-12; des *Réflexions historiques & critiques sur les Théâtres de l'Europe*, 1738, in-8°; & *l'Histoire du Théâtre Italien*, publiée en 1730 & 1731, en 2 vol. in-8°.

RICCOBONI, voyez RICCOBONI.

RICHARD I, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-Lion*, monta sur le trône, après la mort de Henri II son pere, l'an 1189. Il étoit devenu l'aîné par la mort de son frere Henri, dit *le Jeune*, en 1183. Le desir de chasser les Mahométans des belles provinces qu'ils avoient usurpées sur les Chrétiens, & de repousser dans l'Arabie une puissance qui menaçoit déjà l'Europe, animoit alors tous les princes. Richard prit part comme tous les autres à cette entreprise dictée par la justice, la piété & la bonne politique, & se croisa avec Philippe-Au-

guste en 1190. Il s'empara de l'isle de Chypre en 1191, & contribua beaucoup à la prise d'Acre. C'est en ce voyage qu'il donna à Gui de Luzignan l'isle de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. La division s'étant mise dans les armées, Philippe retourna en France. Richard demeurant maître du champ d'honneur, déploya le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenoit vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux Croisés, près de Césarée : Richard eut la gloire de le défarmer & de s'emparer de plusieurs places. Ayant fait ensuite une treve de 3 ans avec Saladin, il s'en retourna, à la vérité, avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une manière moins prudente. Il partit en 1192 avec un seul vaisseau, & ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa déguisé la moitié de l'Allemagne. Il avoit offensé au siege d'Acre, par ses hauteurs, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudenc de passer. Ce duc le chargea de chaînes, & le livra au barbare & lâche empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il auroit pris en guerre, & qui exigea, dit-on, 250 mille marcs d'argent pour sa rançon. Richard, de retour dans son royaume l'an 1194, le trouva déchiré par la faction que Jean son frere y avoit formée : il la dissipa, & tourna ensuite ses armes contre Philippe-Auguste ; mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. En 1199, après avoir pillé plusieurs églises, il apprit

qu'il y avoit un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin ; il alla l'attaquer, & y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année, à 42 ans. Un poëte de ce tems a consigné cet événement dans un distique, où par un jeu de mots il fait allusion aux vases sacrés enlevés & profanés par Richard :

*Christe, tui calicis prado fit
prada Calucis ;
Ære brevi rejicis qui tulit
era Crucis.*

Avant de mourir il fit donner un assaut général à la place assiégée, qui fut emportée de vive force. Il fit pendre tous les soldats qu'on avoit faits prisonniers, à la reserve de celui qui avoit tiré sur lui, qu'il destinoit à un plus rigoureux supplice ; mais il changea tout d'un coup de sentiment, & se voyant lui-même près de mourir, il renonça à sa vengeance. Etant dans cette disposition, il fit venir l'archer, à qui il demanda avec douceur quel mal il lui avoit fait pour l'avoir obligé à lui ôter la vie. *Vous avez, répondit-il fièrement, fait mourir mon pere & mes deux freres ; & comme je me suis vengé de vous, vengez-vous aussi de moi. Je m'offre avec plaisir à tous les supplices que vous me préparez, content de voir que vous ne me survivrez pas longtemps. — Et moi, reprit le roi, je vous pardonne, & je veux que vous me surviviez pour être un exemple de ma clémence.* Ce prince avoit un orgueil qui lui faisoit regarder les rois ses égaux comme ses sujets, & ses sujets comme des esclaves. Son avare ne respectoit ni la Religion,

ni la pauvreté; & sa lubricité ne connoissoit ni bornes ni bienféances. Il fut brave, mais féroce; entreprenant, mais inquiet; ferme, mais opiniâtre; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvoient la lui disputer. Richard étoit comte de Poitou & duc de Normandie. Jean Sans-Terre, son frere, lui succéda.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'Edouard prince de Galles, succéda à son aïeul Edouard III, en 1377. Il étoit encore extrêmement jeune. Après avoir éprouvé divers troubles dans sa minorité, il calma ces orages, pour porter la guerre contre les François & contre les Ecoissois. Il la fit aux uns & aux autres avec assez de bonheur; mais cette prospérité ne se soutint pas. Jean duc de Lancastre, Edouard duc d'Yorck, & Thomas duc de Gloucester, tous trois freres de son pere, étoient très-mécontents de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, & périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, & le comte de Warvik fut condamné à un exil perpétuel. Quelque tems après, Henri comte de Derbi, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte de Northumberland, qui étoit dans ses intérêts, arrêta en 1399 le roi à Flint, dans la principauté de Galles, & le remit entre les mains de Henri, depuis peu

duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie, & une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la Tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnoissoit indigne de régner. Il l'étoit en effet, puisqu'il s'abaissoit à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna en même tems, que si quelqu'un entreprenoit de le délivrer, dès-lors Richard II seroit mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats l'allerent assassiner dans sa prison, à Pontfract, où il avoit été transféré de la Tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avoit défendu son trône; il arracha la hache d'armes à l'un des meurtriers, & il en tua quatre avant que de succomber. Enfin il expira sous les coups en 1400, à 33 ans. Ainsi périt ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur & de mœurs.

RICHARD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Gloucester & frere d'Edouard IV, fit mourir Edouard V & Richard duc d'Yorck, ses neveux, héritiers légitimes du trône, & se fit proclamer roi en 1483. Il ne jouit que 2 ans & demi de son usurpation, & pendant ce court espace il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son

droit à la couronne. Il y a des tems où les hommes sont lâches, à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara, que la mere de Richard III avoit été adultere; que ni Edouard IV, ni ses autres freres n'étoient légitimes; que le seul qui le fût, étoit Richard; qu'ainsi la couronne lui appartenoit, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquoit pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham s'éleva contre Richard III; mais il fut arrêté & décapité. Henri, comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la Rose rouge, parut après lui, & fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince étoit originaire, s'arma en sa faveur. Richard III & Richemont combattirent à Bosworth, le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattoient pour leur roi contre un rebelle; mais le lord Stanley, un de ses généraux, qui voyoit depuis long-tems avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son indigne maître, & passa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard voyant la bataille désespérée, se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, & y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritoit. Cette journée mit fin aux désolations dont la Rose rouge & la Rose blanche avoient rempli l'Angleterre. Le comte de Richemont, couronné sous le nom

de Henri VII, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre & d'Yorck. Richard III fut le dernier roi de la race des princes d'Yorck, ou Plantagenet.

RICHARD I, surnommé *Sans-Peur*, petit-fils de Rollon premier duc de Normandie, succéda l'an 942 à son pere Guillaume Longue-épée, à l'âge de 10 ans. Echappé, par l'heureuse adresse d'Osmond son gouverneur, des mains du roi Louis d'Outremer, qui le retenoit comme dans une prison à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états; mais Aigrold, roi de Danemarck, & Hugues le Blanc, comte de Paris, appelés à son secours, battirent les troupes Françoises, & firent Louis IV prisonnier: Othon I, roi de Germanie, & Thibaut, comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès: ils furent défaits: le Pays Chartrain fut pillé, & sa capitale brûlée. Après la mort de Louis, roi de France, le duc Richard fut un de ceux qui contribuerent le plus à placer la couronne sur la tête de Hugues Capet, son beau-frere. Il mourut en 996 à Fécamp, dont il avoit fait bâtir l'église, très-regretté pour la douceur de son gouvernement.

RICHARD II, dit *le Bon*, fils & successeur de Richard I duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son regne fut troublé par le soulèvement du peuple, qui se plaignit des prétentions de la noblesse. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puis-

fans : Guillaume, comte de Hiesmes, son frere naturel, qui refusoit de lui rendre hommage : le roi d'Angleterre, qui étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son isle : enfin Eudes, comte de Chartres & de Blois, jaloux de sa puissance ; celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que Lagman & Oläus, roi de Suede & de Danemarck, avoient amenées à son secours. Richard II eut pour successeur Richard III son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

RICHARD DE ST-VICTOR, théologien Ecossois, vint étudier à Paris, où il se fit chanoine-régulier dans l'abbaye de St-Victor. Il fut prieur de ce monastere en 1164, & y mourut en 1173, respecté pour ses vertus autant que pour ses lumieres. Son tombeau qui est dans le cloître, porte cette courte inscription : *Hic quiescit B. Richardus a S. Victore, doctor celeberrimus* ; mais on lit à côté un éloge un peu plus ample. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec justesse & avec méthode. Sa dialectique est exacte, sa logique vigoureuse, & sa théologie parfaitement orthodoxe. Un chanoine de Treves, nommé Oehms, a osé se servir d'un de ses passages, pour établir le paradoxe sacrilege, que dans le 12e. siecle l'Eglise avoit commencé à varier sur le dogme de la Trinité, & à donner dans l'hérésie de Sabellius : mais il fut vigoureusement réfuté dans le *Judicium theologorum Colo-*

nienfum, 1790. Effectivement, peu de théologiens ont traité ce dogme avec autant d'exactitude dans la doctrine & dans le langage, que Richard de S. Victor. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de 1650, à Rouen, 2 vol. in-fol. Ses traités théologiques sont exacts, & ses ouvrages ascétiques sont pleins des regles les plus sublimes de la vie intérieure. Ses Commentaires sur l'Écriture-Sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes & solides explications.

RICHARD D'ARMACH ou RADULPHE, nommé dans sa patrie *Fitz Ralph*, né à Dundalke en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, & gagna les bonnes graces d'Edouard III qui le fit successivement doyen de Litchfield, chancelier de l'université d'Oxford en 1333. Il devint ensuite archevêque d'Armach l'an 1347. Il soutint la juridiction des évêques & des curés contre les Religieux mendiants qui l'accuserent d'hérésie. Il fut cité à Avignon, où il mourut le 16 novembre 1360, après un séjour de trois ans, sans avoir terminé les affaires pour lesquelles il y avoit été mandé. Il avoit la réputation d'un homme versé dans la lecture de l'Écriture-Sainte & des Peres. Ses principaux ouvrages sont : I. Plusieurs *Sermons*. II. Un écrit intitulé : *Defensio Curatorum adversus Mendicantes*, Paris, 1496, in-8°. Il avoit déclamé ce discours à Avignon. Roger de Conway lui opposa *Defensio Mendicantium*. III. Un autre *De audientia Confessionum*. IV. Un *Traité curieux,*

in-8°, Paris, 1512, contre les erreurs des Arméniens. L'auteur n'en est pourtant pas exempt lui-même : il incline quelquefois vers celles que Wiclef soutenoit en ce tems.

RICHARD, (Martin) peintre, natif d'Anvers, mourut en 1636, âgé de 45 ans. Il se sentit du goût pour le paysage, & fit toutes les études nécessaires pour y réussir. On estimoit ses tableaux qu'il ornoit de belles fabriques. Le célèbre Vandyck faisoit en particulier beaucoup de cas de ce maître, & voulut avoir son portrait. Un jour que Richard s'approcha des fortifications de Namur, pour les dessiner, il fut arrêté comme espion; mais il se fit connoître, & obtint sa liberté. Ce qu'il y a de singulier dans ce peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement. Son frere David Richard s'appliqua aussi à la peinture, mais avec moins de succès.

RICHARD, (Jean) bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel; diocèse de Rouen. Après l'avoir occupée pendant 18 ans, il fut arrêté & mis dans les prisons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la signature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1686, à l'âge de 65 ans. Il avoit permuté sa cure pour le prieuré d'Avoie, près Chevreuse. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent lus dans le tems, mais qui ont été effacés par d'autres meilleurs. I. *L'Agneau Pascal, ou Explication des cérémonies que les Juifs observent dans la manducation de l'Agneau de Pâque, appli-*

quées dans un sens spirituel & la manducation de l'Agneau Divin dans l'Eucharistie, in-8°, 1686. II. *Pratiques de piété pour honorer Jesus-Christ dans l'Eucharistie*, in-12, 1683. III. *Sentimens d'Erasme, conformes à ceux de l'Eglise Catholique, sur tous les points controversés*. Apologie un peu trop générale, & qui ne s'accorde que bien difficilement avec ce que l'histoire & les écrits d'Erasme nous en apprennent (voyez son article). IV. *Aphorismes de controverse*, &c.

RICHARD, (René) fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1654. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit ensuite, après avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans le diocèse de Luçon & de la Rochelle. Il obtint un canonicat de Ste. Opportune à Paris, & il mourut doyen de ce chapitre en 1727. Il avoit eu le titre d'historiographe de France. L'abbé Richard étoit un homme singulier, & la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont : I. *Parallele du cardinal de Richelieu & du cardinal Mazarin*, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage peche, en bien des endroits, contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avoit ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni une assez grande connoissance des affaires, pour faire des parallèles justes. Il avoit promis encore de comparer les deux derniers confesseurs de Louis XIV, la Chaise & le Tellier; les deux archevêques de Paris,

Harlai & Noailles, & quelques-uns des ministres de Louis XIV; mais ces ouvrages n'ont pas vu le jour. II. *Maximes Chrétiennes*, & le *Choix d'un bon Directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de St-Cyr. III. *Vie de Jean-Antoine le Vacher*, prêtre, instituteur des Sœurs de l'Union Chrétienne, in-12. IV. *Histoire de la Vie du P. Joseph du Tremblay, Capucin, employé par Louis XIII dans les affaires d'état*, in-12. L'abbé Richard peint dans cet ouvrage le P. Joseph comme un saint, tel qu'il a dû être; mais peu de tems après, il en donna un portrait contradictoire dans le livre intitulé: *Le véritable P. Joseph, Capucin, contenant l'Histoire-anecdote du cardinal de Richelieu*, St-Jean de Maurienne (Rouen) 1704, in-12; réimprimé en 1750, 2 vol. in-12. Et pour se mieux déguiser, il fit une Critique de cette Histoire, sous le titre de: *Réponse au livre intitulé le véritable P. Joseph*, in-12, avec le précédent. Si effectivement tous ces ouvrages opposés les uns aux autres, sont de l'abbé Richard, ils prouvent un esprit inconsistant, tortueux & faux, qui recherchoit moins le vrai que la très-vaine gloire de revêtir le mensonge de toutes sortes de couleurs. V. *Dissertation sur l'Indult*, in-8°. VI. *Traité des Pensions Royales*, in-12.

RICHARD, (Jean) né à Verdun, se fit recevoir avocat à Orléans; mais ce fut plutôt pour avoir un titre, que pour en exercer les fonctions. Quoique laïque & marié, il choisit un genre d'occupation que l'on

prend très-rarement dans cet état. Il se fit auteur de sermons. Il prêcha toute sa vie de son cabinet, ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui: I. *Des Discours moraux*, en 5 vol. in-12, en forme de Sermons; qui furent bientôt suivis de 5 autres en forme de Prônes, & de 2 autres sur les Mysteres de Notre-Seigneur & sur les Fêtes de la Vierge: ils sont solidement écrits; mais ils manquent de chaleur & de nerf. II. *Eloges historiques des Saints*, 1716, 4 vol in-12. III. *Dictionnaire moral, ou la Science universelle de la Chaire*, en 6 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs François, Espagnols, Italiens, Allemands, ont dit de plus curieux & de plus solide sur les différens sujets. IV. Il est l'éditeur des Sermons de Fromentiere, des Prônes de Joly, des Discours de l'abbé Boileau. La vieillesse ne fut pas pour lui un tems de repos; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans.

RICHARDOT, (François) naquit en Franche-Comté, & se fit Religieux Augustin dans le couvent de Champlite. Il devint ensuite professeur dans l'université de Besançon & à Paris, & succéda au cardinal de Granvelle dans l'évêché d'Arras, en 1561. Il préserva son diocèse des erreurs des Protestans, parut avec éclat au concile de Trente, & eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douay. Sa mort, arrivée en 1574, à 67 ans, fut digne des vertus qui

avoient illustré sa vie. On a de lui : I. *Des Ordonnances synodales*, Anvers, 1588. II. *Un Traité de Controverse*. III. *Des Sermons* en françois, traduits en latin par François Schott, avocat de St-Omer, 1608, in-4°. IV. *Institution des Pasteurs*, Arras, 1562, & d'autres ouvrages. — Jean RICHARDOT, son neveu, fut président du conseil d'Arras, puis du conseil-privé à Bruxelles. Il se signala par sa fidélité & par sa capacité dans plusieurs négociations importantes; & surtout dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya, au nom du roi d'Espagne, à Vervins. Alexandre de Parme en faisoit un cas tout particulier, & l'employa dans les occasions les plus importantes comme les plus délicates. Quand les mécontents demandoient à traiter avec lui, il les renvoyoit au président Richardot. Cet habile négociateur mourut en 1609.

RICHARDSON, (Jean) théologien Anglican, natif de Chester, devint évêque d'Ardach en Irlande, & mourut en 1653. On a de lui des *Observations choisies sur l'Ancien-Testament*, in-fol., en anglois, qui pechent souvent contre leur titre.

RICHARDSON, (Samuel) né près de Darby en Angleterre, en 1689, mort le 4 juin 1761, exerça long-tems la profession d'imprimeur, & composa plusieurs romans qui eurent de la vogue. Ses principaux ouvrages sont : I. *Pamela, ou la Vertu récompensée*, traduit en françois, en 4 vol. in-12. Ce roman, le premier

Richardson, qui semble présenter des encouragemens à la vertu, lui présente réellement des écueils, & des illusions qui heureusement sont un peu trop ennuyantes, pour être infiniment dangereuses. II. *Lettres de Miss Clarisse Harlowe*, traduites en françois par l'abbé Prévôt, en 13 parties in-12, pleines de cette morale factice, qui par des couleurs empruntées exalte l'imagination, sans rien opérer sur le cœur. III. *Histoire de Sir Charles Grandison*, traduite encore en françois par l'abbé Prévôt, 8 parties in-12. C'est sur un fond tout différent, mais ce sont les mêmes défauts, du moins pour ceux qui n'aiment point qu'on allonge le récit des peines, des soins, des mouvemens qui agitent les personnages d'un roman, & qui n'ont pas la bonhomie de rien espérer de ces langoureuses narrations.

RICHEBOURG, voyez BOURDOT.

RICHELET, (César-Pierre) naquit en 1631, à Cheminon en Champagne, diocèse de Châlons-sur-Marne. La langue françoise fut son étude principale. L'abbé d'Aubignac l'admit dans son académie en 1665 (voyez HEDELIN). Richelet habitoit la capitale depuis 1660, & il s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris, & parcourut différentes villes de province, où son penchant pour la satyre lui fit bien des ennemis. Il mourut à Paris en 1698, à 67 ans. Nous avons de lui : I. *Dictionnaire François, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise, les expres-*

sons propres, figurées & burlesques, &c. La 1^{re}. édition de cet ouvrage est de Geneve, 1680, in-4° (*voyez* FABRE); & la dernière est de Lyon, 1759, en 3 vol. in-fol. On la doit à l'abbé Gouget, qui a donné en même tems un *Abregé* de ce Dictionnaire, en un vol. in-8°; réimprimé avec des augmentations en 2 vol., par M. Wailly. On a beaucoup blâmé l'orthographe de Richelet; mais on a réprouvé avec encore plus de raison les inutilités & les grossièretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé Gouget est purgée des principales. Quelques curieux bizarres lui préfèrent la 1^{re}., à cause des méchancetés qu'elle renferme. II. *Dictionnaire des Rimes*. La meilleure édition de cet ouvrage, qui ne fera jamais un poète, est celle de M. Berthelin, en 1760, in-8°. L'éditeur l'a augmenté, & mis dans un nouvel ordre. III. *Les plus belles Lettres des meilleurs Auteurs François*, avec des notes; recueil très-médiocre: Bruzen de la Martiniere en a donné une nouvelle édition en 1737, 2 vol. in-12. IV. *Histoire de la Floride*, écrite en espagnol par Garcias-Lasso de la Vega, traduite en françois, plusieurs fois réimprimée. La dernière édition est celle de Leyde en 1731, in-8°, en 4 vol. avec figures.

RICHELIEU, *voy.* PLESSIS.

RICHEMONT, (le connétable de) *voyez* ARTUS le Justicier, & CHARLES VII.

RICHEMONT, (Henri comte de) *voyez* HENRI VII, roi d'Angleterre.

Tome VII.

RICHEOME, (Louis) Jésuite, né à Digne en Provence, l'an 1544, défendit avec zèle la foi catholique contre les Huguenots. Après avoir été deux fois provincial, il devint assistant-général de France en 1598. Il mourut à Bourdeaux en 1625, à 87 ans, avec une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs *Traité*s de controverse, & des *Ecrits* ascétiques & théologiques, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol., 1628. Quelques-uns lui attribuent le *Traité* de l'*Origine des Hérésies*, qui a paru avec le nom de Florimond de Rémond.

RICHER, (Edmond) né à Chaource, diocèse de Langres, en 1560, vint achever ses études à Paris, & y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il se distingua beaucoup dans le parti de la Ligue. Il eut la hardiesse, dans une de ses theses, soutenue au mois d'octobre 1591, d'approuver l'action de Jacques Clément. Il avoit pris le bonnet de docteur en 1590, devint grand-maître du college du cardinal le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris, le 2 janvier 1608. Il s'éleva avec force en 1611, contre la these d'un Dominicain, qui soutenoit l'infailibilité du pape & sa supériorité sur le concile. Il publia la même année, in-4°, un petit écrit intitulé: *De la Puissance Ecclesiastique & Politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendoit que la doctrine de l'Eglise de France & de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général & du pape, étoit fon-

R i

dée. Mais il ne se borna pas là ; il y établit presque tous les principes de Marc-Antoine de Dominis (voyez son article). Sous prétexte d'attaquer la puissance du pape, il étaloit des principes qui renversoient la puissance royale, aussi-bien que celle du souverain pontife & des évêques. Tel est celui-ci : « Chaque communauté » a droit immédiatement & » essentiellement de se gouverner elle-même : c'est à elle & non à aucun particulier que la puissance & la juridiction a été donnée ». Il ajoute : « Ni le tems, ni les lieux, ni la dignité des personnes ne peuvent prescrire contre ce droit fondé dans la loi divine & naturelle ». Ce petit livre souleva contre lui le nonce, les évêques & plusieurs docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat, & faire anathématiser son livre par la faculté de théologie ; mais M. de Verdun, premier président du parlement, eut assez de crédit pour parer ce coup. Le cardinal du Perron, alors archevêque de Sens, assembla tous les évêques de sa province, & après plusieurs conférences, l'ouvrage de Richer fut condamné le 13 mars 1612. Son livre, pros crit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix & par les évêques de sa province, le 24 mai de la même année. On vit alors paroître de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter. Le cardinal de Richelieu, au génie duquel rien n'échappoit, sentit le danger des principes de Richer, & en fut alarmé. L'habile mi-

nistre crut qu'il avoit eu en vue d'attaquer les deux puissances par ses principes généraux, & il ne se trompa point. » Cét ouvrage, dit le cardinal du Perron, est un levain de » vieille doctrine qu'il a couvée & soutenue dès longtemps, en laquelle, encore qu'il ait changé de procédure, pour le fait de l'Eglise, néanmoins il a conservé les mêmes maximes qu'il tenoit lors pour le fait de l'état. » Car l'an 1591, au mois d'octobre, il soutint publiquement en Sorbonne, que les Etats du royaume étoient indubitablement par-dessus le roi, &c. » (Effectivement, lors de la révolution de 1789, on vit l'assemblée nationale, composée dans sa partie dominante de Richéristes, régler sur le système du vieux syndic toutes ses opérations, tant à l'égard de la constitution civile, qu'à l'égard de la constitution ecclésiastique). La cour défendit à Richer de rien écrire pour sa justification, & ordonna à la faculté de le dépouiller du syndicat. On élut un autre syndic en 1612 ; & depuis ce tems, les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étoient perpétuels auparavant. Richer cessa d'aller aux assemblées de la faculté, & se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude, mais on l'accusoit de continuer à dogmatiser. Il fut enlevé & mis dans les prisons de St-Victor. Il donna en 1620 une déclaration, par laquelle il protestoit qu'il étoit prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la Puissance Ecclésiastique &*

» jours gardé pour Rome, &
 » qui fera incliner beaucoup
 » d'autres dans les sentimens
 » des Richéristes... Faites, s'il
 » vous plaît, réflexion sur
 » cela, & souvenez-vous que
 » je vous ai mandé, il y a
 » long-tems, que de cette dé-
 » cision dépendra le renou-
 » vellement du Richérisme en
 » France». Les Jansénistes eux-
 mêmes nous ont conservé cette
 lettre, qu'ils ont fait imprimer
 en 1662. Pour saisir le sens de
 la confidence de Sainte-Beuve
 vis-à-vis de Saint-Amour, il
 faut se rappeler qu'à cette
 époque les Jansénistes pressen-
 toient la condamnation des cinq
 Propositions à Rome. Pour
 amortir le coup, ils se dispo-
 soient à faire valoir le Riché-
 risme, qui ne donne au pape
 que le pouvoir *ministériel* ou
exécutif, & qui, en cette qua-
 lité, ne peut, selon Richer,
 prononcer de décret *sans un*
concile général. C'étoit d'avance
 une contre-batterie dont ils me-
 naçoient Innocent X & sa bulle.
 — C'est encore une chose
 curieuse de voir, avant le Jan-
 sénisme, le Calvinisme ensei-
 gner le dogme de Richer. Sa
 doctrine est la confession de
 foi d'Anne du Bourg, qui,
 comme calviniste, fut con-
 damné à mort sous Henri III.
 » Je crois, disoit Anne du
 » Bourg, la puissance de lier
 » & de délier, qu'on appelle
 » communément les clefs de
 » l'Eglise, être donnée de
 » Dieu, non point à un homme ou
 » deux, mais à toute l'Eglise,
 » c'est-à-dire à tous les fideles
 » & croyans en J. C.». Cette
 assertion, comme on s'en ap-
 perçoit à la seule lecture, est

la même que celle de Quesnel,
 & dérive de la maxime de Ri-
 cher, que la juridiction appar-
 tient collectivement à la société
 entière. Ainsi on peut assurer,
 avec la plus exacte vérité, que
 le Richérisme n'est qu'un sys-
 tème combiné des maximes
 des Calvinistes & des Janse-
 nistes.

RICHER, (Henri) né en
 1685 à Longueil, dans le pays
 de Caux, fut destiné par ses
 parens au barreau; mais un
 attrait plus puissant le tournoit
 vers la littérature & la poésie.
 Il alla à Paris, & se livra entiè-
 rement à son goût. Il y mourut
 en 1748, à 63 ans. Nous avons de
 lui : I. Une *Traduction* en vers
 des *Eglogues* de Virgile, 1717,
 in-12, & réimprimée en 1736,
 avec une *Vie* de ce prince des
 poètes latins qui est assez bien
 faite. Sa version est fidelle, mais
 elle est foible & sans coloris. II.
 Un *Recueil de Fables*, dont la
 dernière édition est de 1748,
 in-12. La morale n'y est ni
 vive, ni frappante; le style
 en est froid & sans imagina-
 tion: mais elles sont recom-
 mandables par la simplicité &
 la correction du langage, par
 la variété des peintures & par
 l'agrément des images. III. Les
 8 premières *Héroïdes* d'Ovide,
 mises en vers françois, 1743,
 in-12. L'auteur a joint à sa ver-
 sion quelques autres Poésies.
 IV. La *Vie de Mécène*, en
 1746, in-12, avec des notes:
 on y trouve des recherches &
 de l'érudition. — Il ne faut pas
 le confondre avec François
 RICHER D'AUBE, intendant
 de Caen, dont nous avons un
 livre intitulé: *Essai sur les prin-*
cipes du Droit & de la Morale,

Paris, 1743, in-4°. Il mourut à Paris en octobre 1752, à 63 ans.

RICHIEUD, voyez MOVVANS.

RICHTER, (Henri-Wenceslas) né à Prosnitz en Moravie en 1653, entra chez les Jésuites en 1668, & fut envoyé dans les missions d'Amérique en 1684. Il signala son zèle chez les sauvages qui habitent les bords du fleuve des Amazones, jusqu'en 1696 qu'il fut tué par quelques-uns que ses exhortations irritèrent. Nous avons de lui diverses *Relations* très-curieuses, pleines d'observations savantes, recueillies dans le *Weltbote* de Stöcklein. Le P. Emmanuel de Boye a écrit sa *Vie*, Prague, 1782, in-8°.

RICHTER, (Christian) médecin Saxon du 18^e. siècle, a pratiqué son art avec une réputation distinguée, & donné au public quelques ouvrages, parmi lesquels on distingue *Erkenntnis des Menschen*, ou Connoissance de l'homme, 1 vol. in-8°, plein de bonnes observations physiques & morales. Il faut voir sur-tout ce qu'il dit, Ch. 17, N^o. 36, de l'effet de la vertu, de la piété, & des impressions spirituelles sur le corps, la santé, & la physionomie de l'homme; conformément à ces paroles de l'Écclésiastique: *Timor Domini dans sanitatem & vitam & benedictionem*. On a relativement au même objet, un discours de M. Boers, docteur & professeur en théologie dans l'université de Leyde, *De Religione præclaro sanitatis subsidio*, 1785; & en sens contraire, mais toujours

en preuve de la même thèse, un traité en allemand, de Daniel Langhans, *sur les vices dont l'homme est puni par la perte de la santé*, Berne, 1774. voyez ONAM, RIVAULT.

RICIMER, patrice & général Romain, vivoit dans le 5^e. siècle; il étoit né en Suabe & avoit été élevé aux premières dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avoit plus de crédit & d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour se jouer des empereurs qu'il faisoit & dé-faisoit à son gré. Il ne tenoit qu'à lui de prendre la pourpre; mais il craignoit que la qualité d'étranger ne le rendit odieux. Après avoir assassiné l'empereur Majorien l'an 461, il fit proclamer à Ravenne Libius Severus, sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile, en furent chassés, & les Alains qui étoient entrés en Italie, furent entièrement défaits par Ricimer. Libius Severus mourut l'an 464, & Ricimer continua à disposer de toutes choses en Italie, & la défendit de son mieux contre les Vandales. Anthemius, nouvel empereur, lui donna sa fille en mariage, mais Ricimer se brouilla avec lui, le prit dans Rome, & le fit mourir l'an 472. Il mourut lui-même de maladie le 18 août suivant.

RICIUS, (Paul) Juif converti, florissoit au 16^e. siècle. Il étoit allemand, & enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien le mit au nombre de ses médecins; mais ce ne fut pas de ce côté-là qu'il se

distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse & à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entr'autres Jean Eckius. Le sujet de leur dispute étoit : *Si les cieus étoient animés ?* Ricius, qui tenoit pour l'affirmative, avança à ce sujet des sentimens qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les Juifs & sur d'autres matieres. I. *De cœlesti Agriculturâ*, Bâle, 1587, in-fol. Erasme en parle avec éloge dans une de ses Epîtres. II. *Talmudica Commentariola*, Ausbourg, 1519, in-4°. III. *De LXXIII Mosaica Sanctionis Edictis*, Ausbourg, 1515, in-4°. IV. Une *Harangue* pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens confreres; production indigne d'un sçavant chrétien.

RICOBONI, (Antoine) *Ricobonus*, né à Rovigo en 1541, étudia les belles-lettres sous Paul Manuce, sous Sigonius & sous Muret, & les enseigna dans sa patrie avec réputation. Appelé à Padoue pour y être professeur d'éloquence, il s'en acquitta avec succès pendant 30 ans, & y mourut en 1599. On a de lui : I. *Des Commentaires historiques*, avec des fragmens des anciens historiens. II. *Des Commentaires sur les Oraisons* & sur quelques autres ouvrages de Cicéron. III. Une *Rhétorique*, 1595, in-8°. IV. *Des Commentaires sur la Rhétorique, sur la Poétique, & sur la Morale d'Aristote*, in-4°. V. *L'Histoire de l'Université de Padoue*, Paris, 1592,

in-4°, & quelques autres ouvrages. Ils sont tous écrits assez purement en latin.

RICOBONI, voyez **RICCOBONI**.

RIDLEY, (Nicolas) né dans le Northumberland, près de Cambridge, fut élevé, sous le regne d'Édouard VI, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres. Mais à l'avènement de la reine Marie à la couronne, il fut traduit en jugement pour son apostasie & son attachement aux nouvelles erreurs, dont il étoit un des plus fanatiques partisans, déposé & brûlé à Oxford, le 16 octobre 1555. On a de lui un *Traité De Cœnâ Dominicâ*, & quelques autres livres contre la Religion Catholique.

RIDLEY, (Thomas) juriconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des Loix Civiles & Ecclésiastiques* : ouvrage sçavant.

RIDOLFI, (Charles) auteur Vénitien du 16e. siècle, à qui l'on doit une *Vie* en italien de Jacques Robusti, dit *Tintoret*. Cet ouvrage est estimé. Nous avons encore de lui une *Histoire des Peintres Vénitiens*, réimprimée avec des portraits à Venise en 1648, en 2 vol. in-4°. : c'est la meilleure édition.

RIDOLFO-FIORAVENTTI, voyez **ALBERTI**.

RIEDEL, (Jean-Herman de) ministre du roi de Prusse à la cour de Vienne, s'est distingué dans la république des lettres par son livre, intitulé : *Voyage dans la grande Grèce*, dont les chevaliers de Malte ont été fort mécontents, quoique l'abbé de Lille ait écrit

depuis les mêmes choses. Il y a d'autres articles dans cet ouvrage bien moins exacts que celui-là. Riedesel est encore connu comme ministre plénipotentiaire au congrès de la paix de Teschen. Il mourut dans sa campagne près de Vienne le 19 septembre 1785, à l'âge de 45 ans.

RIENZI, voyez GABRINI.

RIEUX, (Jean de) maréchal de France, fit ses premières armes dans l'armée Angloise, par le secours de laquelle Pierre le Cruel, roi de Castille, reconquit une partie de son royaume. Il s'attacha depuis à la France, & servit glorieusement sous Charles VI. Nommé maréchal de France en 1397, il défait les Anglois qui ravageoient la Bretagne en 1404. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de sa charge en 1411, sans cependant en être destitué, comme le disent la plupart des écrivains; mais il fut rétabli l'année d'après. Las des vicissitudes de la vie de courtisan, & accablé du poids des années, il se démit de sa dignité, le 12 août 1417, en faveur de son fils qui suit; & se retira dans ses terres, où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

RIEUX, (Pierre de) seigneur de Rochefort, fils du précédent, fut fait maréchal de France en 1417, à la place de son pere. Destitué en 1418 par la faction Bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin (depuis Charles VII) qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denys contre les Anglois en 1435, reprit sur eux Dieppe, & leur fit lever en

1437 le siege de Harfleur. Mais comme il revenoit triomphant de cette expédition à Paris, Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglois, l'arrêta, & le tint dans une dure prison en cette ville, où il mourut de misere l'an 1439.

RIEUX, (Jean de) petit-neveu du précédent, né en 1447, suivit François, duc de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *bien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne en 1470, & lieutenant-général des armées du duché en 1472. Les favoris du duc François le forcèrent à se joindre aux mécontents en 1484; mais étant rentré dans le devoir, ce prince le nomma tuteur de sa fille Anne de Bretagne. Il suivit Charles VIII dans la malheureuse expédition de Naples, fut nommé par Louis XII commandant en Roussillon, & mourut en 1518, à 71 ans.

RIGA, (Pierre de) natif de Vendôme, fut d'abord chanoine & chantre de la métropole de Rheims, abandonna ces emplois pour se faire chanoine-régulier de S. Denis dans la même ville, & mourut en 1209. Nous avons de lui un poëme intitulé *Aurora*, publié par D. George Galopin, moine de S. Guislain. C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le tems de l'auteur.

RIGANTI, (Jean-Baptiste) né à Melfi, dans le royaume de Naples, l'an 1661, étudia en droit à Rome en 1675, & y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans, le célèbre Bandinus Panciatius, cardinal proda-

raire, le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant trente-cinq ans. Sa science & ses vertus lui méritèrent l'estime & la confiance de plusieurs cardinaux & des savans, entr'autres du cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, qui honoroit souvent Riganti de ses visites. Ce savant juriconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1735. Il avoit laissé des *Commentaires sur les regles de la Chancellerie Apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par Nicolas & Jean-Baptiste Riganti ses neveux, Rome, 1745, Cologne, 1751, 4 vol. in-fol.

RIGAUD, (Hyacinthe) peintre, né à Perpignan en 1663, a été nommé, avec justice, le *Vandyck* de la France. Aucun peintre ne l'a surpassé pour le portrait. La ville de Perpignan, sa patrie, qui jouit depuis 1479 du privilege de nommer tous les ans un Noble, voulut donner à son citoyen une marque éclatante de son estime, en le nommant. Louis XV ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de St.-Michel & des pensions. Rigaud parvint aussi à la place de directeur de l'académie de peinture, qui le perdit en 1743, à 80 ans. Ce maître a composé quelques tableaux d'histoire, mais en petit nombre. Il consultoit toujours la nature avec discernement & avec choix; il a peint les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire le spectateur. Ses couleurs & ses teintes sont d'une vivacité & d'une fraîcheur admirables; ses ou-

vrages sont finis sans être peïnés. On lui reproche d'avoir mis trop de fracas dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait; & l'on remarque dans plusieurs tableaux de ses dernieres années, des contours secs, & un ton de couleur qui tire sur le violet. On a beaucoup gravé d'après cet artiste.

RIGAULT, (Nicolas) né à Paris en 1577 d'un pere medecin, fit ses études avec beaucoup de distinction chez les Jésuites, & plut au président de Thou par son *Funus Parasiticum*, piece satyrique contre les parasites. Casaubon, chargé de mettre en ordre la bibliotheque du roi, s'étant retiré en Angleterre, Rigault, qui avoit eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi, content de ses services, le nomma procureur-général de la chambre souveraine de Nanci, ensuite conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en 1654, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1. *Des Editions de S. Cyprien*, 1648, in-fol & de *Tertullien*, 1664, in-fol. enrichies d'observations, de corrections, de notes qui servent souvent moins à éclaircir le texte, qu'à établir les opinions particulieres du scholiaste (*voy. VAVASSEUR*). Il prétendit prouver dans une de ses remarques sur Tertullien, que » les laïques ont droit de con- » sacrer l'Eucharistie, en cas » de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres ordinaires de l'Eglise ». Le savant l'Aubespine lui prouva la fausseté de cette assertion,

& Rigault se rétracta. Il avoit d'autres sentimens peu favorables à la croyance de l'Eglise Romaine; & il remarquoit avec plus de soin que de jugement dans les anciens, tout ce qui lui paroissoit contraire à cette croyance. II. Quelques Traductions d'auteurs grecs, sans élégance & sans correction. Ces auteurs sont : Onosandre (*De Imperatoris Institutione*) 1600, in-4°. Artemidore & Achmet (*De Divinatione per somnia*) 1603, in-4°. III. Des Notes & des Corrections sur plusieurs auteurs grecs & latins : sur *Phedre*, sur *Julien*, sur les écrivains *De re Agraria*, Amsterdam, 1674, in-4°. IV. Une Continuation de l'*Histoire du président de Thou*, en 3 livres, indigne de cet historien, du moins pour l'élégance du style, mais trop bien assortie à ses préjugés. V. *De Verbis quæ in Novellis Constitutionibus post Justinianum occurrunt*, Glossarium, en 1601, in-4°. VI. *De la prélation & retenue féodale*, en 1612, in-4°. VII. *Diatriba de Satyra Juvenalis*, dans l'édition de ce poëte, donnée par Robert Etienne, à Paris, en 1616, in-12. VIII. *De lege Venditionis dicta, Observatio duplex*, Toul, 1643 & 1644, in-4°. IX. *Funus Parasiticum*, 1601, in-4°. X. *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4°. XI. *Observatio ad Constitutionem regiam anni 1643*. XII. *De modo saniori proposito*, en 1645. XIII. *Observatio de pabulis fundis*, &c., Toul, 1651, in-4°.

RIGOLEY DE JUVIGNY, (Jean-Antoine) étoit conseiller honoraire au parlement de Metz. Citoyen paisible & ver-

teux, savant appliqué & retiré, honnête-homme, ami sûr & constant, défenseur des vrais principes & en matiere de littérature & en matiere de philosophie, il n'a cessé de travailler à des ouvrages utiles & agréables. Outre la nouvelle édition des *Bibliothèques Françaises de la Croix du Maine & de du Verdier*, enrichie de remarques érudites & importantes, il a donné : I. Une édition des *Œuvres de Piron*, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop complete, car il eût été à souhaiter que, constant dans ses principes, l'éditeur eût fait un triage qui, pour être satisfaisant au jugement des vrais sages, supposoit même un certain degré de sévérité (voyez PIRON). II. plusieurs *Mémoires & Discours* sur diverses matieres, parmi lesquels on distingue un *Discours sur les progrès des Lettres en France*, 1 vol. in-12, & à la tête de la *Bibliothèque de du Maine*; & une plaisanterie ingénieuse sous le titre de *Mémoire pour l'âne de Jacques Fréron de Vavres*, 1750, in-12, plusieurs fois réimprimé : les philosophes n'y sont pas ménagés. III. *De la Décadence des Lettres & des Mœurs*, 1787, 1 vol. in-8°. & in-12. C'est surtout dans ce dernier ouvrage que l'auteur a peint son esprit & son cœur (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 juin 1787., pag. 219; 15 juillet, pag. 393; 1 août, pag. 482). Son zele contre les erreurs du tems, contre la corruption du goût & l'oubli des vérités les plus essentielles, enflamme son éloquence, & produit des tableaux pleins de vigueur qui

frappent & instruisent par une éloquence mâle, noble, pleine de dignité & de force. Le philosophisme du jour en a été attré. Le petit-maitre aboyeur, que la secte a lâché contre le sage écrivain, pour opposer des sarcasmes & des platitudes à ses lumineux raisonnemens, n'a fait que compléter son triomphe. On a aussi de lui quelques pieces de poésies fugitives. Il mourut le 23 février 1788. M. Lemaire lui a fait cette épitaphe :

De principes sacrés nourri dès son enfance,
 Juvigny défendit & l'Eglise & les mœurs :
 Du bon goût il peignit la triste décadence ;
 Et de ses ennemis méprisant les clameurs,
 Son zele l'enflamma du plus noble courage.
 Vous, mortels vertueux, quand votre ami n'est plus,
 A ses mânes vos pieux seroient un foible hommage :
 Cette tombe est l'autel dressé pour ses vertus,
 Où doit brûler toujours le pur encens du sage.

RIGORD, ou RIGOLD, né dans la Gothie (aujourd'hui le Languedoc) étoit médecin, historiographe du roi de France, & cleric de l'abbaye de St-Denys, car à la tête de son ouvrage, il s'appelle *Beati Dionysii clericorum minimus*. Il mourut le 17 novembre, au commencement du 13^e. siecle, mais on ignore l'année; il étoit encore en vie en 1205, & se disoit vieux à cette époque. Il a écrit en latin la Vie de Philippe-Auguste, dont il fut médecin. Ce livre, qui comprend l'inter-

valle de 1169, à 1209, sous ce titre : *Gesta Philippi-Augusti Francorum regis*, se trouve dans la collection de Duchesne, tom. 3. Il est estimé, parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le style en est assez clair, & le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses, mais trop de louanges; & quoique communément les médecins ne soient pas crédules, il ne laisse pas d'y avoir dans l'ouvrage de celui-ci, parmi bien des choses vraies & décrites exactement, des contes dignes du peuple. Il dit, par exemple, que « depuis que la vraie Croix » eut été prise par les Turcs, » les enfans n'avoient plus que » 20 ou 23 dents, au-lieu qu'ils » en avoient 30 ou 32 auparavant ».

RINUCCINI, (Ostasio) poète Italien de Florence, vint en France à la suite de la reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des Opéra, c'est-à-dire, de la maniere de représenter en musique, avec toutes sortes de machines & décorations, des sujets tragiques & comiques. D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme Romain, nommé *Emilio del Cavalero*, qui avoit donné un Opéra dès 1590. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opéra ne tient rien à la bonne littérature, & n'est d'aucun genre. C'est un ensemble monstrueux, une espece de farce parée, inconnue aux Grecs & aux Romains, fruit de la décadence du goût, de la satiété du beau, de la frivolité & de la mollesse du siecle. (voyez QUINAULT). Rinuccini

mourut en 1621, à Florence; & ses Œuvres furent publiées en 1622, dans la même ville, in-8°, par Pierre-François Rinuccini son fils.

RIOLAN, (Jean) médecin de la faculté de Paris, né à Amiens, mort le 18 octobre 1606, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate contre les chymistes. On a de lui divers ouvrages de médecine & d'anatomie, recueillis en 1610, Paris, in-fol. Ce médecin avoit une vaste littérature; il écrivoit & il parloit avec une facilité admirables. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui.

RIOLAN, (Jean) fils du précédent, fut aussi docteur de la faculté de Paris, & mourut en 1657, à 77 ans. Il fut professeur-royal en anatomie & en botanique, & ensuite médecin de Marie de Médicis, mere de Louis XIII. Nous avons de Riolan un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très-utiles. Ils eurent beaucoup de cours dans leur tems, & sont bien écrits. Riolan possédoit les poëtes grecs & latins, & faisoit de leurs vers des applications fort heureuses. Il étoit un peu trop prévenu en faveur des anciens, & critiqua amèrement tous les anatomistes modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. *Comparatio veteris medicina cum nova*, 1605, in-12; il s'y déclare contre les chymistes. II. *Schola Anatomica*, 1604, in-8°. Il l'augmenta & le publia à Paris, 1610, in-fol., sous le titre d'*Anatome Corporis humani*. III. *Gigantomachie*, 1613, in-8°. Il l'écrivit contre

Habicot au sujet de la découverte des os du prétendu géant Teutobochus; ce livre ayant été attaqué, il répondit & publia: IV. *L'Imposture découverte des Os humains supposés & fausement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614. V. *Gigantologie, ou Discours sur la grandeur des Géans*, 1618, in-8°. Ces ouvrages, avec ceux de Hans Sloane, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matière.

RIPAMONTE, (Joseph) né à Tignone, dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du college Ambrosien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617 & suiv., 4 vol. in-4°, en latin, qui est estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur mourut vers le milieu du 17^e. siècle.

RIPERT DE MONCLAR, (Jean-Pierre-François de) procureur-général au parlement d'Aix, est connu par un *Mémoire*, où il prétend établir la souveraineté du roi de France à Avignon & dans le Comtat Venaissin, & par plusieurs *Plaidoyers* contre les Jésuites. C'est un des suppôts de la robe qui a le plus fait valoir les petites chicanes du barreau contre les décrets, la croyance & les droits de l'Eglise: l'appel comme d'abus étoit toujours un de ses grands moyens. Il prétendoit, à l'imitation de tous les parlementaires Jansénistes, concilier une opposition formelle, déguisée par un mot illusoire, avec le respect dû à la Religion &

à ses Pontifes. « C'est en vérité » dommage, dit un auteur » bien raisonnable, que l'em- » pereur Julien, à qui on ne » reproche pas d'être un em- » pereur Claude, ne se soit » pas avisé de cette excel- » lente ressource. Affectant un » profond respect pour Jesus- » Christ, & plutôt que d'in- » jurier Luc & Matthieu, il » se seroit contenté de rendre » le sénat appelant comme » d'abus de l'exécution de l'E- » vangile, & il auroit très- » décemment aboli le Chris- » tianisme, sans essayer de se » faire débaptiser. Mais Julien » n'avoit pas le mérite d'un » Montclar, ni d'un Camus ». Ripert revint de ses erreurs, & mourut en 1773, dans de grands sentimens de piété, après avoir rétracté tout ce qu'il avoit dit contre le Saint-Siege & les Jésuites; rétractation qui, selon ce qu'il avoit désiré, fut publiée en chaire par le vicaire de sa paroisse. C'est en vain que Voltaire a essayé de répandre des nuages sur un événement qui ne peut qu'honorer la mémoire du célèbre magistrat. M. de la Merliere, évêque d'Apt, en fit dresser un procès-verbal, qu'il envoya au pape Clément XIV.

RIPPERDA, (Jean-Guil- laume, baron de) d'une famille noble dans la province de Groningue, servit quelque tems les États-Généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il étoit revêtu de ce grade, lorsqu'il fut nommé en 1715, ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit & insinuant ayant plu à Philippe V, il se fixa à la cour de Madrid

& y parvint bientôt au faite de la grandeur. On lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin, il eut le pouvoir de premier ministre, sans en avoir le titre. Disgracié en 1726, il fut renfermé au château de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre, & ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea de se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain. Il se fit circoncire, prit le nom d'*Osman*, & affecta un grand zèle pour la religion Mahométane. Cependant il méditoit un nouveau système de religion, qu'il comptoit faire goûter au peuple. Il prétendoit que les Chrétiens, les Mahométans & les Juifs avoient été jusqu'alors dans une erreur presqu'équale; les premiers en attribuant trop à Jesus-Christ; les seconds à Mahomet, & les derniers en n'attribuant rien à l'un ni à l'autre. Selon son système, le Messie est encore à venir. Ripperda fut obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des Mahométans & des Chrétiens. Il mourut à Tetuan en 1737.

RIQUET ou RIQUETI, (Pierre-Paul de) baron de Bon-Repos, né à Béziers (d'une ancienne famille originaire de Florence, établie en Provence, & divisée en deux branches), forma l'utile projet du grand canal de Languedoc, pour la communication des deux Mers, & il eut la gloire de l'exécuter avec succès. Mais il n'en vit pas faire le premier essai; car

il mourut à Toulouse en 1680. Cet essai ne se fit qu'au mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean-Mathias de Riquet, mort président-à-mortier au parlement de Toulouse en 1714, & Pierre-Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant-général des armées du roi, le 25 mars 1730. Ce canal, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan, ne fut achevé que sous Louis XIV. La révolution de 1789, qui a porté la hache dans tant de beaux ouvrages, n'a pas épargné celui-ci. Voyez CANAL ROYAL dans le *Dict. Géog.*

RIQUETI, (Victor de) marquis de Mirabeau, comte de Beaumont, vicomte de St.-Mathieu, né à Marseille au commencement de ce siècle, s'élança de bonne heure dans la carrière des sciences & des lettres, & se fit connoître par deux *Mémoires sur les Etats Provinciaux*, par la *Théorie de l'Impôt*, les *Elémens de Philosophie rurale*, & autres écrits dont l'utilité publique fait l'objet: mais celui qui lui procura le plus de célébrité, est son *Ami des Hommes*; ouvrage plein de vues utiles, de réflexions solidement philosophiques, de calculs politiques, agronomiques, qui remplissent la signification de son titre; bien éloigné de l'esprit d'innovation & de destruction qui agite ce siècle. Il est vrai qu'il y a quelques vues qui ne semblent pas exactes, & dont l'exécution ne produiroit aucun bien; mais elles sont rachetées par tant de bonnes choses, que la critique semble avoir pris à tâche

de les dissimuler ainsi que les défauts du style. " *L'Ami des Hommes*, dit l'auteur des *Trois Siècles*, trouvera tous jours grace aux yeux de la sévère littérature, par le bon usage qu'il a fait de ses talens. Qu'importe que son style soit quelquefois diffus, néologique, incorrect, peu assujetti aux règles strictes de l'élocution? Ne suffit-il pas qu'il offre souvent des traits d'éloquence, de chaleur & d'élevation, qui feroient honneur à nos écrivains les plus exacts? Qui conque peut s'assurer, comme lui, que le zèle du bien public a dirigé sa plume, doit sacrifier sans peine le foible honneur d'être proposé pour modèle aux puristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui des bons citoyens. La secte des économistes à laquelle il étoit engagé, lui inspira quelquefois des idées gigantesques & fausses, & un langage boufflé qui ne fut jamais celui de la vérité & de la raison. Dans l'*Eloge de François Quesnay*, on croit voir plutôt un enthousiaste qu'un homme solide. Il mourut à Argenteuil, le 13 juillet 1789.

RIQUETI, (Gabriel-Victor) comte de Mirabeau, fils du précédent, naquit en 1749. Soit que son éducation eût été négligée, & que l'*Ami des Hommes* ne l'eût pas été assez de son propre sang pour le former à la vertu; soit que son naturel ardent, farouche & indocile, ait rendu les leçons du père inutiles; il se livra de bonne heure à toutes les fou;

gues d'une jeunesse indomptée. Ses dissipations & les scènes bruyantes que produisoit son goût pour les plaisirs, paroissent lui annoncer une prochaine détention, lorsqu'il prit le parti d'errer en Hollande, & de vivre selon ses penchans en toute liberté. Les moyens de les satisfaire ne le suivant pas, il revint en France, & fut renfermé au château de Vincennes par ordre supérieur. Devenu libre, il s'en vengea par une brochure intitulée : *Des Lettres de Cachet & des Prisons d'Etat*; ouvrage rempli d'impostures & de fureurs, quoiqu'il y ait quelques détails intéressans pour ceux qui ne savent pas qu'ils sont absolument romanesques. L'auteur, ennemi forcené de la Religion, & conséquemment de l'ordre public & de tous les biens qui en découlent, prouve assez par cette brochure même, combien il a mérité d'être séquestré, & combien on a mal fait de ne pas lui rendre plus long-tems justice. « Quelle gauche & » étourdie politique, dit un » écrivain, que celle de l'au- » teur de cette production ! En » écoutant ses plaintes & con- » sidérant précisément le ta- » bleau de ses malheurs, on » eût pu le croire innocent ; » mais lorsqu'on l'entend dé- » clamer contre des persua- » sions qui sont le fondement » de toutes les vertus & de » tout genre d'innocence, on » ne peut que le considérer » comme un scélérat échappé » à une peine illégitime peut- » être, parce qu'elle étoit trop » au-dessous de ses délits ». Il donna, en 1785, des *Doutes*

sur la liberté de l'Escaut réclamée par l'Empereur : ouvrage modéré & sensément écrit. Le *Mémoire sur les actions des eaux*, publié la même année contre Beaumarchais, contient des vues justes parmi d'autres qui prêtent à la critique. Un pamphlet contre la banque de S. Charles, lui attira en 1786 cette vive apostrophe du marquis d'Astorga, l'un des directeurs de la banque : « Il est certain » qu'on a soudoyé pour atta- » quer la banque, un de ces » gens dont la vie n'offre » qu'une alternative de délits » & de châtimens, & qui » emploient à dire du mal, » les instans où ils n'en font » pas ». La *Monarchie Prus- sienne*, qui parut en 1788, 7 vol. in-8°, avec un vol. in-fol. de plans & de cartes, est un ouvrage où parmi d'excellentes remarques, parmi des critiques justes, solides, courageuses, on trouve des erreurs de tous les genres. Les coopérateurs que Mirabeau a choisis parmi les Protestans, ont donné à leur haine contre l'Eglise Catholique, un essor auquel on ne se fût point attendu dans ces tems d'indifférence pour toute religion, si on ne savoit que celle-ci a toujours été distinguée par la haine du monde, conformément aux oracles de son divin fondateur. Le matérialisme le plus cru y est déployé avec une audace dont il y a peu d'exemples. Le délire y est poussé jusqu'à attribuer les malheurs de l'homme à la croyance de son immortalité. La *Correspondance secrète de la cour de Berlin*, 1789, 2 vol. in-8°, provoqua des plaintes très-

vives, des critiques & des réfutations. L'auteur en fit une espece de désaveu, au moins quant à la publicité & la forme, paroissant toujours tenir au fond des choses. L'assemblée nationale, qui eut lieu la même année, lui donna occasion d'établir sans gêne toutes les maximes philosophiques sur les rois, les loix, l'autorité & la liberté. Mais ses efforts se tournerent particulièrement contre la Religion & le clergé. Il s'escrima vivement dans cette carrière si conforme à son goût, & se distingua avec les Chapelier, les Voidel, les Rewbel, les Camus, les Péthion, &c, dans la guerre déclarée à toutes les notions morales, politiques, juridiques, religieuses. Au moment où il triomphoit de voir la grande œuvre achevée & l'Eglise Catholique écrasée en France, une maladie assez courte, accompagnée de violentes convulsions, l'enleva à l'assemblée nationale & au monde, le 2 avril 1791, à l'âge de 42 ans. Cette mort inattendue, & arrivée précisément dans ces circonstances, a fait faire à bien des gens quelque retour sur le *Transivi & ecce non erat*. Psal. 36. D'autres se sont rappelés la fatalité des sacrilèges, dont le protestant Spelman nous a laissé une si terrible histoire. On assure que depuis quelques jours il travailloit à rétablir l'autorité du roi, & l'on prétend même qu'il avoit donné parole à une cour étrangère, que dès que l'Eglise seroit détruite, il tourneroit toutes ses vues sur la restauration du trône. Quoi qu'il en soit de ces assertions, l'on ne peut

nier que la haine du *club des Jacobins*, qu'il avoit encourue depuis quelque tems, & qui a même occasionné des bruits d'empoisonnement & de projets d'assassinat, ne leur donne quelque vraisemblance. On a cité aussi à ce sujet, les paroles qu'il dit à un de ses amis peu avant sa mort: *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie; les factieux vont s'en partager les lambeaux*. Il paroît néanmoins qu'il se flattoit vainement d'opérer une telle révolution. Indépendamment des arrangements de celui qui, en de telles matières, fait d'autres calculs que les hommes; il est apparent que cette tentative en faveur du roi, l'auroit précipité lui-même. Mirabeau s'exagéroit ses forces, & sur-tout les effets de sa bruyante éloquence. On rapporte qu'il dit en 1789 à un médecin de ses amis, en se touchant le front: *Voilà de ces têtes où il y a de quoi réformer les empires*. Dans une autre occasion il dit à M. Suleau: *La Fayette a une armée; mais croyez-moi, ma tête est aussi une puissance*. Propos d'une vanité ridicule, qui suppose une foiblesse d'esprit peu commune, & un égoïsme poussé jusqu'au délire. De ses discours les plus brillans, aucun ne soutient les regards d'une logique exacte; en mettant les mots à part, l'homme judicieux n'y trouve rien de solide à recueillir, rien qui puisse fonder la conviction. » Son éloquence, dit un écrivain vain qui étoit d'ailleurs au nombre de ses admirateurs, » étoit animée & pressante; » mais les principes étoient asservis à ses passions; il se

» faisoit redouter de tous les
 » partis, même de celui qu'il
 » servoit, parce qu'on ne pou-
 » voit compter sur son opi-
 » nion, & que l'on connoît
 » cette maxime de la Roche-
 » foucault: *Il y a dans le cœur*
 » *humain une génération perpé-*
 » *tuelle de passions, en sorte que*
 » *la ruine de l'une est presque*
 » *toujours l'établissement d'une*
 » *autre qui lui est souvent con-*
 » *traire* ». On sait d'ailleurs
 combien cette tête érigée en
puissance, étoit foible quand on
 l'obligeoit de raisonner juste,
 & qu'on mettoit ses erreurs
 au jour avec dignité & avec
 courage. Le modeite silence que
 celui de Mirabeau, lorsque
 dans la séance du 27 novembre
 1790, l'abbé Maury, après
 l'avoir poursuivi dans tous ses
 détours, lui dit: *Remerciez à*
présent les tribuns des applau-
dissimens flatteurs qu'elles vous
ont prodigués, lorsque vous
avez eu la charité de me dénoncer
à leur savante improbation, par
votre désaveu. Si vous êtes tenté
de répliquer, parlez: je vous cede
la parole... Vous ne dites rien?...
Cherchez tranquillement quelque
subtilité, dont je puisse faire
aussi-tôt une justice exemplaire...
Vous ne dites plus rien?... .
Je poursuis donc, & après
vous avoir restitué ces mêmes pa-
roles que vous avez trouvées si
concluantes dans votre bouche &
si ridicules dans la mienne,
 j'attaque directement votre argu-
 ment. Les Œuvres de Voltaire,
 Helvétius, Rousseau, l'Ency-
 clopédie, cette foule innom-
 brable de brochures impies ou
 obscènes, presque tous les ou-
 vrages périodiques devenus de-
 puis long-tems les trompettes

du philosophisme; la peinture;
 la sculpture, la gravure, tous
 les arts asservis à la scélératesse
 & à la luxure, avoient préparé
 la France à la révolution, dont
 Mirabeau, semblable à la mou-
 che de La Fontaine, s'attribuoit
 l'honneur. Quelques mois avant
 sa mort on avoit publié sa *Vie*
publique & privée. Pour donner
 une idée du caractère & du style
 de l'ouvrage, nous citerons un
 passage de la p. 93, où il est dit
 en forme de résumé: « Riqueti
 » ne se justifiera sur rien, & il
 » restera prouvé que dès le
 » berceau il fut un méchant
 » homme; que la nature ne ré-
 » prouva jamais un fils plus in-
 » grat; que l'hymen n'alluma
 » jamais son flambeau pour un
 » époux aussi féroce; que la
 » vertu n'eut jamais de plus
 » grand ennemi; la patrie de
 » citoyen plus dangereux; les
 » lettres de plus vil écrivain;
 » la noblesse d'apostat plus cor-
 » rompu; la société d'hypocrite
 » plus insidieux; l'amour de
 » plus lâche serviteur; l'amitié
 » de fripon plus ruineux; le
 » sentiment de moqueur plus
 » effronté; le libertinage de
 » fauteur plus cynique; les loix
 » divines de contempteur plus
 » impie; les loix humaines de
 » violateur plus déterminé;
 » les empires de plus hardi sé-
 » ditieux à proscrire ». M.
 Burke, cet illustre & éloquent
 membre du parlement d'An-
 gleterre, dans une Lettre à M.
 Woofort, aide-Major de S. M.
 Britannique, en date du 11
 février 1791, n'en donne pas
 une idée plus favorable. « Un de
 » mes amis, dit M. Burke, ar-
 » rivé nouvellement de Paris,
 » m'a dit qu'il étoit présent à
 » l'Assemblée,

» l'assemblée, lorsque le comte
 » de Mirabeau (je lui demande
 » pardon) M. Riqueti, voulut
 » bien l'égayer en manifestant
 » l'opinion qu'il a de moi. Je
 » ne lui ferai point d'autre ré-
 » ponse, qu'en lui opposant sim-
 » plement l'opinion qu'a de lui
 » l'Europe entière, & sur la-
 » quelle je m'en rapporte à lui-
 » même. J'ai le bonheur de n'a-
 » voir jamais démerité de mon
 » souverain; je puis braver
 » l'indignation de Riqueti,
 » premier du nom, qui est le
 » roi des François. Je suis sous
 » la protection des loix An-
 » gloises. Je ne veux pas m'ex-
 » poser ni à son comité d'in-
 » quisition, ni sur-tout à sa lan-
 »terne, qui me paroît infini-
 » ment plus dangereuse aux
 » honnêtes gens, que la Bastille
 » ne l'a jamais été. Si j'avois à
 » vivre en France, j'aimerois
 » infiniment mieux le gouver-
 » nement de Louis XVI, &
 » je le croirois beaucoup plus
 » favorable à ma liberté, que
 » celui de Riqueti premier.
 » Je trouve pourtant qu'après
 » avoir été sujet si peu fidele,
 » il vient de se montrer envers
 » moi un monarque très-gra-
 »cieux, lorsqu'en disant tant
 » de mal de moi, il en a parlé
 » de la seule maniere qui pût
 » contribuer à ma satisfaction
 » & à ma réputation. Etre l'ob-
 » jet des invectives de M. Ri-
 » queti, c'est un honneur au-
 » quel il est difficile de rien
 » ajouter. Mirabeau à Bicêtre
 » m'inspireroit de la pitié. Mi-
 » rabeau sur son trône, sur ce
 » trône que les jeux de la for-
 » tune destinent quelquefois
 » pour récompense à certaines
 » actions qui conduisent com-

Tome VII.

» munément à un autre terme
 » que je ne veux pas nommer,
 » n'est plus pour moi qu'un ob-
 » jet de mépris, car le vice
 » n'est jamais plus odieux, &
 » ne se montre jamais plus vil
 » aux yeux de la raison, que
 » lorsqu'il usurpe & fouille la
 » place naturelle de la vertu.
 Par une bizarrerie digne de
 l'inconsequente philosophie, il
 laissa un testament, après avoir
 remis à l'assemblée nationale un
 écrit contre les testamens, dé-
 sapprouvant dans son langage
 exalté & empirique, *que l'homme,*
sortant, pour ainsi dire, des bor-
nes de la nature, voulût laisser
une volonté, lorsqu'il n'en avoit
plus; exister lorsqu'il n'étoit plus
qu'un vain nom, & transmettre
au néant les droits de l'existence.
 Comme s'il n'étoit pas plus ab-
 surde & cruel de refuser à
 l'homme la liberté de disposer
 de son bien; de réprouver le
 respect que toutes les nations,
 par un instinct aussi naturel que
 religieux, ont toujours eu pour
 la volonté sacrée des mourans;
 d'encourager l'indocilité & l'in-
 gratitude des enfans, en mettant
 les parens hors d'état de les con-
 tenir ou de les punir; d'inviter
 les collatéraux & héritiers quel-
 conques *ab intestat* à des empoi-
 sonnemens, des assassinats;
 d'obliger le propriétaire, le
 cultivateur, à remettre le fruit
 de son économie & de son tra-
 vail à des gens méprisables &
 odieux: projet digne de ce
 siècle & complètement assorti
 à ses autres ouvrages. « Ceux
 » qui souhaiteront d'autres dé-
 » tails sur Mirabeau, dit un
 » journaliste Parisien, doivent
 » consulter le testament de son
 » pere, compulser les registres

Ss

» criminels, dépouiller les ar-
 » chives des prisons, entendre
 » les dépositions de tous ceux
 » qui ont quelque connoissance
 » des faits & gestes de ce pre-
 » mier *saint* de la légende conf-
 » titutionnelle ». Un poëte lui
 a fait une espece d'épithaphe en
 forme d'apologue, qui contient
 des idées tout-à-fait extraor-
 dinaires :

L'Eternel fatigué des crimes de ce
 monde,
 Et voulant le punir par un cruel séau,
 Recueillit un instant sa sagesse pro-
 fonde,

Puis dit à Lucifer : *Engendre Mi-
 rabeau.*

Le diable alors le fit à son image,
 D'une peau dégoûtante enveloppa
 ses traits,

Dans son esprit mit l'Infernale rage,
 Et dans son cœur tous les forfaits.
 Mais, par les charmes du langage,
 Sur les mortels il prit tant de pouvoir,
 Que le démon, dont il passa l'espoir,
 Devint jaloux de son ouvrage,

Et ne vit plus en lui qu'un rival odieux
 Dont il crut devoir se défaire.

Il eut raison : ce monstre audacieux
 Auroit fini par détrôner son pere,
 Envahir les temples des dieux,
 Et placer l'enfer sur la terre.

Son frere cadet, vicomte de Mi-
 rabeau, moins fameux, mais
 plus sage, s'étant soustrait à
 l'anarchie Française, est mort
 général dans l'armée des princes
 émigrés, à Fribourg en Bris-
 gaw, le 17 septembre 1792.

RISBECK, (N.) né en 1750
 à Eukst, près de Mayence,
 eut pour pere un négociant as-
 sez riche, qui l'envoya dans
 cette dernière ville pour s'y ap-
 pliquer au Droit; mais une imagi-
 nation brûlante & un caractère
 impétueux rendirent le jeune
 Risbeck peu propre à l'étude
 des loix. A cette époque régnoit

en Allemagne une secte, dont
 les principes dangereux n'ont
 formé que trop de profélytes ;
 elle s'appelloit la *Secte des Gé-
 nies par excellence* (das Genie-
 Vesen). Ses principes fonda-
 mentaux étoient le mépris sou-
 verain des convenances so-
 ciales, l'éloignement pour toute
 affaire quelconque. Ses partisans
 regardoient comme au-dessous
 d'eux les emplois, les engage-
 mens politiques, les fonctions
 qui exigeoient un travail suivi ;
 enfin la liberté étoit l'idole chi-
 mérique qu'ils encensoient, &
 à laquelle ils sacrifioient toutes
 les réalités : espece de *sans cul-
 tisme*, qui préludoit à celui de
 France. Risbeck ne fut point
 des derniers à se rendre auprès
 de ces nouveaux Diogenes ;
 mais il dissipa en peu de tems le
 bien dont il avoit hérité, & se
 vit enfin réduit, pour subsister,
 à se mettre aux gages des li-
 braires. Il écrivit des *Lettres
 sur les Moines*, telles qu'un
 homme passionné & fanatique
 pouvoit écrire ; il répandit les
 mêmes fureurs contre les pré-
 tres & les catholiques en gé-
 néral, dans son *Voyage d'Al-
 lemagne*, traduit en François,
 Paris, 1788, 3 vol. in-8°. « Qu'on
 » se représente, dit un biblio-
 » graphe, un jeune-homme
 » empreint de tous les délires
 » du philosophisme, & de plus
 » d'une forte dose de préjugés
 » protestans, qui parcourt l'Al-
 » lemagne à pied, dans un état
 » à ne pouvoir guere fréquen-
 » ter que les dernières classes
 » de la société, & qui dans sa
 » course prononce définitive-
 » ment sur la politique, la Re-
 » ligion, les mœurs, les cours
 » & les princes ; & l'on aura

» une idée juste de ce voyageur. Sa grande règle est de trouver affreux tout ce qui est catholique, & de porter jusqu'aux nues tout ce qui tient ou à l'esprit de secte ou à l'impie dominante du siècle ». Il a consigné les mêmes écarts dans une prétendue *Histoire d'Allemagne*, qu'il laissa manuscrite. Réduit à la misère, il s'isola dans le village d'Araw en Suisse, où il ne connut plus d'autre société que celle des cabarets, & où il mourut le 5 février 1786. Dans ses ouvrages, il a pris, ou les éditeurs lui ont donné, le titre de *baron*; mais il est certain qu'il n'étoit ni baron ni noble. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 avril 1788, p. 478.

RISIUS, (Sergius) savant Maronite, archevêque de Damas, florissoit dans le 17^e. siècle. C'est par ses soins, par ceux de Guadagnoli & de Pierre Golius, qu'a été publiée la Bible arabe, Rome, 1671. Voyez **GOLIUS** Pierre.

RIST, (Jean) né à Pinneberg en 1607, fut pasteur à Wedel sur l'Elbe, comte palatin impérial & conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg, & mourut en 1667, après avoir fondé la société du Cygne. Ses principales œuvres poétiques sont : I. *Hortus Poëticus*. II. *Theatrum Poëticum*. III. *Parnassus Poëticus*. IV. *Vindiciæ Linguae Germanicæ*. V. *Musa Teutonica*. VI. Un Poëme allemand, intitulé : *Galahée & Florabelle*, &c.

RITHOVIUS, voyez **BALDUIN**.

RITTANGELIUS, (Jean-Etienne) de Forcheim, au dio-

cese de Bamberg, de catholique-romain étoit devenu juif, & de juif il se fit luthérien, suivant quelques auteurs. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé *Jezirach* (voyez **ABRAHAM**), où il soutient que la Paraphrase Chaldaïque fournit des argumens contre les Juifs & contre les Antitrinitaires. Cette proposition fut attaquée par un Socinien, Guillaume-Henri-Vorstius, qui se cacha sous le nom d'*Irenopolita*. Rittangelius se défendit par un Traité qu'il intitula : *Libra veritatis*, 1698, & qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. Il mourut vers 1652, professeur en langues orientales dans l'académie de Kœnigsberg. Nous avons de lui : I. Un Traité *De veritate Religionis Christianæ*, Franeker, 1699. II. *Des Lettres*. III. Une Traduction allemande des *Prieres* que les Juifs font dans leurs synagogues, le 1^{er}. jour de chaque année; & d'autres écrits.

RITTERSHUYS, (Conrad) *Rittershusius*, jurisconsulte de Brunswick, est auteur & éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque beaucoup de critique & d'érudition. Il mourut à Altorf l'an 1613, où il étoit professeur en droit. — Son fils, Nicolas **RITTERSHUYS**, né à Altorf en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire, des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque & latine, & mourut en 1670, professeur du droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé : *Genealogiæ Imperatorum, Regum, Ducum, Comitum, &c.*, Tubinge, 1664, 7 tomes in-fol.

RIVALZ, (Antoine) peintre, mort à Toulouse en 1735, âgé de 68 ans. Son pere, Jean-Pierre Rivalz, peintre & architecte de l'hôtel-de-ville de Toulouse, fut son maître. Antoine vint à Paris, & partit ensuite pour l'Italie. Il remporta le premier prix de peinture de l'académie de S. Luc, à Rome. Le cardinal Albani, depuis Clément XI, le couronna. Ce maître fut rappelé à Toulouse, où il remplit avec distinction les places de son pere. Il avoit une touche ferme, un pinceau vigoureux; son dessin est correct, ses compositions ingénieuses.

RIVARD, (Dominique-François) né à Neufchâteau en Lorraine, en 1697, fit ses études à Paris, & y obtint une chaire de philosophie au college de Beauvais, qu'il quitta en 1749 à la mort de Coffin, principal de ce college. Rivard mourut en 1778. On voit par ses ouvrages qu'il s'étoit entièrement dévoué à sa profession; tels sont : I. *Institutiones philosophicae*, 1778, 4 vol. in-12. II. *Elémens de Mathématiques*, in-4°. III. *Elémens de Géométrie*, in-4°. IV. *Traité de la Sphere*, in-8°. V. *Une Gnomonique*, in-8°. VI. *Table des Sinus*, in-8°. VII. *Trigonométrie rectiligne*, in-8°. Ces ouvrages sont écrits avec clarté, quoiqu'un peu diffus.

RIVAUULT, (David) sieur de Flurance, né à Laval vers 1571, fut élevé auprès de Guy, comte de Laval; devint sous-précepteur, puis précepteur de Louis XIII; & mourut à Tours en 1616, à 45 ans. Malherbe & plusieurs autres écri-

vains célèbres ont parlé de Rivault avec estime, & cela n'est pas étonnant: il étoit bien à la cour. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui ne justifient que foiblement leurs éloges. Les principaux sont : I. *Des Elémens d'Artillerie*, 1608, in-8°, qui sont rares & assez curieux. II. *Les Etats, és-quels il est discouru du Prince, du Noble & du Tiers-Etat*, conformément à notre tems, 1596, in-12. III. Une Edition d'*Archimede*, in-4°. IV. *L'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe: La sagesse de la personne embellit sa face* (*Sapientia hominis lucet in vultu ejus & potentissimus faciem illius commutabit. Eccle. 8*); étendu à toutes sortes de beautés, & és moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'ame; 1608, in-12. Cet art n'est pas une chimere, il est même le fondement vrai de la science physiognostique. « On croit, dit un philosophe (J. J. Rousseau) » que la physionomie n'est » qu'un simple développement » des traits déjà marqués par » la nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain, & quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables ». L'auteur des *Etudes de la Nature*, appuie ces observations & les porte même beaucoup plus

R I V

loin, sans qu'on puisse dire que l'expérience lui est contraire. Après avoir parlé de la variété extrême & de la configuration très-bigarrée des physionomies, il ajoute : « Au reste, ceux qui » ont été défigurés par les at- » teintes vicieuses de nos édu- » cations & de nos habitudes, » peuvent réformer leurs traits; » & je dis ceci sur-tout pour » nos femmes qui, pour en » venir à bout, mettent du » blanc & du rouge, & se » font des physionomies de » poupées, sans caractère. Au » fond elles ont raison, car » il vaut mieux le cacher, que » de montrer celui des passions » cruelles, qui souvent les dé- » vorent. Elles ont un moyen » sûr de devenir des beautés » d'une expression touchante. » C'est d'être intérieurement » bonnes, douces, compatif- » santes, sensibles, bienfai- » santes & pieuses. Ces affec- » tions d'une ame vertueuse, » imprimeront dans leurs traits » des caractères célestes, qui » seront beaux jusques dans » l'extrême vieillesse ». *Voyez* RICHTER.

RIVAZ, (Pierre-Joseph de) né à St.-Gingoulph dans le Val-lais en 1711, eut un goût & un talent décidés pour la mécanique; on lui doit plusieurs inventions utiles dans l'horlogerie, l'hydraulique, &c. Il disputa aussi avec sagacité quelques points d'histoire, entre autres le *Martyre de la Légion Thébéenne*, sur lequel il donna des *Eclaircissements*, Paris, 1779, in-8°. (*voyez* MAURICE, S.) On a encore de lui l'*Antiquité de la maison de Savoie*. Il mourut en 1772.

R I V 645

RIVERI, (Cl. - Fr. - Félix Boulanger de) *voyez* BOULANGER.

RIVET, (André) ministre calviniste, né à St.-Maixent en Poitou, l'an 1572, s'acquit une très-grande réputation dans le parti des Calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, & présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, & mourut à Breda en 1651, à 78 ans. On a de lui : I. Un *Traité* intitulé : *Criticus Sacer*, Dordrecht, 1619, in-8°. II. *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture. III. *Instruction chrétienne touchant les Spectacles publics, les Comédies & Tragédies; où est décidée la question, s'ils doivent être permis par les magistrats, &c.*, La Haye, 1639, in-12. Livre curieux & rare. IV. Divers *Traités* de controverse, & d'autres ouvrages, recueillis en 3 vol. in-folio. — Son frere, Guillaume RIVET, fut comme lui ministre en France. Il est auteur d'un *Traité de la Justification*, & d'un autre de *la Liberté Ecclésiastique contre l'autorité du Pape*. Geneve, 1625, in-8°. : livres qui n'ont eu cours que chez les Protestans.

RIVET DE LA GRANGE, (Dom Antoine) de la même famille que les précédens, mais d'une branche catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1683. Il prit l'habit de Bénédictin à Marmoutier en 1704, & y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs l'appellerent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres Religieux, à

l'Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de S. Benoît. Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet; mais cette entreprise échoua. Il se livra alors entièrement à *l'Histoire Littéraire de la France*, dont il avoit déjà conçu le dessein, & qui l'a occupé tout le reste de sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confreres, dom Joseph Duclou, dom Maurice Poncet & dom Jean Colomb. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement à la mémoire & à la cause d'Arnauld & de Quesnel. Il fit imprimer en 1723, à Amsterdam, in-4^o., *Le Nécrologe de Port-Royal des Champs*. La publication de cet ouvrage, jointe à la vivacité de son opposition à la Bulle *Unigenitus*, dont il avoit appelé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer cette même année dans l'abbaye de S. Vincent du Mans. Il y travailla pendant plus de 30 ans à *l'Histoire Littéraire de la France*. Il en fit paroître le 1^{er}. volume in-4^o. en 1733, & finissoit le 9^e., qui renferme les premières années du 12^e. siècle, lorsqu'il mourut en 1749, à 66 ans. Dom Taillandier, son confrere, a fait son éloge à la tête du 9^e. vol. de *l'Histoire Littéraire*, qui a été poussée jusqu'au 12^e. On souhaiteroit que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction & plus de légèreté dans le style; qu'ils se fussent moins appesantis sur des écrivains inconnus, & qu'ils eussent rendu plus de justice à ceux qui, sur certaines matières, ne pensoient pas comme eux.

RIVET, voyez PAPILLON.

RIVIERE, (Lazare) professeur de médecine dans l'université de Montpellier, sa patrie, obtint cette place en 1622, & mourut vers 1655, âgé de 66 ans. Nous avons de lui: I. Une Pratique de médecine (*Praxis Medica*), Lyon, 1657, in-folio, souvent consultée. Il suit Sennert pas à pas, & souvent il en transcrit des pages entières sans le citer; mais ce qu'il écrit de lui-même, prouve qu'il pouvoit se passer de secours étrangers. II. *Observationes medicae & Curationes insignes*, Paris, 1646, in-4^o.

RIVIERE, (Henri-François de la) fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit à Paris, & prit le parti des armes. Il se trouva, en 1664, au siege de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il étoit aide-de-camp. Après s'être distingué dans plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avoit auprès de celle qu'habitoit pour lors le comte de Buffi-Rabutin. Ce comte avoit avec lui Françoise-Louise de Rabutin, sa fille, veuve du marquis de Coligni-Langeac. La Riviere fut lui plaire, & l'épousa à l'insu de son pere en 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea aussitôt à faire rompre le mariage, & engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Malgré l'arrêt en faveur de la Riviere, la marquise de Rabutin ne voulut pas habiter avec lui. La Riviere tâcha de la ramener; mais n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'Oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire & édifiante, &

où il mourut en 1734, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Des Lettres*, en 2 vol. in-12, à Paris, en 1752; avec un *Abrégé de la Vie* de l'auteur, & la *Relation de son Procès*. Ces Lettres sont écrites avec la légèreté & la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde; mais on y sent aussi le bel-esprit précieux & maniéré, & l'on n'y apprend presque rien. II. *Vie du chevalier de Reynel*, 1706, in-8°. III. *Vie de M. de Courville*, 1719, in-8°.

RIVIERE, (l'Abbé de la) voyez BARBIER.

RIVIERE, (La) voyez BAILLI.

RIVINUS, (André) dont le vrai nom étoit *Barchmann*, né à Hall en Saxe, en 1600, fut médecin, professeur de poésie & de physiologie à Leipzig, & mourut le 4 avril 1656. Il s'est fait une réputation par ses *Remarques* sur les anciens poètes chrétiens, par des *Dissertations* sur diverses matières de littérature, & sur l'origine de l'imprimerie, publiées à Leipzig, sous le titre de *Philo-Physiologica*, 1656, in-4°; & par des *Editions* de quelques auteurs anciens, qu'il accompagna de notes. Son *Commentaire* sur le *Pervigilium Veneris*, qu'on trouve dans l'édition de La Haye, 1712, in-8°, ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui : I. *Veterum bonorum Scriptorum de medicina collectanea*, 1654, in-8°. II. *Mysteria Medico-Physica*, 1681, in-12.

RIVINUS, (Augustus-Quirinus) fils du précédent, né à Leipzig, professeur de médecine & de botanique en 1652,

mourut en 1722, dans sa patrie, avec la réputation d'un médecin habile & d'un botaniste distingué. On lui doit la découverte d'un conduit salivaire, ainsi que l'invention d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui : I. *Introductio in rem herbariam*, Leipzig, 1690, in-fol., avec fig. II. *Ordo Plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo*, 1690....; *tetrapetalo*, 1691....; *pentapetalo*, 1699, in-fol., avec des fig. qui rendent fidèlement les plantes; c'est dommage qu'il se soit borné à en faire graver les sommets. III. *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4°. C'est une critique des boutiques des apothicaires qui sont toujours surchargées de drogues inutiles. IV. *Dissertationes Medicae*, 1710, in-4°. C'est le recueil de ses thèses. V. *Manuductio ad Chemicam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8°. VI. *Notitia Morborum*.

RIVIUS, (Jean) Luthérien Allemand, natif d'Altendorn, fut conseiller de George duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du college de Meissen, en 1553, à 53 ans. On a de lui des ouvrages de controverse, & un *Traité de morale* sous ce titre : *De stultitia mortalium in procrastina correctione vitæ*, à Bâle, 1547, in-8°, plein de réflexions judicieuses, mais communes. — Il ne faut pas le confondre avec RIVINUS, médecin Allemand, dont on a une *Introduction aux Sciences nécessaires à un Archizette*, Nuremberg, 1547; une *Traduction de Vitruve*, avec des *Commentaires*.

Nuremberg, 1548; & plusieurs Ouvrages de médecine.

RIVIUS, (Jean) Religieux Augustin, né à Louvain en 1599, fils de l'imprimeur Gerard Rivius, fut prieur & provincial dans son ordre, & mourut à Ratisbonne le 1 novembre 1665. On a de lui : I. Une *Vie de S. Augustin*, qui a beaucoup servi à Tillemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce Pere & dans les auteurs contemporains. On le blâme cependant de ce qu'il a osé traiter (p. 519) de Sémi-Pélagiens les théologiens qui admettent en Dieu depuis la chute d'Adam, un décret de donner à tout homme des secours suffisans pour faire son salut. L'*Index*, d'accord avec la raison & la bonne théologie, désigne cette assertion comme devant être retranchée. On doute aussi très-fort qu'il ait réussi à prouver que S. Augustin savoit le grec & l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion; on y voit qu'il n'avoit qu'une connoissance médiocre du grec & aucune de l'hébreu. II. *Rerum Francicarum decades quatuor, imperium Belgicarum exordium, progressus ad annum 1500*, Louvain, 1651, in-4°. Il n'y flatte point les François. III. *Poëmata*, Anvers, 1629. IV. *Diarium obsidionis Lovaniensis anno 1635*, Louvain, 1635, in-4°, &c.

RIVO, (Raoul a) ou du RUISSEAU, né à Brée, petite ville de la principauté de Liege, dans le 13e. siecle, alla étudier les langues savantes à Rome. Sa science & ses vertus l'éleverent à la dignité de doyen de l'église collégiale de Tongres.

Il fonda le monastere de Corfendonc, & donna aux Religieux de cette maison une regle conforme aux anciens Canons. Il mourut l'an 1403. On a de lui : I. *Traité de l'observation des Canons*, Cologne 1568, Rome, 1590, dans la Bibliothèque des Peres, tom. 6e., édition de Paris, & tom. 14e., édition de Cologne. II. *Histoire des Evêques de Liege*, depuis l'an 1347, jusqu'à l'an 1389, dans la Collection de Chapeauville. III. *Calendrier Ecclesiastique*, Louvain, 1568. IV. *Martyrologe en vers*.

RIUPEROUX, (Théodore de) né à Montauban en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet & obtint un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique, & obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris en 1706, à 42 ans, laissant *IV Tragedies*, dont les vers sont faciles & coulans, mais sans force & sans chaleur. On a aussi de Riuperoux quelques petites pieces de vers, telles qu'une *Épître*, le *Portrait du Sage*, &c., répandues dans différens Recueils. Il étoit secrétaire du marquis de Créqui. Ce seigneur devant jouer avec le roi, avoit conservé mille louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. Riuperoux les alla jouer, & les perdit. C'étoit cependant l'homme qui avoit fait le *Portrait du Sage*. RIZZO ou RICCIO, (David) né à Turin en Piémont, étoit fils d'un joueur d'instrument qui lui apprit la musique.

& lui donna une éducation au-dessus de son état. Il plut au comte de Moretto, ambassadeur de Savoie en Écosse, qui le mena avec lui. Marie Stuart régnoit alors dans ce royaume. Rizzo la servit par ses talens, qui ne se bornoient pas à celui de la musique; il entendoit les affaires, & les conduisoit avec beaucoup de prudence. Elle l'employa dans les négociations les plus importantes. Henri Stuart-Darnlei, ayant épousé Marie Stuart sa cousine, voulut se faire déclarer roi, comme mari de la reine. Cette princesse éclairée par les bons avis de Rizzo, vit bien qu'on vouloit lui enlever l'autorité, & que son mari, homme violent & ambitieux, étant déclaré roi, ne lui laisseroit que le nom de reine. Elle s'opposa à cette prétention. Darnlei, irrité contre Rizzo, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, alléguant des prétextes injurieux à la reine, que l'âge & la figure de Rizzo mettoient hors de tout soupçon. Quelques jours après, la reine étant à souper dans son cabinet, n'avoit auprès d'elle que la comtesse d'Argille & Rizzo, qui lui parloit de quelque affaire; le duc de Rothfai y entra avec Retwein, armé, & suivi de 5 personnes. Rizzo ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, y fut tué, en 1566. La reine vengea cette mort sur quelques-uns des assassins, qui furent exécutés publiquement.

ROA, (Martin) Jésuite Espagnol, né à Cordoue, mourut en 1657, après avoir exercé les

premières charges de sa province. Il a fait un livre intitulé : *Stato dell' Anime di Purgatorio, del Beati in Cielo, &c.*, Venise, 1672, in-12 : ouvrage plus singulier qu'utile; il y avance plusieurs choses qu'il eût mieux valu laisser dans les secrets de Dieu.

ROALDÈS, (François) d'une noble famille de la petite ville de Marillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors & à Valence, devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans. On a de Roaldès : I. *Annotationes in notitiam utramque, tum Orientis, tum Occidentis.* II. *Un Discours des choses mémorables de la ville de Cahors.*

ROBBE, (Jacques) ingénieur & géographe du roi de France, né à Soissons en 1643, fut maire perpétuel de St-Denys en France, avocat au parlement de Paris, & mourut à Soissons en 1721. C'étoit un homme d'un esprit cultivé, & savant dans les langues. On a de lui : I. *Méthode pour apprendre facilement la Géographie*, en 2 vol. in-12 : assez bon ouvrage; il y a des jugemens vrais & impartiaux sur les caractères des peuples, & autres objets sur lesquels l'esprit national égare souvent les géographes comme les historiens. On y trouve cette assertion aussi exactement vraie qu'honorable aux habitans de la Belgique. « C'est assurément l'endroit de toute l'Europe où la Religion Catholique soit professée avec plus de pureté & de sincérité ». Observation que l'événement

confirma en 1792, par l'invincible résistance que ces peuples opposerent à l'impiété des démocrates François, devenus les maîtres de leur pays; préservant ainsi par leur exemple, par une conduite ferme & conséquente, l'Europe d'une subversion qui eût pu devenir générale. II. *Emblème sur la Paix*, présenté au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblème est ingénieuse.

ROBERT, (S.) premier abbé de la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont, étoit fils de Geraud, descendant de S. Geraud, baron d'Aurillac. Ayant fait un voyage à Rome, dans les vues de religion & de piété, il se retira avec deux compagnons dans une solitude où il releva les ruines d'une église, & fonda un monastère avec l'approbation de l'évêque & du pape Léon IX. En peu de tems il fut le chef de plus de 300 Religieux d'une ferveur extrême, qu'il gouverna avec la prudence des Saints, & mourut le 24 avril 1067 ou 1068. — Il ne faut pas le confondre avec S. ROBERT, abbé de Moleve, de l'ordre de Cîteaux, mort en 1108 ou 1110, qui fut canonisé par le pape Honorius III.

ROBERT DE COURTENAY, empereur François d'Orient, succéda à son pere Pierre de Courtenay sur la fin de l'an 1220, & fut couronné à Ste-Sophie, le 25 mars 1221. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre Vatace, qui, après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avoit fait de rapides conquêtes sur les François, & resserré leur empire

jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape arma plusieurs Chrétiens pour son secours. Ils passent en Orient, sous la conduite de Guillaume de Montferrat; mais ce général meurt. Ils retournèrent en Europe, & Robert fut obligé de demander la paix à Vatace. Robert épousa la fille d'un chevalier d'Artois; elle avoit été promise à un gentilhomme Bourguignon, qui outré de voir qu'on lui préférât un empereur, enleva l'impératrice & sa mere, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez & les levres à la fille, & la laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur, l'an 1228. Ce prince n'avoit aucun talent militaire: les divisions de ses ennemis l'appelloient aux conquêtes; mais son indolence & son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu, par sa négligence, à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée; celui de Trébisonde, & celui de Thessalonique (*voyez COURTENAY*). Les seigneurs François appellerent après sa mort, Jean de Brienne, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité de Baudouin II.

ROBERT GUISCARD, *voyez GUISCARD*.

ROBERT ou RUPERT, dit *le Bref & le Débonnaire*, électeur Palatin, fils de Robert le Tenace, naquit en 1352, & fut élu empereur d'Allemagne en 1400, après la déposition du barbare Wenceslas. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanez, que Wenceslas en avoit déta-

ché ; mais ses efforts furent inutiles. Il ne fut pas plus heureux en tâchant, durant le grand schisme d'Occident, d'empêcher qu'on ne reconnût Alexandre V pour pape dans l'Allemagne, & de ramener les princes à Grégoire XII. Il mourut à Oppenheim en 1410, après avoir partagé ses états entre ses 4 fils, qui sont les tiges des différentes branches de la maison Palatine. Robert acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avoient conservé le droit de haute-justice dans les terres de plusieurs seigneurs ; mais il leur céda ce droit par des privilèges. Il est le fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT, roi de France, surnommé le *Sage* & le *Dévo*t, parvint à la couronne en 996, après la mort de Hugues Capet, son pere. Il fut sacré à Orléans où il étoit né ; puis à Rheims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avoit épousé Berthe sa cousine, veuve d'Eudes I, comte de Blois ; mais Grégoire V déclara nul ce mariage, & excommunia le monarque. Si nous en croyons le cardinal Pierre Damien, cet anathème fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi & ses propres domestiques se séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avoit touché, passoient par le feu jusqu'aux plats où il avoit mangé, & jusqu'aux vases où il avoit bu. Le même cardinal rapporte, qu'en punition de cet inceste, la reine accoucha d'un monstre, qui avoit la tête & le cou d'un

canard. On ajoute que Robert fut si frappé de cette espece de prodige, qu'il se sépara de sa femme. Il contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles & de Provence ; mais l'humeur altiere de cette princesse auroit bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Henri, duc de Bourgogne, frere de Hugues Capet, mort en 1002 sans enfans légitimes, laissa son duché au roi de France, son neveu. Robert investit de ce duché Henri, son second fils, qui depuis étant devenu roi, le céda à Robert, son cadet (voyez HENRI I, roi de France). Le duc Robert fut chef de la 1re. branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1361. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son 4e. fils, Philippe le Hardi, chef de la 2e. maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles le Téméraire, tué en 1477. Le roi Robert mérita par sa sagesse qu'on lui offrit l'empire & le royaume d'Italie ; mais il les refusa, & après avoir fait couronner à Rheims son second fils Henri I, il mourut en 1031, âgé de 60 ans, à Melun. Robert bâtit un grand nombre d'églises, & fit restituer au clergé les dixmes & les biens dont les seigneurs laïques s'étoient emparés. La déprédation étoit telle, que les séculiers possédoient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire ; ils les partageoient à leurs enfans ; ils donnoient même les cures pour la dot de leurs filles, ou la légitime de

leurs fils. Robert cultiva les sciences, & les protégea. On a de lui plusieurs *Hymnes*, que l'on chante encore dans l'Eglise. Son regne fut heureux & tranquille.

ROBERT DE FRANCE, 2e. fils de Louis VIII, & frere de S. Louis, qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie l'an 1237. C'étoit dans le tems de la funeste querelle entre le pape Grégoire IX & l'empereur Frédéric II. Grégoire offrit à S. Louis l'empire pour Robert; mais sur l'avis des seigneurs François, assemblés pour délibérer sur cette proposition, elle ne fut pas acceptée; exemple rare, car les princes profitoient volontiers de la jurisprudence établie dans ce tems-là, qui donnoit aux papes le droit de déposer les rois (voyez MARTIN IV). Robert suivit S. Louis en Egypte, & ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, la bataille de la Maffoure, le 9 février 1250. Comme il poursuivait les fuyards à travers cette petite ville, il y fut assommé des pierres, bûches, & autres choses que l'on jetoit par les fenêtres. C'étoit un prince intrépide, mais fougueux & opiniâtre.

ROBERT II, comte d'Artois, fils du précédent, surnommé *le Bon & le Noble*, fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Il mena un puissant secours après les Vêpres Siciliennes à Charles I, roi de Naples, & fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II. Il défit les Aragonois en Sicile l'an 1289, les

Anglois proche Bayonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtray, il reçut 30 coups de pique, & perdit la vie. Homme vaillant, mais emporté & violent, il n'étoit bon que pour un coup de main. Mahaud, sa fille, hérita du comté d'Artois, & le porta en mariage à Othon, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles: Jeanne, femme de Philippe le Long; & Blanche, femme de Charles le Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avoit un fils, Robert III, qui disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaud. Mais il perdit son procès, par deux Arrêts rendus en 1302 & 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous Philippe de Valois, à la faveur de prétendus nouveaux titres qui se trouverent faux. Robert fut condamné pour la 3e. fois, & banni du royaume en 1331. Ayant trouvé un asyle auprès d'Edouard III, roi d'Angleterre, il l'engagea à se déclarer roi de France: source des guerres longues & cruelles qui affigerent ce royaume. Robert fut blessé au siege de Vannes en 1342, & mourut de sa blessure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, & termina sa carrière en 1387. Son fils Philippe II fut connétable de France, fit la guerre en Afrique & en Hongrie, & mourut prisonnier des Turcs en 1397. Il eut un fils, nommé Charles, mort en 1472, sans postérité.

ROBERT D'ANJOU, dit le

Sage, 3e. fils de Charles le Boiteux, succéda à son pere dans le royaume de Naples en 1309, par la protection des papes & par le desir des peuples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frere aîné. Il fut un grand roi, juste, sage, vaillant. Il régna 33 ans 8 mois, & mourut le 19 janvier 1343, âgé de 64 ans. Philippe de Valois s'abstint de livrer bataille en 1339, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France par inclination & par intérêt, qui d'ailleurs détestoit la guerre entre les princes chrétiens.

ROBERT I, dit *le Magnifique*, duc de Normandie, 2e. fils de Richard II, succéda l'an 1028 à son frere Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui avoit fait donner. Il eut à réprimer dans les commencemens les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, que son propre fils en avoit injustement dépouillé. Il força Canut, roi de Danemarck, qui s'étoit emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cousins Alfrede & Edouard. L'an 1035 il entreprit nupieds le voyage de la Terre-Sainte. Les mous & délicats philosophes qui traitent les Croisades de fanatisme, ne peuvent au moins se dispenser d'admirer une si courageuse, si endurante & éclatante piété, dans un grand prince qu'on ne s'est jamais avisé de traiter d'esprit foible. A son retour il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel,

depuis roi d'Angleterre, qu'il avoit fait reconnoître avant son départ dans une assemblée des Etats de Normandie.

ROBERT, dit *Courte-Cuisse*, fils aîné de Guillaume le Conquérant, fut établi l'an 1087 duc de Normandie par son pere, qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils Guillaume le Roux (*voyez ce mot*). Ce fut un des plus vaillans princes de son siecle dans les combats, & un des plus foibles hommes dans la conduite. A la Croisade de 1096, il fit des prodiges de valeur; l'armée chrétienne lui dut, en grande partie, les batailles qu'elle gagna sur les Infideles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche l'an 1098, où ils perdirent, dit-on, cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'affaut de laquelle il monta un des premiers suivi de ses seigneurs, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par Henri son jeune frere, après la mort de Guillaume le Roux, & tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence & aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans, & perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris l'an 1106 à la bataille de Tinchebrai par son frere Henri, qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1134.

ROBERT DE BRUS, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul, ou Baillol, qui avoit usurpé la couronne d'Ecosse, par le secours d'Edouard I, roi d'Angleterre. Il secoua le joug des Anglois, les chassa

de son pays, & rendit l'Ecosse très-puissante & très-florissante. C'étoit un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage, & pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 55 ans. Etant près d'expirer, il conjura Jacques Douglas, un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte: preuve attendrissante du motif religieux qui animoit les braves de ce tems-là à arracher ce pays, si intéressant pour les Chrétiens, aux barbares qui l'avoient envahi. Il laissa pour successeur David II, âgé de 5 ans; & une fille, qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de Stuart.

ROBERT DE BAVIERE, prince Palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de Frédéric, prince électeur Palatin du Rhin, & d'Elizabeth, fille de Jacques I, roi d'Angleterre & d'Ecosse; se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi Charles I, son oncle, le fit chevalier de la Jarretiere, & lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires, mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Charles II, étant remonté sur le trône de ses peres, le fit membre de son conseil-privé en 1662, & lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandois en 1664. Le prince Robert défit, l'année suivante, la flotte Hollandoise, & fut fait amiral d'Angleterre en 1675. Il se montra

digne de cet emploi par son intelligence & par sa valeur, & mourut en 1682.

ROBERT, 2e. fils de Richard III duc de Normandie, eut en apanage l'an 989 le comté d'Evreux. Promu en même tems à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il ne rougit pas d'épouser, en sa qualité de comte, une femme nommée Herleve, dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa en 1004 Olaus, roi de Norwege, appelé au secours du duc Richard II, contre la France. Ce comte-archevêque, dans sa vieillesse, revint de ses égaremens, & mourut en bon pasteur l'an 1037. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à Amauri V, qui le céda en 1200 à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, dit le Hardi, le donna à son fils puîné Louis, mort en 1319. Celui-ci fut pere de Philippe, qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X, & mourut en 1343. De leur union sortit Charles II, roi de Navarre, dont le fils Charles III mourut sans postérité masculine en 1425. L'an 1404, il avoit cédé ce comté au roi de France Charles VI. Il servit d'apanage à François, duc d'Alençon, fils de Henri II, en 1569. Mais ce prince étant mort sans enfans en 1584, il fut réuni à la couronne. Enfin, il a été donné à la maison de Bouillon en échange de Sedan. Voyez l'*Histoire Généalogique de France* par le P. Anselme, & l'*Abrégé Chronologique des grands Fiefs*, in-8°.

R O B

ROBERT IV, comte d'Alençon, est peu connu dans l'histoire; mais il tient une place dans celle de France, parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort, arrivée en 1319, sa sœur Alix donna le comté à Philippe-Auguste en 1220. Il a passé ensuite à différens princes qui en ont porté le nom. Voyez FRANÇOIS DE FRANCE.

ROBERT DE GENEVE, voy. GENEVE.

ROBERT, né à Thorigni en Normandie, & pour cela appelé *Robertus a Torineo*, abbé du mont St-Michel au diocèse d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par Henri II, roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêcherent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la Continuation de la *Chronique de Sigebert*, & un *Traité des Abbayes de Normandie*, que D. d'Acheri a donné à la fin des *Œuvres* de Guibert de Nogent. Il mourut l'an 1186.

ROBERT D'ARBRISSEL, voyez ARBRISSEL.

ROBERT SORBON, voy. SORBONNE.

ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre, dans le pays de Suffolk, de parens pauvres. Ses talens lui méritèrent l'archidiaconé de Leicester, & en 1235 l'évêché de Lincoln. Il eut de grands différens avec les moines, & un démêlé considérable avec Innocent IV, sur une dispense que ce pape avoit accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut

R O B 655

en 1253. Outre son *Abrégé de la Sphere*, ses *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, & quelques *Lettres*, renfermées dans le recueil de Brown, intitulé : *Fasciculus rerum expetendarum*; nous citerons ses ouvrages : *De cessatione Legatum*, Londres, 1652; *Commentarius in Pseudo-Dionysii Areopagite Theologiam Mysticam*, Strasbourg, 1502; & son *Testamentum XII Patriarcharum, filiorum Jacob*, Haguenau, 1532, in-8°, très-rare; ouvrage apocryphe, dont il n'est que l'éditeur, ou le traducteur du grec en latin. A l'authenticité près, il a ce qu'il faut pour être un livre utile. On y trouve les mystères chrétiens si formellement exprimés, que les 12 Patriarches n'ont pu en parler de la sorte sans anacronisme, ou sans des révélations qu'on n'est pas fondé à supposer. Quelques critiques prétendent que ces *Testamenta* sont de la composition de Grosse-Teste, & que l'original hébreu, ni même la traduction grecque n'ont jamais existé. Dans ses autres écrits, il reprend avec liberté, & peut-être avec trop d'amertume, les vices & les dérèglemens des ecclésiastiques de son tems. Il y a une édition de plusieurs de ses ouvrages, faite à Venise en 1514.

ROBERT, (Claude) né à Bar-sur-Aube, vers 1564, devint précepteur d'André Fremiot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, & en Allemagne & dans les Pays-Bas. Les cardinaux Baronius, d'Ossat & Bellarmin lui donnerent des marques de leur estime. De

retour en France, il fut nommé archidiacre & grand-vicaire de Châlons-sur-Saône. Ce savant mourut en 1636. Le plus important de ses ouvrages est le grand Recueil, intitulé : *Gallia Christiana*, qu'il publia en 1625, en 1 vol. in-fol. Messieurs de Ste-Marthe augmentèrent dans la suite cet ouvrage utile, dont les Bénédictins de la congrégation de St. Maur ont donné une nouvelle édition, qui est en 12 vol. in-fol., & qui n'est pas achevée.

ROBERT, (Nicolas) peintre d'Orléans au 17^e. siècle, excellent dessinateur d'animaux & d'insectes, fit pour Gaston de France une belle suite de mignatures en ce genre, qu'on voit au cabinet des estampes du roi. Il travailla aussi aux 319 planches de Plantes de l'Académie des sciences de Paris. Il mourut en 1684, à 74 ans.

ROBERTI, (Jean) Jésuite, né à St-Hubert en Ardennes, l'an 1569, enseigna la théologie & l'Écriture-Sainte à Douay, à Treves, à Wirtzbourg, à Mayence, & mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il étoit versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse & dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : I. *Dissertatio de Superstitione*, 1614. II. *Quatuor Evangelia, historiarum & temporum serie vinculata, grecè & latinè*, Mayence, 1615, in-fol. III. *Tractatus de Magnetica vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le Pere Roberti y démontre les impostures de Goclenius, qui prétendoit guérir toutes les maladies avec l'aimant (voyez GOCLENIUS). Il

fit suivre cette Dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la première. IV. Une *Dissertation* pour prouver que S. Barthélemy étoit le même que Nathanaël, Douay, 1619, in-4°. V. *Historia Sti. Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4°. Cette Histoire est très-curieuse, & renferme plusieurs Dissertations; la plus importante est celle où il parle des guérisons qui se font journellement à S. Hubert. Il y examine dans toutes les regles de la plus sévère critique, si les cérémonies qui s'y observent, renferment quelque chose de superstitieux; & il décide qu'elles ne contiennent rien de semblable. Ces cérémonies, traitées de pratique superstitieuse par Gerson, par quelques docteurs en théologie de Paris, & les médecins de la même université l'an 1671, par M. Gillot, docteur de Sorbonne, par le P. Pierre le Brun dans son *Histoire des Pratiques superstitieuses*, ont été défendues, non-seulement par le P. Roberti, mais encore par le P. Marchant, par Jacques Boudart & par un Religieux de S. Hubert (on trouve l'explication de ces cérémonies par ce Religieux, dans l'*Histoire des Pratiques superstitieuses* du P. le Brun). Les docteurs de Louvain, entre lesquels étoit Martin Steyaerts, les approuverent par une déclaration du 6 septembre 1690, & les docteurs en médecine de la même université, le 17 juin 1691. Elles ont encore été approuvées en 1690 par les examinateurs synodaux de Liege, & par Jean-Louis d'Elderen, évêque de la même ville. M. Collet a remis

remis sur le tapis cette question dans le 3e. vol. de son *Traité des Dispenses*; où, après avoir répondu aux plus fortes objections & observé que les docteurs de Louvain ne sont pas gens à tolérer des usages superstitieux, il conclut en ces termes: "Voilà tout ce que je puis dire au sujet de la neuve vaine de S. Hubert; pour moi je n'aurois point de peine à la faire. Son adversaire le plus déclaré, Gillot & tous ses Gillotins, avouent qu'elle n'est pas évidemment mauvaise: *Aperté corruptelâ vacat*. Il dit de plus, qu'au moyen de la bonne foi & de la piété, avec laquelle on la fait, on peut obtenir (il auroit pu ajouter, & l'on obtient tous les jours de Dieu, par les mérites de son Saint) le préservatif qu'on va lui demander". Il est vrai cependant qu'on a attaché à ce qu'on appelle le *répît* (ou le délai qu'accordent ceux qui ont été taillés) des effets démentis par des exemples récents & incontestables; & qu'on ne sauroit trop louer la prudence des Religieux de S. Hubert, qui dans ces dernières années ont simplifié ou réformé plusieurs observances, dont l'explication n'étoit pas sans difficulté. Rien de plus sensé que ce qu'on lit à ce sujet dans l'excellent Recueil des *Vies des Peres, des Martyrs, &c.*, tom. x, pag. 603: "On doit implorer le secours du Ciel contre la rage, avec d'autant plus d'ardeur, qu'on ne peut avoir guere de confiance dans les bains de mer & dans les autres remèdes ordinaires. Le nouveau

Tome VII.

» secret qu'on a trouvé contre
 » ce mal redoutable, a réussi
 » quelquefois; mais ce n'est
 » rien moins qu'un remède in-
 » faillible. Cependant, comme
 » la superstition se glisse facile-
 » ment dans les pratiques les
 » plus respectables par leur
 » objet, il est du zèle des
 » pasteurs de veiller avec le
 » plus grand soin sur les péle-
 » rinages à S. Hubert, & sur
 » les autres dévotions sem-
 » blables ». VI. *Sanctorum*
quingenta jurisperitorum elo-
gia, contra popolare commentum
de solo Ivone, publicata, Liege,
 1632. On est tout surpris d'y
 trouver au nombre des saints
 avocats, plusieurs patriarches
 de l'Ancien-Testament, des
 rois, des papes, des docteurs
 de l'Eglise, &c. VII. *Vita Sti.*
Lamberti, episcopi Tungrensis,
 &c., *ex antiquis autoribus & char-*
tis collecta & edita, Liege, 1633,
 in-12, peu commun.

ROBERTSON, (Guillaume) théologien Anglois, dont on a un *Dictionnaire Hébreu*, Londres, 1680; & un *Lexicon Grec*, Cambridge, 1695. Ces deux ouvrages sont in-4°, & jouissent de l'estime des savans. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume ROBERTSON, mort en 1793, après avoir publié une *Histoire de Charles-Quint*, où il y a des choses vraies & judicieusement dites, mêlées avec d'autres qui sentent la passion & les préjugés; une *Histoire d'Amérique*, remplie de faussetés & des erreurs de la philosophie anti-chrétienne, & des *Recherches sur l'Inde*, fruit d'une crédulité puérile & fanatique. Voyez le *Journ. hist. &*

littér., 1 juin 1792, pag. 163.

ROBERVAL, (Gilles Personne, sieur de) naquit en 1602 à Roberval, paroisse du diocèse de Beauvais. Il devint professeur de mathématiques au collège de Maître Gervais à Paris; il disputa ensuite la chaire de Ramus, & l'emporta. La conformité des goûts le lia avec Gassendi & Morin. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au collège-royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus. Il fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de balances, dont l'une est propre à peser l'air, & lui mérita d'être de l'Académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : I. *Un Traité de Mécanique* dans l'*Harmonie* du P. Merenne. II. Une Edition d'*Aristarcus Samius*, &c. Ils furent recherchés dans leur tems. Ce savant estimable mourut en 1675, à 73 ans. Il eut quelques disputes avec Descartes, lui contesta la gloire de ses inventions analytiques, & même son savoir géométrique.

ROBINET, (Urbain) pieux & savant docteur de Sorbonne, chanoine & grand-vicaire de Paris, abbé de Bellocane, né en Bretagne, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans. Il est le rédacteur du *Bréviaire* de Rouen, qui (si on excepte la mutilation des Psaumes) est un chef-d'œuvre en ce genre, Rouen, 1736. Il publia en 1744: *Breviarium Ecclesiasticum Clero propositum*; ce *Bréviaire* a été adopté par les évêques de Cahors & du Mans & quelques autres (voyez **QUIGNOGNES**). On lui attribue les belles *Pré-*

faces pour la Messe des Morts; celle du S. Sacrement, de la dédicace de l'Eglise, de l'Avant, de la Toussaint, &c., qu'on chante dans la plupart des Eglises de France (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 août 1786, pag. 494). — Il y a un **ROBINET**, auteur d'un plat *Traité de Matérialisme*, intitulé: *De la Nature*. Nous ignorons s'il est mort.

ROBINSON CRUSOÉ, voyez **FOÉ & VAN-EFFEN**.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon son père l'an 975 avant J. C. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts immenses, dont son père les avoit accablés dans les dernières années de son règne. Roboam demanda trois jours pour lui faire réponse. Pendant ce tems, les plus anciens de son conseil furent d'avis de soulager le peuple; mais il préféra l'avis des jeunes seigneurs avec lesquels il avoit été élevé, & ne répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. « Conduite, dit » un politique, que les fou- » verains imprudens & orgueil- » leux ne cessent d'imiter, & » qui a toujours le même ef- » fet ». Cette dureté fit soulever dix tribus, qui se séparèrent de Roboam, & qui choisirent pour leur roi Jéroboam. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam fit construire des fortresses pour conserver les deux tribus qui lui restèrent; & quand il se crut à l'abri des entreprises de Jéroboam, il abandonna la loi du Seigneur

pour suivre les penchans de son cœur corrompu. Il adora des idoles, & le peuple ne tarda pas à suivre les traces du maître. Sésac, roi d'Égypte, suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays, & prit en peu de tems toutes les places de défense. Jérusalem, où le roi s'étoit retiré avec les principaux de sa cour, alloit être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu envoya le prophète Séméias, qui leur déclara de sa part, que puisqu'ils l'avoient abandonné, il les abandonnoit aussi au pouvoir de Sésac. Cette menace les toucha; ils s'humilièrent sous la main de Dieu, & reconnurent la justice de ses jugemens. Le Seigneur, fléchi par cette humiliation, adoucit la rigueur de l'arrêt porté par sa justice. Sésac se retira de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur & ceux du palais du roi. Roboam continua à vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 958 avant J. C. après avoir régné 17 ans, laissant le royaume à Abia, un de ses fils.

ROBOREUS, voy. ROVERE.

ROBORTELLO, (François) d'Udine, enseigna avec réputation la rhétorique & la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne & à Padoue, où il mourut en 1567, à 51 ans. On a de lui : I. Un *Traité d'Histoire*, 1543, in-8^o, très-superficiel. II. Des *Commentaires* sur plusieurs des poètes grecs & latins. III. *De vita & victu populi Romani sub Imperatoribus*, 1559, in-fol., livre savant & curieux. IV. Un grand nombre d'autres Écrits, dans les-

quels il y a quelquefois une critique trop âpre. On raconte que Jean Baptiste Egnace fut irrité de celle qui regardoit un de ses ouvrages, qu'il le blessa d'un coup de poignard.

ROBUSTI, voyez TINTORET.

ROCABERTI, (Jean-Thomas de) né vers 1624, à Péselade, sur les frontières du Roussillon & de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de S. Dominique. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, & grand-inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquiert l'estime du roi catholique, qui le fit 2 fois vice-roi de Valence. Il employa le tems que lui laissoient ses places, à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Traité estimé, De Romani Pontificis auctoritate*, en 3 vol. in-fol. II. *Bibliotheca Pontificia*. C'est un Recueil de tous les *Traités* composés par différens auteurs en faveur de l'autorité & de l'infailibilité pontificale, imprimé à Rome en 1700 & années suivantes en 21 vol. in-fol. III. Un livre intitulé : *Aliment spirituel*, &c. Il mourut vers 1699.

ROCCA, (Ange) né en 1545 à Rocca-Contrata, dans la Marche d'Ancone, hermite de S. Augustin, fut fait docteur en théologie à Padoue en 1577, secrétaire de son ordre pendant 6 ans, président de l'imprimerie du Vatican en 1585, sacrilain de Clément VIII en 1595, & enfin évêque de Tagaste en 1605. Il mourut à Rome le 8 avril 1620. Il fit diverses remar-

ques sur l'Écriture - Sainte & sur les Peres; mais on ne lit plus ses Commentaires. Il s'y sert indifféremment des bons & des mauvais auteurs, de monumens authentiques & de pieces douteuses. Il écrit nettement, mais sans élévation. Ses différens ouvrages parurent à Rome en 1719, 2 vol. in-fol. Les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca Vaticana illustrata* de cet auteur, quoique fort inexacte. Son *Thesaurus pontificiarum antiquitatum, necnon rituum ac caeremoniarum*, 2 vol. in-fol., Rome, 1745, est un recueil curieux. On estime aussi son *Traité De Campanis*, Rome, 1612, in-4°.; on le trouve dans le 2e. volume du *Thesaurus Antiquitatum Romanorum* de Salengre.

ROCH, (S.) né à Montpellier, d'une famille noble, perdit son pere & sa mere à l'âge de 20 ans. Il alla à Rome en pèlerinage; il y guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste, & à son retour il s'arrêta à Plaisance, infectée de cette maladie. Roch en fut frappé lui-même; & contraint de sortir de la ville, pour ne pas infecter les autres, il se retira dans une forêt où le chien d'un gentilhomme voisin, nommé *Gothard*, lui apportoit tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier, & y mourut en 1327. Cet article est composé d'après les traditions populaires, & sur des légendes de peu d'autorité; mais l'incertitude des Actes d'un Saint ne conclut point contre son existence, ni contre l'idée générale de ses vertus & de ses miracles (voyez CATHE-

RINE). Les altérateurs des Légendes n'ont choisi que de vrais actes, de vraies histoires pour les embellir; ils eussent regardé comme une impiété, l'audace d'en supposer pour le fonds, & ils n'auroient pas réussi à les faire recevoir; ce n'est qu'en faveur des monumens & du culte déjà établi, que ces impostures qu'ils ont cru méritoires, ont pris faveur. Une excuse plus recevable est, que durant les dévastations des barbares, un grand nombre d'actes de martyrs, d'histoires édifiantes, &c., ont péri, & que la piété des moines a cru devoir les remplacer par d'autres, rédigés sur la tradition ou sur le souvenir qu'ils en avoient conservé; & comme ces sources n'étoient ni fort sûres, ni suffisantes pour fournir à de grands détails, les nouvelles histoires ont été peu exactes & rédigées en partie sur les mémoires de l'imagination.

ROCHE, (Jean de la) né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son talent pour la prédication se manifesta de bonne heure. Il remplit avec succès les principales chaires de la province & de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans sa 55e. année. On a de lui un *Avent*, un *Carême*, & des *Mysteres*, en 6 vol. in-12; & 2 vol. in-12 de *Panegyriques*. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il excelloit. Ses *Panegyriques de Saint Augustin* & de *S. Louis* furent applaudis, lorsqu'il les débita, & plaisent encore lorsqu'on les lit. Ses *Sermons* sont solides, & l'Évangile n'y est pas défi-

guré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils font écrits avec noblesse & avec élégance.

ROCHE, (Antoine-Martin) ex-Oratorien, né dans le diocèse de Meaux, quitta l'Oratoire à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, & mourut à Paris en 1755, avant la 50e. année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'Ame & de l'origine de ses connoissances*, contre le systéme de Locke & de ses partisans, en 2 gros vol. in-12, qui ont paru en 1759. Cet ouvrage solide & bien écrit mérite d'être lu.

ROCHE, Jacques-Fontaine de la) prêtre du diocèse de Poitiers, grand partisan des convulsions, mort en 1761, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut, depuis 1731, la principale part aux feuilles qui paroissent toutes les semaines, sous le titre de *Nouvelles Ecclésiastiques*. Il avoit été pourvu d'une cure dans le diocèse de Tours; mais il quitta la houlette pastorale en 1728, pour prendre la plume satyrique & fanatique d'un *scélérat obscur*, selon l'expression d'un auteur très-connu. Comme ce libelle a été continué, & qu'il est encore la trompette du mensonge & de la calomnie, il ne fera pas inutile de l'apprécier. En comparant les témoignages des Jésuites, des Janénistes, & de ceux qui se moquent des uns & des autres, il sera aisé de déterminer au juste le mérite de la gazette & du gazetier. Si l'on pouvoit s'en rapporter aux Jésuites, le novelliste réunit tous les vices. Il est impie dans sa morale, hérétique dans sa doctrine,

» calomniateur dans ses imputations, séditieux dans ses plaintes, imposteur dans ses écrits, ridicule dans ses déclamations, forcené dans ses invectives, téméraire dans ses soupçons, absurde dans ses raisonnemens, faussaire dans ses citations, furieux dans ses satyres, fade dans ses éloges, insipide dans ses plaisanteries... Son libelle périodique est un trésor de mensonges grossiers, de blasphèmes horribles, d'impostures atroces, de falsifications palpables, de contradictions sans nombre, de platitudes pitoyables... C'est là que des convulsions diaboliques sont mises sur le compte du Tout-Puissant, & qu'on vomit contre les vicaires de J. C. & leurs décisions, contre les premiers pasteurs & leurs instructions, contre les gens de bien & leur soumission à l'Eglise, les calomnies les plus atroces, assaisonnées de toutes les expressions indécentes que peuvent suggérer la rage & la fureur à un frénétique qui n'a ni ame ni éducation. L'inférral gazetier dans sa retraite obscure se nourrit de son infamie, il s'enveloppe de sa noirceur, il s'applaudit de sa méchanceté... Il ne s'humanise que lorsqu'il faut faire l'oraison funebre de quelque maître d'école, de quelque servante qui auront eu le bonheur de mourir en disant des injures au pape, en faisant décréter leur pasteur, en se faisant porter leur jugement & leur condamnation en vertu d'un exploit, &

» sous l'escorte des huiffiers ». En un mot, si l'on en croit les Jésuites, la Gazette Ecclésiastique est contraire aux premiers principes de la foi, de la raison, de la charité & de la probité. Si l'on s'en rapporte aux écrivains qui ne sont ni Jésuites ni jansénistes, en particulier à M. d'Alembert : « Le gazetier est » un scélérat obscur qui se rend » tous les huit jours criminel » de leze-majesté par des li- » belles méprisés; qui est tombé » dans un excès d'avilissement » auprès des gens sensés, en » donnant le nom de miracle à » des tours de passe-passe dont » les charlatans de la foire » rougiroient; en faisant l'éloge » de ces filles séduites que des » imposteurs ont dressées dès » l'enfance pour jouer à prix » d'argent cette farce abomi- » nable. C'est un balsphémateur » qui calomnie le vicaire de J.C. » en citant l'Evangile; qui ne » parle que de la charité dont » il viole toutes les loix; qui » vend toutes les semaines un » libelle qui dégoûte aujour- » d'hui les lecteurs les plus » avides de satyre; qui ne res- » pecte ni les oints du Sei- » gneur, ni les premiers pas- » teurs de l'Eglise, ni les mi- » nistres des souverains; qui » distille en un mot son venin » sur les talens & les vertus qui » honorent la Religion & que » la Religion consacre ». Si l'on consulte enfin les Jansénistes, dont il est le secrétaire & l'entrepôt, ils n'en font point un portrait plus flatteur. Le célèbre & modéré M. Duguet dit, que l'auteur inconnu des Nouvelles Ecclésiastiques se rend coupable d'un attentat énorme,

M. Petitpied appellant, le caractérise ainsi : « L'auteur in- » sensé des *Nouvelles Ecclé- » siastiques* abandonnant les » voies de la charité, n'a point » trouvé celles de la vérité. » C'est un imprudent... qui n'a » aucun discernement. C'est » un historien partial... indigne » de toute créance... c'est un » ingrat... c'est un indocile... » c'est un rebelle... l'esprit de » vertige s'est saisi de lui... » c'est un furieux qui attaque » toutes les puissances ecclé- » siastiques & séculières; tous » les corps & tous les particu- » liers. Abbés, évêques, ar- » chevêques, cardinaux, pa- » pes, ordres religieux, ma- » gistrats, ministres, princes, » rois, rien n'est épargné par » ce frénétique; le fiel coule » de sa plume, le noir sang qui » bout dans ses veines, se ré- » pand... sur les personnes de » tout état, de tout sexe, de » toute condition. C'est un » convulsionniste... fanatique. » En un mot, c'est un enragé » qui déchire à belles dents » depuis le simple clerc jusqu'au » souverain pontife; depuis » Neutelet jusqu'à Louis XV; » & tout ce qui est entre ces » deux extrêmes ». De ces trois portraits on pourra choisir celui qui paroîtra le plus ressemblant & le plus flatteur. En voici un quatrième tracé par une main respectable à tous égards, par un des plus grands prélats qu'il y ait eu en France. M. de Montillet, archevêque d'Auch, dans son Instruction, vraiment pastorale, du 24 janvier 1764, apprend ainsi à ses diocésains à se former une juste idée du gazetier ecclésiastique,

» C'est un écrivain caché, in-
 » connu : on ne fait où il ha-
 » bite ; cependant du fond de
 » son repaire il lance incessam-
 » ment les traits les plus enve-
 » nimés contre tout ce qui lui
 » déplaît ; montre déguisé
 » sous les dehors d'un défen-
 » seur du grand précepte de la
 » charité, il en viole toutes
 » les regles ; c'est un fourbe,
 » un imposteur, un calomnia-
 » teur décidé : vertu, mérite,
 » puissance, autorité, tout est
 » en proie à la malignité de sa
 » plume ; vrai ou faux, tout lui
 » est égal, pourvu qu'il nuise,
 » qu'il déchire, qu'il mette en
 » piéces ; rien ne le décide
 » que l'intérêt de la cause à qui
 » il a vendu sa plume, son hon-
 » neur & son ame ; il est connu
 » par les siens mêmes sous ce
 » caractère : mais on a besoin
 » d'un tel homme, on le paie,
 » on le méprise & on s'en sert ». Ecoutez encore M. d'Alembert (*Dist. Encycl.*, art. *Nouvelles Ecclésiastiques*). « Nouvelles Ecclésiastiques, est le titre très-impropre d'une feuille, ou plutôt d'un libelle périodique, sans esprit, sans vérité, sans charité & sans aveu, qui s'imprime clandestinement depuis 1728, & qui paroît régulièrement toutes les semaines. L'auteur anonyme de cet ouvrage, qui vraisemblablement pourroit se nommer sans être plus connu, instruit le public quatre fois par mois, des aventures de quelques clercs tonsurés, de quelques sœurs converses, de quelques prêtres de paroisse, de quelques moines, de quelques convulsionnaires, appellans &

» réappellans ; de quelques petites fièvres guéries par l'intercession de M. Paris ; de quelques malades qui se sont crus soulagés en avalant de la terre de son tombeau, parce que cette terre ne les a pas étouffés ; comme bien d'autres. Quelques personnes paroissent surprises que le gouvernement qui réprime les faiseurs de libelles, & les magistrats qui sont exempts de partialité comme les loix, ne sévissent pas efficacement contre ce ramas insipide & scandaleux d'absurdités & de mensonges. Un profond mépris est sans doute la seule cause de cette indulgence : ce qui confirme cette idée, c'est que l'auteur du libelle périodique dont il s'agit est si malheureux, qu'on n'entend jamais citer aucun de ses traits ; humiliation la plus grande qu'un écrivain satyrique puisse recevoir, puisqu'elle suppose en lui la plus grande ineptie dans le genre d'écrire le plus facile de tous ». Après ces portraits divers, tracés par des mains non suspectes, ceux qui sont condamnés & calomniés dans ce libelle, peuvent dire avec Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur.* Apolog. c. 5.

ROCHEBLAVE, (Henri de) prédicateur de la religion prétendue-réformée, né en 1665, fut ministre à Schaffhouse en Suisse, dès l'âge de 20 ans. Il passa ensuite en Irlande, & devint ministre de l'Eglise Francoise de Dublin, où il mourut en 1709. On a de lui un volume de *Sermons*.

ROCHEBLOND, (Charles Hotman, dit la) bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des *Seize*, parce qu'ils avoient distribué à seize d'entr'eux les 16 quartiers de Paris. Elle se forma en 1589, pendant la Ligne, à laquelle elle se joignit; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, & ne seconda pas toujours les intentions du duc de Guise, ni celles du duc de Mayenne; ses procédés étoient en général moins réfléchis: c'étoit une espece de démocratie, & tenoit aux défauts de ce genre de gouvernement.

ROCHECHANDIEU, voyez **CHANDIEU**.

ROCHECHOUART, (René de) baron de Mortemart & seigneur de Vivonne, étoit d'une des plus anciennes familles du royaume, à laquelle la terre de Rochechouart en Poitou avoit donné son nom. Il servit dès l'âge de 15 ans au siege de Perpignan, & s'y signala par sa valeur. Il se trouva ensuite à la défense de Metz en 1552, & après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut en 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfans de Jeanne de Saulx, fille du maréchal de Tavannes. L'aîné, Gabriel de Rochechouart, mort en 1643, à 68 ans, fut le pere de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, & premier gentilhomme de la chambre, qui mourut en 1675.

ROCHECHOUART, (François de) chevalier de Jars; voyez **JARS**.

ROCHECHOUART, (Louis-Victor) duc de Mor-

temart & de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, fils de Gabriel duc de Mortemart, né en 1636, servit de maréchal-de-camp à la prise de Gigeri en Afrique l'an 1664, à celle de Douay en Flandre en 1667, & au siege de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galeres du roi au secours de Candie, où il fut en qualité de *Général de la Ste-Eglise*, titre dont le pape Clément IX l'honora. Ce pontife, pénétré de reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à cette occasion, lui permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui & sa postérité, le Gonfalon de l'Eglise. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande en 1672, où il reçut une blessure dangereuse. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne & de Brie, & la place de général des galeres, furent les récompenses de son courage, & le fruit de la faveur de la marquise de Montespan, sa sœur. Il mourut en 1688.

ROCHECHOUART, (Françoise-Athenais de) sœur du précédent, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté la rendit moins célèbre, que le caractère de son esprit, plaisant, agréable & naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, & qui ne fit qu'une ingratitude. La duchesse de la Vallière, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, & le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie.

Elle agaçoit sans cesse ce monarque, qui disoit en se moquant à madame de la Valliere: « Elle voudroit bien que » je l'aimasse, mais je n'en » ferai rien ». Il ne tint pas parole, & il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise de Montespan régna avec empire. Ses fantaisies engagerent ce prince dans des dépenses excessives & inutiles. Elle avoit supplanté la Valliere, & elle fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse de Fontanges, puis par la marquise de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680; & elle mourut en 1707, âgée de 66 ans, à Bourbon, où elle avoit été prendre les bains. A la fin de sa vie elle se signala par de grandes aumônes, & tâcha de réparer les scandales qu'elle avoit donnés. Elle fit plusieurs présens à l'Eglise, surtout à Notre-Dame des Artiliers de Saumur, où l'on voit encore des traces de sa munificence. « Peu-à-peu, dit le » duc de St-Simon dans ses » Mémoires, elle vint à donner » tout ce qu'elle avoit aux » pauvres. Elle travailloit pour » eux, plusieurs heures par » jour, à des ouvrages bas & » grossiers, comme des chemises & d'autres choses semblables, & y faisoit travailler ce qui l'environnoit; sa table, qu'elle avoit aimée avec excès, devint la plus frugale; ses jeûnes furent fort multipliés; sa priere interrompoit sa compagnie, & le plus petit jeu auquel elle s'amusoit; &, à toutes les heures du jour, elle quittoit tout pour aller prier Dieu

» dans son cabinet. Ses macérations étoient continuelles; ses chemises & ses draps étoient de toile jaune, la plus dure & la plus grossiere; mais cachés sous des draps & une chemise ordinaire. Elle portoit sans cesse des bracelets, des jarretieres, & une ceinture à pointes de fer, qui lui faisoient souvent des plaies; & sa langue, autrefois si à craindre, avoit aussi sa pénitence ». Ce qui a pu lui mériter ces graces, c'est que dans les tems même de ses égaremens, « elle n'avoit jamais, » dit le même écrivain, perdu du vue la Religion; rien ne lui auroit fait rompre aucun jeûne, ni un jour maigre; elle fit tous les carêmes, & avec austerité; quant aux jeûnes, lorsqu'elle étoit à la cour, elle y ajoutoit des aumônes abondantes; jamais rien qui approchât du doute & de l'impiété; mais impérieuse, altiere, dominante, moqueuse, & tout ce que la beauté & la toute-puissance qu'elle en tiroit, entraîne après soi ». La France parut lui pardonner ses torts, pour avoir introduit à la cour le grand Bossuet, le duc de Montausier & madame de Maintenon.

ROCHE-FLAVIN, (Bernard de la) né l'an 1552 à St-Cernin en Rouergue, fut d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris. Son savoir lui procura la place de premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, puis celle de conseiller-d'état. Il mourut en 1627, à 76 ans. On a de lui

un excellent *Recueil des Arrêts notables* du parlement de Toulouse, imprimé en cette ville, 1720, in-4°. On y trouve: I. Un *Traité des Droits Seigneuriaux*, très-consulté. II. Un *Traité des Parlemens*, 1617, in-fol., &c., plein de recherches & peu commun.

ROCHEFORT, voy. GARLANDE, MONTLHERI & RIEUX.

ROCHEFORT, (Gui de) seigneur de Pleuvaut, d'une maison originaire de Bourgogne, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, & se distingua à la guerre & dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son conseiller & son chambellan; mais sa faveur ne dura pas, soit qu'il eût mérité de la perdre, soit qu'il n'ait été qu'une nouvelle preuve de l'inconstance de l'amitié des grands. Louis XI, lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon en 1482. Charles VIII, son fils, l'appella auprès de sa personne, & l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut en 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne, d'une manière qui rend sa mémoire immortelle. C'est lui qui fit créer le grand-conseil en 1497. — Guillaume de ROCHEFORT, son frere, chancelier de France comme lui, mais moins célèbre, étoit mort en 1492. Il détourna Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, & lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement & plus honorablement cette province à la couronne.

ROCHEFORT, (Henri-Louis d'Aloigni de) se signala

dans la guerre contre les Espagnols; & après la paix des Pyrénées, il suivit la Feuillade en Hongrie, & n'y montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction, & parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année.

ROCHEFORT, (Guillaume de) membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, naquit à Lyon en 1731, & mourut à Paris en 1788. Il est connu avantageusement dans la littérature par une traduction en vers de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* d'Homere, une *Histoire critique des opinions des Anciens & des systèmes des Philosophes sur le bonheur*, des *Poésies diverses contre le système des Matérialistes*, un *Poème sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse*, deux tragédies, *Electre* & *Pénélope*. Il réunissoit plus d'un genre d'érudition. A la connoissance du grec & du latin, il joignoit celle de l'italien & de l'anglois. En général il étoit plus disposé à estimer les beautés des anciens que celles des modernes. Il écrivoit avec plus de pureté que de chaleur, & plus de facilité que de force. Son style en prose a de la correction & même de l'élégance; mais ses vers manquent souvent de vigueur. C'est à ce défaut peut-être qu'on doit attribuer la sévérité avec laquelle sa traduction d'Homere a été jugée par quelques lecteurs qui n'ont pas réfléchi, sans doute, à la prodigieuse difficulté d'une telle entreprise, & au courage constant & soutenu qu'elle demande. Une autre raison de cette sévérité, qui fait beaucoup d'hon-

neur au traducteur, c'est qu'il s'est toujours tenu fort éloigné de la clique philosophique, & qu'il en a combattu les erreurs avec autant de force que de constance. Delà les éloges très-flatteurs qu'il a reçus des critiques qui n'étoient pas enrôlés dans ce parti. Il est certain que sa version est supérieure à celle de Houdar de la Motte, le seul qui ait fait la même tentative : encore s'est-il borné à l'*Illiade*.

ROCHEFOUCAULD, (François, comte de la) d'une maison illustre, fut chambellan des rois Charles VIII & Louis XII. Il fit admirer à la cour son caractère bienfaisant, généreux, droit & sincère. Il tint en 1494, sur les fonts baptismaux, François I. Ce prince, ayant obtenu le sceptre, conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire ; il érigea en 1515 la baronnie de la Rochefoucauld en comté. Le comte de la Rochefoucauld mourut en 1517, laissant une mémoire illustre & un nom respecté.

ROCHEFOUCAULD, (François de la) né en 1558, de Charles de la Rochefoucauld, de la même famille que le précédent, se fit connoître très-avantageusement dès son enfance. Le roi Henri III l'éleva, en 1585, à l'évêché de Clermont, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. Le pape Paul V, instruit de son zèle pour faire recevoir le concile de Trente en France, & pour détruire l'hérésie, lui envoya le chapeau de cardinal en 1607. Louis XIII, voulant l'avoir plus près de sa personne, lui

fit quitter l'évêché de Clermont pour celui de Senlis en 1613. Ce prélat travailla beaucoup pour la réforme des ordres de S. Augustin & de S. Benoît, & il eut le bonheur d'introduire la réforme dans son abbaye de Ste. Genevieve-du-Mont. En 1625, on fit courir en France un petit livre qui avoit pour titre : *Jugement des Cardinaux, Archevêques & Evêques sur les Libelles diffamatoires* (ces libelles étoient deux ouvrages où le cardinal de Richelieu étoit offensé). Le parlement fit défense de publier aucun autre écrit contre ces libelles, parce que peut-être il supposoit que c'étoit la véritable censure des prélats, comme M. du Pin l'a soutenu dans son *Histoire Ecclésiastique* ; mais les prélats assemblés désavouèrent le 27 février 1626, cet ouvrage comme n'ayant été lu ni vu par aucun des nommés au titre qu'il porte. Le cardinal de la Rochefoucauld justifia leur conduite dans un assez gros ouvrage intitulé : *Raison pour le désaveu fait par les Evêques*, &c., & l'adressa au roi. Il y montre que le livre désavoué est marqué au sceau du schisme. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. Il mourut en 1645, à 87 ans. Les vertus de cet homme illustre, sa piété & l'innocence de ses mœurs ne l'ont pas mis à l'abri des reproches & des injures des Jansénistes, & sur-tout de l'abbé de St-Cyran, qui lui ont fait un crime d'avoir fait du bien aux Jésuites, & d'avoir agi avec zèle dans les querelles excitées par le docteur Richer (voyez sa *Vie*, 1646, in-4°, par le Père

la Morinière, chanoine-régulier). Il étoit frere d'Alexandre de la Rochefoucauld : voyez BROSSIER.

ROCHEFOUCAULD, (François, duc de la) prince de Marfilac, fils de François, 1er. duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613. Sa valeur & son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour, qui mêloient les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Il fut lié avec la fameuse duchesse de Longueville; & ce fut en partie par l'instigation de cette princesse, qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre, & sur-tout au combat de St-Antoine, où il reçut un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque tems la vue. Après que ces querelles furent assoupies, le duc de la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié & de la littérature. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Paris & Versailles avoient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné, les la Fayette trouvoient dans sa conversation des agrémens qu'ils cherchoient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec constance, & mourut à Paris en 1680, à 68 ans, avec les sentimens d'un bon chrétien. Quoique dans ses *Maximes* il ait représenté la mort comme le plus grand de tous les maux, quoiqu'il assure qu'on ne peut la voir telle qu'elle est sans trouver que c'est une chose épouvantable, il fit cependant paroître, dans ses derniers mo-

mens, une fermeté & un courage héroïques. « Je crains bien, » dit madame de Sévigné, que » nous ne perdions cette fois » M. de la Rochefoucauld; la » fièvre a continué; il reçut » hier Notre-Seigneur; mais » son état est une chose digne » d'admiration. Il est fort bien » disposé pour sa conscience, » voilà qui est fait: du reste, » c'est la maladie & la mort » de son voisin, dont il est » question: il n'en est pas » effleuré, il n'en est pas trou- » blé. Il entend plaider devant » lui la cause des médecins, du » frere Ange & de l'Anglois, » sans daigner quasi dire son » avis..... Croyez-moi, ma » fille, ce n'est pas inutilement » qu'il a fait des réflexions » toute sa vie; il s'est appro- » ché de telle sorte ces der- » niers momens, qu'ils n'ont » rien de nouveau ni d'étran- » ger pour lui ». On a de lui: I. *Des Mémoires de la Régence d'Anne d'Autriche*, Amsterdam (Trévoux), 1713, 2 vol. in-12; écrits avec l'énergie de Tacite. C'est un tableau fidele de ces tems orageux, peint par un peintre qui avoit été lui-même acteur. II. *Des Réflexions & des Maximes*, réimprimées plusieurs fois. Elles roulent sur un système qui en rend plusieurs fausses, & quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendoit par amour-propre, l'amour de nous-mêmes, qui ne sauroit être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumieres & retenu dans de justes bornes, son principe ne seroit pas défectueux;

mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. L'amour-propre sur lequel il établit tout, est la vanité ou l'orgueil; poison, selon lui, si universellement répandu sur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de sa raison. « Quand on ne » sauroit pas, dit un critique » judicieux, que ce petit livre » est d'un homme de cour, » on le devineroit sans peine » en le lisant. L'auteur juge le » cœur humain d'après celui » des courtisans. Il croyoit apparemment que la nature n'a » voit fait l'homme que pour » être grand seigneur ou esclave des grands; il a pris l'ouvrage de toutes les passions combinées dans la société corrompue pour l'ouvrage de la nature. Son livre qui peut être bon pour » connoître l'esprit du monde, » ne sauroit plaire aux grandes » ames, & n'inspirera jamais » une belle action ». Le reproche que lui a fait l'abbé Trublet, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui regne dans ses réflexions, & par l'uniformité du style, paroît également fondé. La meilleure édition de cet ouvrage est celle que nous en a donnée l'abbé Gabriel Brotier, avec des *Observations* intéressantes, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. Cette édition doit être d'autant plus précieuse aux amateurs de la littérature, que l'ouvrage de la Rochefoucauld a été étrangement maltraité par les éditeurs précédens. Les uns, sous le vain prétexte d'un rapprochement commode, ont fait de

ce livre un triste & ennuyeux dictionnaire de morale. D'autres, plus téméraires, ont cité la Rochefoucauld à leur tribunal; ils ont rejeté plusieurs *Maximes* de la Rochefoucauld, & leur en ont substitué d'autres que l'auteur lui-même avoit rejetées. Ce désordre a commencé en 1778, & s'est renouvelé dans toutes les éditions suivantes. Pour rendre à cette production célèbre son ancien état, il a fallu que M. l'abbé Brotier, déterrât, par le plus heureux hasard, dans des cabinets particuliers, la première & la dernière édition, publiées par la Rochefoucauld lui-même, & qui ne se trouvoient pas dans les plus grandes bibliothèques, même dans celle du roi.

ROCHEFOUCAULD,
(Frédéric-Jérôme de Roye de la) de l'illustre maison des comtes de Rouci-Rochefoucauld, étoit fils de François de Roye de la Rochefoucauld, second du nom, lieutenant-général & commandant de la gendarmerie de France. Un naturel heureux, un caractère doux, un esprit conciliant, un grand sens; telles furent les qualités qui distinguèrent de bonne heure l'abbé de la Rochefoucauld, & qui lui méritèrent l'archevêché de Bourges en 1729. Il se montra dans ce poste tout ce qu'il avoit paru dès sa plus tendre jeunesse, ami de la vertu, de la paix, & sur-tout des indigens, qui avoient besoin de sa générosité. Elu coadjuteur de l'abbaye de Cluny, en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal d'Auvergne, en 1747. Ce fut cette même

année qu'il fut honoré de la pourpre romaine. Il fut envoyé l'année d'après ambassadeur de France à Rome. De retour à Paris, il y fut accueilli comme il le méritoit. Le roi le nomma à l'abbaye de St. Vandrille en 1755, & le chargea en même tems du ministère de la feuille des bénéfices. Il présida aux assemblées du clergé de 1750 & de 1755, & se servit de sa droiture & de ses lumieres, pour rétablir la paix dans l'Eglise Gallicane. Louis XV l'éleva en 1756, à la place de son grand-aumônier. Il n'en jouit pas long-tems; une fluxion de poitrine l'enleva à l'Eglise & à la patrie en 1757. Les malheureux dont il étoit le consolateur, & les indigens dont il étoit le pere, le pleurerent amèrement. Son cœur généreux & bienfaisant s'ouvroit de lui-même à la pitié, & des libéralités abondantes suivoient à l'instant les sentimens de compassion que l'indigence lui inspiroit. — Deux zélés & charitables prélats du même nom, François-Joseph de la ROCHEFOUCAULD, évêque de Beauvais, & Pierre-Louis, son frere cadet, évêque de Xaintes, souffrirent le martyre à Paris le 2 septembre 1792. Enfermés dans l'église des Carmes avec M. Dulaux, archevêque d'Arles, & 164 prêtres, ils préférèrent une mort cruelle à l'apostasie qu'on leur proposoit. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 octobre 1792, p. 217.

ROCHEFOUCAULD, (Alexandre-Nicolas de la) marquis de Surgeres, né en 1709, mort le 29 avril 1760. Il prit le parti des armes, &

cultiva en même tems les lettres. On a de lui: I. Une Comédie intitulée: *Ecole du Monde*. II. Un Abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux, qu'il a tâché de rendre agréable, 3 vol. in-12. III. Un Abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent.

ROCHEMAILLET, (Gabriel-Michel de la) avocat de Paris, né à Angers en 1562, & mort en 1642, a donné de bonnes éditions de *Fontanon*, du *Coutumier général*, &c.; & a fait un *Théâtre Géographique de la France*, Paris, 1632, in-fol.

ROCHERS, voyez ANDIER des Rochers.

ROCHES, (Jean des) membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire & un Dictionnaire flamand & françois*, qui sont assez estimés. Il avoit commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de tems après que le premier tome en eut paru. Si on en juge par ce commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter: on voit que l'auteur écrivoit à la hâte, & n'avoit ni les connoissances, ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les *Annales Belges*. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le *Recueil* de ceux de l'académie de Bruxelles: où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique; on y voit entr'autres choses, qu'il ne rendoit pas assez de justice à ces zélés Religieux d'Angleterre & d'Irlande, qui ont converti à la foi une partie de la Belgique & des régions voisines.

ROCHESTER, (Jean Wilmot, comte de) poète Anglois, né dans le comté d'Oxford en 1648. Un gouverneur habile cultiva ses talens avec tant de succès, que ce seigneur, à l'âge de 12 ans, célébra en vers le rétablissement de Charles II. Il voyagea en France & en Italie, prit ensuite le parti des armes, & servit avec distinction sa patrie. Enfin il s'adonna tout entier à son goût pour les plaisirs & pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé, & le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680 (voyez la *Relation* de sa mort par Burnet, traduite en françois, in-8°). Le comte de Rochester s'étoit attiré les faveurs de son roi par son zèle; il mérita son indignation par ses *Satyres*, publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Les passions y donnent souvent le ton, plus que le goût & le génie. Ses poésies sont la plupart d'une obscénité dégoûtante; cependant dans ce tas d'ordures, il y a quelques traits sublimes, quelques pensées fortes & hardies. Plusieurs de ses *Satyres* ont été traduites en françois.

ROCHESTER, (l'Evêque de) voyez ATTERBURY.

ROCHYSANA, voyez ROQUESANNE.

ROCOLES, (Jean-Baptiste de) historien François au-dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France & de Brandebourg, né vers l'an 1620, fut chanoine à Paris, protestant à Geneve, de nouveau catholique en France, derechef

protestant en Hollande, & enfin mourut catholique en France en 1696. On a de lui : I. *Description des Empires du Monde par Davity*, augmentée d'un vol., Paris, 1660, 6 vol. in-fol. Ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille. II. *Introduction générale à l'Histoire*, 1664. III. *Abrégé de l'Histoire de l'Empire d'Allemagne*, Cologne, 1679. C'est une mauvaise traduction du *Nucleus Hist. Germ. de Larcher*. IV. *Les imposteurs insignes qui ont usurpé la qualité d'Empereurs*, Bruxelles, 1729, 2 vol. in-8°. V. *Histoire véritable du Calvinisme, opposée à l'Histoire de M. Maimbourg*, Amsterdam, 1683; ouvrage dont les Protestans, & en particulier Bayle, ont été peu contents, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire.

RODERIQUE, (Jean-Ignace de) né à Malmedy, se distingua par son amour pour les lettres, & par les secours qu'il procura à ceux qui les cultivoient. Il rédigea longtems la *Gazette de Cologne* avec un succès qui le rendit célèbre dans toute l'Europe, & qui tira pour quelque tems cette feuille de la foule des ouvrages périodiques. Ce n'étoit qu'un amusement pour lui. Ses vues portoient sur des objets plus graves; il fut employé & consulté par différens princes dans des affaires importantes, publia plusieurs *Dissertations savantes*, & mourut à Cologne le 6 avril 1758. On voit à Malmedy une très-belle chapelle, dont il ordonna la construction, & où l'on a placé un monument, avec son épi-

taphe très-bien rédigée en latin.

RODNEY, (Georges-Bridge) chevalier de l'ordre du Bain, amiral de l'escadre blanche, mort à Londres le 24 mai 1792, dans la 74^e. année de son âge, fut un des plus habiles marins d'Angleterre. Le 16 janvier 1780, il défit entièrement la flotte Espagnole à la hauteur de Cadix; don Langara qui la commandoit, y fut pris avec cinq vaisseaux de ligne. Le 15, 17 & 19 avril de la même année, il combattit la flotte Française, commandée par le comte de Guichen: dans ces trois actions, la victoire fut balancée; mais le 12 avril 1782, elle se déclara ouvertement pour Rodney aux Antilles, à la hauteur de la Dominique, où la flotte Française, sous les ordres du comte de Grasse, fut défaite avec perte de plusieurs vaisseaux de ligne, parmi lesquels la *Ville de Paris*, de 100 pieces de canon, montée par l'amiral qui fut fait prisonnier. Le vainqueur continua à servir avec gloire, jusqu'à la paix conclue l'année suivante, quoique les grandes occasions de se signaler ne se présentèrent plus. On l'appelloit l'*heureux Rodney*.

RODOGUNE ou RHODOGUNE, fille de Phraates roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenoit prisonnier; ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre (*voyez ce mot*). Il y a eu d'autres princesses de ce nom.

RODOLPHE, comte de Reinfelden, duc de Suabe, époux de Mathilde, sœur de

l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie l'an 1077, par les Allemands, soulevés contre l'empereur son beau-frere. La fortune fut douteuse pendant quelque tems, en se déclarant tantôt pour un parti, & tantôt pour un autre. Mais elle abandonna totalement Rodolphe, l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim, où il périt. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Berthold, duc de Zeringhen.

RODOLPHE I DE HABSBOURG, empereur d'Allemagne, surnommé le *Clément*, étoit fils d'Albert, comte d'Habsbourg, château situé entre Bâle & Zurich. Il fut élu empereur au mois d'octobre 1273, & ne voulut pas aller à Rome pour se faire couronner; mais il fit un traité en 1278 avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagea à défendre les biens & les privileges de l'Eglise Romaine. Son regne fut troublé par la guerre contre Ottocare, roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de céder au vainqueur l'Autriche, la Stirie & la Carniole. Il consentit à faire un hommage-lige à l'empereur, dans une isle au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devoient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. Ottocare s'y rendit, couvert d'or & de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, & font voir aux yeux du peuple & des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocare à genoux,

genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Quelques écrivains ont traité cela de conte; mais ce fait est accrédité. La femme d'Ottocare, indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui; la bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, le 26 août 1278, & Ottocare la perdit avec la vie. Rodolphe vendit la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or, Lucques 12,000, Genes & Bologne 6000. Cette liberté consistoit dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs loix municipales, de battre monnoie, d'entretenir des troupes. Rodolphe mourut à Gemersheim, près de Spire, en 1291, à 73 ans, avec la réputation d'un des plus braves guerriers & des plus grands politiques de son siècle. On rapporte qu'étant encore comte d'Habsbourg, il rencontra, étant à la chasse, un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le Viatique à un malade; il descendit de cheval, y fit monter le prêtre, l'accompagna chez le malade, & ne voulut plus reprendre le cheval. Quelques jours après, un pieux hermite lui prédit son élévation au trône impérial. C'est à cette occasion qu'on cite une espece de prophétie consignée dans l'*Histoire de la Décadence de l'Empire*, par Maimbourg, tom. 2, pag. 256. « Grand exemple (celui de Rodolphe de Habsbourg), qui doit apprendre aux princes de cette maison, que

Tome VII,

» comme les choses ne se con-
 » servent que par les mêmes
 » principes qui leur ont donné
 » l'être; aussi la grandeur à la-
 » quelle il a plu à Dieu de les
 » élever en ce monde, en
 » récompense de la piété de
 » l'empereur Rodolphe leur
 » chef, ne durera que tandis
 » qu'ils auront un vrai zele
 » pour la Religion; & que s'ils
 » le perdent par une fausse
 » politique, pour ne songer
 » qu'à leur agrandissement tem-
 » porel & à leur intérêt, en
 » abandonnant celui de J. C.,
 » ils périront ». Il y a un *Re-
 cueil de cxi Lettres* de cet em-
 pereur. On conserve précieu-
 sement ce manuscrit dans la bi-
 bliothèque impériale à Vienne.
 Adolphe de Nassau fut élu em-
 pereur après lui.

RODOLPHE II, fils de l'empereur Maximilien II, né en 1552, roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême en 1575, élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, prit les rênes de l'empire en 1576, après la mort de son pere, & les tint d'une main foible. La Hongrie presque entière fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les empêcher. Les revenus publics étoient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des troncs à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre (comme le dit Voltaire), mais pour secourir dans les hôpitaux les malades & les blessés qui l'avoient faite. Rodolphe envoya une armée en Hongrie, qui n'arriva qu'après la prise d'Agria & de plusieurs autres places importantes. Cette armée, ainsi que toutes celles

V y.

qui à cette époque combattirent les Turcs, que la seule maison d'Autriche d'Allemagne n'étoit pas en état de repousser, étoit un composé de toutes sortes de nations, sans discipline & sans subordination, & dont par conséquent les défaites n'ont rien de merveilleux. Barthélemi Géorgiewitz, dans un Discours inséré par Lonicer dans sa *Chronique Turque*, en parle de cette sorte: *Latrocinatur Hungarus, prædatur Hispanus, potat Germanus, sterit Bohemus, libidinatur Italus, Gallus cantat, Anglus lurcatur, Scotus helluatur; militem qui moribus milès sit, vix ullum reperias*. Le duc de Mercœur, accompagné d'un grand nombre de François, rétablit un peu les affaires de ce royaume en 1600. L'empereur eut d'autres chagrins à essuyer. Son frere Mathias se révolta, & il fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie & de Bohême. Les divisions de sa maison, jointes au vif ressentiment que lui causerent les électeurs, par la demande qu'ils lui firent de choisir un successeur à l'empire; tout cela hâta sa mort, arrivée en 1612, à 60 ans. Ticho-Brahé, qui se mêloit de prédire, lui avoit conseillé de se méfier de ses plus proches parens: conseil que la révolte de Mathias justifia, & que Rodolphe ne suivit que trop, ne laissant pas approcher ses parens de sa personne. Il est vrai qu'il en usoit à-peu-près de même envers les étrangers: ceux qui vouloient le voir, étoient obligés de se déguiser en palfreniers, pour l'attendre dans son écurie, quand il venoit voir ses chevaux, dont il

étoit fort curieux, & qu'il entretenoit en grand nombre & d'un grand choix. C'étoit d'ailleurs un bon prince, ennemi du faste & de toute ostentation, juste, chaste, pieux, qui protégeoit les savans & cultivoit lui-même les sciences; particulièrement la physique, l'astronomie & la chymie. Il ne voulut jamais se marier. Il devoit épouser Isabelle, fille de Philippe II; mais sa répugnance pour le mariage fit manquer ce projet, ainsi que cinq autres.

RODON, (David de) Calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange & à Nismes, fut banni du royaume en 1663, & mourut à Geneve vers 1670. C'étoit un homme turbulent, plein de subtilités & d'idées bizarres. On a de lui: I. Un ouvrage rare qu'il publia sous ce titre: *L'Imposture de la prétendue Confession de foi de S. Cyrille*, Paris, 1629, in-8°. II. Un livre peu commun, intitulé: *De Supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, & accuse S. Cyrille de confondre les deux natures en J. C. III. Un Traité de controverse, intitulé: *Le Tombeau de la Messe*, Francfort, 1655, in-8°; c'est ce Traité qui le fit bannir. IV. *Disputatio de Libertate & Atomis*, Nismes, 1662, in-8°, assez rare. V. Divers autres ouvrages, imprimés en partie à Geneve, 1668, 2 vol. in-4°. Quoique ce recueil ne soit pas commun, il n'est pas beaucoup recherché.

RODRIGUE, voyez SANCIO.

RODRIGUEZ, (Simon) Jésuite, né à Voussella dans

l'évêché de Viseo en Portugal, fut disciple de S. Ignace de Loyola, & refusa l'évêché de Conimbre. Il fut fait précepteur de don Juan, alla prêcher la foi aux sauvages du Brésil, & devint provincial des Jésuites Portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, & mourut à Lisbonne en 1579, avec de grands sentimens de religion.

RODRIGUEZ, (Alfonse) Jésuite, né à Valladolid en 1526, enseigna long-tems la théologie morale, & fut ensuite recteur de Monte-Rey en Galice, & instituteur des novices. Il mourut à Séville, le 21 février 1616, à 90 ans, en odeur de sainteté. Ce pieux Jésuite est principalement connu par son *Traité de la perfection Chrétienne*; ouvrage profond, qui décele un homme supérieurement versé dans la connoissance du cœur humain, & des moyens de l'épurer, de le sanctifier & de le rendre digne de son auteur. Le P. Rodriguez fait un admirable usage de l'Écriture-Sainte & des Peres; & c'est ce qui donna à son ouvrage un ton d'autorité & d'onction qu'on trouve dans peu de livres spirituels, au même degré. Ce *Traité* a été traduit en françois par les Solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4°, & par l'abbé Regnier Desmairis, 3 vol. in-4°, 4 in-8° & 6 in-12. La première de ces versions est très-peu fidelle, & les traducteurs n'ont pas fait difficulté d'attribuer à l'auteur Espagnol leurs sentimens particuliers. Cette version devient très-rare. On en avoit conservé un exemplaire au college de Louis-le-Grand, avec des

notes de M. Regnier Desmairis, Paris, 1674, 2 vol. in-4°. Cet exemplaire fut enlevé pour 5 livres, quoique des curieux eussent donné commission de l'acheter à tout prix. L'ouvrage de Rodriguez, excellent en son genre, seroit encore meilleur, si l'auteur ne l'eût rempli de plusieurs histoires qui ne paroissent pas trop bien appuyées. L'abbé Tricalet en a donné un Abrégé en 2 vol. in-12. Cet Abrégé est trop resserré; l'on n'y trouve ni les lumieres ni l'onction de l'ouvrage de Rodriguez. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Altonse RODRIGUEZ, aussi Jésuite, né à Segovie, & mort à Majorque, le 31 octobre 1617, à l'âge de 87 ans, considéré comme un homme apostolique, plein d'œuvres & de mérites, & dont des écrivains contemporains ont parlé comme d'un thaumaturge.

RODRIGUEZ, (Emmanuel) Religieux Franciscain, d'Estremos en Portugal, mourut à Salamanque en 1619, à 68 ans. On a de lui: I. *Une Somme des Cas de Conscience*, 1595, 2 vol. in-4°. II. *Questions regulieres & canoniques*, 1609, 4 vol. in-fol. III. *Un Recueil des Privileges des Reguliers*, Anvers, 1623, in-fol., & plusieurs autres ouvrages qui n'ont plus de cours.

RODULPHE, né à Munster, sur la fin du 11e. siecle, se fit Religieux dans l'abbaye de St-Trond au pays de Liege. Il en devint abbé, mais il eut la douleur de voir piller & brûler son monastere par Gisbert, comte de Duras; ce qui le contraignit de se retirer à

Cologne, où l'archevêque le fit abbé du monastere de S. Pantaléon. Il rentra ensuite dans son abbaye de St-Trond, & y mourut l'an 1136. Nous avons de lui: I. Une *Chronique* de ce monastere, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1136. II. *Vie de S. Libert*, évêque de Cambray. Ces deux ouvrages se trouvent dans le tome 7e. du *Spicilege* de dom d'Achery. III. *Un Traité contre la Simonie*, en 7 liv., que dom Mabillon a trouvé dans la bibliothèque du monastere de Gemblours.

ROÉ, (Thomas) né à Low-Leyton dans le comté d'Essex, fut envoyé en ambassade auprès du Grand-Mogol en 1614 par Jacques I, & à Constantinople en 1620. Il rapporta de ses voyages plusieurs manuscrits grecs, qu'il donna à la bibliothèque Bodleyenne à Oxford. Il fut envoyé ensuite pour ménager la paix entre la Pologne & la Suede, & profita de cette occasion pour animer Gustave-Adolphe à dévaster l'empire pour soutenir les Protestans. Il mourut en 1644. On a ses *Négociations à la Porte depuis 1620 jusqu'en 1628*, Londres, 1740, in-folio, en anglais.

ROELL, (Herman-Alexandre) né en 1653 dans la terre de Doëlberg, dont son pere étoit seigneur, dans le comté de la Marck en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, & mourut à Amsterdam en 1718, à 66 ans. Il possédoit les langues, la philosophie & la théologie. On a de lui: I. *Un Discours & de savantes Dissertations philosophiques sur la Religion*

naturelle & les idées innées; Franeker, 1700, in-8°. II. *Des Theses*, 1689, in-4°; & plusieurs autres ouvrages peu connus.

ROËMER, (Olaus) né à Arhus dans le Jutland, en 1644, se rendit très-habile dans les mathématiques, l'algebre & l'astronomie. Picard, de l'académie des sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par Louis XIV, pour faire des observations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au grand dauphin, & lui donna une pension. L'academie des sciences se l'associa en 1672, & n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, & qu'il travailla aux observations astronomiques avec Picard & Cassini, il fit des découvertes dans ces différentes parties des mathématiques. De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi Christiern V, & professeur d'astronomie avec des appointemens considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnoie & l'architecture, de régler les poids & les mesures, & de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. Roëmer s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zele. Ses services lui mériterent les places de conseiller de la chancellerie, & d'assesseur du tribunal suprême de la justice. Enfin il devint bourguemestre de Cop-

penhague, conseiller-d'état sous le roi Frédéric IV, & mourut en 1710. C'étoit un homme sage, un savant modeste, un observateur attentif & appliqué. Horrebow, son disciple, mais qui n'avoit pas toutes les qualités de son maître, beaucoup plus léger & plus présomptueux que lui, fit imprimer à Coppenhague en 1735, in-4^e, diverses observations de Roëmer, avec la méthode d'observer du même, sous le titre de *Basis Astronomiæ*.

ROGAT, (*Rogatus*) évêque donatiste d'Afrique, se fit chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie Césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 372. Il donna à ceux qui le suivirent le nom de *Rogatistes*. Ils étoient autant opposés aux autres Donatistes, qu'aux Catholiques; & les Donatistes n'avoient pas moins de haine contre eux, que contre les Catholiques mêmes. Ils les firent persécuter par Firmus Maurus, roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée, qui étoit Rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a accusé Rogat d'avoir suivi les sentimens particuliers de Donat de Carthage, touchant l'inégalité des trois Personnes divines. Sa secte dura quelque tems en Afrique, & il eut pour successeur Vincent Victor.

ROGER, roi de Sicile, né l'an 1097, étoit petit-fils de Tancrede de Hauteville en Normandie. Le comte Roger son pere le laissa en mourant sous la tutelle d'Adélaïde sa mere. Dès que ce prince fut en âge de gouverner son état, il ne songea plus qu'à étendre les

bornes du comté de Sicile, dont il avoit hérité de son pere. Il s'empara de la Pouille, après la mort du duc Guillaume son oncle. Le pape Honorius II, effrayé de ses progrès, tenta de l'arrêter. Roger dissipa les troupes qu'on lui opposoit, contraignit le pape à lui donner l'investiture de la Pouille, de la Calabre & de Naples, & Robert, comte de Capoue, à se reconnoître son vassal. L'an 1130, il embrassa le parti de l'antipape Anaclet; & celui-ci, en reconnoissance, lui accorda le titre de roi de Sicile avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue & le duché de Naples. Les princes ses voisins appellerent à leur secours l'empereur Lothaire, qui enleva à ce nouveau roi une partie de ses conquêtes; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avoient été ôtées. Il fit prisonnier Innocent II avec toute sa suite; & ce pape n'obtint sa liberté, qu'en accordant au roi & à ses descendans le royaume de Sicile, le duché de la Pouille & la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du St-Siege. L'an 1146, il tourna ses armes contre Manuel, empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, le Nègrepont, Corinthe, Athenes, s'avança jusqu'aux fauxbourgs de Constantinople, & revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli & d'autres places sur les côtes d'Afrique, & de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur Grec. Enfin,

après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets & craindre des ennemis, ce prince illustre mourut l'an 1154, âgé de 58 ans. Il avoit fait graver ce vers sur son épée :

*Appulus & Calaber, Siculus mihi
servit & Afer.*

ROGER, voyez SCHABOL.

ROHAN, (Anne & Catherine de) voyez PARTHENAY.

ROHAN, (Pierre de) chevalier de Gié & maréchal de France, plus connu sous le nom de *Maréchal de Gié*, étoit fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons du royaume, originaire de Bretagne. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France en 1475. Il fut un des quatre seigneurs qui gouvernerent l'état, pendant la maladie de ce prince à Chinon, en 1484. Deux ans après, il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue en 1495, où il se signala. Sa faveur le soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil, & général de son armée en Italie. Mais ayant encouru la disgrâce de la reine Anne de Bretagne, il fut condamné à un exil de la cour & à une privation des fonctions de sa charge pendant 5 ans. Rohan mourut en 1513, entièrement désabusé des grands & de la grandeur.

ROHAN, (Henri, duc de) pair de France, prince de Léon, naquit au château de Blein en Bretagne l'an 1579. Henri IV, sous les yeux duquel il donna

des marques distinguées de bravoure au siège d'Amiens, à l'âge de 16 ans, l'aima avec tendresse. Après la mort de ce monarque, il devint chef des Calvinistes en France, & chef aussi redoutable par son génie, que par son épée. Il soutint, au nom de ce parti, trois guerres contre Louis XIII. La 1^{re}. s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la Religion Catholique dans le Béarn; la 2^e., à l'occasion du blocus que l'armée royale mit devant la Rochelle; & la 3^e., lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois (voyez les articles de LOUIS XIII & de PLESSIS-RICHELIEU). Le duc de Rohan s'apercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchoient à faire des accommodemens avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les Huguenots furent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Cette paix ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan, inutile à son parti & désagréable à la cour, se retira à Venise. Cette république le choisit pour son généralissime contre les Impériaux. Louis XIII l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer ambassadeur en Suisse & chez les Grisons. Sous prétexte d'aider ces peuples à soumettre les habitans de la Valtelline, protégés par les Espagnols & les Impériaux, Rohan espéroit de s'y former un petit état; mais ce chimerique

espoir ayant été déjoué, il se retira à Geneve, d'où il alla rejoindre le duc de Saxe-Weimar. S'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis; mais il fut blessé le 28 février 1638, & mourut de ses blessures le 13 avril suivant, dans sa 59^e. année. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de S. Pierre à Geneve. Sa femme, Marguerite de Béthune, fille de Sully, qu'il avoit épousée en 1605, étoit protestante comme lui, & se rendit fameuse par son courage mal employé. Elle défendit Castres contre le maréchal de Thémines en 1625, & partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentimens. Elle mourut à Paris le 22 octobre 1660. Le duc de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siècle; mais son esprit exalté & romanesque, joint au fanatisme de secte, rendit ses talens militaires inutiles ou dangereux. Il avoit eu dessein d'acheter l'île de Chypre, pour y introduire les familles protestantes de France & d'Allemagne. Le grand-seigneur devoit la lui céder moyennant 200,000 écus, & un tribut annuel de 60,000 liv.; mais la mort du patriarche Cyrille, favorable aux Protestans, auquel il avoit confié cette affaire, la fit échouer. Nous avons de lui plusieurs ouvrages: I. *Les Intérêts des Princes*; livre imprimé à Cologne en 1666, in-12, dans lequel il apprécie à sa manière les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe. II. *Le Parfait Capitaine, ou l'Abrégé des guerres des Commentaires de César,*

in-12. Il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour celle des modernes. III. *Un Traité de la corruption de la Milice ancienne.* IV. *Un Traité du Gouvernement des Treize Cantons.* V. *Des Mémoires*, dont les plus amples éditions sont en deux vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1610 jusqu'en 1629: on pense bien que tout y prend le ton de son ame aigrie & vindicative. VI. *Recueil de quelques Discours politiques sur les affaires d'Etat*, depuis 1612 jusqu'en 1629, in-8°. Paris, 1644-1693-1755; avec les *Mémoires & Lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valtelline*, 3 vol. in-12, Geneve (Paris) 1757. C'est la 1^{re}. édition qu'on ait donnée de ces Mémoires. M. le baron de Zurlauben les a tirés de différens manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques & généalogiques; & d'une *Préface*, qui contient une *Vie* abrégée du duc de Rohan. Nous avons la *Vie* du même duc, composée par l'abbé Pérau. Elle occupe les tomes XXI & XXII de l'*Histoire des Hommes Illustres de France.*

ROHAN, (Benjamin de) seigneur de Soubise, frere du précédent, porta les armes en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, & soutint le siege de St.-Jean-d'Angeli, en 1621, contre l'armée que Louis XIII commandoit en personne. Cette place se rendit. Rohan promit d'être fidele, & il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le bas Poitou,

en 1622, & après différens succès, il fut chassé en 1626 de l'isle de Rhé, dont il s'étoit emparé, ensuite de celle d'Oleron, & fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur, pour obtenir des secours aux Rochellois; & lorsque malgré ces secours cette ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il se fixa en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1641.

ROHAN, (Marie de) duchesse de Chevreuse, voyez CHEVREUSE.

ROHAN, (Marie-Eléonore de) fille de Hercule de Rohan-Guéméné, duc de Montbazou, prit l'habit de Religieuse de l'ordre de S. Benoît dans le couvent de Montargis, en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue, près de Paris. Les Religieuses du monastere de S. Joseph à Paris, ayant adopté en 1669 l'office & la Regle de S. Benoît, madame de Rohan se chargea de la conduite de cette maison. Elle y donna des *Constitutions*, qui sont un excellent Commentaire de la regle de S. Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastere en 1681, à 53 ans. La religion, la droite raison, la douceur formoient son caractère. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont : I. *La Morale du Sage*, in-12; c'est une paraphrase des *Proverbes*, de l'*Ecclésiastique* & de la *Sagesse*. II. *Paraphrase des Psaumes de la Pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent. III. Plusieurs *Exhortations* aux vœtures & aux professions des

filles qu'elle recevoit. IV. *Des Portraits*, écrits avec assez de délicatesse.

ROHAN, (Armand-Gaston de) né en 1674, docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, obtint le chapeau de cardinal en 1712. Il fut ensuite grand-aumônier de France en 1713, commandeur de l'ordre du St.-Esprit, & proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son tems, & fit paroître beaucoup de zele pour l'union de l'Eglise & la soumission à ses jugemens. L'academie françoise & celle des sciences se l'associerent, & le perdirent en 1749. C'étoit un prélat magnifique, & il ne se signala pas moins par sa générosité, que par la douceur de son caractère, par son affabilité, & par les autres qualités qui rendent les hommes aimables dans la société. On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandemens*, des *Instructions Pastorales*, & le *Rituel de Strasbourg*. — Armand de ROHAN, son neveu, né en 1717, connu sous le nom d'*Abbé de Ventadour* & de *Cardinal de Soubise*, fut prieur & docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand-aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, & l'un des Quarante de l'academie françoise. Il mourut à Saverne en 1756, après s'être distingué par sa charité, son zele, des mœurs douces & pures. Il avoit fait d'excellentes études en Sorbonne, & profité de ses lumieres pour sa conduite personnelle & celle de

ses ouailles. Il marquoit la plus grande considération aux ecclésiastiques qui remplissoient leur devoir, & c'est ce qui n'a pas peu contribué à multiplier les bons pasteurs dans son diocèse.

ROHAN, (le chevalier Louis de) voyez TRUAUMONT.

ROHAN, voyez GARNACHE & TANCREDE.

ROHAULT, (Jacques) né en 1620, d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie, & s'attacha aux opinions de Descartes. Il enseigna la physique 10 ou 12 ans à Paris, & mourut en 1675, à 55 ans. Rohault étoit tout à lui-même & à ses livres. Il ne sépara jamais la philosophie de la Religion, & concilia l'une & l'autre dans ses écrits & dans ses mœurs. Ses principaux ouvrages sont:

I. Un *Traité de Physique*, in-4°, ou 2 vol. in-12. Il y a fait entrer une foule de questions physico-mathématiques & physico-anatomiques. II. Des *Elémens de Mathématiques*. III. Un *Traité de Mécanique*, dans ses *Œuvres posthumes*, 2 vol. in-12. IV. Des *Entretiens sur la Philosophie*, & d'autres ouvrages qui ont été utiles autrefois.

ROLEVINCK, (Werner) né à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit Chartreux à Cologne en 1447, & se distingua par sa science & par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés & en manuscrits, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1592, victime de sa charité envers des Religieux de son ordre, infestés de la peste. Entre tous ses ouvrages on

distingue : I. *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, Louvain, 1486; en françois, par Pierre Surget, de l'ordre de S. Augustin, 1495. C'est une chronique qui va, dans l'édition de Louvain, jusqu'en 1480, & qui a été continuée par Jean Linturius jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire de la résurrection du chanoine qu'on dit avoir occasionné la conversion de S. Bruno (voyez DIOCRE). II. *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris, 1513. III. *De Regimine principum*, Munster, in-4°. IV. *Vita & Miracula S. Servatii*, Cologne, 1472. V. *Vita S. Hugonis*. VI. *Dissertationes de Martyrologio Paschali*, Luna, 1472, in-4°. VII. Des *Sermons*, des *Commentaires* sur quelques livres de l'Écriture, &c.

ROLIN, voyez RAULIN.

ROLLE, (Michel) né à Ambert en Auvergne, l'an 1652, mourut à Paris en 1719. Son inclination pour les mathématiques l'attira dans cette ville, où il fut associé à l'académie des sciences. Son mérite, sa conduite paisible & régulière, la douceur de sa société & sa probité exacte, furent ses seuls sollicitateurs. Il a laissé un *Traité d'Algebre*, 1690, in-4°, qui mérita l'attention des mathématiciens; & une *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'Algebre*, 1699.

ROLLENHAGUEN, Allemand, né en 1542, mort en 1609, est auteur d'un petit Poëme épique, dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homere, & de quelques *Comédies* & *Tragédies*, &c.

ROLLER, (Joseph) né à Hohenstadt en Moravie, en 1704, entra chez les Jésuites en 1720, & se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupait sur-tout; il l'enseignait pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane. À la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité, *Eloquentia sacra & profana in geminos tractatus distributa*, Olmutz, 1752, in-8°. C'est une excellente rhétorique, contenant les meilleurs principes & un bon choix d'exemples. L'auteur mourut à Wapozzan en 1767.

ROLLI, (Paul) né à Rome en 1687, d'un architecte, fut disciple de Gravina, qui lui inspira le goût des lettres & de la poésie. Un seigneur Anglois (le lord Sembuck) l'ayant emmené à Londres, l'attacha à la famille royale, en qualité de maître de langue toscane. Rolli demeura en Angleterre jusqu'à la mort de la reine Caroline, sa protectrice. Il revint l'an 1747 en Italie, & mourut en 1767, laissant un cabinet très-curieux, & une bibliothèque riche & bien choisie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1734, in-8°. Ce sont des *Odes* non rimées, des *Élégies*, des *Chansons*, & des *Hendeca-Syllabes* dans la manière de Catulle. On a encore de lui un recueil d'*Epigrammes*, imprimé à Florence en 1776, in-8°, & précédé de sa Vie par l'abbé Fondini; & le *Paradis perdu* de Milton en vers italiens, Londres, 1735, in-fol.; les

Odes d'Anacréon, aussi en vers italiens, Londres, 1739, in-8°.

ROLLIN, (Charles) né à Paris en 1661, d'un coutelier, fut reçu maître dès son enfance. Un Bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, ayant reconnu dans ce jeune-homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collège du Pleffis. Charles Gobinet en étoit alors principal; il devint le protecteur de Rollin, qui fut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, & son estime par ses talens. Après avoir fait ses humanités & sa philosophie au collège du Pleffis, il fit 3 années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, & il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinoit sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1683, en rhétorique en 1687, & à la chaire d'éloquence au collège-royal en 1688. À la fin de 1694 il fut fait recteur: place qu'on lui laissa pendant 2 ans pour honorer son mérite. L'université prit une nouvelle face: Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Écriture-Sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collège de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collège jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à

ses ouailles. Il marquoit la plus grande considération aux ecclésiastiques qui remplissoient leur devoir, & c'est ce qui n'a pas peu contribué à multiplier les bons pasteurs dans son diocèse.

ROHAN, (le chevalier Louis de) voyez TRUAUMONT.

ROHAN, voyez GARNACHE & TANCREDE.

ROHAULT, (Jacques) né en 1620, d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie, & s'attacha aux opinions de Descartes. Il enseigna la physique 10 ou 12 ans à Paris, & mourut en 1675, à 55 ans. Rohault étoit tout à lui-même & à ses livres. Il ne sépara jamais la philosophie de la Religion, & concilia l'une & l'autre dans ses écrits & dans ses mœurs. Ses principaux ouvrages sont:

I. Un *Traité de Physique*, in-4°, ou 2 vol. in-12. Il y a fait entrer une foule de questions physico-mathématiques & physico-anatomiques. II. Des *Elémens de Mathématiques*. III. Un *Traité de Mécanique*, dans ses *Œuvres posthumes*, 2 vol. in-12. IV. Des *Entretiens sur la Philosophie*, & d'autres ouvrages qui ont été utiles autrefois.

ROLEVINCK, (Werner) né à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit Chartreux à Cologne en 1447, & se distingua par sa science & par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés & en manuscrits, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1592, victime de sa charité envers des Religieux de son ordre, infestés de la peste. Entre tous ses ouvrages on

distingue : I. *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, Louvain, 1486; en françois, par Pierre Surget, de l'ordre de S. Augustin, 1495. C'est une chronique qui va, dans l'édition de Louvain, jusqu'en 1480, & qui a été continuée par Jean Linturius jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire de la résurrection du chanoine qu'on dit avoir occasionné la conversion de S. Bruno (voyez DIOCRE). II. *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris, 1513. III. *De Regimine principum*, Munster, in-4°. IV. *Vita & Miracula S. Servatii*, Cologne, 1472. V. *Vita S. Hugonis*. VI. *Dissertationes de Martyrologio Paschali*, Luna, 1472, in-4°. VII. Des *Sermons*, des *Commentaires* sur quelques livres de l'Écriture, &c.

ROLIN, voyez RAULIN.

ROLLE, (Michel) né à Ambert en Auvergne, l'an 1652, mourut à Paris en 1719. Son inclination pour les mathématiques l'attira dans cette ville, où il fut associé à l'académie des sciences. Son mérite, sa conduite paisible & régulière, la douceur de sa société & sa probité exacte, furent ses seuls sollicitateurs. Il a laissé un *Traité d'Algebre*, 1690, in-4°, qui mérita l'attention des mathématiciens; & une *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'Algebre*, 1699.

ROLLENHAGUEN, Allemand, né en 1542, mort en 1609, est auteur d'un petit Poëme épique, dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homere, & de quelques *Comédies* & *Tragédies*, &c.

ROLLER, (Joseph) né à Hohenstadt en Moravie, en 1704, entra chez les Jésuites en 1720, & se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupait sur-tout; il l'enseignait pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane. À la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité, *Eloquentia sacra & profana in geminos tractatus distributa*, Olmutz, 1752, in-8°. C'est une excellente rhétorique, contenant les meilleurs principes & un bon choix d'exemples. L'auteur mourut à Wapozzan en 1767.

ROLLI, (Paul) né à Rome en 1687, d'un architecte, fut disciple de Gravina, qui lui inspira le goût des lettres & de la poésie. Un seigneur Anglois (le lord Sembuck) l'ayant emmené à Londres, l'attacha à la famille royale, en qualité de maître de langue toscane. Rolli demeura en Angleterre jusqu'à la mort de la reine Caroline, sa protectrice. Il revint l'an 1747 en Italie, & mourut en 1767, laissant un cabinet très-curieux, & une bibliothèque riche & bien choisie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1734, in-8°. Ce sont des *Odes* non rimées, des *Élégies*, des *Chansons*, & des *Hendeca-Syllabes* dans la manière de Catulle. On a encore de lui un recueil d'*Epigrammes*, imprimé à Florence en 1776, in-8°, & précédé de sa Vie par l'abbé Fondini; & le *Paradis perdu* de Milton en vers italiens, Londres, 1735, in-fol.; les

Odes d'Anacréon, aussi en vers italiens, Londres, 1739, in-8°.

ROLLIN, (Charles) né à Paris en 1661, d'un coutelier, fut reçu maître dès son enfance. Un Bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, ayant reconnu dans ce jeune-homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collège du Plessis. Charles Gobinet en étoit alors principal; il devint le protecteur de Rollin, qui fut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, & son estime par ses talens. Après avoir fait ses humanités & sa philosophie au collège du Plessis, il fit 3 années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, & il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinoit sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1683, en rhétorique en 1687, & à la chaire d'éloquence au collège-royal en 1688. À la fin de 1694 il fut fait recteur: place qu'on lui laissa pendant 2 ans pour honorer son mérite. L'université prit une nouvelle face: Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Écriture-Sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collège de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collège jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à

la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des belles-lettres le possédoit depuis 1701. Ces deux compagnies le perdirent en 1741, à 80 ans. Rollin étoit principalement estimable par la douceur de son caractère, par la simplicité de ses mœurs. Au lieu de rougir de sa naissance, il étoit le premier à en parler. *C'est de l'autre des Cyclopes*, disoit-il dans une Epigramme latine à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, *que j'ai pris mon vol vers le Parnasse*. Ce n'est pas qu'il n'eût en même tems une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages, dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avoient donné une haute opinion. Il disoit naïvement ce qu'il en pensoit; & ses jugemens, quoique trop favorables, étoient moins l'effet de la présomption, que de la franchise de son caractère. C'étoit un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. Rollin parloit bien; mais il avoit plus de facilité d'écrire que de parler, & on trouvoit plus de plaisir à le lire qu'à l'entendre. Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes chercherent à avoir des relations avec lui. Feu le roi de Prusse étant encore prince-royal, entretenoit une correspondance avec lui. Quand il fut monté sur le trône, il lui écrivit pour lui annoncer son avènement. Rollin lui répondit par une longue lettre bien édifiante, où il lui détailloit les devoirs d'un roi chrétien. La réponse de Frédéric commen-

çoit à-peu-près ainsi: *M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, & l'empressement d'un bon ami*. Plus bas il disoit: *Vos avis, mon cher & vénérable Rollin, me sont beaucoup plus utiles, que les complimens faux & souvent insipides des flatteurs*. Cette phrase doroit un peu la pilule; mais Rollin ne put digérer *la tendresse d'une nourrice*. Il rompit toute correspondance avec le roi, & lui écrivit que, *comme il respectoit ses occupations importantes, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire*. Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son tems, & on le déprécie trop aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Edition de Quintilien*, en 2 vol. in-12, à l'usage des écoles, avec des notes, & une préface très-instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvé obscurs & inutiles. II. *Traité de la maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'esprit & au cœur*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est recommandable par les sentimens de religion qu'il respire, par le zele du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs & latins, par la noblesse & l'élégance du style: il ne peut être que très-utile aux instituteurs, & servir à former d'excellens élèves: déjà par lui-même, une bonne réfutation de la pédagogie moderne, il l'est davantage encore par les fruits qu'il a produits & qu'il produira

toujours quand on le prendra pour guide. III. *L'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, &c.*, en 13 vol. in-12, publiés depuis 1730 jusqu'en 1738. Peu d'auteurs ont travaillé les annales du genre-humain avec des intentions plus pures & plus sages, avec une dose plus marquée de cette simplicité & de cette bonhomie précieuse, infiniment plus attachante que l'amphigourisme du bel-esprit. Si l'auteur a eu le malheur d'être surpris par une faction infidieuse, par d'impofans dehors, du moins il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages historiques des impressions de l'erreur. On s'est plaint cependant avec raison que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie; qu'il y a beaucoup d'inexactitudes dans les faits; que l'auteur n'a pas assez examiné les exagérations des anciens historiens; que son style n'est pas égal, & cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté dans des ouvrages modernes des 20 & 30 pages de suite. Rien de plus noble & de plus épuré que ses réflexions; mais elles sont répandues avec trop peu d'économie. IV. *L'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium.* La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, que M. Crevier, son disciple, a continué depuis le 9e. volume (voyez CREVIER). *L'Histoire Romaine* eut moins de succès que *L'Histoire ancienne*. On trouva que c'étoit plutôt un Discours moral & historique, qu'une Histoire en forme. L'auteur ne fait

qu'indiquer plusieurs évènements considérables; tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. V. *La Traduction latine de plusieurs Ecrits théologiques sur les querelles du tems.* L'auteur étoit un des plus zélés partisans du diacre Pâris; il ne rougissoit pas de faire en son honneur un personnage parmi les Convulsionnaires sur le cimetière de S. Médard. Il se glorifioit lui-même de cette dévotion dans ses Lettres. Il laissa par son testament 3000 florins à la caisse destinée aux entreprises & à la dépense du Parti (voyez NICOLE). VI. *Opuscules, contenant diverses Lettres, Harangues, Discours, Complimens, &c.*, Paris, 1771, 2 vol. in-12. Recueil peu intéressant, & qui auroit eu besoin de plus de choix. L'abbé Tailhié a donné un Abrégé de *L'Histoire ancienne*, imprimée avec des figures à Lausanne & à Genève en 5 vol. in-12. *L'Histoire ancienne, l'Histoire Romaine, & le Traité des Etudes* ont été réimprimés in-4°. En 1782, Bassompierre, imprimeur de Liege, a donné une très-belle édition de *L'Histoire Romaine*, avec la Continuation, 16 vol. in-8°. Voyez BELLENGER.

ROLLON, RAOUL ou HAROUL, 1er. duc de Normandie, étoit un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses & de ravages en France dans les 9e. & 10e. siècles. Le roi Charles le Simple, pour avoir la paix avec eux, conclut à St-Clair-sur-Epté, en 912, un traité, par lequel il donna à Rollon leur

chef, sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de la Neuftrie, appelée depuis de leur nom *Normandie*, à condition qu'il en feroit hommage, & qu'il embrasserait la Religion Chrétienne. Rollon y consentit, fut baptisé, & prit le nom de *Robert*, parce que, dans la cérémonie, Robert, duc de France & de Paris, lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités étoit de baiser le pied du roi, le fier Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui, leva si haut le pied du monarque, qu'il le fit tomber en arrière. La France étoit alors dans une si triste situation, qu'on feignit de prendre cette insolence pour une mal-adresse, dont il ne falloit que rire. Le nouveau duc de Normandie montra autant d'équité sur le trône, qu'il avoit fait éclater de courage dans les combats. Son nom seul prononcé faisoit la loi, & obligeoit de se présenter devant les juges. C'est, selon quelques-uns, l'origine du fameux cri de *Haro*, qui est encore aujourd'hui en usage dans la Normandie, & dont il est fait mention dans tous les édits & déclarations des rois de France. Il est cependant des favans qui dérivent le mot de *haro* du mot tudesque *har*, qui signifie *cri* ou *clameur*; & qui annonçoit en général la réclamation & le mécontentement des peuples contre quelque nouvelle loi. Mais les deux sentimens se concilient en disant que ce cri populaire prenoit une force & une considération particulières, lorsqu'il

avoit le suffrage du duc Rollon. On rapporte aussi à ce prince l'institution de l'Echiquier, ou Parlement ambulant, qui fut rendu sédentaire à Rouen l'an 1499. Epuisé de fatigue & d'années, Rollon abdiqua en 927 en faveur de Guillaume son fils, & vécut encore 5 ans après, suivant Guillaume de Jumiege. C'est donc une erreur manifeste dans Ordric Vital, de placer sa mort, comme il fait, en 917.

ROLLWINCK, (Wernerus) voyez ROLEVINCK.

ROMAIN, (S.) diacre de l'église de Césarée, né dans la Palestine, souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien. Comme il reprochoit publiquement les Chrétiens, qui pour éviter la rage des bourreaux, alloient dans les temples adorer les faux dieux, il fut pris & mené devant le juge, qui le condamna à être brûlé. Étant sur le bûcher, attaché au poteau, & voyant que les bourreaux attendoient que l'empereur ordonnât d'y mettre le feu, il les pressa & leur demanda hardiment, où étoit le feu? L'empereur en étant averti, le fit ramener devant lui, pour le condamner à souffrir un autre supplice, & il ordonna qu'on lui coupât la langue, qu'il donna généreusement; il fut ensuite mené en prison & étranglé quelque tems après. — Il ne faut pas le confondre avec S. ROMAIN qui fut décapité à Rome, la veille du martyre de S. Laurent, qui l'avoit instruit & baptisé; ni avec deux autres martyrs du même nom.

ROMAIN, (S.) issu de la race des rois de France, fut nommé

à l'archevêché de Rouen en 626. Sa vertu & sa naissance lui acquirent l'estime des peuples. Il mourut en 639. L'Eglise de Rouen est dans l'usage de délivrer tous les ans un criminel, le jour de l'Ascension. Ce droit, dont elle jouit de tems immémorial, est fondé, dit-on, sur le privilege qui lui fut accordé par un des rois de France, en mémoire de ce que S. Romain avoit délivré les environs de Rouen d'un horrible dragon, qui dévorait les hommes & les bestiaux. On fait que ces dragons tués sont souvent le symbole & l'expression des fléaux & des maux publics arrêtés par le courage, l'industrie ou la sainteté de quelque bienfaiteur de l'humanité.

ROMAIN, pape après Etienne VI en 897, cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose, & mourut vers la fin de la même année où il avoit été élu. On a de lui une *Épître*.

ROMAINI, surnommé *Le-capene*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille peu distinguée, porta les armes avec succès & sauva la vie à l'empereur Basile dans une bataille contre les Sarrasins. Ce fut-là l'origine de sa fortune. Constantin X lui donna sa fille en mariage, & le déclara son collègue à l'empire en 919. Bientôt Romain eut tout le pouvoir, & Constantin n'eut que le second rang. Né avec de grands talens, il cimentait la paix avec les Bulgares, tailla en pieces les Moscovites qui s'étoient jetés sur la Thrace, & obligea les Turcs à laisser l'empire en repos. A ces qualités

guerrières il joignit l'humanité, il soulagea les peuples, & dans un tems de disette il eut toujours quelques pauvres à sa table. Romain voulut rendre par son testament à Constantin X son beau pere le premier rang dont il l'avoit privé: Etienne, l'un des fils de Romain, fâché de cet arrangement, le fit arrêter & conduire dans un monastere, où il finit ses jours en 948.

ROMAIN II, dit *le Jeune*, fils de Constantin Porphyrogenete, succéda en 959 à son pere, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mere Helene, & les sœurs, qui se prostituerent pour trouver de quoi vivre. Les Sarrasins menaçant de tous côtés l'empire, Nicéphore Phocas, grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'isle de Crete en 961, & il se seroit rendu maître de toute l'isle s'il n'avoit été obligé d'aller descendre à Lep contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche Romain se livroit à des débauches dont il mourut en 963, après un regne de 3 ans & quelques mois.

ROMAIN III, surnommé *Argire*, fils de Léon général des armées impériales, parvint à l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin le Jeune. Il commença de régner en novembre 1028. Il déshonora le trône par son indolence, & vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, nommé *le Paphlagonien*, trésor-

rier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain, & comme le poison étoit trop lent, elle le fit étrangler dans un bain en avril 1034, après un regne de 5 ans & quelques mois.

ROMAIN IV, dit *Diogenes*, étoit un des plus braves officiers & l'homme le mieux fait de l'empire. Il régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa 3 fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avoit promis de ne pas se remarier, mais elle viola sa parole, & donna la main à Romain IV. Les Sarrasins faisoient des ravages sur les terres de l'empire; il marcha contre eux & les vainquit. Mais en 1071 il tomba entre les mains d'Asan, chef des infidèles. Ce général lui ayant demandé comment il l'auroit traité s'il avoit été son prisonnier? Romain lui répondit: *Je vous aurois fait percer de coups. — Je n'imiterai point* (répliqua Asan, plus humain que ne l'étoient pour l'ordinaire ces chefs de brigands Arabes ou Turcomans) *une cruauté si contraire à ce que J. C. votre législateur vous ordonne;* & il le renvoya avec beaucoup d'honnêteté. A son retour à Constantinople, il fallut disputer son trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, lequel avoit été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes: Romain fut vaincu & on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice en octobre 1071, après 3 ans & 8 mois de regne.

ROMAIN, (le Cardinal)
voyez BLANCHE & LOUIS IX.

ROMAIN, (Jules) peintre, dont le nom de famille étoit *Giulio Pippi*, né à Rome en 1492, étoit le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Jules Romain fut longtemps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître qu'il rendoit avec beaucoup de précision & d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux, gracieux; mais se livrant tout-à coup à l'effort de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté & le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature, pour se livrer à celle de l'antique; de ne point entendre le jet des draperies; de ne pas varier ses airs de tête; d'avoir un coloris qui donne dans la brique & dans le noir, sans intelligence du clair-obscur: mais aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit, de génie & d'érudition. Jules étoit encore excellent architecte; plusieurs palais, qu'on admire dans l'Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc Frédéric Gonzague de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits; & sa protection lui fut très-utile contre les recherches qu'on faisoit de lui, pour les 20 Dessins qu'il avoit composés d'un pareil nombre d'Estampes très-dissolues, que grava Marc-Antoine Raimondi, & que Pierre Arétin accompagna de Sonnets non moins abominables. Tout l'orage tomba

sur le graveur, qui, sans la protection du cardinal de Médicis, auroit perdu la vie dans un tems où les mœurs étoient regardées comme la sauve-garde de l'état & le gage du bonheur public. Jules Romain mourut à Mantoue en 1546.

ROMAIN DE HOOGUE, voyez HOOGUE.

ROMAIN, (François) ou le Frere Romain, architecte : voyez FRANÇOIS ROMAIN.

ROMANELLI, (Jean-François) peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de Pietro de Cortone. Les cardinaux Barberin & Filomarino le recommanderent au pape, qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Romanelli fut élu prince de l'académie de S. Luc. Le cardinal Barberin ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal Mazarin, qui le fit aussi-tôt venir, & lui donna occasion de faire éclater ses talens. Le roi le créa chevalier de S. Michel & lui fit de grands présens. L'amour de sa patrie & les sollicitations de sa famille avoient rappelé Romanelli deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance; enfin il se préparoit à revenir en France, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, en 1662. Il étoit grand dessinateur, bon coloriste; il avoit des pensées nobles & élevées, qu'il rendoit avec une touche facile; ses airs de tête sont gracieux; il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions.

ROMBAUD, (S.) voyez ROMULD.

ROMBOUTS, (Théodore) peintre, né à Anvers en 1597,

possédoit très bien la partie du coloris; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célèbre Rubens, son contemporain & son compatriote. Ce parallele, qu'il auroit dû prudemment éviter, aggrandit, en quelque sorte, les défauts, & diminua les beautés de ses tableaux. Après avoir peint des sujets graves & majestueux, il se délassoit à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, &c. Il mourut à Anvers en 1637.

ROME, (Esprit-Jean de) sieur d'Ardene, né à Marseille en 1687, fit ses premières études à Nanci, & après un assez long séjour à Paris, il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1748. On a publié, en 1767, ses *Œuvres posthumes*, en 4 vol. petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Fables*, & le *Discours* judicieux dont il les a accompagnées. S'il n'a pas la naïveté de la Fontaine, on ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, & des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des *Discours* & des *Odes*, qui furent couronnés par diverses académies. Il étoit membre de celle de Marseille. La plupart des autres pieces de ce recueil, auroient pu rester dans le porte-feuille de l'éditeur.

ROMÉ DE L'ISLE, (Jean-Baptiste-Louis) né à Gray en Franche-Comté le 26 août 1736, mourut à Paris le 10 mars 1790. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les observations & les recherches, &

& s'appliqua particulièrement à la minéralogie. Il publia sur cette science un grand nombre d'*Essais & de Mémoires* qui furent suivis en 1783 de la *Crytallographie, ou Description des formes propres à tous les corps du regne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse & métallique, avec figures & tableaux synoptiques de tous les cristaux connus*, Paris, 4 vol. in-8°. Ce grand ouvrage augmenta beaucoup sa réputation & attira l'attention des physiciens. Il y prétend que la crytallification est l'effet d'une propriété commune à tous les corps du regne minéral, d'affecter une figure polyèdre, constante & déterminée dans chaque espece; que c'est un des plus curieux phénomènes de la nature & l'un de ceux dont on peut dire que la découverte semble ne pouvoir plus être contestée, à raison du grand nombre d'observations qui viennent à son appui. Il la définit ainsi : *Une loi fondamentale de la nature, en vertu de laquelle les parties intégrantes ou similaires d'un corps, atténuées, dissoutes & séparées les unes des autres par l'interposition d'un fluide, sont déterminées à se rejoindre & à former des masses solides d'une figure polyèdre, régulière & constante.* Le quatrième volume est formé de planches où sont plus de 500 figures; tous les genres de cristaux y sont classés par le nombre & la disposition de leurs angles. Rien ne prouve mieux que cet aspect, les recherches immenses & pénibles de l'auteur; son assiduité & sa patience à observer, à suivre la nature dans ses plus petits &

Tome VII,

plus secrets détails. On peut dire que c'est là que son grand principe, touchant la forme déterminée & invariable des cristaux, reçoit en quelque façon la sanction des sens & des yeux, plus propres à convaincre, sur-tout en physique, que les raisonnemens les plus lumineux. Cependant, l'auteur ne se le dissimule pas; son système, ou si l'on veut, sa découverte est combattue par de grands adversaires, & ce qu'il y a de plus remarquable, par des naturalistes célèbres qui prétendent s'être convaincus par leurs propres yeux d'un état de choses tout contraire à celui que croit avoir vu Romé de L'Isle. L'année suivante, il donna son traité *Des caractères extérieurs des minéraux*, Paris, 1784, 1 vol. in-8°: espece de supplément à l'ouvrage précédent (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juillet 1785, p. 349). On a encore de lui une *Métrologie ou Table pour servir à l'intelligence des poids & mesures des anciens, & principalement à déterminer la valeur des Monnoies grecques & romaines, d'après leur rapport avec les poids, &c.* C'étoit un de ces savans modestes & appliqués, pour lequel l'étude avoit plus d'attraits que le bruit de la célébrité.

ROMILLON, (Elizabeth) de Lille au Comtat Venaissin, perdit son mari & ses enfans dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille, nommée *Françoise*, née en 1573, qui se joignit à elle pour établir des Religieuses, sous la regle du Tiers-Ordre de S. François. Elle mourut en

XX

1619, sans avoir eu la consolation de voir perfectionner cet établissement. Sa fille, Françoise de Barthelier, y mit la dernière main. Elle donna des Constitutions à ses filles, & les nomma *Religieuses de Ste. Elizabeth*. Après avoir fondé plusieurs couvens de son ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en odeur de sainteté l'an 1645.

ROMILLY, (N.) pasteur à Geneve, mort le 29 octobre 1779, âgé de 41 ans, a fourni divers articles à la compilation encyclopédique, & à quelques autres recueils alphabétiques. Il a aussi publié des *Sermons sur divers textes de l'Écriture-Sainte*. Les grandes vérités y sont solidement établies. Nous ne sommes cependant pas de l'avis de l'éditeur qui prétend en faire le manuel des Catholiques; 1°. parce que nous avons en ce genre des Discours très-supérieurs, Discours faits par les plus grands orateurs du siècle passé & de celui-ci, Discours où la morale est unie au dogme qui lui donne la sanction, & parfaitement d'accord avec lui; 2°. parce que se prévenant pour un auteur d'une manière quelconque, ne fût-ce que pour le style, on se prévient aisément pour la généralité de ses sentimens, même pour ceux que nous faisons profession d'ailleurs de rejeter. Cependant l'enchantement du style de M. Romilly n'ira pas jusques-là. Sa manière négligée & froide présente en même tems, par un contraste assez singulier, des expressions recherchées & des prétentions au bel-esprit.

ROMUALD, (S.) fondateur & premier abbé de l'ordre des Camaldules, naquit à Ravenne vers 952, de la famille ducale des Honesti. Séduit par les attraits de la volupté, il se livra à tous les charmes trompeurs du monde. La grace le toucha enfin, & il se renferma dans le monastere de Classe; près Ravenne, dont quelques moines peu réguliers, gênés par sa vertu, voulurent le précipiter du haut d'une terrasse. Il fut obligé de se retirer auprès d'un hermite, nommé *Marin*, qui demouroit aux environs de Venise. Ce solitaire récitoit tous les jours le Psautier; & comme Romuald savoit à peine lire, Marin pour le rendre attentif & hâter les fruits des leçons, peut-être plus encore pour éprouver sa constance, lui donnoit des coups de baguette sur la tête, du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir long-tems souffert, lui dit enfin *de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendoit presque plus de l'oreille gauche*. Le vieillard admira sa patience, & le traita avec plus de douceur. Romuald bâtit plusieurs monasteres, & envoya des Religieux prêcher l'Évangile aux Infidèles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission, mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. S. Romuald fonda, l'an 1012, le monastere de Camaldoli en Toscane: c'est delà que son ordre a pris le nom de *Camaldule*. Le saint fondateur rendit son ame à Dieu en 1072, à 75 ans, près de Val-de-Castro. Ses vertus lui avoient acquis

une grande considération. L'empereur Henri II l'appella à sa cour en 1022; mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa chère retraite. Les censeurs du Christianisme demandent si, pour se sanctifier, il est nécessaire de se retirer dans les déserts? Non, sans doute; » mais ce goût, dit un auteur » sage & équitable, que Dieu » a inspiré à des personnages » très-vertueux, n'a pas été » inutile au monde. Ils ont » défriché & rendu habitables » des lieux qui étoient sauvages; la renommée de leurs » vertus a souvent tiré du désordre des hommes qui seroient morts impénitens; la » solitude est nécessaire à ceux » pour lesquels le monde est » un séjour dangereux, & il » y auroit de l'injustice à gêner leur inclination ». Le B. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. Jean-Benoît Mittarelli & Anselme Constadini, Religieux Camaldules, ont donné les *Annales* de cet ordre en 9 vol. in-fol., Venise, 1755-1773. On voit à la tête le plan du monastère de Camaldoli dans une situation sauvage & pittoresque au haut de l'Apennin.

ROMULUS, fondateur & 1^{er}. roi de Rome, étoit frere de Rémus, & fils de Rhea Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frere Amulius, sa fille fut mise au nombre des Vestales. On croyoit l'empêcher d'avoir des enfans: mais elle se trouva bientôt enceinte; & pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle

publia qu'ils étoient le fruit d'un commerce avec le dieu Mars. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva, & les fit élever par Laurentia son épouse. C'étoit une femme à qui sa lubricité avoit mérité le nom de *Louve*. Delà, la fable qu'ils avoient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux freres se virent en état de combattre, ils rassemblèrent des voleurs & des brigands, tuèrent Amulius, & rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J. C. Comme ses sujets manquoient de femmes, il célébra une grande solemnité, pendant laquelle il fit enlever les filles des Sabins & de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues & contraintes de faire la paix. Romulus établit ensuite un sénat, fit des loix, & disparut en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage; soit qu'il eût été tué par le tonnerre; soit que les sénateurs, qui commençoient à haïr & à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort: c'étoit vers l'an 715 avant J. C. Le fondateur de Rome avoit fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville, quelque temps auparavant. Il ne s'y trouva que 3000 hommes de pied, & environ 300 cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire Romain. Mais Jacques Gronovius publia en 1684 une *Dissertation*, dans

laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance, son éducation & l'enlèvement des Sabines, ne sont qu'un pur roman, inventé par un Grec nommé *Dioclès*. Cette opinion paroît assez vraisemblable. Les fables embellissent, ou plutôt déshonorent toujours les commencemens des empires; & quoiqu'un historien sage ne les croie pas, il est obligé de les rapporter, parce qu'il est jugé très-souvent par les sots. Romulus eut les honneurs divins après sa mort. On l'appelle aussi *Quirinus*, comme fondateur des Romains qu'il appella *Quirites*.

RONDEL, (Jacques de) écrivain Protestant, enseigna long-tems les belles-lettres à Sedan, où il se lia d'amitié avec le fameux Bayle, qui faisoit cas de son savoir, & qui lui adressa son projet du Dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681, il se retira à Maëstricht, où il mourut fort âgé, en 1715. On a de lui : I. *Une Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12. II. *Un Discours sur le chapitre de Théophraste, qui traite de la Superstition*, Amsterdam, 1685, in-12, &c., &c. : deux ouvrages où il y a peu d'utile à recueillir.

RONDELET, (Guillaume) né à Montpellier en 1507, y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi Henri II fit bâtir le Théâtre Anatomique de sa patrie. Il s'appliquoit à l'anatomie avec tant d'ardeur ou de fureur, qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfans : opération digne

d'un Cannibale, & qui porteroit à croire que l'anatomie, dont l'utilité est encore un problème (*voyez HÉROPHILE*), rend inhumain; sur-tout si on combine cette scene avec d'autres plus atroces encore, exercées dans le cours de ce siècle soi-disant philosophique, sur des enfans en vie, des pauvres & des étrangers. Ce pere dénaturé mourut à Réalmont, dans l'Albigois, en 1566, pour avoir trop mangé de figues. On a de lui : I. *Une Histoire des Poissons*, en latin, 1554, 2 vol. in-fol., & en françois, 1558, in-fol. Le président de Thou dit qu'il a tiré cette Histoire des *Commentaires* sur Pline de Guillaume Pelicier, évêque de Montpellier, qui n'ont jamais vu le jour. II. Plusieurs Ouvrages de Médecine. Ils ne répondent point à la réputation qu'il s'étoit acquise. C'est lui que Rabelais a joué sous le nom de *Rondibilis*. Sa *Vie* se trouve dans les *Œuvres* de Laurent Joubert son élève.

RONDET, (Laurent-Etienne) fils & petit-fils de deux Laurent Rondet, imprimeurs de Paris, né le 6 mai 1717 & mort le 1^{er} avril 1785, s'est distingué particulièrement par l'étude de la langue hébraïque, & donna une édition de la Grammaire Hébraïque de Fleury, professeur-royal, sous le titre de *Grammatica Hebraica compendiosum exemplar*, 1724, in-fol. Il publia ensuite : I. Deux éditions de la *Version latine de la Vulgate des Livres-Saints*, & de la Traduction françoise en forme de Paraphrase, du Pere Carrieres, avec un *Abrégé des Commentaires de D. Calmet*,

Paris, 1748; Avignon, 1767. II. Une seconde édition de la Bible, traduite sur les textes originaux, par l'abbé le Gros, 1756, 5 vol. in-12. III. Une nouvelle édition du Nouveau-Testament traduit par Mesenguy, 1754, in-12. IV. Deux éditions de la Bible traduite par de Sacy, 1758 & 1776. V. Des éditions du Bréviaire de Carcassone, du Bréviaire de Cahors, du Bréviaire du Mans, du Rituel de Soissons, &c. Toutes ces éditions & les notes qui les accompagnent, prouvent l'application, les recherches & le goût de Rondet pour les sciences ecclésiastiques; il est fâcheux que dans plus d'un endroit on découvre des vues de parti, & des traces de ses liaisons avec les agens d'une secte qui porte le trouble dans la science théologique, en même tems qu'elle essaie de détruire la hiérarchie & l'union catholique. VI. Un grand nombre de *Dissertations*, où l'auteur adopte presque toujours l'opinion la moins suivie, & la plus propre à nourrir des impressions défavantageuses au texte sacré. Celle qu'il a donnée sur les *Sauterelles de l'Apocalypse*, est le fruit du fanatisme le plus forcené, d'une fureur de haine, indigne d'un chrétien & même d'un homme sensé (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juin 1784, p. 173). On l'a réfondue dans *Les Sept Ages de l'Eglise, ou Conjectures sur les Prédications de l'Apocalypse de S. Jean*, 1783, 2 vol. in-12. On remarque le même esprit dans la suite qu'il a donnée à la *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury* par Fa-

bre (voyez ce mot). Ce n'est d'ailleurs qu'une esquisse informe qui n'est bonne à rien. On doit porter le même jugement de son *Précis de l'Histoire Ecclésiastique*. Rondet a donné encore la *Vie de M. Besogne*; panégyrique d'un homme de parti, fait par un homme du même parti.

RONCARD, (Pierre de) né au château de la Poissonniere, dans le Vendômois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au college de Navarre. Les sciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce college, & devint page du duc d'Orléans, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, marié à Magdelene de France. Roncard demeura en Ecosse auprès de ce prince plus de 2 ans, & retourna ensuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans dans diverses négociations. Il accompagna Lazare Baif à la diete de Spire. Ce savant lui ayant inspiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous Dorat avec le fils de Baif, & cultiva les muses avec un tel succès, qu'on l'appella le *Prince des Poëtes* de son tems (voyez ST.-GELAIS). Henri II, François II, Charles IX & Henri III le comblèrent de bienfaits & de faveurs. Roncard ayant mérité le premier prix des Jeux Floraux, on regarda la récompense qui étoit promise, comme au-dessous du mérite de l'ouvrage & de la réputation du poëte. La ville de Toulouse fit donc faire une Minerve d'argent massif, & d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret, qui

déclaroit Ronsard le Poëte François par excellence. Marie Stuart, reine d'Ecosse, aussi sensible à son mérite que les Toulousains, lui donna un buffet fort riche, où il y avoit un vase en forme de rosier, représentant le Parnasse, au haut duquel étoit un Pégase avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

On peut juger, par ces deux traits, de la réputation dont ce poëte a joui, & qu'il soutint jusqu'au tems de Malherbe. Il y a de l'invention & du génie dans ses ouvrages; mais son affectation à mettre par-tout de l'érudition, & à former des mots tirés du grec, du latin, des différens patois de France, a rendu sa versification dure, & souvent inintelligible. « Ronsard, dit Boileau,

Par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un
art à sa mode;
Et toutefois long-tems eut un heu-
reux destin;
Mais sa muse, en François parlant
grec & latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour
grottesque,
Tomber de ses grands mots le faste
pédantesque.

Ce poëte a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un Poëme intitulé la *Franciade*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, &c. Ronsard mourut à St.-Cosme-les-Tours, l'un de ses bénéfices, en 1585, à 61 ans. Il étoit singulièrement vain, ne parloit que de sa maison, de ses prétendues alliances avec des têtes couronnées. Il étoit né la même année de la défaite de François I devant Pavie;

comme si le Ciel, disoit-il, avoit voulu par-là dédommager la France de ses pertes. Les *Poésies* de Ronsard parurent en 1567, à Paris, en 6 vol. in-4°, & en 1604, 10 vol. in-12.

ROQUE, (Gilles-André de la) sieur de la Lontiere, gentilhomme Normand, né dans le village de Cormelles, près de Caen, en 1597, mort à Paris en 1687, à 90 ans, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages sur les généalogies & sur le blason. Les principaux sont : I. Un *Traité curieux de la Noblesse*, & ses diverses especes, in-4°, Rouen, 1754. II. *Traité du Ban*, in-12, qui est bon. III. La *Généalogie de la Maison d'Harcourt*, in-fol., 4 vol. 1662; curieuse par le grand nombre de titres qu'il rapporte. IV. *Traité des Noms & Surnoms*, in-12, superficiel. V. *Histoire Généalogique des Maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol. L'auteur avoit une mémoire prodigieuse; il connoissoit toutes les fraudes généalogiques dont on s'étoit servi pour illustrer certaines familles, & il se faisoit un plaisir de les dévoiler.

ROQUE, (Antoine de la) poëte François, né à Marseille en 1672, mort à Paris en 1744, chevalier de l'ordre militaire de S. Louis, fut chargé, durant 23 années, de la composition du *Mercur*. — Jean de la ROQUE, son frere, membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, mort à Paris, en 1745, à 84 ans, avoit fait plusieurs voyages dans le Levant. Il travailla au *Mercur* avec son frere, dont il partageoit le goût & les talens. L'un &

l'autre sont connus par des ouvrages. On a du premier les paroles de deux Opéra, *Médée & Jason*, & *Théonoé*, tragédie, dont la musique est de Salomon. Et du second : I. *Voyage de l'Arabie Heureuse*, in-12. II. *Voyage de la Palestine*, in-12. III. *Voyage de Syrie & du Mont-Liban*, avec un Abrégé de la Vie de du Chasteuil, in-12.

ROQUE, voyez ROQUES.

ROQUE, voy. LARROQUE.

ROQUELAURE, (Antoine baron de) d'une maison noble & ancienne en Armagnac, fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta, à la mort de l'ainé de ses deux frères, pour l'état militaire. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, l'engagea dans le parti du prince son fils, qui le fit lieutenant de la compagnie de ses gardes. Le roi de Navarre, devenu roi de France sous le nom de *Henri IV*, récompensa ses services & sa fidélité par la place de grand-maitre de sa garde-robe en 1589, par le collier du St.-Esprit en 1595, & par divers gouvernemens, dont le plus considérable étoit celui de la Guienne. Louis XIII ajouta à ces bienfaits le bâton de maréchal de France en 1614. Roquelaure ne s'endormit pas sur ses lauriers. Il remit dans le devoir Nérac, Clairac, & quelques autres places. Il mourut subitement à Lectoure en 1625, dans sa 82e. année.

ROQUELAURE, (Gaston-Jean-Baptiste marquis, puis duc de) fils du précédent, se signala dans divers sieges & combats, fut blessé & fait prisonnier au combat de la Marfée

en 1641, & à la bataille de Honnecourt en 1642. Il servit de maréchal-de-camp au siege de Gravelines en 1644, & à celui de Courtray en 1646. Il devint ensuite lieutenant-général des armées du roi, & fut blessé au siege de Bourdeaux. Le roi, aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc & pair de France en 1652, chevalier de ses ordres en 1661, & gouverneur de la Guienne en 1676. Ce seigneur mourut en 1683, à 68 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots & de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil, sous le titre de *Momus François*, in-16, qui est merveilleux pour amuser les laquais. — Son fils, Antoine-Gaston, duc de ROQUELAURE, mort à Paris en 1738, à 82 ans, commanda en chef en Languedoc, & fut élevé à la dignité de maréchal de France en 1724. Sa maison fut éteinte par sa mort; n'ayant laissé que deux filles, la princesse de Pons, & la princesse de Léon.

ROQUES, (Pierre) né à la Caune, petite ville du haut Languedoc, en 1685, de parens calvinistes, devint en 1710, ministre de l'église Françoisise à Bâle, où il s'acquit l'estime des honnêtes gens par sa probité & par ses écrits. Il y mourut en 1748. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages faits avec ordre, & pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un style un peu négligé. Les principaux sont : I. *Le Tableau de la conduite du Chrétien*. II. *Le Pasteur évangélique*, in-4°. : ouvrage estimé des Protestans,

& traduit en diverses langues. III. *Les Elémens des vérités historiques, dogmatiques & morales, que les Ecrits sacrés renferment.* IV. *Le vrai Piétisme.* V. *Des Sermons*, pleins d'une morale exacte, mais dont l'éloquence est peu pathétique & ne se ressent pas de cette chaleur pénétrante, de cette onction douce qui semblent être exclusivement attachées au langage de la vérité toute entière (voyez KEMPIS). VI. *Les Devoirs des Sujets.* VII. *Traité des Tribunaux de Judicature.* VIII. Une Edition, augmentée, du *Dictionnaire de Moréri*, Bâle, 1731, 6 vol. in-fol. IX. La 1^{re}. *Continuation des Discours de Saurin sur la Bible.* X. La nouvelle Edition de la *Bible* de Martin, en 2 vol. in-4°. XI. Diverses Pièces dans le *Journal Helvétique* & dans la *Bibliothèque Germanique*. Si on excepte ce qui dans ces divers ouvrages tient aux erreurs de la secte de Calvin, on ne peut qu'en faire l'éloge.

ROQUESANE, (Jean) secrétaire des Hussites, & chef des Calixtins, fut député en 1432, avec plusieurs de ses disciples, au concile de Bâle, où l'on condamna les erreurs de Jean Hus. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit & fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, sous la condition qu'on leur permettroit la communion sous les deux especes; le concile y consentit, & même le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour en cette ville, il affecta tant de vanité & de précipitation à exercer les prérogatives de sa dignité,

que l'empereur qui en fut choqué, lui fit refuser les bulles du Saint-Siege. Il s'exila lui-même de dépit, & recommença à semer le trouble & ses erreurs dans la Bohême jusqu'à sa mort arrivée vers 1470.

RORARIUS, (Jerôme) de Pordenone en Italie, nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand roi de Hongrie, s'est fait un nom par un *Traité*, intitulé: *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*, Amsterdam, 1666, in-12. On peut l'envisager en quelque sorte comme un paradoxe moral, qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes remplissent leur destination sans s'écarter de la route que le Créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr & plus infailible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de Rorarius se prenoient à la lettre, elles feroient d'une absurdité repoussante; elles prouveroient que les astres qui circulent avec une régularité si géométrique & si constante, que les plantes qui s'arrangent avec tant de symétrie, qui poussent des fleurs & des fruits si agréables & si utiles, sont remplis d'intelligence. Son livre du reste n'est pas mal écrit; & l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes & la malice des hommes. Il avoit composé auparavant un *Plaidoyer pour les Rats*, imprimé dans le pays des Grisons en 1648. On pouvoit l'appeller l'*Avocat des Bêtes*.

ROSA ALBA, (Carriera) voyez CARRIERA.

ROSA, (Salvator) peintre,

graveur & poëte, né à Renessa, près de Naples, en 1615, connut la misere, & se vit d'abord réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques. Lanfranc, qui remarqua du talent dans ses ouvrages, en acheta plusieurs, & l'encouragea. Salvator, flatté du suffrage de ce grand maître, se porta avec plus d'ardeur à l'étude. Il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux & des figures de soldats. Sa touche est facile & très-spirituelle; son paysage, & surtout le feuiller de ses arbres est d'un goût exquis. Il peignoit avec une telle rapidité, que souvent il commençoit & finissoit un tableau en un jour. On remarque dans ses ouvrages un génie bizarre, des figures gigantesques, & quelques incorrections. On a plusieurs morceaux gravés de sa main, qui sont d'une touche admirable. Salvator unissoit le talent de la poësie à celui de la peinture. Il a composé des *Satyres* (Amsterdam, 1719, in-8°, & 1770, aussi in-8°) dans lesquelles il y a de la finesse & des saillies. Il mourut à Rome en 1673.

ROSALIE, (Ange de Ste-) voyez ANGE.

ROSCÉLIN DE COMPIEGNE, ainsi nommé, parce qu'il étoit chanoine de S. Cornille de cette ville, quoique Breton de naissance, étoit un des docteurs les plus renommés de son tems, mais beaucoup plus versé dans la dialectique que dans la théologie; grand partisan, & selon quelques auteurs, chef zélé de la

secte des Nominiaux, combattu par les Réalistes avec une chaleur qui alloit jusqu'à l'animosité. S. Anselme, malgré sa modération naturelle, disoit qu'ils étoient moins des philosophes que des hérétiques en matière de philosophie. Roscelin voulant appliquer les subtilités de son école aux matières sublimes de la religion, donna véritablement dans l'erreur, ou du moins dans cette nouveauté profane d'expressions, qui produit toujours des scandales. Condamné au concile d'Autun en 1093, il se retira en Angleterre, où il mourut quelque tems après.

ROSCIUS, (Quintus) Gaulois de nation, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. Cicéron a parlé de ses talens avec enthousiasme. Cet orateur dit « qu'il plaisoit » tant sur le théâtre, qu'il » n'auroit jamais dû en descendre; & qu'il avoit tant » de vertus & de probité, qu'il » n'auroit jamais dû y monter ». Il prit sa défense contre Fannius, & c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. La république lui faisoit une pension de 20,000 écus, & quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de représenter. Le comédien Esopus, son contemporain, avoit, selon Pline, un revenu annuel qui revient à environ 150,000 livres. Roscius auroit pu se procurer un bien autre revenu, s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque Cicéron dit formellement dans sa harangue pour cet acteur, qu'il pouvoit gagner tous les ans près d'un million

650,000 liv. : anecdote qui seule prouve jusqu'ou la fureur des spectacles, l'oïfiveté & la frivolité étoient montées chez les derniers Romains. « Les histrions & autres baladins, dit un auteur moderne, prétendoient partager la gloire des empereurs. Tout le monde fait l'aventure du flûteur *Princeps*, qui s'appliquant les éloges donnés à Auguste, en remercioit le parterre avec des protestations dignes de la plus profonde modestie. Voyez Phedre, liv. 5, fab. 7. Une espece de frénésie incompréhensible, mais dont la reproduction se prépare, transportoit dans les coulisses les matrones les plus graves pour y baiser dans l'ivresse d'une luxurieuse folie les masques & les habits des farceurs. Ceparoxisme d'une passion peu différente d'une rage décidée, ne se calma que lorsque le Christianisme étendit sur la terre l'empire de l'innocence & des mœurs » (Voyez BARON, FRESNE, ESOPUS, GARRICK). C'est à tort qu'on a avancé qu'il étoit le premier qui se fût servi du masque : il est vrai qu'il avoit les yeux un peu de travers ; mais cette difformité ne l'empêchoit pas d'avoir bonne grace en déclamant. Ce comédien mourut vers l'an 61 avant J. C. Il avoit composé un *Parallele des Mouvements du Théâtre & de ceux de l'Eloquence* ; mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. — Il ne faut pas le confondre avec Sextus ROSCIUS Amerinus, accusé de parricide, dont Cicéron prit la défense & pour qui

il fit le belle harangue pro S. Roscio Amerino.

ROSCOMMON, (Wentworth Dillon, comte de) d'une ancienne & illustre maison d'Irlande, fit une partie de ses études à Caen, sous la direction du savant Bochart. De retour en Angleterre, il passa plusieurs années à la cour ; mais s'y étant fait une affaire, il fut obligé de se retirer en Irlande. Le duc d'Ormond, vice-roi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Il devint ensuite écuyer de la duchesse d'Yorck, qui lui fit épouser la fille du comte de Burlington. Les charmes de son esprit & de son caractère, lui concilièrent l'amitié de Dryden & des autres hommes lettrés d'Angleterre. Il mourut en 1684. Ses ouvrages sont : I. Une *Traduction* en vers anglois, de l'*Art Poétique* d'Horace. II. Un Poème intitulé : *Essai sur la maniere de traduire en vers*. Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *Poésies* de Rochester, Londres, 1731, in-12. Pope, dans son *Essai sur la Critique*, parle de lui avec éloge :

Tel étoit Roscommon, auteur dont
la naissance,
Egaloit la bonté, l'esprit & la
science.
Des Grecs & des Latins partisan
déclaré,
Il aimoit leurs écrits, mais en juge
éclairé.
Injuste pour lui seul, pour tout
autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit
favorable.

ROSE, (Ste) née à Viterbe, fut célèbre dans le 13^e. siècle par ses vertus & par les graces

dont le Ciel la combla. Elle entra dans le Tiers-Ordre de S. François & y passa sa vie dans la priere & les austérités de la pénitence. Elle mourut en 1261. La ville de Viterbe conserve un vif souvenir de sa sainte vie & un grand respect pour sa mémoire. On voit sa statue sur une des portes de la ville.

ROSE, (Ste.) Religieuse du Tiers-Ordre de S. Dominique, née à Lima, dans le Pérou, fut la Ste. Thérèse du Nouveau-Monde. Elle fut tantôt consolée par des ravissements, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême; elle répandoit du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeoit: sa douceur, son humilité, sa charité, & ses autres vertus ne laisserent aucun doute sur l'esprit qui la dirigeoit dans ses austérités. Elle mourut en 1617, âgée de 31 ans, & fut canonisée en 1671. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hansen, Dominicain.

ROSE, (Guillaume) prédicateur de Henri III, évêque de Senlis, & le plus fameux ligueur qui fût en France, mourut en 1602. On lui fit faire amende-honorable, le 25 septembre 1598, à la grand'chambre, avec ses habits épiscopaux, qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue: *De justa Reipublicæ Christiana in Reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8°. C'est ce prélat que les auteurs de la *Satyre Ménippée*, mirent à la tête de la prétendue procession de la Ligue.

ROSEN, (Conrad de) comte de Bolweiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir

été 3 ans cadet dans les gardes de la reine Christine, passa *incognito* en France, & servit d'abord simple cavalier dans le régiment de Brinon. Son mérite & sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade, & obtint le bâton de maréchal de France en 1703. Jacques II le fit général de ses troupes. Il mourut en 1715, à 87 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'étoit un homme de tête & d'une bravoure reconnue.

ROSIER, (Hugues Sureau du) *Hugo Sureaus Rosarius*, Protestant, né à Rosoi en Picardie, exerça le ministère à Orléans, avec un zèle plein d'emportement. Il publia en 1563 à Lyon, la *Défense civile & militaire des Innocens & de l'Eglise de Christ*. Ce libelle, plein de l'esprit de sédition & de fanatisme, faillit de le perdre. Il abjura en 1572 sa secte, pour sauver sa vie. Employé à exhorter le roi de Navarre, le prince de Condé & plusieurs grands seigneurs, de se réunir à la communion Romaine, il le fit avec tant de succès, que la cour l'envoya au pays Messin, avec le pere Maldonat, pour y convertir les hérétiques, mais il s'y pervertit lui-même de nouveau, par les conférences particulières qu'il y eut avec les ministres. Il se retira ensuite à Heidelberg, & fut également méprisé des Catholiques & des Protestans. Il se vit obligé, pour vivre, d'accepter une place de correcteur d'imprimerie à Francfort, chez André Vechel. Il mourut de la peste dans cette

dernière ville, avec toute sa famille. On a de lui plusieurs Ouvrages de Controverse; il y soutient des opinions singulieres avec beaucoup de chaleur.

ROSIERES, (François de) archidiacre de Toul, mort en 1607, prétendit prouver que la France appartenoit à la maison de Lorraine, dans ses *Stemmata Lotharingiae ac Barri Ducum*, 1580, in-fol. Il fit amende-honorable en présence de Henri III, fut enfermé à la Bastille; & il lui fallut toute la protection de la maison de Guise, pour échapper à un plus grand châtement.

ROSIMOND, voyez MESNIL (Jean-Baptiste du).

ROSIN, (Jean) né à Eise-nach en Thuringe en 1554, fut ministre à Naumbourg, & mourut de la peste à Aschersleben, en 1619. Il est connu par son *Traité des Antiquités Romaines*, en latin. La première édition parut à Ratisbonne en 1581. Cet ouvrage reparut à Paris, 1613, in-fol., avec des additions de Thomas Dempster. En 1645, le P. André Schott en donna une nouvelle édition à Cologne encore augmentée; enfin la meilleure édition de ce savant ouvrage est celle de 1701, in-4°, à Utrecht. C'est une source abondante, dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire.

ROSNÉ, voyez SULLY.

ROSSELLI, (Matthieu) peintre, naquit à Florence en 1578, & mourut dans la même ville en 1660. Il s'est particulièrement attaché à la peinture à fresque; genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de

patience, un dessin pur, & un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent, pour l'ordinaire, de son caractère tranquille. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature; mais il y a mis un accord qui plaît, & ses compositions gagnent à être détaillées.

ROSSET, (François de) né à Laon en Picardie, laborieux traducteur du 17^e siècle, se servit des connoissances qu'il avoit des langues italienne & espagnole, pour faire passer dans la françoise quelques ouvrages écrits dans les premières: entr'autres, *Roland le furieux* & *Don Quichotte*; mais les versions qui sont venues après, ont effacé les siennes. Ses *Histoires tragiques arrivées de notre tems*, ont long-tems fait la lecture d'un certain genre de curieux. Parmi ses Romans, on distingue: I. *Les Chevaliers de la Gloire*, Paris, 1613, in-4°. II. *L'Admirable Histoire du chevalier du Soleil*, traduite du Castillan par cet auteur & par Louis Douel, imprimée à Paris en 1620, & années suiv. en 8 vol in-8°.

ROSSET DU PONT, (N.) sculpteur à St-Claude, en Franche-Comté, est mort le 3 décembre 1786, à près de 80 ans. Eleve de la nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante & d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, & produire des chef-d'œuvres. Quelques bas-reliefs, quelques copies de bons modeles qu'il avoit su se procurer, échauffoient son imagination, & lui faisoient deviner toutes les mer-

veilles de l'antique. Ses ouvrages fins & gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité, il ne lui étoit jamais venu dans l'esprit de penser à la gloire & aux académies. Il eût cru flétrir le génie des arts, en le mettant en ostentation. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on les lui demandoit de toutes parts. Il imprimoit un si beau caractère à ses têtes de Vierges, qu'elles inspirent la dévotion. Frédéric II, roi de Prusse, disoit: *Il n'y a personne qui sache donner la vie à un buste, comme le sculpteur de Franche-Comté.* Falconet, admirant un *S. Jérôme* sorti de ses mains, faisoit observer que l'auteur avoit certainement fait son cours d'Italie, & qu'il avoit étudié au moins dix ans les grands maîtres: il ne voulut jamais croire qu'il n'étoit pas sorti de sa petite ville. Rosslet manioit avec la même dextérité le bois, le marbre, l'albâtre; l'ivoire, si cassant & si dur, devenoit entre ses mains une pâte amollie à sa volonté.

ROSSI, (Jean-Victor) *Janus Nilius Erithraeus*, noble Romain, mort en 1647, septuagénaire, avoit été domestique du cardinal Perreti. Après la mort de ce prélat, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens-de-lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits; les plus considérables sont: I. *Pinacotheca imaginum illustrium Virorum*; ouvrage plusieurs fois réimprimé, in-8°, & dans lequel on trouve bien des singularités. On lui re-

proche de n'y pas distribuer avec discernement la louange & le blâme. II. *Epistola*, in-8°. III. *Dialogi*, in-8°. IV. *Exempla Virtutum & Vitiorum*, in-8°. Ce recueil eut les suffrages du public. Le nom de *Nilius Erithraeus*, que l'auteur avoit pris, signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain avoit des sentimens d'honneur & de bonne philosophie; mais il se prévenoit facilement pour ou contre; sa bile s'enflammoit contre le vice & le ridicule.

ROSSI ou RUBEUS, (Jérôme) natif de Ravenne, fut médecin du pape Clément VIII, & mourut le 8 septembre 1607. C'étoit un homme d'une profonde érudition, comme il paroît par son *Histoire de Ravenne*, en onze livres, Venise, 1590, in-fol. Elle est bien écrite en latin. On a encore de lui: I. *De Distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4°. II. *De Melonibus*, 1607, in-4°. III. *Annotationes in libros octo Cornelii Celsi, de re medicâ*, 1616, in-4°.

— Il ne faut pas le confondre avec Jean-Antoine ROSSI ou RUBEUS, né à Alexandrie de la Paille, mort à Padoue, où il étoit professeur en droit, en 1544, à 56 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence.

ROSSI, voyez SALVIATI (François de) & PROPERTIA.

ROSSIGNOL, (Antoine) maître-des-comptes, naquit à Alby le 1er. jour de l'année 1590, fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques, & se distingua par la connoissance des chiffres qu'il devoit avec une rare facilité. En 1626, au siège de

Réalmont, ville de Languedoc, occupée par les Protestans, il déchiffra sur le champ la lettre qu'écrivoient les assiégés à leurs freres de Montauban, pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal de Richelieu, instruit de son talent, l'appella au siege de la Rochelle, où il le servit de maniere à mériter les plus grandes récompenses. Louis XIII & Louis XIV répandirent leurs bienfaits sur ce citoyen utile. Le premier le recommanda en mourant à la reine; & le second lui fit une pension considérable, & lui donna des marques de l'estime la plus particuliere. Ce vieillard respectable mourut peu de tems après, à 83 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zele ardent & une fidélité inviolable.

ROSSIGNOL, fameux maître-écrivain de Paris, mort d'un excès de travail, dans un âge peu avancé en 1736, fut employé, du tems de la régence, à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce maître, un des premiers & peut-être le premier dans son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvemens, sa marche étoit toujours réglée; ses exemples étoient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grace, qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglois ont enlevé une grande partie des pieces de Rossignol, pour lesquelles les François, trop indifférens pour le bel art

d'écrire, ne marquoient pas assez d'empressement.

ROSSIGNOL, (Jean-Baptiste) né dans le Dauphiné, se distingua par des connoissances profondes & variées, un jugement solide, un esprit pénétrant, quoique quelquefois un peu trop subtil. On a de lui un petit *Traité de Botanique*, estimé, & réimprimé à Liege en 1784, chez Lemarié; des *Vues sur l'Eucharistie*, où il propose diverses manieres de combattre des objections puisées dans de fausses notions de physique; des *Vues sur le Mouvement*; un *Traité de l'Usure*, &c. Jeune encore il avoit soutenu à Varsovie, où il se rendit après la destruction des Jésuites en France, des *Theses de omni Scibili*, avec un applaudissement extraordinaire: mais il n'en fut pas plus vain, convenant que ces sortes d'essais n'étoient jamais sans quelque charlatanerie, & ne s'y étant déterminé que sur les plus importunes instances de quelques illustres Polonois, étonnés de son savoir (voyez PIC). Nous croyons qu'il est mort à Emburn vers 1787.

ROSSIGNOLI, (Bernardin) Jésuite Piémontois, mort en 1613, s'appliqua à la critique sacrée. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres: *Historia di S. Mauritio*. Il y prouve jusqu'à l'évidence l'histoire du martyr de ce chef de la légion Thébéenne. Voyez MAURICE.

ROSSO, (Le) nommé ordinairement *Maître Roux*, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie, & l'étude des ouvrages de Michel-Ange & du Parmesan, lui tinrent lieu de maître. C'est en France qu'est

la plus grande partie de ses ouvrages. François I, qui l'avoit appelé auprès de lui, le nomma sur-intendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, & embellie par les morceaux de peinture, par les frises & les riches ornemens de stuc qu'il y fit. Le roi, charmé de ses ouvrages, le combla de bienfaits, & lui donna un canonicat de la Ste-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement Pellegrin, son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, & ayant été cause des tourmens qu'il avoit soufferts à la question, ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa; & poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour, à Fontainebleau, en 1541. Maître Roux mettoit beaucoup de génie dans ses compositions; il réussissoit parfaitement à exprimer les passions de l'ame. Il donnoit un beau caractère à ses têtes de vieillards, & beaucoup d'agrément aux figures des femmes qu'il représentoit; il possédoit bien le clair-obscur. Mais sa façon de dessiner, quoique savante, avoit quelque chose de sauvage: il travailloit de caprice, consultoit peu la nature, paroïssoit aimer ce qui avoit un caractère bizarre & extraordinaire.

ROSWEIDE, (Héribert) Jésuite, né à Utrecht en 1569, enseigna la philosophie & la théologie à Douay & à Anvers avec réputation, & mourut dans cette dernière ville

en 1629. La connoissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont: I. Une Edition de *S. Paulin*, avec des notes, 1621. II. Une *Histoire des Vies des Peres du Désert*, Anvers, 1628, in-folio, estimée. III. Une Edition du *Martyrologe d'Adon*, avec des Notes sur l'Ancien Martyrologe Romain, Anvers, 1613, in-fol., estimée. IV. *Fasti Sanctorum*, Anvers, 1607, in-8°: c'est la publication des Vies des Saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des Bollandistes (voyez BOLLANDUS). V. Une Edition de l'*Imitation de J. C.*, avec la Vie de Thomas à Kempis, & les raisons invincibles qui doivent faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur, &c., Anvers, 1617. VI. *Disputatio de fide Hæreticis servanda*, 1610, in-8°. VII. Une Edition du *Pré spirituel* de Jean Moschus, avec des notes, 1615, in-fol. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entr'autres: I. *Vie des Saints*, Anvers, 1641, 2 vol. II. *Histoire Ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, & *Histoire de l'Eglise Belgique*, 1623, 2 vol. in-fol. III. *Vies des saintes Filles qui ont vécu dans le siècle*, 1642, in-8°. Voyez ZYPÆUS.

ROSWITA DE GANDESHHEIM, ainsi nommée, parce qu'elle étoit Religieuse dans le monastere de ce nom, ordre de S. Benoît, près de Hildesheim, se distingua par son goût pour les belles-lettres. On a d'elle: I. *Six Drames* sur des

sujets pieux, en prose. II. *Poëme héroïque* sur la vie de l'empereur Othon I. III. Deux *Poëmes* à la louange de la Mere de Dieu. IV. Des *Elégies* sur le martyre de Ste. Agnès, de S. Denys, de S. Pélage de Cordoue, &c. Ces ouvrages, écrits en latin, ont été publiés par Conrad Celtes, l'an 1501, & par Henri Schurlfleisch, Wittemberg, 1707, in-4°. Roswita florissoit vers l'an 970.

ROTGANS, (Luc) né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie hollandaise, dans laquelle il surpassa tous les poètes qui l'avoient précédé. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande en 1672; mais après 2 ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avoit sur le Veght, où il goûta les charmes de la poésie. Ce littérateur mourut de la petite vérole en 1710, à 66 ans. On a de lui : I. *La Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, Poëme épique en 8 livres, estimé des Hollandois; mais qui ne sera jamais mis par les autres nations au rang des ouvrages d'Homere, de Virgile, ni même de Lucain. II. D'autres *Poésies* hollandaises, imprimées à Leuwarden en 1715, in-4°.

ROTH, (Michel) né en 1721 à Illuxta, bourg de Curlande, entra chez les Jésuites en 1737, exerça le ministère de la prédication à Dunebourg, & fit ensuite des missions dans la Lithuanie & la Livonie Polonoise, aujourd'hui Russe. Après de longs travaux, couronnés d'éclatans succès, il finit sa vie laborieuse dans le village de

Dagda, le 3 décembre 1785; jour de S. François Xavier, dont il avoit constamment tâché d'imiter les vertus apostoliques. Peu de missionnaires ont instruit le Peuple d'une manière plus suivie & plus solide; il n'admettoit personne, pas même parmi les grands du royaume, à la confession paschale, qui n'eût assisté à toutes les exhortations qu'il faisoit pendant le Carême. Les établissemens utiles qu'il forma, les pratiques religieuses qu'il introduisit, les bons ouvrages qu'il publia, sur-tout pour l'instruction du peuple, sont en très-grand nombre, & sont devenus une source abondante de fruits subsistans, que les provinces qu'il arrosa de ses sueurs, continuent à recueillir.

ROTHARIC, roi des Lombards, mort en 652, âgé de 47 ans, donna, le premier, des loix écrites à ses sujets, en 643. Ses successeurs l'imiterent, & de leurs édits se forma insensiblement un volume, qu'on appella les *Loix Lombardes*. Ces loix, publiées par Lindenbrog, devinrent célèbres dans toute l'Europe, par leur équité, leur clarté & leur précision. Rotharic étoit Arien; mais il aimoit la justice, & la rendoit avec soin.

ROTHELIN, (Charles d'Orléans de) né à Paris en 1691, de Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, accompagna le cardinal de Polignac à Rome, & visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités & pour la littérature, lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques, & former une nombreuse bibliothèque.

bibliothèque. Il sacrifia tout, même les prélatures qui lui furent offertes, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes & les langues mortes lui étoient familières. Cet illustre littérateur mourut en 1744, dans sa 53e. année. Il étoit de l'académie françoise, & membre honoraire de celle des inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrece* encore imparfait, l'abbé de Rothelin le mit dans l'état où nous le voyons, & le fit paroître avec une préface d'une latinité riche & harmonieuse, digne de l'ouvrage, auquel elle sert d'introduction. Le *Catalogue* de sa riche bibliothèque, dressé par Gabriel Martin, est un des plus recherchés par les bibliographes.

ROTHMANN, (Christophe) célèbre astronome de Wilhelme, landgrave de Hesse, mort en 1592. On a de lui un *Traité sur les Cometes*, & quelques *Lettres* écrites à Ticho, qu'on voit dans le tome 1 des *Épîtres astronomiques* de ce dernier. Rothmann en défendant l'hypothese de Copernic, & en l'employant pour expliquer les phénomènes célestes, disoit que le défaut de parallaxe annuelle ne permettoit pas de la regarder comme réalisée dans le fait. Voyez TICHO.

ROTHOU, (Jean de) poète dramatique, naquit à Dreux en 1609. Il acheta la charge de lieutenant-particulier au bailliage de cette ville, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1650. Il se distingua de la foule des rimailleurs de son tems, par son génie véritable-
Tome VII.

ment tragique, par l'élévation de ses sentimens, par l'heureux contraste des caracteres, par la force du style. Il ne lui manquoit que la correction du langage & la régularité des plans. Quelques-unes de ses pieces se trouvent dans le *Théâtre François*, Paris, 1737, 12 vol. in-12.

ROUAULT, voyez GAMACHE.

ROUELLE, (Guillaume-François) né en 1703 à Matthieu, près de Caen, lieu natal du pere du fameux Marot, mourut à Paris en 1770. Il étoit apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chymie au jardin-royal des plantes, membre de plusieurs academies étrangères & de celle des sciences de Paris. Il forma divers élèves en chymie: science dont il étendit les bornes & qu'il aimoit avec passion. Les *Mémoires de l'Académie des Sciences* renferment divers écrits de lui; & il a laissé en manuscrit des *Leçons de Chymie*. Sa société étoit douce & agréable, & son caractère franc & décidé. — Son frere puiné, Hilaire-Marin ROUELLE, s'est aussi distingué par ses connoissances, & succéda à son aîné dans la place de démonstrateur en chymie au jardin du roi. Il mourut le 1er. avril 1779.

ROVERE, (Jerôme de la) ou DU ROUVRE, en latin *Rovereus* ou *Roboreus*, étoit de la famille de la Rovere de Turin, où il étoit né. Il fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, & enfin il obtint la pourpre romaine en 1564. Il n'avoit que 10 ans, lorsqu'on imprima à Pavie en 1540, un Recueil de ses Poésies Latines,
Y y

qui, étant devenu fortrare, fut réimprimé à Ratisbonne en 1683, in-8°. Ses vers respirent la facilité & l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. On ne peut lui passer quelques piéces de galanterie, qu'en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

ROUGEMONT, (Francois) né à Maëstricht en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des ames à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, & de-là à Canton où il fut détenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusques sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire animé d'un zele ardent pour la propagation de la foi, s'étoit concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manieres douces & persuasives. Il composa dans sa prison de Canton: *Historia Tartarico-Sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam; Christianæ Religionis prospera adversaque*, &c., Louvain, 1673, in-12. Cette Histoire qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité: c'est un des meilleurs morceaux de l'Histoire Chinoise, & vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le P. Sébastien Magalhaes sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4°.

ROUILLÉ, (Guillaume le) jurifconsulte célèbre, naquit à Alençon en 1494, de Louis le Rouillé, seigneur de Hertré & de Rozé. Il exerça pendant quelque tems la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connoître avantageusement de Fr. d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi & la reine de Navarre (Charles d'Albret & Marguerite de Valois) le gratifierent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon; ils lui donnerent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation; il publia entr'autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-fol., & réimprimé en 1539, qui fut si bien accueilli, & donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, & le fit prier de venir à Rouen: invitation honorable, à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé: *Recueil de l'antique préexcellence de la Gaule & des Gaulois*, imprimé à Poitiers en 1546, in-8°, réimprimé à Paris en 1551; & une piéce de vers qui a pour titre: *Les Rossignols du Parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville l'an 1544.

ROUILLÉ, (Pierre-Julien) Jésuite, né à Tours en 1681,

professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, & montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'*Histoire Romaine* du P. Catrou, en 21 vol. in-4°, à laquelle le P. Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* & les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli (voyez CATROU). Il eut aussi part avec le P. Brumoi, à la révision & à la continuation des *Révolutions d'Espagne*, que le P. d'Orléans avoit laissées imparfaites. Il avoit travaillé au *Journal de Trévoux* depuis 1733 jusqu'en 1737. La 2e. *Lettre de l'examen du Poëme de Racine sur la Grace*, est de lui. Ce savant Jésuite mourut à Paris en 1740, âgé de 59 ans, aimé & estimé.

ROULLET, (Jean-Louis) graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talens lui donnerent accès auprès des artistes & des curieux. Ciro-Ferri, peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur, & lui procura plusieurs occasions de se signaler. Roullet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, & dans tous ces endroits il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit retourner en France, où ses talens ne furent point oisifs & sans récompense. On estime ses ouvrages, sur-tout pour la correction du dessin, pour la pureté & l'élégance de son burin. Il mourut à Paris en 1609.

ROULLIARD, (Sébastien) avocat Parisien, fut plus connu dans la république des lettres

que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savans & singuliers. Les principaux sont : I. *Traité de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8°. II. *Histoire de l'Eglise de Chartres*, in-8°. III. *La magnifique doxologie du Fétu*, in-8°. IV. *Les Gymnopodes ou de la nudité des Pieds*, in-4°. V. *Li Hungs en Santerre*, in-4°. VI. *Histoire de Melun*, in-4°. VII. *Privileges de la Ste-Chapelle de Paris*, in-8°. VIII. *Le lumbri-sage de Nicodème Aubier, Scribe, soi-disant le 3e. Evangéliste, & noble de quatre races*. IX. *Des Poésies assez plates*. Roulliard mourut en 1639.

ROUSSEAU, (Jacques) peintre, né à Paris en 1630, se distingua par son grand art à peindre l'architecture, & à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Louis XIV, informé de ses rares talens, fut les mettre à profit. Ce monarque le chargea des décorations de la salle des machines à St-Germain-en-Laye, où l'on représentoit les opéra du célèbre Lully. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, & l'on voit ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air; cependant ce qui a été conservé, suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat & l'intelligence de son coloris. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693.

ROUSSEAU, (Jean-Bap-
Y y 2

riste) fils d'un cordonnier de Paris, naquit en 1671, & non en 1669. Son pere lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colleges de la capitale. Le jeune Rousseau s'y fit un nom par de petites Pieces de Poésie, pleines d'esprit & d'imagination. Il avoit à peine 20 ans, qu'il étoit déjà recherché par les personnes du plus haut rang & du goût le plus délicat. Dès 1688 il fut reçu en qualité de page chez Bonrepeaux, ambassadeur de France en Danemarck. Le maréchal de Tallard le choisit ensuite pour son secrétaire, lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec St-Evremond, qui sentit tout le mérite du jeune poète. Rouillé, directeur des finances, le prit ensuite auprès de lui. Une affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de la Laurent étoit alors le rendez-vous littéraire & politique des oisifs de Paris. La Motte & Rousseau étoient les chefs de ce Parnasse, lorsque l'opéra d'*Hésione* vit le jour en 1708. Il parut, sur un air du prologue de cet opéra, cinq Couplets contre les auteurs des paroles, de la musique & du ballet. Ces premiers Couplets, qu'on croyoit & que l'on disoit être de ce poète, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance & par la débauche, peut enfanter de plus monstrueux, se trouva réuni. Versailles, Paris furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des

personnes outragées, recherchent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes présomptions contre Rousseau; mais ce poète n'eût jamais été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il étoit l'auteur des Couplets. Mais non content de vouloir paroître innocent, il voulut que le géometre Saurin fût coupable du crime dont on l'accusoit. Guillaume Arnould, jeune sayerier, esprit foible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce misérable déposa que Saurin lui avoit remis les Couplets, & les avoit donnés à un petit décroteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet passa au parlement, & le coup dont Rousseau vouloit accabler le géometre, retomba sur sa tête. Saurin fit valoir le contraste de ses mœurs & de celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avoit donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes, & le suborneur fut banni à perpétuité du royaume. Cet arrêt rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Greve. Rousseau se retira en Suisse, où le comte du Luc, ambassadeur de France auprès du corps helvétique, lui rendit la vie douce & agréable. A la paix de Bade, conclue en 1714, le prince Eugene demanda Rousseau au comte, qui l'avoit mené avec lui, & ce seigneur n'osa pas le lui refuser. Le poète François passa à Vienne avec le prince, auprès duquel il demeura près de 3 ans. En-

veloppé dans l'affaire du comte de Bonneval, & obligé de quitter la cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencerent ses brouilleries avec Voltaire. Rousseau avoit connu ce poëte naissant au college de Louis le Grand, & avoit admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Arouet cultiva une connoissance qui pouvoit lui être si utile; il lui faisoit hommage de tous ses ouvrages, ne cessa de le consulter sur ses essais, & leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voient malheureusement à Bruxelles. Arouet fait à Rousseau la lecture de *l'Épître à Julie*, aujourd'hui à *Uranie*. Cet ouvrage fit horreur à celui-ci qui lui en marqua son indignation. Le jeune-homme, piqué de ces reproches, tint des discours affreux contre celui qui les lui avoit faits. Dans quelque considération que Rousseau fût à Bruxelles, il ne pouvoit oublier Paris. Le duc d'Orléans, régent du royaume, sollicité par le grand-prieur de Vendôme & le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poëte, avant que d'en profiter, demanda qu'on revît son procès; il vouloit être rappelé, non à titre de grâce, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle disgrâce, il se mit à voyager. En 1721, il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses Œuvres*, en 2 vol. in-4°. Cette édition, publiée en 1723, lui valut environ dix mille écus. Il les plaça sur la com-

pagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Il trouva une ressource dans le duc d'Arenberg, qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1733, d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 livres; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes grâces de son bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier dans un Journal, que Voltaire l'avoit accusé, auprès du duc d'Arenberg, d'être l'auteur des Couplets pour lesquels il avoit été banni de France. Voltaire, qui auroit dû dédaigner cette imputation, aime mieux s'en plaindre à ce seigneur, qui priva Rousseau de ses bienfaits. La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrâce, un séjour insupportable. Le comte du Luc & M. de Sénozan, receveur-général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir secrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau y fit un séjour de 3 mois; mais ses protecteurs n'ayant pu lui obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, & mourut à la Genette (hameau entre Mons & Bruxelles) le 3 février 1741, dans de grands sentimens de religion. Avant que de recevoir le saint Viatique, il protesta qu'il n'étoit point l'auteur des Couplets qui avoient empoisonné sa vie. Cette protestation a paru aux hommes impartiaux, une démonstration complète de son innocence. Est-il probable,

disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers momens où la vérité se fait jour? Piron a fait cette épitaphe à l'Horace François :

Ci git l'illustre & malheureux Rousseau.

Le Brabant fut sa tombe & Paris son berceau.

Voici l'abrégé de sa vie,

Qui fut trop longue de moitié :

Il fut trente ans digne d'envie :

Et trente ans digne de pitié.

Il est plus facile de peindre dans Rousseau le poète, que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, capricieux, impudent, vindicatif, envieux, flatteur, satyrique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur & de franchise, comme un ami fidèle & reconnoissant, comme un chrétien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différens. Il paroît que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. On peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accuserent d'avoir renié son pere. La plus grande noblesse d'un poète, est de descendre d'Homere, de Pindare, de Virgile. Et quel besoin auroit eu Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? elle relevoit son mérite: & il avoit trop de solidité d'esprit pour ne pas le comprendre. M. Séguy a donné une belle édition de ses *Œuvres*, conformément aux intentions que le poète lui avoit marquées. Cette édition publiée en 1743, à Paris, en 3 vol. in-4^o, & en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle ren-

ferme: I. Quatre livres d'*Odes*, dont le premier est d'*Odes sacrées*, tirées des Psaumes. » Rousseau, dit Fréron, fait » retracer à propos le beau désordre de Pindare, les graces » d'Anacréon, la saine raison » d'Horace & la pompeuse majesté de Malherbe ». Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappans! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais sur-tout quelle expression inimitable! Il y a des négligences, des mots impropres, des phrases incorrectes, mais l'enthousiasme du poète qui passe dans l'ame du lecteur, fait qu'on ne les remarque guere. — II. Deux livres d'*Epitres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y regne un fonds de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis & de ses malheurs; il y étale des principes qui portent moins sur la vérité, que sur les différentes passions qui l'animoient. La colere le jette dans le paradoxe. III. Des *Cantates*. Il est le créateur de ce Poème, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces graces légères qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif & impétueux, tantôt doux & touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. IV. Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paroissent forcées. V. Des

Epigrammes, qui l'ont mis au-dessus de Martial & de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence & la débauche lui avoient inspirées. L'auteur en a témoigné dans la suite de vifs regrets. VI. Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de légèreté & de délicatesse. VII. Quatre *Comédies* en vers, & deux en prose. Le théâtre n'étoit pas son talent principal. IX. Un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a un recueil plus considérable, en 5 vol. Ce recueil a fait tout à la fois tort & honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour & le contre sur les mêmes personnes. Il paroît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près on voit en lui un homme d'un caractère ferme & d'une ame élevée, qui ne veut devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y trouve d'ailleurs quelques anecdotes, & des jugemens exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui feroit plus de tort, si les auteurs devoient répondre des sottises qu'on met sous leurs noms : c'est son *Porte-feuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil plusieurs piéces qui sont de Rousseau; mais il faut moins l'en blâmer, que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli, auquel ce grand poète les avoit condamnés. On a donné en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *Œuvres choisies*, en 1 vol. in-12, petit format. Ce sont ses *Odes* &

son éminente supériorité dans la poésie lyrique, qui lui ont mérité le nom de *grand Rousseau*, quoiqu'il soit à présumer qu'on le lui a donné aussi pour le distinguer des autres écrivains du même nom. M. de la Harpe & d'autres modernes ont tâché de rabaisser la réputation de Rousseau; mais ils n'ont rien changé à l'opinion publique. Voyez *Rousseau vengé*, par l'abbé de Gourcy, Paris, 1772.

ROUSSEAU, (Jean-Jacques) né à Geneve en 1712, d'un horloger, quitta de bonne heure sa patrie, se fit catholique, & voyagea en Italie. Son caractère étoit dès-lors, comme il l'avoua lui-même, « une orgueilleuse misanthropie & une » certaine aigreur contre les » riches & les heureux du » monde ». Après diverses aventures il se rendit en France, & fut secrétaire de M. de Montaignu, ambassadeur à Venise en 1743. Il avoit près de 40 ans, & étoit encore très-peu connu, lorsqu'il tenta le prix proposé par l'académie de Dijon, pour un Discours sur cette question: *Si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer les mœurs?* Son Discours qui soutenoit la négative, fut couronné en 1750, & il devoit l'être non-seulement à raison de l'éloquence forte & mâle dont l'auteur soutenoit son assertion, mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avoit la vérité pour lui, quoiqu'à son ordinaire il l'outré quelquefois. Plusieurs adversaires se présentèrent pour l'attaquer; Rousseau se défendit; il avoit de son côté l'ex-

périence de tous les siècles, &
 toutes les lumières de l'histoire.
 L'état de notre littérature ne
 tarda point à venir à son appui.
 » S'il est faux, dit un critique
 » judicieux, que les lettres,
 » cultivées selon les règles &
 » les précautions que le bien
 » commun exige, soient capa-
 » bles de nuire à la société, il
 » est du moins très-certain
 » qu'à en juger par les désor-
 » dres qui regnent aujourd'hui
 » parmi les littérateurs, elles
 » sont sujettes à de grands
 » inconvénients. Quelle idée
 » avantageuse peut-on s'en for-
 » mer, quels fruits peut-on
 » s'en promettre pour la cul-
 » ture de l'esprit & la perfec-
 » tion des mœurs, quand on
 » voit les vrais principes atta-
 » qués, les règles méconnues,
 » les bienséances violées, l'a-
 » narchie & la confusion éta-
 » blies sur les débris du goût &
 » de la raison; quand la Reli-
 » gion, la morale, les devoirs,
 » la vertu deviennent la proie
 » d'une philosophie extrava-
 » gante qui outrage l'une, cor-
 » rompt l'autre, prononce sur
 » ceux-ci, & défigure celle-là
 » au gré de ses caprices ou de
 » ses intérêts? Quelle estime
 » pour les littérateurs, à la
 » vue des divisions qui les ai-
 » grissent & les déshonorent!
 » Est-ce en les voyant se dé-
 » chirer, se calomnier, se dé-
 » crier les uns les autres, intri-
 » guer dans les sociétés, pour
 » persécuter leurs rivaux ou
 » prôner leurs admirateurs &
 » leurs disciples; employer,
 » pour se faire une réputation,
 » un tems & des soins qui se-
 » roient plus utilement consa-
 » crés à perfectionner leurs ou-

» vrages; se révolter contre
 » les critiques, & négliger des
 » avis utiles; repaître leur va-
 » nité de suffrages mendés,
 » sans s'occuper à en mériter
 » de plus justes & de plus soli-
 » des; substituer à l'élévation
 » des sentimens qui devroient
 » être leur partage, les basses-
 » ses de l'artifice & de la flat-
 » terie, pour donner des ap-
 » puis à leur vanité? Est-ce
 » enfin au milieu d'une dégra-
 » dation sensible & journali-
 » ère, qu'ils pourront pré-
 » tendre au respect & à la
 » gloire destinés à payer les
 » travaux du génie & des ta-
 » lens? Il n'est donc que trop
 » tristement démontré par l'ex-
 » périence, que l'abus des con-
 » noissances littéraires est le
 » plus dangereux de tous les
 » maux qu'un état puisse éprou-
 » ver. Depuis ces prétendues
 » lumières qu'on se vante de
 » nous avoir communiquées,
 » la société est-elle devenue
 » plus heureuse & mieux ré-
 » glée? La mauvaise foi, la
 » perfidie, les haines, les men-
 » songes, les calomnies, les
 » atrocités, les crimes ont-ils
 » disparu parminous? Ya-t-on
 » vu renaître la franchise, la
 » droiture, la générosité, le
 » bonheur & la paix; ou plu-
 » tôt, malgré ces cris hypo-
 » crites d'humanité, de bien-
 » faisance, les cœurs ne pa-
 » roissent-ils pas s'être rétré-
 » cis, desséchés, & avoir
 » perdu leur énergie? Tout ce
 » que nous avons gagné en de-
 » venant plus instruits, c'est
 » d'avoir appris à être mé-
 » chans avec art, & à conser-
 » ver dans le mal une sorte de
 » décence qui le rend plus

» épidémique & plus dange-
 » reux. S'il est vrai que les
 » hommes aient été méchans
 » dans tous les siècles, on ne
 » peut nier qu'ils n'aient plus
 » de facilité à l'être dans les
 » siècles éclairés. Les ressour-
 » ces de l'esprit se tournent
 » alors du côté de l'intérêt des
 » passions. Plus un méchant a
 » de lumière, plus il est habile
 » à mal faire avec impunité »
 (voyez FRÉDÉRIC GUIL-
 LAUME II, roi de Prusse, GI-
 RALDI Lilio Gregorio). Son
*Discours sur les causes de l'iné-
 galité parmi les Hommes & sur
 l'origine des Sociétés*, plein de
 maximes fausses & d'idées bi-
 zarres, fut fait pour prouver
 que les hommes sont égaux;
 qu'ils étoient nés pour vivre
 isolés; & qu'ils ont perverti
 l'ordre de la nature en se ras-
 semblant. L'auteur, panégyriste
 éternel de l'homme sauvage,
 déprime l'homme social; s'effor-
 çant, contre son intime con-
 viction, de substituer au bon-
 heur de la vertu, de la religion,
 d'une civilisation honnête &
 raisonnable, l'état de la dé-
 gradation la plus humiliante
 pour l'humanité. Car qu'est-ce
 qu'un sauvage tel que ceux de
 l'Amérique, & en général tous
 ceux que nous connoissons sur
 ce globe? « C'est, répond l'au-
 teur du *Système social*, qui
 mêle aussi de grandes vérités à
 de grandes erreurs, » c'est un
 » enfant vigoureux, privé de
 » ressources, d'expérience, de
 » raison, d'industrie, qui souffre
 » continuellement la faim
 » & la misère, qui se voit à
 » chaque instant forcé de lutter
 » contre les bêtes, qui d'ail-
 » leurs ne connoît d'autres loix

» que son caprice, d'autres
 » règles que les passions du mo-
 » ment, d'autre droit que la
 » force, d'autre vertu que la
 » témérité; c'est un être fou-
 » gueux, inconsidéré, cruel,
 » vindicatif, injuste, qui ne
 » veut point de frein, qui ne
 » prévoit pas le lendemain,
 » qui est à tout moment ex-
 » posé à devenir la victime,
 » ou de sa propre folie, ou de
 » la férocité des stupides qui
 » lui ressemblent. La vie du
 » sauvage, auquel des spécu-
 » lateurs chagrins ont voulu
 » ramener les hommes; l'âge
 » d'or si vanté par les poètes
 » ne sont dans le vrai que des
 » états de misère, d'imbécil-
 » lité, de déraison ». Sa *Lettre
 à M. d'Alembert sur le projet
 d'établir un théâtre à Geneve*,
 publiée en 1757, renferme, à
 côté de quelques paradoxes,
 les vérités les plus importantes
 & les mieux développées. Cette
 Lettre, si intéressante pour les
 mœurs en général & pour la
 république de Geneve en par-
 ticulier, fut la première source
 de la haine que Voltaire lui
 voua, & des injures dont il
 ne cessa de l'accabler. Ce qu'on
 trouvoit de singulier, c'est que
 cet ennemi des spectacles avoit
 fait imprimer une Comédie; &
 qu'il avoit donné au théâtre une
 Pastorale, *Le Devin du vil-
 lage*, qui certainement n'étoit
 pas faite pour produire des
 impressions de vertu. Il en fit
 lui-même la musique: car il
 avoit cultivé cet art dès son
 enfance. Son *Dictionnaire de
 Musique*, à quelques inexacti-
 tudes près, est un des meilleurs
 ouvrages que nous possédions
 en ce genre; mais on s'apper-

çoit facilement qu'il a profité de celui de l'abbé Broffard : on est fâché seulement qu'il ne le dise pas ; & cette réticence fait croire avec raison , qu'il n'étoit point aussi riche en ce genre de son propre fonds qu'on le croyoit communément. La *Nouvelle Héloïse*, 1761, 6 parties in-12, est un roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite & l'ordonnance mauvaise ; il est, comme toutes les productions de l'auteur, plein de beautés & de défauts. Il en parle lui-même avec des éloges révoltans, & toute la tendresse d'une aveugle paternité : on a de la peine cependant à comprendre qu'il n'en ait pas aperçu les contradictions saillantes, ainsi que la morale fautive & inconséquente. Quelques-unes de ces Lettres sont admirables par la force, par la chaleur de l'expression ; mais l'auteur ne tarde pas à se livrer au goût des sophismes & à la manie d'ergoter contre les notions reçues : delà ces froides digressions, ces critiques insipides, & ces paradoxes révoltans. C'est dans cet ouvrage qu'il s'est le plus souvent abandonné à la manie d'exposer le pour & le contre, & de répandre de l'incertitude sur tous les principes. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On fait que ce roman moral, publié en 1762 en 4 vol. in-12, roule principalement sur l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature, & qu'on laisse germer & prévaloir les passions sans leur opposer, sinon lorsqu'il n'en sera plus tems, l'impression des vérités religieuses, de la loi & de la

crainte de Dieu. Tout ce qu'il dit contre les spectacles, contre les vices & les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de Platon & de Tacite. Il semble même en avoir la manière & le style. Mais ce qu'il est bon de savoir, pour apprécier les hommes & les moyens qui fondent leur célébrité, c'est que le style de Rousseau n'étoit ni dans son cœur ni dans son génie, & que tandis que l'honnête homme, médiocrement lettré, parle & écrit avec énergie & un enthousiasme éloquent des droits de la justice & de la vertu, Rousseau ne pouvoit former une ligne sans se mettre l'esprit à la torture. « Je méditois, dit-il lui-même, dans mon lit les yeux fermés, & je tournois & retournois dans ma pensée mes périodes avec des peines incroyables : puis quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire, jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier. Souvent j'oubliois tout en m'habillant. Les quatre Lettres à M. de Malesherbes, sont peut-être la seule chose que j'ai écrite avec facilité dans toute ma vie ». Voilà, sans doute, ceux qui jugeoient de la force de l'âme de Rousseau par celle de ses expressions, bien loin de leur compte ; & puis, la sublime philosophie, qui achete par de telles contorsions, la réputation de beau parleur ! Quoi qu'il en soit du style, le fond de l'ouvrage est une source de corruption. Le 3e. tome est rempli d'objections contre le Christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Évangile,

& un portrait touchant de son divin auteur; mais les miracles, les prophéties qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement. C'est un traité d'éducation le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, un assemblage continuel de sublime & de subtilités, de raison & d'extravagances, d'esprit & de puérilité, de religion & d'impiété, de philanthropie & de causticité. Il habitoit depuis 1754 une petite maison de campagne près de Montmorenci : solitude qu'il devoit à la générosité d'un fermier-général. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens Cyniques, il s'étoit retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la fuite des richesses & qui en pervertit l'usage. Il auroit été heureux dans cette retraite, s'il avoit pu oublier ce public qu'il affectoit de dédaigner; mais le desir d'une grande réputation aiguillonnoit son amour-propre, & c'est ce desir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses condamnables & qu'il a lui-même plus d'une fois réfutées avec force. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, & poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avoit donné le jour, il chercha un asyle en Suisse, & le trouva dans la principauté de Neuf-Châtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le *Mandement* de M. l'archevêque de Paris qui avoit anathématisé ce livre. Il publia en

1763 une *Lettre*, où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence & une espèce de morgue cynique. Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre bien moins éloquent, & surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats & les pasteurs de Geneve, irrita les ministres protestans, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise Romaine. Rousseau avoit abandonné solennellement cette dernière religion en 1753; & ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il étoit résolu alors d'aller vivre en France dans un pays catholique. Les pasteurs protestans ne lui furent aucun gré de ce changement; & la protection du roi de Prusse, à qui appartient la principauté de Neuf-Châtel, ne put le soustraire aux tracasseries que le pasteur de Moutiers-Travers, village où il s'étoit retiré, lui suscita. Il prit le parti de passer en Angleterre, & il se brouilla bientôt avec le fameux Hume, qui l'avoit amené avec lui dans cette isle. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette bruyante querelle; elle prouve ainsi que mille autres anecdotes, que ces gens qui se disent nés pour instruire, pacifier, rendre heureux tous les hommes, ne sauroient vivre deux jours ensemble sans faire éclater des passions que le plus froid Chrétien auroit honte de ne pas réprimer. Hume appella Rousseau *un serpent réchauffé dans le sein de l'amitié*, celui-ci ne manqua pas de termes pour lui riposter. Le philosophe de Geneve retourna en France. En passant

à Amiens, il vit Gresset ;
 & sur ses disputes ; il se con-
 tenta de lui répondre : « Vous
 » avez eu l'art de faire parler
 » un perroquet, mais vous ne
 » sauriez faire parler un ours ». Ses protecteurs obtinrent qu'il demeureroit à Paris, à condition qu'il n'écrirait ni sur les matieres de la Religion, ni sur celles du gouvernement : il tint parole, car il n'écrivit pas du tout. Il se contenta de vivre dans la société de quelques amis, paroissant détrompé, sans pourtant l'être, de toutes ses illusions. Il mourut à Ermenonville, terre de M. le marquis de Girardin, à 10 lieues de Paris, le 2 juillet 1778, non sans soupçon d'avoir avancé ses jours en prenant du poison. La Relation que Mrs de Presle & Magellan ont donnée de sa mort, pour dissiper ce soupçon, n'a fait que le fortifier ; ils conviennent que la *vie lui étoit à charge*, & rapportent diverses circonstances, qui annoncent que le philosophe, sans aucun mal apparent, étoit instruit de sa fin prochaine. Tous cela est confirmé dans les *Lettres sur les Ouvrages & le caractère de J. J. R.*, publiées en 1789 par madame la baronne de Stael. « On sera peut-être
 » étonné, dit-elle, de ce que
 » je regarde comme certain
 » que Rousseau s'est donné la
 » mort. Mais le même Gene-
 » vois dont j'ai déjà parlé,
 » reçut une Lettre de lui quel-
 » que tems avant sa mort,
 » qui sembloit annoncer ce des-
 » sein. Depuis s'étant informé
 » avec un soin extrême de ses
 » derniers momens, il a su que

» le matin du jour où Rousseau
 » mourut, il se leva en par-
 » faite santé ; mais dit cepen-
 » dant qu'il alloit voir le soleil
 » pour la dernière fois, & prit,
 » avant de sortir, du café qu'il
 » fit lui-même. Il rentra quel-
 » ques heures après, & com-
 » mençant alors à souffrir hor-
 » riblement, il défendit cons-
 » tamment qu'on appellât du
 » secours & qu'on avertit per-
 » sonne. Peu de jours avant
 » ce triste jour, il s'étoit ap-
 » perçu des viles inclinations
 » de sa femme pour un homme
 » de l'état le plus bas ; il parut
 » accablé de cette découverte,
 » & resta huit heures de suite
 » sur le bord de l'eau dans une
 » méditation profonde. Il me
 » semble que si l'on réunit ces
 » détails à sa tristesse habi-
 » tuelle, à l'accroissement ex-
 » traordinaire de ses terreurs
 » & de ses défiances, il n'est
 » plus permis de douter que
 » ce malheureux homme n'ait
 » terminé volontairement sa
 » vie ». Et dans une réponse
 à madame de Vaffly, elle ajoute :
 » Un Genevois, secrétaire de
 » mon pere (M. Necker) &
 » qui a passé la plus grande
 » partie de sa vie avec Rous-
 » seau ; un autre, nommé
 » Mouton, homme de beau-
 » coup d'esprit, & confident
 » de ses dernières pensées,
 » m'ont assuré ce que j'ai écrit ;
 » & des Lettres que j'ai vues
 » de lui, peu de tems avant
 » sa mort, annonçoient le des-
 » sein de terminer sa vie ». On
 voit par-là, comme par bien
 d'autres anecdotes de ce fameux
 égoïste, ce que c'est que la pré-
 tendue force d'esprit, dont font
 parade les hommes dont l'idole

est l'opinion publique, & qui n'ont point dans eux-mêmes de quoi combattre les disgrâces les plus légères, souvent même parfaitement imaginaires. Son caractère, ainsi que ses opinions, étoit certainement original; mais la nature ne lui en avoit donné que le germe, & l'art avoit beaucoup contribué à le lui rendre encore plus singulier. Il n'aimoit à ressembler à personne, & comme cette façon de penser & de vivre extraordinaire lui avoit fait un nom, il manifesta beaucoup de bizarrerie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Tout est devenu problématique sous sa plume. Delà ces raisonnemens en faveur & contre le duel, l'apologie du suicide & la condamnation de cette frénésie: la facilité à pallier le crime de l'adultère, & les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. Delà l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, & les athées confondus par des argumens invincibles: la Religion Chrétienne combattue par des objections spécieuses, & célébrée par les plus sublimes éloges. Il tâchoit de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs & de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le disoit & ne le sentoit, & quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il étoit d'ailleurs charitable, bienfaisant, sobre, se contentant du pur nécessaire, & refusant les moyens qui lui auroient procuré, ou des richesses, ou des places. Quoiqu'il affichât la philosophie, il n'aimoit pas les philo-

sophes; prévenu d'abord pour eux par l'emphase de ce nom illusoire, il les détesta dès qu'il les connut. « Je regardois, dit-il, tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puéril s'est dissipé, & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri ». Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère; aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre-humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hom-

» mes ; je le crois comme eux ;
 » & c'est, à mon avis, une
 » preuve que ce qu'ils ensei-
 » gnent, n'est pas la vérité »
 (voyez LUCIEN). On ne peut
 l'accuser, comme tant d'autres
 sophistes, d'avoir souvent ré-
 pété avec une emphase étudiée
 le mot de *vertu*, sans en inspirer
 le sentiment. Quand il parle des
 devoirs de l'homme, des prin-
 cipes essentiels à notre bon-
 heur, du respect que nous nous
 devons à nous-mêmes, & de
 ce que nous devons à nos sem-
 blables ; c'est avec une abon-
 dance, un charme, une force
 qui semble ne pouvoir venir
 que du cœur. Mais tout cela
 est mêlé d'assertions si contras-
 tantes, si contradictoires dans
 leurs principes ou dans leurs
 conséquences, que si elles pou-
 voient être vraies, toute idée
 de devoirs seroit anéantie. Ses
 idées sur la politique étoient
 presqu'aussi extraordinaires que
 ses paradoxes sur la Religion.
 Son *Contrat social*, que Voltaire
 appelloit le *Contrat infocial de
 l'insociable J. J. R.*, est plein
 de sophismes, d'erreurs & de
 traits dignes d'un pinceau cy-
 nique ; il est d'ailleurs obs-
 cur, mal digéré, & tellement
 rempli de contradictions, que
 les auteurs de la nouvelle con-
 stitution de la France, en ont
 fait la base de leurs opérations,
 en même tems qu'elles y sont
 condamnées en cent endroits
 différens. On a encore de lui
 quelques autres petits ouvrages,
 qu'on trouve dans le recueil
 de ses *Œuvres*, publié en 14
 vol. in-8°. On a rassemblé les
 vérités les plus utiles & les
 plus importantes de cette col-
 lection dans ses *Pensées*, vol.

in-12, où l'on a fait disparaître
 le sophiste hardi & l'auteur
 impie, pour n'offrir que l'écri-
 vain éloquent & le moraliste
 penseur. M. le comte de Bar-
 ruel-Beauvert a donné sa *Vie*
 en 1789, amphigouri philo-
 sophique, rempli de faits tout-
 à-fait romanesques, dont quel-
 ques-uns ne peuvent avoir été
 imaginés que par l'auteur. Il
 convient cependant que le phi-
 losophe s'est défait lui-même.
 Rousseau avoit laissé dans son
 porte-feuille des *Mémoires* de
 sa *Vie*, dont on a publié une
 partie en 1782, sous le titre
 de *Confessions*. C'est le détail
 le plus circonstancié, non-seu-
 lement des plus petits événe-
 mens de sa vie, mais encore
 de ses crimes & de ses bas-
 sesses. Extravagance inouïe, où
 l'égoïque manie de faire parler
 de soi, a conduit cet homme
 de génie, devenu, selon l'ex-
 pression de S. Paul, réellement
 fou, en se croyant parfaitement
 sage. Il étoit parvenu à se per-
 suader que les moindres détails
 de sa vie étoient des choses
 importantes & bien dignes d'oc-
 cuper les regards de la posté-
 rité. Heureux, si au-lieu de
 vivre un moment dans la pen-
 sée & les discours des hom-
 mes, il avoit su se renfermer
 dans ce sentiment précieux que
 produit la vertu, jouir en lui-
 même des fruits de la sagesse,
 faire le bien sans ostentation,
 l'enseigner sans prétention, sub-
 stituer à une philosophie arbi-
 traire & contradictoire, l'inva-
 riable lumière de la Religion !

ROUSSEAU, voyez PARI-
 SIERE.

ROUSSEL, (Guillaume)
 Bénédictin de la congrégation

de S. Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Il alla à Paris, & son talent pour la chaire lui promettoit des succès dans cette capitale, mais quelques raisons l'empêchèrent d'y demeurer; il se retira à Rheims, & mourut à Argenteuil en 1717, à 59 ans. On a de lui: I. Une bonne *Traduction* françoise des *Lettres* de S. Jérôme, réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8°. II. Un *Eloge* du P. Mabillon. III. Il avoit entrepris l'*Histoire Littéraire de France*; mais à peine en avoit-il tracé le plan, & recueilli quelques *Mémoires* à ce sujet, que la mort l'enleva à ce travail. Son projet fut rempli par dom Rivet.

ROUSSEL, (N.) médecin de l'université de Montpellier, s'est fait connoître par quelques ouvrages savans & judicieux; tel que le *Système physique & moral de la Femme*, Paris, 1775, 1 vol. in-12, où l'on trouve des réflexions très-sensées sur les accoucheurs, & le charlatanisme qui a prétendu faire un art de l'opération la plus simple & la plus importante de la nature (voyez HECQUET, HIÉROPHILE). L'auteur y prouve aussi combien les effets attribués à l'imagination des meres sont incontestables, & que c'est une vraie foiblesse d'esprit de la part de quelques hommes célèbres, de nier des choses avérées, par la seule raison qu'ils ne peuvent les expliquer. Il est mort à Paris vers 1786.

ROUTH, (Bernard) Jésuite Irlandois, né le 11 février 1695, s'est distingué par les ouvrages suivans: *Vers sur le Mariage du Roi*, *Lettres sur les*

Voyages de Cyrus, *Lettres sur le Paradis perdu*, *Lettres à l'abbé Terrasson sur l'Histoire de Sethos*, *Recherches sur la maniere d'inhumér chez les anciens*. Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux* pendant les années 1739-1743, & a donné un volume de l'*Histoire Romaine*, après la mort des Peres Catrou & Rouillé. Comme prêtre & directeur des ames, il jouissoit de la confiance de beaucoup de monde; Montesquieu & d'autres hommes célèbres sont morts entre ses bras. Après la destruction de la Société en France, en 1762, il se retira à Mons, où il mourut confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, le 18 janvier 1768.

ROUVRE, voyez ROVERE.

ROUX, voyez Rosso.

ROUX, (Augustin) de l'académie de Bourdeaux, sa patrie, docteur en médecine dans l'université de cette ville, & docteur-régent à Paris, naquit en 1726, & mourut en 1776. Son caractère doux & honnête lui avoit fait des amis, & ses connoissances en médecine & en littérature lui procurerent des protecteurs. Il continua le *Journal de Médecine*, commencé par Vander-Monde, depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui: I. *Recherches sur les moyens de refroidir les Liqueurs*, 1758, in-12. II. *La Traduction de l'Essai sur l'Eau de chaux de Whytt*, pour la guérison de la pierre, 1767, in-12. III. *Annales Typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762. Ce journal étoit bien fait & utile. IV. *Traité de la Culture & de la*

plantation des Arbres à ouvrir, Paris, 1750, in-12. V. *Encyclopédie portative*, 1776, 2 vol. in-12. VI. *Mémoires de Chymie*, extraits de ceux d'Upsal, 1764, 2 vol. in-12. Il avoit entrepris une histoire des trois regnes de la nature, qui n'étoit pas achevée à sa mort; on n'a publié que les *Pierres & les Minéraux*, 1781, in-4°.

ROUXEL, voyez GRANCEL.

ROWE, (Nicolas) poète Anglois, né l'an 1673 à Lisle Bedford, d'une ancienne famille de Devonshire, mort à Londres en 1718, a donné une *Traduction de Lucain*, des *Comédies & des Tragédies*, assez estimées en Angleterre. Ses *Œuvres* parurent à Londres en 1733, 3 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas ROWE, de la même famille, né à Londres en 1687, mort en 1715; qui s'acquît de la réputation par ses *Poésies Angloises*. Il avoit entrepris de donner la *Vie des grands-hommes de l'antiquité*, omis par Plutarque, & en avoit déjà composé 8 lorsqu'il mourut. L'abbé Belenger les a traduites de l'Anglois en François, & les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des *Vies de Plutarque* par Dacier. — Elizabeth ROWE, sa femme, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme Anglois, née à Ilchester, dans la province de Sommerfet en 1674, & morte à Frome en 1737, réussissoit dans la musique & le dessin; mais l'étude des langues & de la poésie eut pour elle plus d'attraits. Il y a dans ses écrits, des images fortes, des sentimens nobles, une imagi-

nation brillante, & sur-tout beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle : I. *L'Histoire de Joseph*, en vers Anglois. II. *L'Amitié après la mort*. III. *Des Lettres morales & amusantes*, & d'autres ouvrages mêlés de prose & de vers.

ROWIN, (Jean) célèbre vieillard, né à Zodova, dans le district de Karancebès en Hongrie, fut appelé à la cour de l'empereur Charles VI, & mourut en chemin. Il étoit âgé de 172 ans, & sa femme Sara qui mourut dans le même voyage, en avoit 164. Il y avoit 141 ans qu'ils étoient mariés. C'étoient de pauvres rustres qui s'étoient presque toujours nourris de *cucurutz*, ou bled de Turquie. Rowin est peut-être le seul homme qui depuis les tems voisins du déluge, ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, payfan du même pays, âgé de 185 ans; mais ce fait est moins constaté que le premier. Naclerus, Cramer & d'autres écrivains, font mention d'un soldat de Charlemagne nommé Jean, mort sous Lothaire en 1128, âgé de 361 ans, mais la plupart des critiques rejettent ce trait d'histoire (voyez DESTEMS). Le nommé Drachenberg est mort à Aarhus en Jutland en 1772, âgé de 146 ans. Voyez DRACHENBERG.

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince Persan, étoit un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, & en mourant la laissa grosse d'un fils, qu'on nomma le jeune Alexandre. Cassandre fit mourir l'enfant & la mere.

ROXELANE,

ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, joignit à une grande beauté beaucoup d'esprit & encore plus d'ambition. Soliman avoit pour fils aîné Mustapha, sorti d'une autre femme que Roxelane, qui étoit mere de Sélim II & de plusieurs autres enfans. C'étoit un obstacle à l'envie qu'avoit cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée & un hôpital pour les étrangers. Le sultan étoit trop épris d'elle pour lui refuser son consentement; mais le muphti, gagné à force de présents, ayant déclaré que ce dessein ne pouvoit être exécuté par la sultane tant qu'elle seroit esclave, elle affecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit & l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice, qu'elle fit périr Mustapha l'an 1553, & ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Sélim son fils aîné. Elle avoit contribué, en 1546, à la mort du grand-visir Ibrahim. Elle mourut en 1561.

ROY, (Louis le) *Regius*, né à Coutances en Normandie, mort en 1577, avoit succédé en 1570 au célèbre Lambin, dans la chaire de professeur en langue grecque au college-royal à Paris. C'étoit un homme d'une impétuosité de caractère insupportable. Il écrivoit assez bien en latin. Ses ouvrages sont: I. *La Vie de Guillaume Budé*, en latin élégant, Paris, 1577, in-4°. II. *La Traduction Tome VII.*

françoise du *Timée* de Platon, in-4°, & de plusieurs autres ouvrages grecs. III. *Des Lettres*, 1560, in-4°, &c.

ROY, (Pierre le) aumônier du jeune cardinal de Bourbon, & chanoine de Rouen, publia, en 1593: *La Vertu du Catholicon d'Espagne*. Cet écrit passa, assez mal-à-propos, pour ingénieux lorsqu'il parut; sans le discrédit où tomba la Ligue, on ne l'eût jamais considéré que comme une platitude. Il fit naître l'idée des autres écrits qui composent la *Satyre Ménippée*, en 3 vol. in-8°. Voyez CHRÉTIEN Florent, DUCHAT, GILLOT Jacques, RAPIN Nicolas, PITHOU Pierre.

ROY, (le) voy. GOMBERVILLE & LOBINEAU.

ROY, (Guillaume le) né à Caen, en Normandie, l'an 1610, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & fut élevé au sacerdoce. Ayant permuté son canonicat de Notre-Dame de Paris avec l'abbaye de Haute-Fontaine, il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1684, à 74 ans. Il étoit ami des Arnauld, des Nicole, des Pont-Château. On a de lui: I. *Des Instructions recueillies des Sermons de S. Augustin sur les Psaumes*, en 7 vol. in-12. II. *La Solitude Chrétienne*, en 3 vol. in-12. III. Un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions*, & d'autres ouvrages.

ROY, (Jacques le) baron du St-Empire, né à Bruxelles, mourut à Liere en 1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de son pays, & ses travaux nous ont procuré

les ouvrages suivans : I. *Notitia Marchionatus sancti Imperii*, 1678, in-fol., avec fig., (Anvers & son district). II. *Topographia Brabantia*, 1692, in-fol. III. *Castella & Pratoria nobilium*, 1696, in-fol. IV. *Le Théâtre profane du Brabant*, 1770, 2 vol. in-fol., avec fig.

ROY, (Julien le) né à Tours en 1686, fit paroître dès son enfance tant de goût pour les mécaniques, que dès l'âge de 13 ans il faisoit de lui-même de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans il se rendit à Paris, où son talent fut employé, & où il fut admis dans le corps des horlogers en 1713. Les Anglois excelloient alors dans ce bel art : Julien le Roy les égala bientôt par ses inventions & par la perfection où il porta les montres. Graham, le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit justice à l'horloger François. Cet artiste mourut à Paris en 1759. — Son fils aîné s'est aussi distingué dans l'horlogerie, & a donné dans les *Etrennes Chronométriques* pour l'année 1760, le détail des inventions de son pere. Il mourut à Paris le 25 août 1785, à l'âge de 68 ans. — Son autre fils, Charles le Roy, se distingua dans la médecine, prit le bonnet de docteur à Montpellier, s'y établit, & y mourut en 1779, après avoir publié divers ouvrages : I. *Mélanges de Physique & de Médecine*, 1771, in-8° ; c'est le recueil des Mémoires qu'il avoit donnés à l'Académie des sciences. II. *Usage & effet de l'écorce du Garou*, 1767, in-12. III. *De aquarum mineralium natura & usu*, 1762, in 8°.

ROY, (Pierre-Charles) Parisien, né en 1683, employa son talent pour la poésie à faire des Opéra, & travailla en concurrence avec la Mothe & Danchet. Il a composé aussi un grand nombre de ces *Brevets de Calotte*, dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poète, non content d'avoir attaqué plusieurs membres de l'Académie françoise en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satyrique, connue sous le nom de *Coche*. Ce corps qui a effectivement beaucoup dégénéré, & qui depuis s'est écarté absolument de l'esprit & du but de son institution, s'en vengea à sa manière ordinaire, en fermant pour toujours ses portes à l'auteur. Le célèbre Rameau préféroit aux Poèmes de Roy, ceux de Cahuzac, dont les talens étoient inférieurs, mais qui avoit peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poète Roy contre Rameau. Il enfanta cette allégorie sanglante, où l'Orphée de la musique françoise est désigné sous le nom de *Marsyas*. Cet écrivain fut conseiller au Châtelet, élève de l'Académie des inscriptions, trésorier de la chancellerie de la cour des Aides de Clermont, & chevalier de l'ordre de S. Michel. Il mourut en 1763. Outre ses Opéra, on a encore de lui un *Recueil de Poésies*, & d'autres ouvrages, en 2 vol. in-8°. Tout n'y est pas bon ; mais il y a de tems en tems des vers heureux & des pensées tournées avec délicatesse. On connoît son Poème sur la maladie du roi de France,

qui fit naître cette jolie épigramme :

Notre monarque , après sa maladie ,
Etoit à Metz attaqué d'insomnie :

Ah , que de gens l'auroient guéri
d'abord !

Roy , le poëte , à Paris versifié.

La piece arrive , on la lit , le roi
dort....

De S. Michel la muse soit bénie !

ROYE , (Guy de) fils de Matthieu , seigneur de Roye , grand-maître des arbalétriers de France , d'une illustre maison originaire de Picardie , fut d'abord chanoine de Noyon , puis doyen de Saint-Quentin , & vécut à la cour des papes d'Avignon avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha ensuite au parti de Clément VII & de Pierre de Lune , autrement Benoît XIII. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun , de Castres & de Dol , archevêque de Tours , puis de Sens , & enfin archevêque de Rheims en 1391. Il fonda le college de Rheims à Paris en 1399 , tint un concile provincial en 1407 , & partit 2 ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri , bourg à 5 lieues de Genes , un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg , & le tua. Ce meurtre excita une sédition. Roye voulut descendre de sa chambre pour appaiser ce tumulte ; mais en descendant , il fut frappé d'un trait d'arbalète par un des habitans , & mourut de cette blessure le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé : *Doctrinale Sapientiae* , traduit par un Religieux de Cluny , sous le titre de *Doctrinal de la Sapience* , in-4^o , en lettres go-

thiques. Le traducteur y ajouta des exemples & des historiettes , contées avec naïveté. Le nom de Guy de Roye doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales.

ROYE , (François de) professeur de jurisprudence à Angers , sa patrie , mourut en 1686. Son livre *De jure Patronatus* , Angers , 1667 , in-4^o , & celui *De Missis Dominicis eorumque officio & potestate* , Angers , 1672 , in-4^o , Leipzig , 1744 , Venise , 1772 , in-8^o , prouvent beaucoup de recherches & de savoir. Roye se distingua non-seulement comme écrivain ; mais il contribua encore par son zèle à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYER , (Joseph-Nicolas-Pancrace) musicien célèbre , né en Savoie , alla s'établir à Paris vers l'an 1725 , s'y acquit beaucoup de réputation par son goût pour le chant , & par son habileté à toucher de l'orgue & du clavecin , & mourut dans cette capitale le 11 janvier 1755 , dans la 50^e. année de son âge. Il est auteur d'un grand nombre de Pieces de clavecin estimées ; on n'en a gravé jusqu'à présent qu'un livre : il a laissé en manuscrit de quoi en former un second , & même un 3^e.

ROYOU , (L'abbé) s'est fait connoître par plusieurs écrits , où l'éloquence est jointe à l'érudition & à la justesse des raisonnemens. Son *Monde de Verre* , critique aussi fine que solide des hypothèses de Buffon , a recueilli , malgré quelques inexactitudes échappées dans une compo-

tion rapide, le suffrage des vrais physiciens. Le *Journal de Monsieur* a tant inquiété les philosophes, qu'ils sont parvenus à le faire cesser, en persuadant à *Monsieur* de lui retirer sa protection; ce que le prince eut la complaisance de faire, en dédommageant l'auteur par une pension de 1200 liv. & la croix de S. Lazare. *L'Ami du Roi* (Journal qu'il ne faut pas confondre avec celui de M. Montjoie qui a le même titre) a joui durant la révolution du plus grand succès. Il avoit travaillé auparavant à l'*Année Littéraire*, & retardé de quelques années la chute de cet ouvrage. Aussi charitable qu'instructif & laborieux, l'abbé Royou étoit l'avocat de ceux qui n'en avoient pas, & défendoit leur cause par des écrits lumineux, qui plus d'une fois ont étonné les magistrats. Il mourut à Paris le 22 juin 1792, excédé & épuisé par les tracasseries inouïes & les violences de la démocratie dominante, influée & dirigée par la tolérante philosophie. On lui a fait cette épitaphe :

Ci-gît Royou qui consuma sa vie
A défendre les droits de son roi,
de son Dieu :
Et qui, pour s'arracher aux fureurs de l'impie,
Mourut ignoré dans ce lieu.

RUAR, (Martin) Socinien, né à Krempen, dans le duché de Holstein, vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine, que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie, petite ville de Pologne, au Palatinat de Sandomir, où les Sociniens avoient leur plus célèbre école; il y fut recteur de

ce college; passa de là à Strassin, près de Dantzig, où il fut ministre des Unitaires, c'est-à-dire des Sociniens ou Ariens (car c'est en vain qu'un M. Schwartz a voulu mettre des distinctions essentielles entre ces noms). Chassé encore delà, il se retira à Amsterdam, où il mourut en 1657. Il se signala dans son parti par quelques ouvrages. On a de lui: I. *Des Notes sur la Catéchisme des Eglises Sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce *Catéchisme*, 1665 & 1680. Un volume de *Lettres* publié & imprimé par David Ruarus son fils, Amsterdam, 1681, in-8°. Joachim & David, ses fils, imbus des sentimens de leur pere, ont publié un *Recueil de Lettres* des chefs de leur parti, Amsterdam, 1677.

RUBEN, fils aîné de Jacob & de Lia. Pendant que Jacob étoit dans la terre de Chanaan, auprès de la tour du troupeau, Ruben déshonora son lit, & abusa de Bala sa concubine. Ce qui le priva du droit d'aînesse qui fut transporté à Juda. Lorsque ses freres résolurent de se défaire de Joseph, Ruben, touché de compassion, les en détourna, en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne; il avoit dessein de l'en tirer secrètement pour le rendre à son pere. Jacob, au lit de la mort, adressant la parole à Ruben son fils aîné, lui reprocha son crime & lui dit: » Que parce qu'il avoit souillé » le lit de son pere, il ne » croitroit point en autorité ». La tribu de Ruben éprouva les suites de cette imprécation, Elle ne fut jamais bien

considérable, ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au-delà du Jourdain, entre les torrens d'Arnon & de Jazer, les monts Galaad & le Jourdain. Ruben mourut l'an 1626 avant J. C. à 124 ans.

RUBENS, (Philippe) originaire d'Anvers, né à Cologne en 1574, d'une famille noble, devint secrétaire & bibliothécaire du cardinal Ascagne Colonne, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 38 ans. Il est connu: I. Par des *Poésies* en latin adressées à Juste-Lipse. II. *Electorum libri II in quibus Ritus & Censura*. III. *B. Asterii, Amaseæ episcopi, Homilia*; c'est une version latine, Anvers, 1615, in-4°.

RUBENS, (Pierre-Paul) frere du précédent, naquit à Cologne en 1577. Son pere le mit page chez la comtesse de Lalain; mais son goût le porta à la peinture: il partit pour l'Italie, après avoir pris des leçons d'Othon Van Veen (voyez VENIUS). Le duc de Mantoue, informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut dans ce séjour que Rubens fit une étude particulière des ouvrages de Jules Romain. Les tableaux du Titien, de Paul Veronese & du Tintoret, l'appellerent à Venise. L'étude qu'il fit des chef-d'œuvres de ces grands maîtres, changea son goût qui tenoit de celui du Caravage, pour en prendre un qui lui fût propre. Ce célèbre artiste se rendit ensuite à Rome, & de là à Genes. Enfin il fut rappelé en Flandre, par la nouvelle qu'il reçut que sa mere étoit

dangereusement malade. Ce fut vers ce tems-là que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les tableaux à Anvers, & alla à Paris en 1625 pour les mettre en place. Il devoit y avoir une galerie parallele, représentant l'histoire de Henri IV: Rubens en avoit même déjà commencé plusieurs tableaux; mais la disgrâce de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avoit plus d'une sorte de mérite, qui le faisoit rechercher des grands lorsqu'ils avoient besoin de ses talens. Le duc de Buckingham lui ayant fait connoître tout le chagrin que lui causoit la méfintelligence des couronnes d'Espagne & d'Angleterre, le chargea de communiquer ses desseins à l'infante Isabelle, pour lors veuve de l'archiduc Albert. Rubens montra, en cette occasion, qu'il y a des génies qui ne sont jamais déplacés. Il fut un excellent négociateur; & la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix & de recevoir ses instructions. Le roi fut frappé de son mérite, le fit chevalier, & lui donna la charge de secrétaire de son conseil-privé. Rubens revint à Bruxelles, rendre compte à l'infante de ce qu'il avoit fait; il passa ensuite en Angleterre, avec les commissions du roi catholique; enfin la paix fut conclue, au desir des deux puissances. Le roi d'Angleterre, Charles I, le fit aussi chevalier; il illustra ses armes, en y ajoutant un canton chargé

d'un lion, & tira en plein parlement l'épée qu'il avoit à son côté, pour la donner à Rubens; il lui fit encore présent du diamant qu'il avoit à son doigt, & d'un cordon aussi enrichi de diamans. Rubens retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clef-d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil-d'état dans les Pays-Bas. Enfin comblé d'honneurs & de biens, il revint à Anvers, où il épousa Hélène Forment, célèbre par l'éclat de sa beauté. Il partageoit son tems entre les affaires & la peinture. Il mourut à Anvers le 30 mai 1640. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la première considération; il réunissoit en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure & ses manières étoient nobles, sa conversation brillante, son logement magnifique & enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs princes souverains, & les étrangers venoient le voir comme un homme rare. Son génie le rendoit également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventoit facilement; & s'il falloit recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissoit aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magnificence. Ses attitudes sont naturelles & variées, ses airs de tête sont d'une beauté singulière. Il y a dans ses idées une abondance, & dans ses expressions une vivacité surprenantes. On ne peut trop admirer son intelligence du

clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, & ne leur a donné, en même tems, plus de force, plus d'harmonie & de vérité. Son pinceau est moëlleux, ses touches faciles & légères, ses carnations fraîches, & ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'étoit fait des principes certains & lumineux, qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché cependant de n'avoir pas assez connu ou consulté le costume, d'avoir quelquefois un goût de dessin lourd & quelqu'incorrection dans ses figures. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignoit, peut l'avoir fait tomber dans ce dernier défaut, dont les ouvrages qu'il a travaillés avec soin, sont exempts. Ses dessins sont d'un grand goût, d'une touche savante; la belle couleur & l'intelligence du tout ensemble s'y font remarquer. Ses peintures sont en grand nombre; les principales sont à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. On a beaucoup gravé d'après ce maître. On a de lui un *Traité de la Peinture*, Anvers, 1622; & l'*Architecture Italienne*, Amsterdam, 1754, in-fol. Il avoit donné aux Jésuites d'Anvers son portrait fait à la plume par lui-même; on le voyoit encore dans la bibliothèque de la Maison Professe en 1773 (nous ignorons ce qu'il est devenu depuis): On lisoit au bas ce distique:

*Hec Petri Pauli pictoris imago
Rubeni est,
Ejus que proprio facta suis
calamo.*

RUBENS, (Albert) fils du précédent, né à Anvers en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas; il la mérita par ses connoissances, & plus encore par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, & se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657. On a de lui: I. *De re vestiaria Veterum, præcipue de lato Clavo, libri duo*, Anvers, 1665. II. *Diatriba de Gemma Tiberiana... de Gemma Augustaa... de urbis Neocoris... de natali die Casaris Augusti*, &c. Ces Dissertations se trouvent dans le *Trésor des Antiquités Romaines* de Gronovius, tom. 6 & 11. III. *Regum & imperatorum Romanorum Numismata*, Anvers, 1654, in-fol. C'est une description enrichie de notes, du cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par Gaspar Gevart, & ensuite à Berlin en 1700, avec de nouvelles notes par Laurent Beger. IV. *De Vita Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBEUS, (Jean-Baptiste) né à Ravenne, d'une famille noble, se fit Carme & se distingua tellement par sa science, que Paul III le nomma professeur en théologie au college de la Sapience à Rome. Pie IV le chargea de diverses commissions importantes. Il fut fait vicaire-général l'an 1562, & prier-général l'an 1564. Etant allé visiter les couvens de son ordre en Portugal & en Espagne, il vit Ste. Thérèse à Avila, approuva la réforme qu'elle avoit commencée à introduire dans son monastere,

& entretint ensuite un commerce de lettres avec elle. Il fit difficulté de laisser introduire la même réforme dans les couvens d'hommes, & n'accorda cette permission que pour deux couvens. Pie V & Grégoire XIII ne lui donnerent pas moins de marques d'estime que leurs prédécesseurs. Il mourut à Rome le 5 septembre 1578. On a de lui des *Sermons*, des *Commentaires sur les Œuvres de Thomas Waldensis*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol., &c.

RUBEUS, voyez **ROSSI**.

RUBRUQUIS, (Guillaume) Cordelier du 13^e siecle, dont on ignore la patrie; les uns le font Anglois, les autres Brabançon. Il fut envoyé en Tartarie l'an 1253 par S. Louis, pour travailler à la conversion de ces peuples, & parcourut toutes les cours des différens princes de ces contrées, mais sans y faire beaucoup de fruit. Il donna une *Relation* en latin de son voyage, & l'envoya à S. Louis. Il y en a différentes copies manuscrites. Richard Haklvyt en a publié une partie dans son *Recueil des Navigations des Anglois*; Pierre Bergeron l'a donnée en françois sur deux manuscrits latins, Paris, 1634; & dans les *Voyages faits principalement en Asie*, La Haye, 1735, 2 vol. in-4^o.

RUBUS, voyez **BUISSON**.

RUCCELLAI, (Jean) d'une des premieres familles de Florence, naquit dans cette ville en 1475. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome, & fut envoyé nonce en France par Léon X, son parent. François I lui marqua

beaucoup de bienveillance ; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre ce prince, Rucellai fut obligé de retourner en Italie. Clément VII le nomma gouverneur du château St.-Ange. Il paroît qu'il eût quelque disgrâce, car on dit qu'il mourut curé d'une petite paroisse dans le diocèse de Lucques ; on ignore l'année précise de sa mort. Rucellai cultiva avec succès les Muses Italiennes. On a de lui : I. *La Rosmonde*, in-8°, 1525 ; tragédie représentée devant le pape Léon X, lorsqu'il passa en 1512 à Florence ; ce pape visita l'auteur dans sa maison de campagne. Elle a été plusieurs fois réimprimée, & on y trouve des beautés, qui doivent faire pardonner quelques imperfections. II. *Les Abeilles*, 1539, in-8°. Poème en vers non rimés, qui prouve de l'imagination & du style, Florence, 1590, in-8°. III. *Oreste*, tragédie long-tems manuscrite, & publiée par le marquis Scipion Maffei dans le 1er. vol. du *Théâtre Italien*, Vérone, 1723, in-8°.

RUCCELLAI, (Bernard) en latin *Oricellarius*. Florentin, qui vivoit sur la fin du 15e. siècle, étoit allié des Médicis, & fut élevé aux plus belles charges de sa patrie. Il connoissoit parfaitement les finesse de la langue latine ; & l'écrivoit avec une grande pureté ; mais personne, pas même Erasme, ne put jamais l'engager à la parler. Le P. Mabillon l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VIII, en Italie, dans son *Bellum Italicum*, Lon-

dres, 1733, in-4°. Mais peut-être ce reproche est-il lui-même le fruit de la partialité ; car cette guerre étoit peu susceptible d'une relation avantageuse.

RUCHAT, (Abraham) né dans le canton de Berne, a été long-tems professeur de théologie à Lausanne, où il mourut en 1750. On a de lui : I. *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, sous le nom de *Gottlieb Kypfeler* : ouvrage curieux à raison du pays qui en fait l'objet, mais mal rédigé, sans jugement & sans goût ; tout plein des préjugés les plus grossiers de sa secte, l'auteur oublie les *délices* de son pays pour en raconter les sottises. II. *Histoire de la Réformation en Suisse*, Geneve, 1727, 6 vol. in-12. Il a pu y donner mieux l'effort à son fanatisme que dans l'ouvrage précédent ; avantage dont il a joui aussi dans l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique du pays de Vaux*, Berne, 1707, in-8°. Sa *Grammaire Hébraïque*, & sa *Géographie*, publiées sous le nom d'*Abraham Dubois*, sont de pauvres compilations.

RUDBECK, (Olaus) né à Arosen, dans le Westermanland, en 1630, d'une famille noble, fut professeur en anatomie & en botanique à Upsal, où il mourut en 1702, dans sa 73e. année. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitatio Anatomica*, Leyde, 1654, in-8°. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, & que Thomas Bartholin la lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr,

c'est que le docteur Jolife avoit apperçu en Angleterre ces vaisseaux dans le même tems. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier.

II. *Atlantica vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 & 1698, 3 vol. in-fol. Il devoit y avoir un 4e. tom., qui est resté manuscrit. On y joint pour 4e. tom. un *Atlas* de 43 cartes, avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. L'auteur prétend que la Suede, sa patrie, a été la demeure des descendans de Japhet; qu'elle est la véritable *Atlantide* de Platon; & que c'est de la Suede que les Grecs, les Romains & autres peuples sont sortis. Un de ses compatriotes, M. Baer, dans son *Essai historique & critique sur les Atlantiques*, a mieux prouvé que l'*Atlantide* étoit la Palestine. Du reste, il y a dans l'ouvrage de Rudbeck beaucoup d'érudition, & des observations qui ne sont pas à négliger. Il prouve assez bien que les anciens peuples du Nord avoient mieux conservé la tradition primitive que les Grecs & les Romains, que ceux-ci en ont pris beaucoup de notions & de mots (voyez GOROPHIUS, STEVIN). III. *Leges Wast-Gothicae*, Upsal, in-fol., rare. IV. Une *Description des Plantes*, gravées en bois, 1701 & 1702, 2 vol. in-fol.; il devoit y en avoir 12. V. Un *Traité sur la Comete de 1667*. VI. *Laponia Illustrata & iter per Uplandiana*, Upsal, 1701, in-4°. Il n'y donne que la description de l'*Uplande*; c'est probablement le commence-

ment d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à son fils; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en est que l'éditeur. VII. *Dissertation sur l'oiseau Selai de la Bible*, 1705, in-4°. — Son fils, Oläus RUDBECK, a donné: I. *Dissertatio de Hedera*, 1716. II. *Catalogue des Plantes de la Laponie*, observées en 1695, dans les *Actes de l'académie de Suede de l'an 1720*, &c. III. *Specimen Linguae Gothicae*, 1717, in-4°.

RUE, (Charles de la) né à Paris en 1643, entra chez les Jésuites, & y devint professeur d'humanités & de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala en 1667 par un *Poème latin sur les conquêtes de Louis XIV*, que le grand Corneille mit en vers françois. Ce poète, en présentant la traduction au roi, fit un éloge de l'original & du jeune poète, qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le P. de la Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Évangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinoient à la chaire; il remplit avec applaudissement celles de la capitale & de la cour. Il auroit peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan: « Mon Pere, » lui dit-il, continuez à prêcher comme vous faites; » nous vous écouterons tous les jours avec plaisir, tant que vous nous présenterez la raison; mais point d'esprit. » Tel de nous en mettra plus dans un couplet de chanson, » que la plupart des prédica-

» teurs dans tout un carême ». Le P. de la Rue étoit le prédicateur de son siècle qui débitoit le mieux ; cependant avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur. Il pensoit qu'il valoit autant lire un sermon que de le prêcher (voyez MASSILLON). Cet illustre Jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la Religion Catholique à plusieurs Protestans, & de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris en 1725, à 82 ans. Le P. de la Rue étoit aussi aimable dans la société, qu'effrayant dans la chaire. Sa conversation étoit belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnoit la facilité de parler de tout à propos. Il plaisoit aux grands par son esprit, & aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il favoit se préparer à la solitude du cabinet & à la retraite du cloître. On a de lui : I. Des *Panegyriques* & des *Oraisons funebres*, 3 vol. in-12, & des *Sermons* de morale, qui forment un *Avent* & un *Carême*, en 4 vol. in-8°, Paris : on les a réimprimés en 4 vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du style & les graces de la facilité brillent dans ses ouvrages. Il anime tout ; mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son *Avent* que dans son *Carême*. Son chef-d'œuvre est le *Sermon des Calamités publiques*. Parmi ses

Oraisons funebres, celles du maréchal de Luxembourg & de Bossuet sont ce qu'il a fait de plus beau dans ce genre. II. Des *Pieces de théâtre*. Ses *Tragédies latines*, intitulées : *Lysimachus* & *Cyrus*, & celles de *Lysimachus* & de *Sylla* en vers françois, mériteroient l'approbation de P. Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparoient secrètement à jouer cette dernière piece ; mais le P. de la Rue en étant informé, les arrêta par son crédit, ne voulant pas que des pieces composées pour l'exercice des écoliers, dans des vues de zèle pour la bonne institution de la jeunesse, parussent avoir été destinées à un théâtre lubrique & corrompu. III. Quatre livres de *Poésies Latines* ; Paris, 1680, in-12, & Anvers, 1693. Ces *Poésies* sont pleines de délicatesse & de sentiment, & l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin. IV. Une Edition de *Virgile*, avec des notes claires & précises, à l'usage du dauphin, en 1 vol. in-4°, & en 4 in-12. On s'en servoit pour l'ordinaire dans les colleges des Jésuites.

RUE, (D. Charles de la) Bénédictin de la congrégation de St. Maur, né à Corbie en Picardie, l'an 1684, fut l'élève du célèbre Montfaucon, & son rival pour la littérature grecque. Il se fit un nom par sa nouvelle Edition d'*Origene*. Il en donna les deux premiers volumes, & il étoit prêt à publier le 3e, lorsqu'il mourut à Paris en 1739, à 55 ans. — Dom Vincent de la RUE, son neveu, Bénédictin de la même congré-

RUE

gation en 1725, acheva cette édition, qui est en 4 vol. in-fol. Il avoit partagé les travaux de son oncle & mérité son estime. Il mourut en 1762, après avoir publié l'ancienne *Version* latine de la Bible que l'on nomme *Italique*.

RUELLE, (Jean) de Soissons, chanoine de l'église de Paris, & médecin de François I, mort en 1537, à 63 ans, signala son savoir par deux ouvrages peu recherchés : I. *De naturâ Stirpium*, Paris, 1536, in-folio : ce n'est qu'une compilation. II. *Veterinaria Medicina Scriptores Græci*, Paris, 1530, in-folio.

RUEUS, (François) médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un Traité intitulé : *De Gemmis, iis præsertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit*, &c., Paris, 1547 : on le trouve aussi avec le Traité : *De occultis naturæ miraculis* de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avoit fait une étude particulière de l'histoire naturelle, & qu'il étoit versé dans les belles-lettres.

RUF, (S.) Romain de naissance, florissoit dans le troisieme siècle, & fut le premier évêque d'Avignon. Le détail de ses actions est peu connu, mais l'idée générale de ses vertus s'est conservée parmi les Chrétiens. Il est nommé sous le 12 novembre dans le Martyrologe de Bede, d'Adon, d'Ufuard, & dans le Romain. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Avignon. Une célèbre congrégation de chanoines réguliers a porté son nom : mais dans ces dernières années, n'ayant plus le nombre suffisant

RUF 731

de sujets, pour soutenir la conventualité, elle a été supprimée.

RUFFI, (Antoine de) conseiller dans la sénéchaussée de Marseille, sa patrie, s'acquitta de sa charge avec une grande intégrité. Ses vertus, autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller-d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui : I. Une *Histoire de Marseille*, 1645, 1 vol. in-folio. — Son fils, Louis-Antoine RUFFI, l'augmenta d'un second volume, lorsqu'elle reparut en 1610. II. La *Vie de Gaspar de Simiane*, connu sous le nom de *Chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12. III. Une *Histoire des Comtes de Provence*, in-folio, 1655; ouvrage aussi exact que savant. IV. Une *Histoire curieuse des Généraux des Galeres*, dans le P. *Anselme*. Le style n'est pas le plus grand mérite de ses ouvrages; il est sec & décharné.

RUFIN, né de parens obscurs, à Eluse (aujourd'hui Eauze) capitale de l'Armagnac, reçut de la nature un esprit rusé, souple, poli, propre à se faire aimer des princes. Il se rendit à Constantinople, à la cour de Théodose, & il lui plut. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de tems à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son amitié & de sa confiance, & le fit enfin consul avec son fils Arcadius. Rufin se maintint comme il s'étoit avancé, par son adresse

plutôt que par sa vertu. C'étoit assez pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Ils'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avoit opprimés par ses calomnies, & se fit baptiser avec un grand faste en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de Stilicon supérieur au sien, résolut de se mettre sur le trône. Il appella les Goths & d'autres barbares dans l'empire, afin que pendant cette désolation il pût s'en saisir, ou le partager avec eux; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée, excitée par un capitaine Goth nommé *Gaynas*, que Stilicon avoit gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance, pour l'exposer aux opprobres de la populace irritée contre ce ministre lâche, avare & insolent. Un soldat, ayant coupé une de ses mains, & voyant que les nerfs qui font mouvoir les articles des doigts, étoient pendans, s'avisa d'aller demander l'aumône au nom de Rufin, ouvrant & fermant cette main sanglante, selon ce qu'on lui donnoit. Le poëte Claudien se signala contre ce malheureux ministre, par une invective remplie de traits fort piquans; mais il attendit, en bon politique, qu'il eût été la victime de sa perfidie & de sa révolte.

RUFIN, naquit à Concorde, petite ville d'Italie, vers le milieu du 4^e. siècle. Il cultiva son esprit par l'étude des belles-lettres & sur-tout de l'éloquence. Le desir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors, qu'on l'appelloit communément la se-

conde Rome. Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des Saints, & se retira dans un monastere d'Aquilée. S. Jérôme revenant de Rome passa par cette ville, & se lia par une amitié étroite avec Rufin; mais il lui dit adieu, pour parcourir les provinces de France & d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de la séparation de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Égypte, & il visita les solitaires qui en habitoient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu & de la charité de Ste. Mélanie l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célèbre Didyme. La piété que Mélanie remarqua dans Rufin, l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le tems qu'ils restèrent en Orient, c'est-à-dire, environ 30 ans. Les Ariens, qui dominoient sous le regne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim & par la soif, & ensuite relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employoit ses richesses à soulager les confesseurs qui étoient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, & se retira avec lui en Palestine. S. Jérôme, croyant que Rufin iroit aussi-tôt après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui y demouroit, pour le féliciter du bonheur qu'il alloit avoir de

posséder un homme d'un si grand mérite. « Vous verrez, » dit-il, briller en la personne de Rufin des caractères de sainteté, au-lieu que je ne suis que poussière. C'est assez pour moi de soutenir avec mes foibles yeux l'éclat de ses vertus. Il vient de se purifier encore dans le creuset de la persécution, & il est maintenant plus blanc que la neige, tandis que je suis souillé de toutes sortes de péchés ». Rufin, étant arrivé en Palestine, employa son bien à bâtir un monastere sur le Mont des Oliviers, où il assembla en peu de tems un grand nombre de solitaires. Il les animoit à la vertu par ses exhortations; & outre ce travail, il étoit encore souvent appelé par les premiers pasteurs pour instruire les peuples: car il avoit été élevé au sacerdoce par Jean, évêque de Jérusalem, vers l'an 388. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Eglise plus de 400 solitaires qui avoient pris part au schisme d'Antioche, & engagea plusieurs Macédoniens & plusieurs Ariens à renoncer à leurs erreurs. Son séjour en Egypte lui ayant donné la facilité d'apprendre la langue grecque, il traduisit en latin divers ouvrages grecs. Son attachement au parti d'Origene le brouilla avec S. Jérôme, qui non-seulement rétracta tous les éloges qu'il lui avoit donnés, mais qui l'accabla de reproches. Leurs divisions furent un grand scandale pour les foibles. Théophile, ami de l'un & de l'autre, les raccommoda; mais cette réconciliation ne fut pas de

longue durée. Rufin ayant publié à Rome une traduction des *Principes* d'Origene, y fut cité par le pape Anastase; mais il alléguant quelques prétextes pour se dispenser de paroître, & se contenta d'envoyer en 400 à Anastase son Apologie, où il s'expliquoit d'une maniere orthodoxe sur des erreurs que l'on reprochoit à Origene. S. Jérôme écrivit contre la Traduction des *Principes*, & Rufin fit une Apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avoit prétendu être que simple traducteur d'Origene, sans être le garant de ses erreurs. S. Chromace d'Aquilée & S. Augustin écrivirent à S. Jérôme pour l'exhorter à la paix que la conduite indiscrete de Rufin avoit troublée, en paroissant favoriser des erreurs. La plupart des historiens ecclésiastiques disent que Rufin a été excommunié par le pape Anastase; mais dom Ceillier, dom Coustant & Fontanini paroissent avoir prouvé le contraire. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques éditions de la Lettre du pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem: mais il est visible que c'est une interpolation: ce passage contredit le reste de la Lettre où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu à juger de l'intention du traducteur. En 407, Rufin retourna à Rome; mais cette ville étant menacée par Alaric l'année suivante, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui: I. Une *Traduction des Œuvres* de l'historien Joseph. II. Celle de plusieurs écrits d'Origene. III. Une *Version latine* de dix

Discours de S. Grégoire de Nazianze, & de huit de S. Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnoit de liberté en traduisant. IV. S. Chromace d'Aquilée l'avoit engagé à traduire l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusebe. Ce travail fut achevé en moins de 2 ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'Eusebe, & le continua depuis la 20e. année de Constantin, jusqu'à la mort du grand Théodose. Il y a plusieurs endroits qui paroissent écrits avec peu de soin, & des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires: il en a omis d'autres très-importans; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'*Histoire* suivie d'un tems où il s'étoit passé tant de choses remarquables. V. Un *Ecrit* pour la défense d'Origene. VI. Deux *Apolo-gies* contre S. Jérôme. VII. Des *Commentaires sur les Bénédic-tions de Jacob*, sur *Osée*, *Joël* & *Amos*. VIII. Plusieurs *Vies* des Peres du désert. Elles forment le second & le troisième livres des *Vies* des Peres du désert, publiées par Rosweide. IX. Une *Explication du Sym-bole*; c'est de tous les ouvrages que Rufin a donnés, celui qui lui a fait le plus d'honneur, & qui a été le plus utile à l'Eglise. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1580, in-fol., par les soins de Laurent de la Barre (voyez sa *Vie*, & son *Apolozie* en 2 vol. in-12, par dom Gervais, Paris, 1724). Dom Ceillier, le cardinal Noris, Fontanini dans son *Histoire Litté-raire d'Aquilée*, & Cave ont

peint Rufin d'une maniere fort intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec RUFIN, qui étant venu de la Palestine à Rome en 399, inspira ses erreurs sur la grace à Pélage & à Célestius. Ce Rufin, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée. On trouve sa *Profession de Foi* dans les *Dissertations* du P. Garnier sur *Marius Mercator*. Il avoit été disciple de Théodore de Mopueste, regardé comme le premier pere du Pélagianisme.

RUFUS, médecin d'Ephese, se fit une haute réputation sous l'empereur Trajan. Du grand nombre de ses écrits cités par Suidas, il ne nous reste qu'un petit *Traité des Noms Grecs des parties du Corps*, Venise, 1552, in-4°. Un autre des *Maladies des Reins & de la Vessie*, Paris, 1554, in-8°; & quelques *Fragmens* sur les médicaments purgatifs. Guillaume Rinch les a recueillis & commentés, Londres, 1726, in-4°.

RUGGERI, (Cosme) astrologue Florentin, se rendit en France dans le tems que Catherine de Medicis y gouvernoit. Ses horoscopes & ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de S. Mahé en Basse-Bretagne. Accusé en 1574 d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné seulement aux galeres, d'où la reine-mere le tira peu de tems après. Il commença à publier des *Almanachs* en 1604; espece d'ouvrage qui s'est étrangement multiplié en France. Cet astrologue mourut en 1615. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avoit eu l'impiété de déclarer qu'il mouroit en athée. RUINART, (Dom Thierry)

né à Rheims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de S. Maur, & fit profession en 1675. Il s'appliqua ensuite avec tant de succès à l'étude des Peres & des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le P. Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne élève d'un tel maître. Il avoit le même caractère de simplicité & de modestie, le même esprit de régularité, un grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. Delà les avantages qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont : 1. *Martyrum Acta Sincera*, Paris, in-4°, 1689. Il a enrichi ce livre de Remarques savantes & d'une Préface judicieuse. Il s'y attache particulièrement à réfuter Dodwel, qui avoit avancé dans une de ses *Dissertations sur S. Cyprien*, qu'il n'y avoit eu que peu de martyrs dans l'Eglise, voulant anéantir la preuve de fait que forme, en faveur du Christianisme, cette *ruée de témoins*. Indépendamment du grand nombre des actes authentiques que dom Ruinart oppose au sophiste Anglois, un coup-d'œil sur l'Histoire Ecclésiastique suffit pour le confondre. Les auteurs païens & chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de Jesus-Christ, & pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si sous Trajan,

doux, sous Antonin, sous Marc-Aurele, les Chrétiens furent indistinctement mis à mort, il est aisé de juger de quelle maniere ils étoient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, &c. Les rues & les places publiques étoient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglans, convertis de victimes & de cadavres. Eusebe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante & jusqu'à cent Chrétiens tourmentés en même tems; & ces cruelles boucheries durèrent plusieurs années de suite sans interruption; il cite une ville d'Asie où tout étant chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégé l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitans; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les Chrétiens de leurs murs & de leur territoire. Les édits de Dioclétien & de ses prédécesseurs sont des pieces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvenal ont parlé des Chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en étoit prodigieux (*multitudo ingens*); qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels & les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*) &c., &c. Si à la multitude des martyrs on ajoute leurs qualités, si on considère qu'il y avoit parmi eux des sages, des philosophes, des magistrats, la plupart élevés dans les préjugés les plus contraires au Christianisme; que les premiers martyrs étoient

témoins oculaires des faits pour lesquels ils mouroient, &c., on conviendra que ce tableau présente une preuve que les Chrétiens seuls peuvent réclamer en faveur de leur foi. Les *Acta sincera* ont été réimprimés plusieurs fois depuis, in-fol., avec des augmentations des éditeurs. La plupart de celles qui se trouvent dans l'édition de Hollande, 1713, in-fol., sont de dom Ruinart, qui a, dit-on, été aidé dans ce travail par dom Placide Porcheron. Il a été aussi traduit en françois avec la Préface, par l'abbé Drouet de Maupertuy, & publié pour la 1^{re}. fois en 1708, à Paris, en 2 vol. in-8°. II. *L'Histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par Victor, évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4°. Dom Ruinart orna cette édition d'un Commentaire historique latin, d'un grand nombre de Remarques aussi savantes que solides, & de quelques monumens qui ont rapport à cette histoire. III. Une nouvelle Edition des ouvrages de S. Grégoire de Tours, avec une excellente Préface, 1699, in-folio. IV. *Abrégé de la Vie du P. Mabillon*, 1709, in-12. V. Une longue *Vie latine du pape Urbain II*, imprimée dans les *Œuvres diverses de Mabillon*, 3 vol. in-4°. VI. Une *Dissertation sur le Pallium*, en latin. VII. *Iter litterarium in Alsatiam & Lotharingiam*. VIII. Un ouvrage contre le P. Germon, pour prouver la sincérité des diplomes de dom Mabillon, qu'il intitula fort mal-à-propos *Ecclesia Parisiensis vindicata*, & dans lequel il paroît avoir eu tort autant pour la forme

que pour le fond des choses ; ce qu'il y a de positif, c'est que des juges impartiaux ont donné gain de cause à son adversaire (voyez GERMON & RAGUET). Dom Ruinart mourut en 1709, dans l'abbaye de Hautvilliers en Champagne.

RUISCH, voyez RUYSCH.

RUISDAAL, (Jacob) peintre, né à Harlem en 1640, mort dans la même ville en 1681, est mis au rang des plus célèbres paysagistes. Ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau, ou des tempêtes. Ses sites sont agréables, sa touche légère, son coloris vigoureux. Les connoisseurs font aussi beaucoup de cas de ses deslins. Cet artiste avoit coutume de faire peindre ses figures par Van-Ostade, Van-Velde, ou Wauvermans. — Salomon, son frere, mort à Harlem en 1670, s'est pareillement distingué par ses paysages.

RUISSEAU, voyez RIVO.

RULLAND, (Martin) médecin de Freisingen en Baviere, fut professeur de médecine à Lawingen en Suabe, médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : I. *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un dictionnaire des maladies avec des remèdes. II. Un petit livre *De la Scarification & des Ventouses, & des Maladies qu'on peut guérir par leur moyen*; Bâle, 1596, in-8°. III. *Appendix de dosibus seu justa quantitate & proportione medicamentorum*. IV. *Curationum empiricarum & historicarum centuria decem*. V. *Thesaurus Rulandinus*, Rouen, 1650. C'est

R U L

C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages. VI. *Lexicon Alchemiæ*, Nuremberg, 1671, in-4°. VII. *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8°; c'est un traité des eaux minérales. La plupart des ouvrages de ce médecin sont calqués sur les principes de chymie. Il mourut à Prague en 1602, à 70 ans.

RULLAND, (Martin) fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mourut à Prague, l'an 1611. Il a donné : I. *Histoire d'une Dent d'or*, 1595. Il prétend prouver qu'il étoit venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. II. *De perniciosâ luis hungaricâ tecmarfi & curatione*, Francfort, 1600, in-8°. III. *Propugnaculum Chymiatricæ*, Leipzig, 1608, in-4°.

RULMAN, (Aulné) voyez l'article FLÉCHIER, à la fin.

RUMOLD, (S.) communément S. Rombaud, *Rumoldus*, patron de l'église de Malines, est un de ces zélés Religieux Anglo-Saxons, établis en Angleterre & en Irlande, qui, dans le 8e. siècle, quittèrent leur solitude, pour porter la lumière de la foi à diverses nations d'Europe. Il s'associa aux travaux apostoliques de S. Willibrord, & fut sacré évêque régional, c'est-à-dire, sans avoir de siège fixe. Il convertit une multitude d'infidèles aux environs de Malines, de Lieg & d'Anvers, & mourut martyr de son zèle, pour s'être élevé contre les scandaleux désordres d'un habitant du pays, le 24 juin 775. Son corps jeté dans l'eau,
Tome VII.

R U M 737

fut découvert miraculeusement, & enterré par les soins du comte Adon. Les principales actions de sa vie sont représentées par de beaux tableaux dans l'église cathédrale de Malines.

RUMPHIUS, (George-Evrard) né en 1627, docteur en médecine dans l'université d'Hanau, devint consul & ancien marchand à Amboine, l'une des isles Moluques, où il étoit allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier, & quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons dans cette science, il s'y rendit très-habile par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savoit parfaitement distinguer au goût & au toucher la nature & la forme d'une plante d'avec une autre. Il réunit en 12 livres ce qu'il avoit ramassé de plantes, & les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut avec un Supplément, par les soins de Jean Burman, en 6 vol. in-fol., sous le titre d'*Herbarium Amboinense*, en 1755. On a encore de lui : *Imagines Piscium testaceorum*, Leyde, 1711, La Haye, 1739, in-folio: la 1re. édition est recherchée pour les figures. Rumphius avoit composé une *Histoire politique d'Amboine*, qui n'a pas été mise au jour: on en conserve deux exemplaires, l'un dans cette isle d'Asie, l'autre au dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam.

RUNG/US, (David) luthérien, né en Poméranie, l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittemberg avec
A a a

beaucoup de réputation, & assista au colloque de Ratisbonne en 1601. On a de lui des *Commentaires sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Épître de S. Jacques, &c.*

RUNGIUS, (Jean Conrade) savant littérateur protestant, né à Cappelle, dans le comté de la Lippe en Westphalie, le 22 janvier 1686, fit ses premières études dans la maison paternelle, où il apprit les élémens des langues latine, grecque, hébraïque, &c. Il s'appliqua ensuite aux hautes sciences, en conservant toujours un grand penchant pour les belles-lettres. En 1714 on lui confia la chaire d'histoire, d'éloquence & de littérature grecque & latine dans l'université de Harderwyk; & en 1722 celle d'éloquence & d'histoire à Franeker: il y mourut le 17 janvier 1723, à 36 ans. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du P. Petau, avec une Continuation depuis 1633 jusqu'à l'an 1710, & des tables généalogiques, Leyde, 1710, in-8°. On a encore de lui plusieurs Oraisons académiques, imprimées séparément. Il y en a une entr'autres, pleine d'une excellente morale, d'une saine politique, & resplendissante des lumières de l'histoire: *Oratio de Romanorum Luxuriâ & corruptissimis moribus, quibus Rempublicam, libertatem & amplissimum imperium corruerunt & pessumdederunt*, Harderwyk, 1718, in-4°.

RUPELMONDE, (N. comtesse de) Carmélite de la rue de Grenelle à Paris, sous le nom de sœur Marie-Thérèse-

Thais-Félicité de la Miséricorde; donna l'exemple de toutes les vertus, qui prennent naturellement leur essor dans l'âme des grands du monde, convaincus de la frivolité des jouissances terrestres. Elle fut un modèle de piété, de charité & de pénitence, & mourut le 11 novembre 1784. On a présenté à l'édification des Chrétiens, le tableau de sa *Vie* dans une lettre imprimée à Paris en 1787, in-12. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 septembre 1787, p. 103.

RUPERT, (S.) évêque de Worms, d'une famille illustre, alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Bavière, sur la fin du 7^e siècle, & y convertit Théodon, duc de Bavière, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes. Il annonça particulièrement l'Évangile à Lorch & à Juvave, & établit son siège dans cette dernière ville, qui étoit alors presque ruinée, mais qui par la Religion, qui vivifia tout, se releva, & prit le nom de Saltzbourg. Il mourut le 25 mars 718. En Autriche & en Bavière, on fait sa fête le 25 de septembre, jour de la translation de ses reliques, que l'on honore à Saltzbourg, dans l'église qui porte son nom.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de S. Benoît dans l'abbaye de St. Laurent, près de Liege. Il passa de là dans l'abbaye de St. Laurent d'Oesbourg, près d'Utrecht, & n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Écriture-Sainte. Son savoir & sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Frédéric, arche-

vêque de Cologne, le tira de son cloître de Liege, où il étoit retourné, pour le faire abbé de Deuts, vis-à-vis de Cologne, en 1113. Il mourut en 1135. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol., & à Vepile, 4 vol. in-fol., 1748 à 1752. On y trouve : I. Des *Commentaires* sur la plupart des livres de l'Écriture-Sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'ils renferment aux œuvres des trois Personnes de la Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres, & d'avoir parlé peu correctement de l'Eucharistie dans un endroit de cet ouvrage ; mais dans plusieurs autres, & en particulier dans ses *Lettres*, il s'explique sur ce mystère de la manière la plus orthodoxe & la plus exacte. II. Un *Traité des Offices Divins*, où il traite des cérémonies de l'Eglise, & en rend des raisons mystiques. III. Un *de la Trinité*, & plusieurs autres. IV. Des *Lettres*. V. *Histoire de l'incendie de Deuts*. VI. *La Vie de S. Heribert*, &c. Ce qu'il a écrit touchant l'histoire des évêques de Liege, & les abbés du monastere de St. Laurent, a été inséré dans l'*Amplissima Collectio* des Bénédictins de St. Maur, tom. 4 & 9.

RUPERT, (Christophe-Adam) né à Altorf en 1610, y fut pendant 9 ans professeur en histoire, & y mourut en 1647. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur *Florus*, *Velleius-Paterculus*, *Salluste*, *Valere-Maxime*, &c. II. *Mercurius epistolicus & oratorius*, III. *Ora-tor historicus*, &c.

RUPERT, voyez ROBERT & ROBERT de Baviere.

RUSBROCH ou RUSBROECH, (Jean) né vers l'an 1294, fut le premier prieur des chanoines réguliers de St. Augustin, au monastere de Grunendal (*vallis viridis*), dans la forêt de Sogne, près de Bruxelles, & y mourut en 1381, honoré des titres de *très-excellent Contemplatif* & de *Docteur divin*. Sa réputation attira chez lui, avec plusieurs personnes de marque de l'un & de l'autre sexe, une foule de docteurs, entre lesquels on compte Jean Taulere. Ce pieux & savant Dominicain l'avoit en grande vénération ; & quoiqu'il fût bien plus grand théologien que Rusbroch, il disoit avoir beaucoup avancé auprès de lui dans la science de la vie contemplative. On garde les *Œuvres* de Rusbroch au monastere de Grunendal, en manuscrit, 3 vol., sur velin. Surius les a traduites du flamand en latin. La meilleure édition est celle de Cologne, 1692, in-4°. On y trouve sa *Vie*, composée par Henri de Pomere. Ces *Œuvres* ont été critiquées par Jean Gerson, Bossuet & Fleury ; mais Denis le Chartreux, Sixte de Sienne, Lessius & plusieurs autres en ont fait l'apologie. Surius dit que Gerson n'a vu qu'une mauvaise copie. Si l'on joint à la lecture de ces ouvrages, & d'autres de ce genre, le *Traité* de Bossuet, *Mystici in tuto*, on ne sera point exposé à s'abandonner à une spiritualité trop subtile peut-être, ou trop extraordinaire, pour que Dieu y appelle beaucoup d'ames. On

peut croire cependant que si d'un côté le langage des mystiques a quelquefois besoin d'une explication favorable, de l'autre, le savant prélat veut le réduire à une exactitude qui semble exclure les voies particulières par lesquelles Dieu conduit quelquefois les hommes, en dérogeant aux règles ordinaires. Gerson disoit lui-même qu'il ne falloit pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Il assure que *ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique, n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs.* Voyez ARMELLE, JEAN DE LA CROIX, FÉNÉLON, MALAVAL, TAULERE, &c.

RUSCA, (Nicolas) natif de Bedano, dans le bailliage de Locarno, fut élevé dans le collège des Jésuites à Milan, aux frais du cardinal Borromée, & fit des progrès si rapides dans ses études, qu'en 1589, il fut nommé principal de l'église de Sondrio, quoiqu'il ne fût encore que dans la vingt-quatrième année de son âge. Il se signala aussi-tôt par son zèle contre les erreurs de Calvin & de Zuingle, & fut un de ceux qui défendirent la foi catholique contre les ministres protestans, dans deux conférences publiques tenues à Tirano, en 1595 & 1596. Les sectaires désespérant de dominer dans la Valtelline, tandis que Rusca y combattroit leurs erreurs, l'accusèrent d'être en correspondance avec l'Espagne & d'autres crimes imaginaires, & le firent mourir à Tufis en 1618,

dans des tourmens affreux. Le protestant Agrippa, dans son *Histoire de la prétendue Réforme de l'Eglise des Grisons*, parle avec horreur de cet assassinat, & rend justice à l'innocence de Rusca. Ses compatriotes irrités de la tyrannie des Grisons, secouèrent leur joug, chassèrent les Protestans, & ont constamment conservé depuis la Religion Catholique.

RUSCA, (Antoine) théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite avec Collius, Visconti & Ferrari, dans la bibliothèque ambrosienne, par le fondateur de ce monument célèbre, Frédéric Borromée. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savans qu'il occupoit, celle de l'enfer tomba à Rusca. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition dans un vol. in-4°, divisé en 5 liv. Ce volume, imprimé à Milan en 1611, sous ce titre: *De Inferno, & statu Demonum, antemundi exitium*, est savant, curieux & peu commun.

RUSHWORTH, (Jean) d'une bonne famille de Northumberland, né vers l'an 1607, devint en 1643 secrétaire de Thomas Fairfax, général des troupes du parlement, & eut divers autres emplois; mais après la dissolution du dernier parlement, il vécut obscurément à Westminster, & mourut en 1690, à 83 ans, en prison, où il avoit été enfermé pour ses dettes. On a de lui des *Recueils historiques* de tout ce qui se passa dans le parlement, depuis 1618 jusqu'en 1644, en 6 vol. in-fol.

RUSSEL, (Jean) comte de

Bedford, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes, & par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Téroüane & de Tournay, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, & combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé ensuite dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome & en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la jarretière, & conseiller du prince son fils. Edouard VI étant monté sur le trône, envoya, la 2e. année de son regne, Russel contre les rebelles de Dévon, qu'il défit au pont de Fennyton, secourut Excester, & mérita par ses services d'être créé comte de Bedford. Il mourut l'an 1555. — Il y a eu un RUSSEL, évêque de Lincoln, mort vers 1484, qui a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus considérables sont : *In Cantica Canticorum ; De potestate pontificis & imperatoris.* — RUSSEL, célèbre amiral Anglois, se distingua par plusieurs actions d'éclat, & sur-tout par la victoire signalée, remportée à la Hogue, en 1692, sur la flotte de France, commandée par M. de Tourville.

RUST, (Georges) fut élevé au college de Christ à Cambridge, & devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande, & mourut jeune l'an 1670. On a de lui quelques ouvrages sur des matieres ecclésiastiques, traitées suivant les maximes Anglicanes ; un *Traité sur la préexistence des ames*, & un autre

de la vérité, qu'il méconnoissoit cependant lui-même, Londres, 1682, in-8°.

RUSTICI, (Jean-François) sculpteur Florentin, vint en 1528 à Paris, où François I l'employa à des ouvrages considérables. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui étoit alors dans la même école, lui donna une vive émulation : ce qui contribua beaucoup à perfectionner ses talens. Ses statues sont la plupart en bronze. On ignore l'année & le lieu de sa mort.

RUSTIQUE, (S.) *Rusticus*, célèbre évêque de Narbonne dans le 5e. siècle, fut en correspondance avec S. Jérôme, qui lui écrivit une belle Lettre sur les devoirs de la profession monastique que Rustique avoit embrassée. Tiré de son monastere par son évêque qui l'ordonna prêtre, il fut placé sur le siege de Narbonne vers 427. Il consulta le pape Léon sur diverses difficultés, & ce pontife satisfit à ses doutes dans une Lettre où il lui déconseilla en même tems de quitter son évêché, comme il avoit résolu de le faire par humilité & amour de la solitude. Il mourut en 462. — Il ne faut pas le confondre avec S. RUSTIQUE, évêque d'Autvergne, en 423, qui mourut vers la fin du regne de Valentinien III.

RUTGERS, (Janus) littérateur, né à Dordrecht en 1588, mort à La Haye en 1625, est connu : I. Par des *Poësies latines*, imprimées avec celles d'Heinsius son neveu ; Elzevir, 1653, in-12, & 1618, in-8°. II. Par les *Notes* dont il

a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels que *Horace*, *Martial*, *Apulée*, *Quinte-Curce*, &c. III. Par ses *Varia Lectiōnes*, 1618, in-4°. IV. Sa *Vie* écrite par lui-même, publiée par Guillaume Goes, Leyde, 1646, in-4°. Il avoit été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suede.

RUTH, femme Moabite, qui épousa Mahalon, un des enfans de Noémi & d'Elimélech, & ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J. C. Elle fut mere d'Obed, pere d'Isaï & aïeul de David. Le livre de Ruth, qui contient l'histoire de cette pieuse femme, est placé entre le livre des *Juges* & le 1^{er}. des *Rois*, comme une suite de celui-là, & une introduction à celui-ci. Il n'est particulièrement intéressant qu'autant qu'il concourt à établir la généalogie de Jesus-Christ, sur laquelle l'origine de Ruth qui étoit étrangere, auroit pu jeter quelque obscurité. Il sert encore à prouver que le Seigneur en faisant des Juifs son peuple choisi, n'a pas rejeté les autres nations. On ne fait pas précisément en quel tems est arrivée cette histoire; elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre; & il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le 1^{er}. livre des *Rois*. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux dans ce genre de narration. Les actions, les sentimens, les mœurs, tout y est peint au naturel, & avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être tou-

ché. M. de Florian a donné en 1784, *Ruth, Eglogue Sainte*, qui a remporté le prix de poésie de l'académie françoise. Voyez NOÉMI.

RUTH D'ANS, (Paul Ernest) né à Vervier, ville du pays de Liege, en 1653, d'une famille ancienne, se rendit à Paris, & s'attacha à Arnauld, qui fut depuis son conseil & son ami. Il assista à la mort de ce docteur en 1694, & apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs. Ruth d'Ans ayant été exilé par une lettre de cachet en 1704, se retira aux Pays-Bas. Precipiano, archevêque de Malines, toujours zélé pour l'orthodoxie, connoissant le tort qu'il pouvoit faire à ses ouailles, tâcha de l'éloigner; Ruth eut ordre de sortir des Pays-Bas Catholiques. Il alla à Rome, où il eut l'adresse de déguiser ses sentimens, & fut assez bien reçu du pape Innocent XII; mais Clément XI, l'ayant mieux connu, le déclara par un bref spécial inhabile à posséder des bénéfices & des dignités ecclésiastiques. Il parvint cependant à force d'intrigues à être chanoine de Ste. Gudule à Bruxelles, & enyahit la dignité de doyen de l'église de Tournay, par la protection des Hollandois, alors maîtres de cette ville. Le chapitre qui refusa de le reconnoître & de l'admettre, fut l'objet de sa haine & de ses persécutions; l'illustre Fénelon prit part à la douleur des chanoines de Tournay; la lettre que ce grand prélat écrivit à ce sujet, est rapportée dans l'*Histoire de Tournay*, in-4°. par Poutrain. Ruth étant tombé malade à Bruxelles, le

cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, n'en fut pas plutôt informé, qu'il s'y transporta pour ramener au bercail cette brebis égarée, sollicita pendant une heure à la porte l'entrée de la maison & ne put l'obtenir. Ruth mourut sans avoir reçu les Sacramens de l'Eglise en 1728. Son cadavre fut enlevé furtivement pendant la nuit. C'est lui qui a composé le 10e. & le 11e. volumes de l'*Année Chrétienne* de le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages aujourd'hui oubliés. Nous avons puisé les principales circonstances de sa vie dans un écrit imprimé sur les lieux avec approbation, l'année même de sa mort. Voyez aussi *Flandria illustrata* de Sanderus, dernière édition où il est parlé des *doyens* deournay.

RUTILIUS-RUFUS, (*Publius*) consul Romain, l'an 105 avant J. C., s'attira l'inimitié des chevaliers Romains par son amour pour la justice. Ayant été accusé de péculat & banni de Rome, il se retira en Asie, & demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes s'empresèrent à l'envi de lui dépêcher des ambassadeurs, chargés de lui offrir une retraite sûre & honorable. Sylla voulut le rappeler; mais Rutilius refusa de revenir dans son ingrate patrie. Il employa le tems de son exil à l'étude. Il composa l'*Histoire de Rome* en grec, celle de sa *Vie* en latin, & plusieurs autres ouvrages. C'étoit un homme laborieux, savant, d'une conversation agréable, & habile jurisconsulte : c'est

ainsi que le peint Cicéron. Il se piquoit d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec indignation : « Qu'ai-je besoin de ton » amitié, si tu ne veux point » faire ce que je te demande? » — Et, répondit Rutilius, » qu'ai-je besoin de la tienne, » s'il faut que je fasse quel- » que chose contre l'honnêteté » pour l'amour de toi? »

RUTILIUS, (*Claudius Rutilius Numatianus Gallus*) fils de Lachanius, né à Toulouse, à ce qu'on croit, florissoit dans le 5e. siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome, mais il quitta cette capitale pour voler en 416 au secours de sa patrie affligée, & tâcha de réparer, par sa présence, son crédit & son autorité, les maux que les Barbares venoient d'y causer. Il étoit païen & ennemi ardent des Chrétiens. On a de lui un *Itinéraire* en vers élégiaques, qui ne donne que des lumières médiocres sur la géographie; mais qui ne laisse pas d'être une pièce intéressante, & où il y a des choses curieuses. On y remarque l'aveu que fait l'auteur de la multiplication prodigieuse des Chrétiens, durant les persécutions affreuses qu'ils avoient eues à souffrir; il parle aussi des austerités des pieux solitaires de l'isle de Capraia & de celle de Gorgone, qu'il condamne en bon épicurien. Cet *Itinéraire* qui est de l'an 416, a été imprimé à Amsterdam, en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savans; & dans les *Poeta Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol, in-12. M. le Franc

l'a traduit en françois avec des notes.

RUVIGNY, (Henri, marquis de) étoit agent-général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'Edit de Nantes, il passa en Angleterre, où il se fit naturaliser, & prit le titre de comte de Gallowai, qu'il porta toujours depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère, qui n'avoit été composé que de religionnaires François sous le regne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes Angloises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit l'an 1707 la bataille d'Almanza en Espagne, & l'an 1709 celle de Gudina en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, & on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord justicier de ce royaume avec le lord Grafton, & mourut en 1720, à 73 ans.

RUYSBROCK, voyez **RUSBROCH**.

RUYSCH, (Frédéric) né à La Haye en 1638, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. C'est à lui que l'on doit l'art de conserver les corps par le moyen des injections. Il faisoit entrer une liqueur colorée jusques dans les ramifications des artères & des veines les plus petites. Il préparoit les plantes

avec le même succès que les cadavres. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la 1^{re} fois en 1698, il rendit visite à Ruysch, & fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre physicien. A son 2^e. voyage, en 1717, il acheta le cabinet, & l'envoya à Pétersbourg. Dès l'an 1665 il avoit été fait professeur de médecine & d'anatomie à Amsterdam. L'académie des sciences de Paris choisit Ruysch, en 1737, pour être un de ses associés étrangers. Il étoit aussi de la société royale d'Angleterre. Il mourut le 22 février, âgé de près de 93 ans, & n'ayant eu dans une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmités. Outre l'édition de la *Description du Jardin des Plantes d'Amsterdam* par Commelin, 1697 & 1701, 2 vol. in-folio; on a de lui divers ouvrages, recueillis à Amsterdam, 1737, en 4 vol. in-4°. Les principaux sont: I. *Dilucidatio Valvularum in vasis lymphaticis & lacteis*. II. *Observationum Anatomico-chirurgicarum Centuria*, Amsterdam, 1691, in-4°, avec figures. III. *Epistola problematica sexdecim*. IV. *Responsio ad Godofredi Bibdloii libellum Vindiciarum adversariarum Anatomico-medico-chirurgicarum, Decades tres*; Amsterdam, 1717, in-4°. V. *Thesaurus Animalium primus*. VI. *Thesauri Anatomici decem*. VII. *Museum Anatomicum*. VIII. *Cura posteriores, seu Thesaurus omnium maximus*. IX. *Responsio de Glandulis ad Cl. Boërhaave*. X. *De musculo in fundo uteri observato, & à nemine antehac detecto*, Amsterdam, 1728, in-4°. Plusieurs

médecins ont combattu l'existence de ce muscle. — Son fils, **HENRI RUYSCH**, se distingua aussi dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie & dans la botanique, & a donné une édition des *Traitéz* de Jean JONSTON, sur les Poissons, les Oiseaux, &c., avec des augmentations sous le titre de *Theatrum Animalium*, 1728, 2 vol, in-fol. Il mourut en 1717.

RUYTER, (Michel-Adrien) né à Fleffingue, ville de Zélande, en 1607, n'avoit que onze ans lorsqu'il commença à fréquenter la mer. Il s'y signala dans les divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été matelot, contre-maître & pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandois qui vouloient se rendre maîtres de Dublin & en chasser les Anglois. Huit voyages dans les Indes-Occidentales, & deux dans le Brésil, lui méritèrent en 1641 la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança jusqu'au milieu des ennemis dans le combat, & donna tant de preuves de bravoure, que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré 5 vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, & suivi des capitaines corsaires qui marchaient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux

fut envoyée, l'an 1653, contre les Anglois, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, & y prit quantité de vaisseaux Turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat, Amand de Dias, qu'il fit pendre. Envoyé en 1659 au secours du roi de Danemarck contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire & en acquit une nouvelle. Le monarque Danois l'anoblit lui & sa famille, & lui donna une pension. En 1661, il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de 40 esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, & mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral & de lieutenant-amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée qu'il remporta en 1672 contre les flottes de la France & de l'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avoit pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Après cette journée, il fit entrer dans le Texel, la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étoient flattés de s'emparer. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte Hollandoise & les flottes Françoisise & Angloise. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral des vaisseaux François, écrivit à Colbert: « Je

» voudrois avoir payé de ma
 » vie la gloire que Ruyter
 » vient d'acquérir ». Ruyter
 n'en jouit pas long-tems ; il
 fut blessé devant la ville d'A-
 gouffe en Sicile, dans un com-
 bat qu'il livra aux François,
 & mourut dix jours après, à
 Syracuse, le 22 mars de l'an
 1676. Son corps fut porté à
 Amsterdam dans la grande égli-
 se, où les Etats-Généraux lui
 éleverent un monument digne
 de la reconnoissance publique ;
 mais ce qui n'est pas également
 louable, c'est que ce monument
 occupe le fond du chœur, la
 place de l'autel où les Catho-
 liques offroient à Dieu le sacri-
 fice éternel. « Ce qui n'a ce-
 » pendant rien d'étonnant, dit
 » un voyageur, pour ceux qui
 » ont vu à Scheveling une
 » tête de baleine, & à Sanre-
 » dam le tableau d'une femme
 » qui s'accouche, occuper la
 » même place, pour vérifier
 » sans doute le mot de Sau-
 » maïse: *Nostrū refecuerunt re-
 » ligionem usque ad vivum* ».

RUZANTE, (le) voyez
 BEOLCO.

RUZÉ voyez EFFIAT.

RYCKEL, voyez DENYS le
 Chartreux.

RYCKIUS, (Théodore)
 avocat à La Haye, & ensuite
 professeur en histoire à Leyde,
 a donné : I. Une Edition de
Tacite, Leyde, 1687, 2 vol.
 in-12, très-estimée. II... de
Stephanus Byzantinus, 1684,
 in-fol. On trouve dans ce livre
 sa Dissertation *De primis Italia
 Colonis*, pleine de recherches
 qui ont été utiles aux historiens
 & aux géographes. Il mourut
 en 1690.

RYCQUIUS, (Juste) né à

Gand en 1587, s'appliqua avec
 succès aux belles-lettres & à
 l'étude des antiquités. Il voya-
 gea en Italie, & s'arrêta à
 Rome pendant plusieurs an-
 nées. De retour dans son pays,
 il devint chanoine de Gand. Les
 ouvrages qu'il y publia, lui
 procurerent le titre de *Citoyen
 Romain*, & l'y firent rappeler
 en 1624. Le pape Urbain VIII,
 lui donna une chaire d'élo-
 quence à Bologne, où il mourut
 en 1627. Il a donné un grand
 nombre de Poésies qui sont es-
 timées. Son ouvrage *De Capi-
 tolio Romano*, Gand, 1617,
 in-4°, montre qu'il étoit très-
 versé dans les antiquités pro-
 fanes. Jacques Gronovius en a
 donné une édition à Leyde en
 1696, avec des notes.

RYER, (André du) sieur
 de Malezais, né à Marcigny,
 dans le Mâconnois, gentil-
 homme ordinaire de la cham-
 bre du roi, & chevalier du
 S. Sépulcre, séjourna long-
 tems à Constantinople, où le
 roi de France l'avoit envoyé.
 Il fut consul de la nation Fran-
 çoise en Egypte, & mourut
 en France vers le milieu du
 17e. siècle. Il possédoit parfaite-
 ment les langues orientales.
 On a de lui : I. Une *Grammaire
 Turque*, Paris, 1630, in-4°. II.
 Une *Traduction* françoise de
 l'*Alcoran*, Elzevir, 1649, in-
 12 ; Amsterdam, 1770, 2 vol.
 in-12 : quoique négligée & d'un
 langage qui vieillit, elle est pré-
 férée par les vrais connoisseurs
 à celles de Sale & de Savari
 (voyez ces mots), parce que
 du Ryer ne cherche qu'à tra-
 duire, & non pas à donner de
 belles idées de l'original. On
 lui a faussement reproché d'a-

voir surchargé le tableau de la croyance ou des rêveries mahométanes, en ajoutant à l'Alcoran les idées des commentateurs. M. Porter, homme profondément instruit de cette matière, en convient. « La Version de du Ruyter, dit-il, est peut-être infidèle quant à l'idiôme, mais elle est assez exacte quant à la doctrine ». *Observations sur les Turcs*, t. 1, p. 125. III. Une Version françoise de *Gulistan*, ou de l'Empire des Roses, composé par Sadi, prince des poètes Turcs & Persans, Paris, 1634, in-8°. Gentius a traduit le même livre en latin, sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette dernière traduction est préférée à celle de du Ruyter.

RYER, (Pierre du) historiographe de France, né à Paris l'an 1605, reçu à l'académie françoise en 1646, mort en 1658, fut secrétaire du roi, puis de César duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux déranger sa fortune, & il voulut la réparer par son esprit. Il travailloit à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommanville lui donnoit un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très-grand nombre. Le cent des grands vers lui étoit payé quatre francs, & le cent des petits quarante sols. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés; & l'on peut dire de lui: *Magis fami quam famæ inserviebat*. Il a fait 19 piéces de théâtre. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur, sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* & de *Scé-*

vole. La tragédie de *Scévole* paroît emporter le prix sur les autres; on la voit encore avec plaisir. Le style de du Ruyter est assez coulant; il écrivoit avec facilité en vers & en prose; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison, ne lui laissoit pas le tems de mettre la dernière main à ses ouvrages. Son pere Isaac du Ruyter, mort vers 1631, avoit fait quelques *Poésies pastorales*, peu connues.

RYMER, (Thomas) savant Anglois du 17^e. siècle, s'appliqua à l'étude du droit public & de l'histoire. Nous devons à son travail le commencement d'une collection curieuse & d'un grand prix, par la quantité de volumes & la beauté de l'exécution. Il la mit au jour par les ordres de la reine Anne, sa souveraine, & elle fut continuée par Robert Sanderfon. Elle contient tous les actes publics, traités, conventions, & lettres missives des rois d'Angleterre à l'égard de tous les autres souverains, sous ce titre: *Fœdera, Conventiones, & cujuscumque generis Acta publica*, &c., Londres, 1704 & années suivantes, en 17 vol. in fol. Sanderfon l'augmenta de trois autres vol. en 1726. Ce vaste & utile recueil fut réimprimé l'année d'après à Londres en 20 vol. in-fol., & contrefait avec des augmentations à La Haye, 1739, 10 vol. in-fol., d'un plus petit caractère que l'édition originale. On en a donné un Abrégé sous le titre d'*Abrégé historique des 20 volumes des Actes de Rymer*, 1 vol. in-fol., sans nom d'imprimeur ni date.

RYSSSEN, (Léonard) théo-

logien Hollandois du 17^e. siecle, se servit des lumieres qu'il avoit puisées dans l'étude de la théologie, pour donner divers *Traité*s sur les matieres qui la concernent. Le meilleur que l'on connoisse de lui est contre celui de Beverland : *De Peccato originali*. Ce *Traité* de Ryssen n'est pas commun ; il est intitulé : *Iusta Detestatio Libelli Beverlandi, de Peccato originali*, in-8°. , 1680. C'est une bonne réfutation de l'indécet & absurde paradoxe, que Beverland avoit répété d'après Corneille Agrippa, contraire non-seulement, comme

nous l'avons observé, à l'ordre établi pour la reproduction & la perpétuité de l'espece humaine (voyez AGRIPPA Henri-Corneille), mais à la croyance constante de l'Eglise Catholique qui a toujours pris dans le sens littéral ce que la *Genese* nous apprend de la prévarication du premier homme ; comme elle s'en explique dans toute sa Liturgie, & particulièrement dans la Messe de la Passion : *Salutem humani generis in ligno crucis constituisti ; ut una mors oriebatur, inde vita resurgeret ; & qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.*

FIN DU TOME SEPTIEME.